This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Ar 3019

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE PARIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE VANDERBORGHT FILS,
FOSSÉ-AUX-LOUPS, N. 17, A BRUXELLES.

Digitized by Google

REVUE
DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

3e ANNÉE. — TOME 4.

Bruxelles.

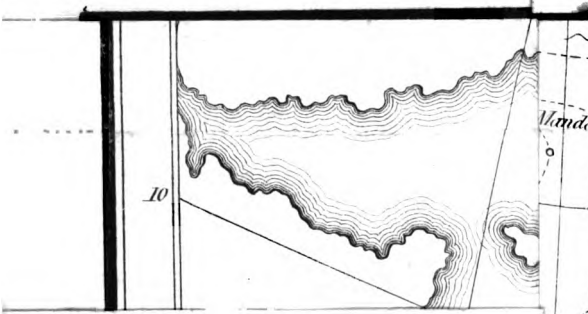
H. DUMONT, RUE DES AUGUSTINS, N° 16.

1831.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Géographie médicale.

ITINÉRAIRE

DU

CHOLERA-MORBUS,

DEPUIS LE BENGALE JUSQU'EN EUROPE.

La nouvelle peste qui menace l'Europe est un sujet d'entretien dont l'intérêt pressant, actuel, l'emporte sur toutes les questions du moment. Non-seulement les journaux lui consacrent presque tous les jours un article, mais encore le roi d'Angleterre a cru devoir lui accorder un paragraphe dans son discours. Nous avons pensé que la *Revue de Paris* devait aussi payer tribut à la circonstance. Les médecins anglais, par leurs communications plus fréquentes avec l'Inde, ont pu suivre depuis plus long-temps que les nôtres les progrès du cholera; c'est à eux que nous empruntons la relation suivante de la marche de ce fléau, que nous eût peut-être apporté déjà le colosse moscovite si la généreuse Pologne ne lui eût opposé le cordon sanitaire de ses héroïques phalanges. Puisse cet admirable dévouement ne pas coûter à l'Europe des rétrogrds trop tardifs!

L'origine de certaines pestes est si ancienne, ou leur histoire si obscure, que nous ignorons complètement l'époque de leur première apparition. Telle est la petite-vérole, qu'on suppose avoir pris naissance en Asie, et qui a depuis parcouru presque toutes les régions du globe,

Digitized by Google

D'autres, qui ont exercé jadis de terribles ravages, ont cessé d'effrayer le monde, et il ne reste plus d'elles que leur description dans les fastes de la médecine. Il en est enfin qui, étant comparativement modernes, comme la syphilis et la fièvre jaune, nous montrent que les maladies elles-mêmes sont soumises à un cycle progressif de croissance et de déclin.

Le cholera de l'Inde est aussi une peste moderne. Quoique différent par plusieurs symptômes du cholera d'Europe, il a été quelquefois confondu avec lui. Dans l'Indostan, le cholera-morbus a probablement toujours existé comme maladie endémique, ou locale, comparativement bénigne, affectant un petit nombre d'individus en certaines saisons de l'année, en diverses parties du pays. Cette opinion se fonde sur les auteurs indous (1); mais rien n'indique que le cholera ait eu le caractère épidémique avant l'année 1817, à moins que nous ne consentions à conclure le contraire avec M. Scott (2), d'après l'étendue de pays qu'il parcourut, et d'après le nombre de malades qui en furent atteints avant la fin du dernier siècle. Quoi qu'il en soit de cette question, il est du moins certain que le cholera de l'Inde ne saurait mériter d'être classé parmi les typhus pestilentiels du plus mauvais caractère, avant les premiers jours d'août 1817, où il éclata avec une malignité encore sans exemple.

Débutant parmi les habitans de Jessore, ville située à cent milles nord-est de Calcutta, le cholera-morbus parcourut en moins d'un mois le cours du fleuve jusqu'à la ville, en ravageant les villages qu'il rencontra sur son chemin. Avant la fin d'août, la population indigène de Calcutta fut attaquée, et dans les premiers jours de septembre la maladie se manifesta aussi parmi les Européens.

De janvier à mai 1818 la violence de plus en plus active du fléau s'étendit à travers le Bengale, depuis Silhet jusques à Cuttack, et plus intérieurement de l'embouchure du

(1) Ancien ouvrage de médecine attribué à Dhawantari.
(2) *On the epidemic cholera*. Madras, 1824.

Digitized by Google

Gange jusqu'à son confluent avec le Jumna, sur un espace de quatre cent cinquante milles carrés.

Quittant le Bengale, le cholera se retira pendant quelque temps vers le bord occidental du Gange et du Jumna, se montrant sous sa forme la plus maligne à Benares, où en deux mois il périt quinze mille personnes. A Allahabad il en succombait quarante ou cinquante par jour. L'épidémie se répandit bientôt sur les deux bords du fleuve, et partout la mortalité fut aussi considérable. Dans le canton de Gorriakpore trente mille personnes moururent en un mois, et ce fut successivement le tour de Lucknow, de Cawnpore, de Delhi, d'Agra, de Muttra, de Meerat et de Bareilly.

Entre le 6 et le 7 novembre (1) le cholera avait atteint la grande armée qui avait été concentrée à Jubbulpore, Mundellah et Sauger sous les ordres du marquis d'Hastings. Cette armée consistait en dix mille hommes de troupes anglaises et huit mille indigènes. La maladie ne fut pas moins fatale aux diverses divisions de cette armée que l'eût été le canon ennemi dans une longue bataille. En douze jours neuf mille hommes avaient cessé de vivre ; le thermomètre de Farenheit variait de quatre-vingt-dix à cent degrés. La chaleur était humide et étouffante, l'atmosphère d'un calme profond. Voici quelle fut la marche du cholera dans la division du centre de cette armée. Après s'être en quelque sorte glissé insidieusement pendant quelques jours parmi les derniers rangs des hommes à la suite du camp, il sembla tout à coup avoir acquis une vigueur nouvelle et éclata avec une violence irrésistible dans toutes les directions. Avant le 14 il avait envahi tout le camp, n'épargnant ni l'âge ni le sexe. Vieux et jeunes, Européens et Indiens, soldats ou hommes à la suite de l'armée étaient également frappés, également terrassés sous les coups de la mort. Du 14 au 20 la mortalité était devenue si rapide que les plus braves et les plus robustes s'abandonnaient au désespoir. On eût dit que le camp n'était plus qu'un vaste

(1) *Bengal Medical Report.*

Digitized by Google

hôpital. Les officiers de santé, nuit et jour à leur poste, ne suffisaient plus pour donner des soins au nombre toujours croissant des malades. Quel contraste offrait le spectacle de cette armée comparée à ce qu'elle était quelques jours auparavant! Au bruit et au mouvement inséparables de l'agglomération d'une multitude d'êtres humains avait presque succédé un calme de mort. On ne voyait plus se mouvoir qu'un individu solitaire qui, d'un air inquiet et pressé, allait d'une division du camp à l'autre pour s'informer du sort de ses compagnons. On n'entendait plus que par intervalles les gémissemens des mourans, ou des accens de douleur sur les morts. Les indigènes, n'ayant plus d'autre espoir de salut que dans la fuite, désertaient en foule; mais leurs forces les trahissaient souvent en chemin. Les champs et les routes à plusieurs milles à la ronde étaient couverts des corps de ceux qui avaient emporté avec eux le germe de la maladie.

Il était évident qu'un tel état de choses ne pouvait durer long-temps encore. Si le choléra n'était immédiatement arrêté, il devait bientôt dépeupler le camp. En cette circonstance critique, le général décida heureusement qu'il fallait essayer un changement de lieu pour dernière ressource, et il fit un mouvement vers le sud-est. Au bout de peu de temps, le marquis d'Hastings annonça au gouvernement, par une dépêche, qu'après cinquante milles de marche il s'était enfin arrêté sur un terrain sec et élevé, où le fléau s'affaiblissait de plus en plus.

Le cholera se dirigea alors à travers le Deccan, faisant quelquefois environ quinze ou dix-huit milles par jour, et demeurant en diverses stations pendant une période de deux à six semaines. Dans ce trajet, il atteignit Husseinabad, où la mortalité fut effrayante; puis il longea les bords du Nerbuddah jusqu'à Tanah, et traversa Aurungabad, Ahmednuggur et Paonah. Prenant la direction de la côte, il arriva à Bombay (1), ayant franchi la péninsule de l'Inde en une année, depuis son apparition à Calcutta.

(1) *Bombay Medical Report.*

Digitized by Google

Nous avons pu suivre ainsi les traces de ce fléau voyageur dans le pays qui le vit naître. L'ordre de sa marche, et les haltes accidentelles qu'il fit dans des villes très-peuplées pendant une époque définie, sont dignes de remarque ; l'épidémie conservant encore aujourd'hui ces traits caractéristiques. Comme un fleuve à sa naissance, son cours fut alternativement direct ou dévié, uniforme ou momentanément interrompu ; se montrant en divers lieux, non à la même époque, mais successivement, soit par le progrès graduel du principal courant, soit par quelques-unes de ses branches.

Tandis que l'intérieur de l'Indoustan était ainsi désolé, le cholera s'était répandu le long de la côte de Malabar et de Coromandel, et avait gagné Madras le 8 octobre (1). Là un trait nouveau et alarmant vint signaler ses progrès. On acquit la preuve de la possibilité de transporter la contagion par mer, dans son passage de Coromandel à l'île de Ceylan. Elle éclata à Candi, la capitale, en décembre 1818, avec plus de violence encore que sur le continent.

Le 15 septembre 1819, l'île Maurice se vit comprise dans les îles infectées, après l'arrivée de *la Topaze*, frégate venue de Ceylan, où l'épidémie régnait alors. L'équipage du navire semblait sain au moment de mettre à la voile ; mais pendant le passage, le cholera avait tout à coup éclaté. A Port-Louis, cinquante personnes mouraient tous les jours ; mais la maladie fût surtout confinée à la côte. Quoique dans l'hôpital de la ville il y eût quatre-vingt-quatorze morts sur cent trente-trois malades, la mortalité des plantations ne s'éleva pas au-dessus de dix ou quinze sur cent.

Dans l'île adjacente de Bourbon, le cholera commença le 5 décembre 1819. Le gouverneur avait adopté des mesures pour interdire toute communication avec l'île Maurice, ce qui n'empêcha pas deux bateaux des différentes îles d'entretenir des relations clandestines ; et la contagion fut importée de cette manière. Sur deux cent cinquante-

(1) *Madras Medical Report.*

Digitized by Google

sept personnes qui en furent atteintes, cent soixante-dix-huit moururent.

Pendant les derniers six mois de 1819, le choléra, poursuivant sa route au sud et à l'est, avait envahi la péninsule indo-chinoise. Siam eut une large part dans cette calamité. A Bankok seulement il succomba quarante mille victimes. La contagion continua sa route sur Malaca et Singapore. On l'annonçait aux côtes nord de Java en avril, et pendant le mois de mai elle s'étendit avec violence dans l'intérieur de cette île.

La Cochinchine et Tonquin furent envahis en 1820. Au mois de décembre de la même année, le cholera-morbus entra en Chine, et commença ses ravages à Canton. Pékin le vit franchir ses portes en 1821, et pendant cette année et la suivante (1), la mortalité fut si énorme que l'on fut forcé de fournir, aux dépens du trésor public, les cercueils et les autres objets nécessaires aux funérailles des classes pauvres. Les personnes occupées de leurs affaires ou de leurs plaisirs, allant à cheval ou à pied, tombaient dans les rues, accablées par l'atteinte soudaine du mal, qui les rayait, en quelques heures, du nombre des vivans.

Nous retournerons maintenant à Bombay pour décrire la direction que prit l'épidémie vers le nord et l'ouest, en s'approchant des frontières de l'Europe; puis la route par laquelle elle traversa enfin l'empire russe, pour menacer aujourd'hui les autres états européens.

En juillet 1821, la contagion fut exportée en Arabie par le commerce maritime de Bombay à Muscat (2). Dans cette dernière ville, le cholera détruisit soixante mille personnes, dont plusieurs expirèrent dix minutes après son invasion. Il s'étendit de là aux différens points du golfe Persique, à Bahrem, à Busheer et à Bassora. A Bassora il périt dix-huit mille individus, dont quatorze mille en quinze jours.

Du golfe Persique, le cholera pénétra dans les terres

(1) *Rapport* du docteur Woizelcofsky, médecin de la mission de Pékin.
(2) *Letters from the East.*

Digitized by Google

par deux directions, en suivant la ligne des communications commerciales. D'un côté il remonta l'Euphrate, à travers la Mésopotamie, jusqu'en Syrie, et le Tigre, de Bassora jusqu'à Bagdad; de l'autre, il se propagea en Perse. Dans la ville de Chiraz (1), dont la population est de quarante mille ames, seize mille en moururent dans les premiers jours. Parmi ceux-ci était le résident de la compagnie des Indes, Claudius-James Rich, auteur de deux mémoires sur les ruines de Babylone, et que Byron cite dans son Odyssée satirique de *Don Juan*. Il s'était couché le soir, ne croyant avoir qu'une légère indisposition, et le lendemain matin on le trouva mort dans son lit.

La contagion ravagea plusieurs provinces du nord et du midi de la Perse. Ispahan lui échappa, grâces à la mesure qui interdit aux caravanes l'entrée de la ville. Mais ces caravanes ayant pris la route qui passait par Yezd, ce fut Yezd qui paya cher cette visite, en perdant sept mille de ses habitans, morts du cholera. Pendant l'hiver suivant, le cholera s'assoupit dans la Perse et la Syrie.

Au printemps de 1822, les miasmes contagieux de la Syrie et de la Perse se réveillèrent avec une nouvelle activité. Mosul, Beri, Aentab et Alep furent infectés. En Perse, pendant le mois de septembre, la maladie se répandit au nord de Teheran, dans tout le Kurdistan et l'Aderbijan.

Dans l'été et l'automne de 1823, Diarbekr et Antioche (2) furent attaqués, et le choléra ravagea plusieurs des villes situées sur les bords asiatiques de la Méditerranée. Il s'étendit aussi, au mois d'août, dans la direction opposée jusqu'à Baku, sur le bord de la mer Caspienne. Enfin, au mois de septembre, il atteignit la ville russe d'Astrachan, à l'embouchure du Volga, où il éclata d'abord dans l'hôpital de la marine. Du 22 septembre au 9 octobre il mourut cent quarante-quatre malades, environ deux tiers de ceux qui avaient été attaqués. Les autorités prirent des

(1) *Lettre de John Carmick*, datée de Tabriz (Perse).
(2) *Lettre de J. Barker*, consul en Syrie.

Digitized by Google

mesures rigoureuses pour arrêter la contagion ; mais elle continua à régner jusqu'à ce que l'hiver exerçât une influence favorable contre ses progrès. Elle ne reparut plus l'été suivant. L'hiver de cette même année détruisit aussi la branche syrienne de la contagion avant qu'elle fût parvenue en Égypte; mais des précautions sanitaires avaient été prises par le vice-roi, dans l'attente de son arrivée.

Quoique l'Europe fût délivrée du danger par la destruction complète ou l'épuisement de ces courans contagieux qui avaient pénétré à Astracan et aux frontières de l'Égypte, cependant le cholera continua à reparaître chaque été dans plusieurs des contrées déjà infectées, révélant que le froid de l'hiver avait, en général, la vertu d'arrêter son influence morbide sur le corps humain, mais non celle de détruire entièrement le miasme.

En 1822, le cholera reparut à Java (1) et fit périr cent mille personnes. Après avoir visité Ternat, Celebes et Banda en 1823, il parvint à Amboyne. Les habitans ne se souvenaient pas que cette maladie eût jamais existé dans les îles Moluques. Le cholera ravagea ensuite Timor, et pendant plusieurs années il poursuivit sa marche fatale en Chine (2), pénétra en Mongolie, et gagna les frontières de la Sibérie à la fin de 1826. En février 1827 il fut heureusement arrêté pendant que régna un violent vend du nord.

La Perse subit plus d'un retour du cholera depuis sa première invasion. En octobre 1829 il fit une invasion sérieuse à Teheran, résidence royale, mais la venue de l'hiver arrêta pour le moment ses progrès. La contagion ressuscita cependant vers le milieu de juin 1830 dans les provinces de Mazanderan et de Shirvan, sur la côte méridionale de la mer Caspienne. De Shirvan elle traversa la ville de Tauris et y détruisit cinq mille habitans. Ayant franchi la frontière russe, elle s'avança rapidement dans l'intérieur; et dans deux provinces quatre mille cinq cent cinquante-sept individus en furent atteints, dont il mourut

(1) Rapports de Lesson.
(2) Allgemeine Zeitung.

Digitized by Google

plus d'un tiers. Le 8 août le choléra entra dans Tiflis. La population fut bientôt diminuée de trente mille à huit mille par les morts et les émigrations. Les habitans eurent aussi recours aux cérémonies et aux processions religieuses, qui, en rassemblant la multitude sur un même point, ne firent que favoriser la contagion.

Dans le même temps, le 1er juillet, la malheureuse ville d'Astracan fut de nouveau vouée aux dévastations du fléau, qui cette fois ne céda pas aussi facilement qu'il avait fait sept années auparavant.

Déjà la marche irrésistible de la contagion sur une vaste partie de la Russie avait fixé l'attention des médecins d'Europe et excité de justes alarmes parmi les membres éclairés de la société générale. Le choléra, ayant pénétré au cœur de l'empire russe, suivit le cours du Volga, qui étend ses eaux navigables sur les provinces les plus populeuses. La mortalité fut considérable parmi les cosaques du Don. Les capitales des différentes provinces depuis le Don jusqu'à Moscou furent successivement frappées. Enfin les habitans de Moscou apprirent que la contagion s'approchait d'eux et qu'elle était à Nischin Nowgorod et à Saratoff. L'air s'épaissit tout à coup d'innombrables essaims de ces petites mouches vertes qu'on appelle en Asie les mouches de la peste, et un étudiant de Suratoff fut le premier atteint dans l'enceinte de l'université (1). Le choléra fut déclaré le 28 septembre, ayant mis trois mois à parcourir une étendue de trois cents lieues, d'Astracan à Moscou.

L'autorité décréta aussitôt des mesures énergiques pour secourir les malades et s'opposer aux progrès de l'épidémie. La ville fut divisée en quarante-sept départemens complètement isolés l'un de l'autre par des barrières et des gardes. On adopta toutes les restrictions et toutes les précautions recommandées pour la peste d'Égypte. Le 11 octobre, douze jours après l'invasion, on comptait deux cent

(1) Rehman, médecin de l'empereur. *Rapports de médecine russe.*

Digitized by Google

seize cas de cholera-morbus, dont soixante-seize eurent une terminaison funeste. La mortalité dépassa cette proportion à mesure que la maladie étendit davantage son cercle. Le 10 novembre il y eut cinq mille cinq cent sept malades, et les morts s'élévaient à deux mille neuf cent huit, c'est-à-dire à plus de la moitié. Mais il paraît que le nombre des malades ne dépassa pas sept mille; et depuis le mois de décembre la contagion n'alla plus qu'en s'affaiblissant.

Cependant la Pologne proclamait son indépendance, et l'orgueil russe vit un ennemi plus dangereux encore dans la liberté polonaise que dans le fléau qui s'était déclaré au cœur de l'empire. C'est avec l'armée de Diebitch que le cholera-morbus a depuis lors continué sa route de Moscou à Varsovie, en même temps qu'il se propageait par la Dwina jusqu'à la mer Baltique. Déjà le bruit s'est plus d'une fois répandu qu'il avait pénétré à Breslaw, à Stettin, dans la Galicie autrichienne. Son front d'attaque bien connu a deux cents lieues de développement, de Jassy à Dantzick; en quelques mois il peut être sur le Rhin, mais c'est par nos communications maritimes avec Dantzick, Kœnisberg, Hemel, Liebau et Riga, que nous risquons de le voir plutôt encore exporté dans l'Europe méridionale. Il ne lui faut que dix jours pour arriver de la Baltique dans la Manche.

Ses ravages s'exercent principalement aujourd'hui à Varsovie et à Opalow dans le palatinat de Sandomir. Il a éclaté à Radem, à Biala, à Lecryca.

Il nous reste à fixer les limites géographiques des premiers progrès du cholera-morbus dans ses diverses directions. Du Bengale, son berceau, il se porte vers le sud à l'île Timor, près de la Nouvelle-Hollande; vers le levant, à Kuku-Choton, ville russe à l'est de Pékin; vers le nord, aux frontières de la Sibérie et à Astracan; vers le couchant, à Moscou: portion du globe dont l'étendue équivaut à soixante-dix degrés de latitude et cent degrés de longitude.

Digitized by Google

Si nous considérons les traits pathologiques de l'épidémie, il n'est rien de plus remarquable que le grand nombre de morts, et la rapidité avec laquelle les victimes succombent. Les climats éloignés du Bengale et les plus dissemblables n'ont point diminué la mortalité, comparativement au nombre des malades. A Moscou il en périt la moitié. Cependant en général l'hiver y commence en novembre, et le cholera ne s'y développa que le 28 septembre. Il faut dire, il est vrai, que les mois d'octobre et de novembre ont été cette année moins froids que de coutume en Russie, et que les hivers doux sont les moins sains dans les latitudes froides.

Une grande question divise encore le monde médical : le cholera-morbus est-il seulement épidémique ? est-il contagieux ? est-il l'un et l'autre ? La ligne de démarcation entre la contagion et l'épidémie est souvent si légère qu'il sera toujours plus prudent de prendre à peu près les mêmes précautions sanitaires contre les typhus contagieux. Voici quelques réflexions sur l'histoire de la maladie, qui peuvent éclairer les non-contagionistes.

1° Le cholera-morbus a tout aussi souvent voyagé contre qu'avec le cours du vent. Ce fut par un vent de sud-est très-violent, qui souffla dans la même direction pendant trois mois, qu'il passa du Bengale à Deccan. Il a régné avec toutes sortes de constitutions atmosphériques : avec des saisons pluvieuses, ou sèches, avec des temps d'orage et des temps calmes, sous le soleil brûlant de l'Arabie, parmi les neiges de l'empire russe.

2° Preuves plus frappantes à l'appui d'un principe contagieux : le cholera-morbus a suivi en général très-régulièrement les grandes routes des communications de peuple à peuple, le cours des eaux navigables, les traces des caravanes. Dans l'Inde, il s'est propagé le long des rives du Gange, du Hooghly, du Jumna et du Nerbudda. Il a pénétré en Arabie, en Perse, en Syrie par le golfe Persique, le Tigre et l'Euphrate. Moscou l'a reçu par le Volga. La Chine, les autres contrées de l'Asie orientale et les îles

Digitized by Google

ont été envahies par les relations de leurs ports et de leurs villes maritimes. Par anologie avec les pestes contagieuses, le cholera-morbus a été le plus terrible là où il a rencontré des agrégations d'hommes plus nombreuses et plus concentrées, les villes populeuses, les camps, les localités mal aérées, les plaines basses, les rues étroites. Les haltes progressives de sa marche accusent encore une origine contagieuse plutôt qu'atmosphérique. Il parcourt, terme moyen, de quatre à six lieues par jour, quelquefois moins cependant, comme dans le zellah de Nellore, où il ne fit que quinze lieues en douze jours.

Le gouvernement russe fut persuadé que le cholera était parvenu dans la province d'Orenburg avec les caravanes qui font le commerce entre Orenburg et Banckora, entrepôt commercial de l'Asie centrale. Les médecins russes ont tous traité le cholera comme contagieux. L'empereur Nicolas lui-même, qui était allé encourager de sa présence les habitans de Moscou pendant l'invasion de l'épidémie, subit, à son retour à Saint-Pétersbourg, toutes les ablutions de la quarantaine.

Enfin le cholera-morbus a presque toujours paru à la suite d'une ou plusieurs personnes arrivant d'un pays où il régnait, Ispahan s'en préserva en fermant ses portes aux caravanes qui le portèrent à Yezd (1).

Capricieux dans le choix de ses victimes, n'épargnant pas les santés les plus robustes, le cholera choisit de préférence les infirmes et les personnes faibles. Il est plus terrible pour la population noire que pour la population blanche.

Il n'entre pas dans notre plan d'indiquer quelles ont été jusqu'ici les diverses méthodes curatives opposées au cholera-morbus. Nous n'avons prétendu qu'esquisser son itinéraire depuis l'Inde jusqu'à Varsovie. Gloire à nos méde-

(1) Une chaine de galériens ayant introduit le cholera-morbus dans les prisons de Permski, la ville s'en est préservée en traçant autour des prisons un cordon sanitaire. Il paraît qu'en s'isolant de Saratoff, la colonie allemande de Sarepta est restée à l'abri de la contagion, malgré l'extrême voisinage.

Digitized by Google

cins qui sont en Pologne comme l'avant-garde de la France libérale, et dont les soins habiles ont déjà prouvé qu'on pouvait combattre avec succès ce typhus pestilentiel.

[*Orientalis* (1).]

(1) C'est la signature d'un article de revue anglaise, qui, entre autres ouvrages, nous a été le plus utile pour ce travail, dont au besoin nous acceptons toutefois l'entière responsabilité.

AMÉDÉE PICHOT, *D. M.*

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE MAXIME ODIN.

PREMIER ÉPISODE.

Je ne dirai pas comment ces *Mémoires* sont tombés entre mes mains, et quelle secrète sympathie de sentimens ou d'aventures m'a prévenu en faveur de l'auteur, au point de me faire oublier le soin de mes propres études pour prendre le temps de recoudre quelques lambeaux de son journal. Le mystère d'une impression aussi intime n'est pas une de ces idées qui se révèlent avec des mots, et quand je parviendrais à le faire comprendre, il ne me justifierait pas auprès des lecteurs qui ne sont pas disposés à goûter mon entreprise. Ce que je leur dois avant tout, pour ne pas les tromper dans leur attente, c'est l'aveu du peu d'importance des souvenirs personnels dont Maxime Odin se plaît à charmer aujourd'hui les ennuis, désormais incurables, d'une vie désabusée, et que je recueille presque au hasard dans ses tablettes. Jeune, c'était un des ces hommes d'émotions, qui ne vivent au milieu de notre société artificielle et de nos mœurs de convention que par le cœur et par la pensée; qui arrivent dépaysés dans le monde, étrangers à la langue qu'on y parle, à la loi des nécessités qu'on y subit, à la destinée qu'on s'y fait; et qui, après avoir inutilement prodigué autour d'eux les expansions d'une sensibilité crédule, finissent par se composer, bon gré mal gré, une espèce de solitude où ils emportent leurs illusions à défaut de réalités. L'état qui résulte de cette aberration volontaire est ce qu'on appelle la vie romanesque, et j'ai entendu dire souvent qu'elle n'était pas sans douceurs. Il a du moins cela d'avantageux qu'il se concilie à merveille

Digitized by Google

avec l'indépendance, et qu'il peut se passer d'alimens extérieurs, ou plutôt que tout est bon pour lui en tenir lieu. L'imagination, condamnée à chercher incessamment le type qu'elle s'est formé ne trouverait à la fin que le désespoir. Elle n'a qu'un moyen de la posséder dans toute sa perfection idéale, et ce moyen, qui serait trop commode si la nature l'avait mis à la portée de toutes les organisations, consiste à imprimer ce type de fantaisie au premier objet venu. Voilà un homme qui vous montre sa main pleine de sable, et qui vous dit : Qu'est-ce que cela? — C'est du sable, répondez-vous. — Erreur grossière! il y voit des rubis, des topazes, des émeraudes, et ce qu'il voit y est réellement pour lui, parce qu'il regarde avec un prisme. Si Dieu est solitaire, ce qu'on ne peut se dispenser de croire sans faire tort du principal à son éternelle et suprême béatitude, je suppose que c'est ainsi qu'il doit voir et qu'il doit aimer les créatures qui procèdent de lui.

L'homme romanesque n'est donc pas celui dont l'existence est variée par le plus grand nombre possible d'événemens extraordinaires. Il en arrive presque toujours tout autrement. C'est celui en qui les événemens les plus simples eux-mêmes développent les plus vives sensations; celui dont l'ame, indifféremment avide de troubles et de voluptés, ne se lasse jamais de ces alternatives extrêmes; celui que tout émeut, et qui exerce sur tout ce qui l'émeut l'inépuisable faculté de jouir et de souffrir, sans soumettre ni ses craintes, ni ses espérances, ni ses peines, ni ses plaisirs, au jugement de la raison. S'il écrit, ne demandez pas à son livre les scènes à effet du drame, les habiles combinaisons du roman, le merveilleux des fictions fantastiques; n'y cherchez pas un plan, une méthode, un système littéraire, un style arrêté, il n'entend rien à tout cela. Il ne sait de l'univers que ce qu'il a senti. Sa vie, c'étaient ses affections; son génie, c'est son cœur. Ses esquisses n'auront qu'un mérite très-relatif, la vérité; non pas la vérité positive, la vérité des indifférens et des sages, la vérité des penseurs et des pédans, mais toute la vérité

Digitized by Google

que peut comporter sa nature. Il se gardera bien d'y ajouter, d'en retrancher un seul détail. Ce serait autre chose, ce ne serait plus lui. Ce qui le charme dans ses souvenirs, c'est que ce sont des souvenirs, et la plus séduisante des inventions du poète ne le distrairait pas de ces souvenirs tout simples, tout vulgaires, qu'on n'inventerait pas, et qui ne valent pas la peine d'être inventés.

Mais ce qui ne vaut pas la peine d'être inventé vaut-il la peine d'être lu ?

C'est ce qui vous reste à décider, et ne perdez pas de temps, car il va parler lui-même.

CLÉMENTINE.

. . . . . .

. . . J'avais alors vingt-trois ans, et je ne connaissais de l'amour que cette fièvre turbulente qu'on appelait de l'amour dans cette génération de malheur dont la destinée était de se méprendre sur tous ses sentimens; maladie âpre, aiguë, dévorante, sans compensations, sans adoucissemens, sans espérances, dont les émotions étaient des crises et les élans des convulsions; frénésie pleine de visions tragiques, parmi lesquelles apparaissait une image de femme, comme Psyché aux enfers, fantôme inaccessible, insaisissable, qu'entouraient tous les démons de l'imagination, toutes les furies du cœur. Si une circonstance que je ne cherchais plus, parce que j'en connaissais les conséquences toujours semblables, si le caprice du hasard me livrait réelle et vivante l'illusion dont j'étais follement épris, si je parvenais à m'en faire une conquête — ou une proie, — je n'avais pas arraché son dernier voile qu'il ne restait dessous qu'un marbre insensible. Ma main se refroidissait sur une main froide qui ne savait pas la presser; mes baisers s'éteignaient sur des lèvres glacées qui n'avaient jamais exhalé un soupir du cœur. Cette divinité n'était qu'une femme tout au plus; je me disais : Ce n'est pas elle; et je me plongeais impatiemment dans le vague de

Digitized by Google

mes songes, pour leur demander un autre amour et d'autres douleurs.

Ce délire où ma vie se consumait n'était pas l'accident individuel, l'infortune d'exception d'une organisation malheureuse. C'était l'horrible symptôme d'une passion inconnue, innommée, et cependant commune à la plupart des ames que la nature avait empreintes, en ce temps-là, d'un certain caractère d'énergie et d'exaltation; c'était un besoin profond et douloureux d'épreuves, d'agitations, de souffrances, et surtout de changement, la révélation d'un invincible instinct de destruction, d'anéantissement social, réprimé au sein d'un peuple dompté par des institutions de fer, ou distrait dans les camps par des ambitions sanglantes, mais qui rugissait du fond des ames oisives comme ces feux souterrains qui annoncent par un long grondement, avant de s'ouvrir un passage, les désastres dont ils vont épouvanter le monde. Toute cette puissance effrayante d'élémens confus, discords, irrités, qui se heurtent, se combattent, se conflagrent, et finissent par rouler sur la terre, en éclatant, la tempête des révolutions, toutes ces fureurs trompées dans leur objet et dont nous ne savions plus que faire, nous, fils orphelins de la liberté, déshérités par Napoléon, elles nous suivirent dans l'étroite carrière qui nous était laissée, au milieu des affections les plus naturelles, des sentimens les plus doux au cœur de l'homme. Encore une comparaison poétique pour débarrasser ma plume de quelques phrases de luxe qui empêchent l'encre de couler, et je n'en ferai plus. Quand un ruisseau de lave en fusion se trouve interrompu dans son cours par une muraille de rochers insurmontables, vous le voyez se révolter, monter en bouillonnant comme le flux contre la barrière qui l'emprisonne, bondir et retomber en hurlant, et se détourner enfin, s'épancher au loin, rouler, répandre ses flots enflammés à travers les vallées pacifiques et les vergers chargés de fleurs. Sous ces métaphores il y a une histoire. C'est ainsi que nous avons goûté les félicités du bel âge.....

Je sens que j'ai de la peine aujourd'hui à me rendre

Digitized by Google

compte de ces impresssions que j'éprouvais si distinctement alors. Des mots, des mots, et rien de plus. La pensée n'est plus là pour vivifier la parole. Le foyer de l'incendie subsiste encore, mais il n'y a que de la cendre.

Le changement qui s'opéra dans mes idées fut soudain, il fut étrange, il fut long-temps un mystère incompréhensible pour moi-même. Le désordre de mes passions métaphysiques m'éloignait à Paris de ce monde méthodique et circonspect où la fougue sauvage que mes amis prenaient pour de l'enthousiasme ne m'avait donné que la réputation d'un enfant maussade à cerveau dérangé. Les principes d'opposition hostile et violente dans lesquels je m'étais précipité en aveugle, probablement pour jeter dans ma route aventureuse quelques dangers de plus, m'auraient ouvert aisément deux ou trois salons d'aristocrates de la vieille roche, fort infatués de leur noblesse, mais fort accoutumés à descendre au besoin de ses sublimes hauteurs, quand il s'agissait de lier aux intérêts de la bonne cause le dévouement d'un jeune courage; mais je n'en fréquentais qu'un, parce que j'y portais des affections plus intimes, le penchant qui nous entraine vers des compatriotes dont le nom a souvent retenti autour de notre berceau; l'habitude du respect qu'inspire en province plus qu'ailleurs l'illustration d'une maison historique dont le collége et la tradition nous ont appris les services et signalé les monumens; le souvenir surtout d'une bienveillance particulière dont les miens avaient ressenti les effets depuis plusieurs générations, et qui s'était en dernier lieu étendue jusqu'à moi. Bientôt je n'allai plus que là. Je fis plus, je portai la condescendance au point de m'y dépouiller, apparemment d'abord, et peu à peu fort réellement, de ma mélancolie ombrageuse et de mon dévergondage sentimental. Ce qui m'en est resté n'est vraiment rien. Que ne ferait-on pas pour plaire davantage à ceux dont on se croit aimé?

Il y a des gens qui penseront que ce sacrifice eut peut-être encore quelque autre motif secret que j'oublie, et je l'ai cru depuis comme eux; mais je ne m'en doutais pas. Quoi qu'il en soit, je devins à peu près sage, et je m'a-

Digitized by Google

perçus que j'étais devenu sage parce que je devenais heureux.

Mes nobles patrons n'avaient pas d'enfans ; mais l'amitié leur avait donné une pupille charmante, dans une jeune personne de notre pays commun, sortie depuis quelque temps d'un des brillans pensionnats de la capitale, et que sa mère avait jugé à propos de laisser passer une année entière au milieu d'une société parfaitement choisie, pour y contracter les habitudes élégantes que l'éducation n'enseigne pas, et qui embellissent, dit-on, les plus heureux naturels. (Embellir le naturel, entendez-vous ?) Elle était très-noble aussi, d'une de ces noblesses chevaleresques et féodales, à bannières et à crénaux, qui menaient, il y a cinq ou six cents ans, grandes fanfares dans les tournois, et qui remplissent de leurs prouesses les chroniques et les romans. C'était cependant la première chose que l'on oubliât auprès d'elle, tant elle était simple, modeste et gracieuse en son accueil ; car la fantaisie même ne se composerait pas dans ces rêveries merveilleuses, et qui passent de bien haut l'œuvre de l'art, et quelquefois celui de Dieu, un assemblage plus achevé de charmes et de vertus, de naïveté et d'esprit, d'innocence et de sensibilité. Un autre oserait la peindre ; et moi, si je savais que Lawrence eût conçu cette insolente présomption ! Si l'on parvenait à me persuader que le tableau sacrilége est suspendu là, derrière moi, à ce panneau vide et triste au regard, qui fait face à mon alcôve, et où quelque ornement moins précieux ne siérait pas mal, je ne me détournerais certainement pas qu'un ami ne l'eût voilé par pitié. Non ! je ne me détournerais pas, de peur d'altérer l'idée si vive et si pure encore que j'ai conservée du modèle. — J'ai les portraits en horreur !

Clémentine avait dix-huit ans.

Il m'était facile de me méprendre sur l'attrait nouveau pour moi qui nous portait l'un vers l'autre. Ces calmes entretiens qui remplissent le cœur sans le bouleverser, ces tendres effusions où deux pensées amies se confondent, ce plaisir ingénu de se voir et d'être ensemble, je ne les connaissais pas. Je n'avais éprouvé des rapports des ames

Digitized by Google

que ceux qui les froissent, qui les torturent, qui les poussent au désespoir. Je n'avais jamais imaginé d'amour sans hallucinations et sans fièvre; et ce que je sentais auprès de Clémentine, c'était un bien universel, qui tenait de l'extase; une fête perpétuelle du cœur, qui se réfléchissait sur toutes mes sensations; la préoccupation d'un esprit fasciné par des illusions délicieuses, qui s'y plonge avec ravissement, sans s'informer de leur réalité, et qui n'est pas même troublé dans leur possession par la crainte de les perdre. Il y avait autour de Clémentine une atmosphère, une lumière, une nature, un ciel, qui n'étaient pas ailleurs. Sa voix avait une autre mélodie que la musique, son regard était d'un autre élément que le feu. J'aurais distingué entre mille femmes le bruit léger de ses pas et le frôlement de sa robe; et si j'arrivais avant elle à l'endroit où j'étais sûr de la rencontrer tous les jours, il était un moment où mes artères gonflées, où ma respiration suspendue, où mes yeux éblouis d'une lueur fantastique, m'avertissaient de son approche. Je disais comme la prêtresse qui reçoit les communications de sa divinité : La voilà qui vient! et elle venait; car il y a des courans dans l'air, qui étaient insensibles pour les autres, et dans lesquels je puisais à une source de vie et de bonheur, quand le souffle de Clémentine s'y était mêlé. Je ne me chargerais pas d'expliquer ce phénomène.

De quel coup m'eût frappé alors l'homme cruellement sincère qui m'aurait dit avec cette apathie d'égoïste qu'on appelle de la réflexion et du sang-froid : « Ce que t'inspire cette jeune fille, insensé que tu es, c'est de l'amour! — De l'amour pour Clémentine! et à quel titre? et pour quel avenir? et sous les auspices de quelle religion, sur les degrés de quel autel pouvais-je recevoir ses sermens? — Damnation! Les spectres de vingt tyrans héréditaires dont elle portait le nom se seraient plutôt levés de leurs tombes de marbre, en faisant siffler l'air, au brandissement de leurs épées si long-temps immobiles; les givres et les dragons d'armoiries, animés tout à coup par la fée protectrice de ses aïeux, seraient plutôt descendus des donjons

Digitized by Google

en ruines, où ils embrassent encore un reste d'écu caché sous la mousse, pour venir se placer entre elle et moi sur le chemin du sanctuaire ! Que dis-je ?.... Sa mère, qu'elle aimait tant, et dont elle était si aimée, ne devait-elle pas auparavant mourir de douleur, en la maudissant peut-être ! J'aurais cent fois brisé mon cœur, si je l'avais jugé capable de s'ouvrir à une pareille frénésie ! — Ce n'est pas tout. Clémentine était riche, beaucoup plus riche que je n'avais l'espérance de l'être jamais ; et là-dessus ma résolution était prise irrévocablement. A ce genre d'incompatibilité je ne connais point de transaction possible. L'amour comptant des pièces d'or au seuil de la chambre nuptiale..... quelle ignominie ! Du plomb fondu versé goutte à goutte dans mes veines pour lui épargner une larme, à la bonne heure !

Je n'avais aucune idée de ces dangers ; ils ne m'ont jamais coûté une veille. Ce n'était pas de l'amour, à mon avis : c'était bien autre chose ; je ne sais quoi cependant, et je n'aurais pas cherché à le dire. Qui aurait pu s'aviser avant moi de nommer un tel sentiment? Les gens qui font les mots savent-ils le secret de toutes les pensées qui s'éveilleront d'ici à la fin des temps au fond d'une ame d'homme ? Les bons pédans, avec leurs noms et leurs définitions ! Je renferme là, rien n'est plus sûr, une langue entière pour laquelle la voix humaine n'a pas une parole ; et cette langue, je la sais pourtant, quoique je ne puisse l'écrire. — Mais si je l'écrivais un jour, l'entendraient-ils ?

Je m'aperçus au bout de quelques mois que mes visites, de plus en plus fréquentes, étaient reçues un peu plus froidement. Clémentine elle-même témoignait à mon égard une réserve presque cérémonieuse, qui paraissait plutôt imposée que naturelle à son caractère expansif. Un élan franchement tendre, un mot insignifiant que je savais comprendre, un regard sans objet apparent que je savais saisir, un de ces riens qui sont tout suffisait à me consoler. Cette position équivoque dura trop peu d'ailleurs pour me donner le temps de concevoir des inquiétudes sérieuses. Mon séjour à Paris avait un terme déjà franchi malgré les

Digitized by Google

instances de mon père, et je ne sais comment je me serais résolu à partir si Clémentine ne s'était disposée à revenir bientôt habiter notre province. Le jour des adieux vint enfin avec toutes ses tristesses, mais encore embelli, en espérance, d'une minute de bonheur. — Je me trompais. Clémentine n'y était pas.

A l'instant où je traversais, pour sortir, une petite pièce qui précède l'appartement, je la rencontrai. J'ai oublié ce que je lui dis, ce que j'essayai de lui dire; mais je me souviens qu'elle ne me répondit pas. Nous étions assez éloignés l'un de l'autre; car du moment où nous nous étions vus, nous étions restés immobiles chacun à notre place. J'osai la regarder fixement, parce qu'elle ne me regardait point, et cependant son attention ne paraissait occupée par aucun autre objet. Sa physionomie avait une expression vague, mystérieuse, extraordinaire, que je n'avais pas encore remarquée dans ses traits. Elle était pâle; elle avait l'air de de souffrir ou d'avoir souffert. Je n'insistai point en paroles inutiles; mon imagination ne me les aurait pas fournies; ma bouche aurait tenté vainement de les articuler. Soit que ma tête s'égarât, soit que j'eusse mal jugé des droits que me donnait l'amitié, cette amitié passionnée dont je parlais tout à l'heure, je m'élançai vers elle avec une impétuosité extravagante; je saisis sa main; j'allais la porter à mes lèvres, quand elle la retira brusquement, d'une manière qui annonçait de la colère et de l'effroi. — Clémentine! m'écriai-je en relevant subitement les yeux sur les siens! J'y trouvai le même mélange d'indignation et de terreur; mais j'eus à peine le temps de la voir; et je me persuadai assez facilement depuis que je pouvais m'être abusé sur la nature et la cause de son émotion. Elle avait disparu en poussant une plainte indéfinissable, un gémissement sourd et profond, dont l'accent me déchira. Il me semblait que ce n'était pas ainsi que nous devions nous séparer. Je partis cependant.

Tout cela n'avait rempli qu'une minute. Cette minute remplit six mois de ma vie. Je la vis pendant six mois dans cette attitude, avec ce regard, et je ne vis pas autre chose.

Digitized by Google

Pendant six mois, je sentis sa main s'arracher de la mienne, de ma main qui s'efforçait convulsivement de la retenir. Ce cri douloureux qui pouvait se traduire en tant de sentimens divers, et dont l'interprétation toujours nouvelle me faisait passer dans le même instant de la volupté la plus pure au délire de la douleur, je l'entendis pendant six mois. Une étude grave, un péril pressant, une fête, un duel, rien ne pouvait m'en distraire, et je n'aurais voulu à aucun prix en être distrait. Quand le monde m'entraînait malgré moi dans le torrent de ses affaires et de ses dissipations, je ne cessais de me répéter tout bas le nom de Clémentine, pour m'isoler de la multitude; je le faisais retentir comme un écho perpétuel de l'ame à travers toutes mes pensées. Je savais combien il fallait de temps pour le prononcer, pour l'écrire mille fois, et c'était le seul emploi de mes heures, la seule joie de ma solitude. J'étais parvenu à m'imaginer que la distance et le temps ne nous tenaient éloignés qu'en apparence; que je ne l'avais pas réellement quittée; qu'un autre moi-même, plus constant, plus assidu, avec lequel je communiquais sans effort, vivait à ses côtés de sa vie et de sa présence, et que j'assistais par lui aux scènes peu variées de ses jours, comme un spectateur invisible. Cette robe lui sied, disais-je; elle l'a mise aujourd'hui, parce qu'elle devine que je la vois, et qu'elle se rappelle qu'elle n'en a point dont la couleur me soit plus agréable. Quel souci fait passer une ombre légère sur son front? Je ne saurais m'y méprendre; car c'est son habitude alors de rouler ainsi ses doigts dans les boucles de ses cheveux. On lui parle d'une idée qui l'irrite et qui la contraint; j'en suis sûr au pli imperceptible qui vient de se dessiner sur son sourcil à peine relevé. Peut-être est-elle menacée de quelque retard à son voyage! Grâce au ciel l'obstacle est levé; le sourcil redescend; le pli s'efface; elle sourit. Elle est donc heureuse de revenir!... Et moi aussi, j'étais heureux!

Un jour, on dit qu'elle arrivait, et quelques jours après qu'elle était arrivée. Je doute que ce changement dans ma situation ne m'ait pas causé plus de trouble que de plaisir.

Digitized by Google

Je comprenais peu le nouvel ordre de relations qui allaient s'établir entre nous. Je n'en prévoyais pas clairement la portée et les conséquences. Il me semblait que je n'avais pas eu le temps de m'y préparer, et qu'il était trop tôt pour la voir; j'aurais voulu quelquefois rester comme j'étais, sous un prestige doux, qui ne dépendait que de moi seul, et dont aucune volonté étrangère à la mienne ne pouvait rompre l'enchantement. Quand on me dit qu'elle allait passer, ma poitrine se souleva comme si elle avait dû éclater; mes jambes défaillirent; mes yeux se voilèrent; je ne la vis pas. C'était dans une promenade. Au retour, je me décidai à maîtriser mon ame, à l'affermir, à subir ce bonheur accablant qui m'effrayait, parce qu'il n'y manquait presque rien pour qu'il fût mortel. Nous la saluâmes. Elle répondit avec grâce, mais sans nous donner lieu de croire qu'elle eût remarqué entre nous personne en particulier. Je voulus renouveler cette épreuve. Elle regarda cette fois, mais ses yeux distraits se détournèrent quand ils allaient rencontrer les miens. Les jeunes gens qui m'accompagnaient grossirent bientôt un à un le groupe où elle s'était assise. Alors elle ne regarda plus. A son départ, le mouvement de la foule m'avait poussé si près d'elle qu'elle fut presque obligée de m'effleurer pour la traverser; elle ne m'accorda qu'autant d'attention qu'il en faut pour éviter l'embarras qu'on trouve dans son chemin. C'était elle cependant; je l'avais vue d'assez près pour la reconnaître. Je l'avais même entendue; elle riait. — Il y a d'affreuses nuits!

Le lendemain, le surlendemain, souvent, je la rencontrai seule. Elle me saluait encore, comme à regret, sans me regarder, ou tout au plus en laissant tomber sur moi un regard de plomb. Je crus deviner.

Rien de plus naturel, dis-je amèrement. C'est en effet Clémentine; mais ce n'est plus celle que j'ai vue; ce n'est plus le monde où nous étions placés tous les deux; et le monde, c'est l'élément par lequel elle vit, c'est la source où elle puise sa pensée. Dans cet immense chaos de Paris, toutes les inégalités disparaissent, toutes les conditions se

Digitized by Google

confondent. On n'a pas inventé jusqu'ici l'art de blasonner la figure humaine. L'homme qui fréquente la noblesse en reçoit quelque reflet aux yeux du vulgaire. N'ai-je pas entendu dix fois des domestiques imbécilles m'affubler en m'annonçant de leur sotte particule? c'était le passeport, la lettre de crédit du roturier présomptueux, l'insolente explication de l'accueil des maîtres, un sceau d'emprunt qui falsifiait ma valeur sociale dans l'intérêt de leur orgueil. Ici, je ne suis que moi, le bourgeois obscur dont ces murailles attesteraient au besoin l'honorable mais simple origine, le ver méprisable qui file un cocon grossier aux branches des arbustes, et dont cet essaim de papillons étourdis ne prévoit pas l'essor radieux! Cette humiliation n'est au fond que la conséquence nécessaire de mon erreur. J'ai rêvé! —

Non, repris-je aussitôt. Non, cela n'est pas possible. Une faiblesse aussi vulgaire se comprend facilement dans cette populace de nobles, qui est à peine capable de distinguer les choses de leur apparence; mais elle est incompatible avec les sentimens généreux d'une ame tendre, élevée, puissante, le chef-d'œuvre et l'honneur de la création. Quelques mois suffisent pour bouleverser des empires, pour niveler des montagnes, pour déplacer des fleuves de leur lit. L'éternité ne suffirait pas à produire une telle métamorphose dans cette organisation d'élite où Dieu a déposé le germe de tant de sagesse et de vertus; où un naturel sublime a protégé ce germe précieux contre l'influence de l'éducation et des préjugés; où je l'ai vu se développer, se fortifier, grandir à une hauteur inaccessible au vol de l'enthousiasme! Il faut chercher ailleurs le motif de mon infortune. Qui sait de quelles couleurs je puis avoir été peint devant elle? Qui sait, hélas! quel prétexte n'ont pas fourni aux mauvais offices de la haine les agitations, les violences, les excès de ces deux ou trois années d'épilepsie et de démence qui ont précédé le jour où je la vis pour la première fois? C'est sous ce rapport qu'elle me connaît aujourd'hui, si différent de ce qu'elle avait imaginé, et mon caractère véritable, celui que je dois à

Digitized by Google

la nature ou à Clémentine, n'est autre chose à ses yeux que le masque odieux d'un hypocrite. Elle croit m'avoir deviné. Elle me méprise. Elle m'aborde. Voilà tout! —

Je m'arrêtai à cette idée, toute affreuse qu'elle fût. Je m'y arrêtai peut-être parce qu'elle était affreuse. Le hasard me procura bientôt l'occasion de l'éclaircir.

Je ne sais plus quelle obligation m'avait livré aux ennuis d'une de ces soirées d'apparat et de fête qui sont insupportables partout, mais qui ne le sont nulle part autant que dans la *bonne* compagnie. Clémentine y arriva tard, en s'excusant sur une migraine dont elle avait été tourmentée, et qui laissait des traces trop sensibles sur son visage abattu. Je n'avais pu me soustraire à sa vue et à l'humiliante expression de sa politesse dédaigneuse; mais, quand tout le monde fut assis, je restai debout, et j'affectai de me diriger vers la porte du salon, pour lui faire comprendre que ce n'était pas l'espérance de la rencontrer qui m'avait conduit dans cette cohue. Mon intention était en effet de me retirer, mais la force me manqua. Je tombai dans un fauteuil heureusement assez éloigné du cercle des conversations et des jeux pour que je pusse me croire seul, et m'abandonner sans contrainte aux idées pénibles qui m'oppressaient. L'espèce d'anéantissement où j'étais plongé me permit à peine de remarquer que le bruit diminuait de plus en plus autour de moi, et que la société, attirée par des symphonies qui s'exécutaient dans un pavillon du jardin, s'y était jetée tout entière au milieu d'une avenue illuminée. Clémentine avait sans doute allégué sa maladie pour se dispenser de prendre part à ces plaisirs, et la tête appuyée dans sa main d'où ruisselaient les ondes de ses blonds cheveux, elle était encore là, penchée sur le bras d'un canapé. Je tressaillis et je me levai. Elle poussa un faible cri en m'apercevant et s'élança pour sortir. J'étais déjà sur son passage.

— Pardonnez-moi avant tout, mademoiselle, dis-je en lui opposant mon bras étendu; mais n'allez pas plus loin sans me répondre. Le repos, le bonheur, l'honneur de ma vie, exigent que j'obtienne de vous une explication.

Digitized by Google

— Une explication! s'écria Clémentine étonnée!

— Mon impatience et mon trouble ne me permettent pas le choix des mots. Il y va pour moi d'intérêts plus graves qu'une vaine observation des bienséances. Pardonnez, je le répète, et oubliez bientôt, s'il est possible, ce qu'il y a d'irrégulier, d'inconvenant, de téméraire dans ma démarche, mais écoutez d'abord. Vous le devez à vous-même! Quels infâmes rapports, quels mensonges artificieux ont fait tomber sur moi la colère et le mépris de la seule personne dont l'estime me soit chère au monde?

J'aurais singulièrement jugé, répondit-elle avec quelque hauteur, de l'impression que votre vue me fait éprouver, si elle se manifestait sur ma physionomie d'une manière si offensante. Je n'ai aucune raison de vous mépriser. La colère, la froideur même supposent une habitude de relations intimes qui n'a jamais pu nous rapprocher. Personne ne s'est permis de me tenir sur votre compte un langage que je n'aurais pas pris la peine d'entendre, ou que j'aurais certainement oublié. Votre repos, votre bonheur, votre honneur, n'ont donc été sérieusement compromis que dans votre imagination, dont je n'ai ni le droit ni l'envie de réprimer les mouvemens, mais qui m'obligera fort à l'avenir de m'épargner le rôle désobligeant qu'elle me fait jouer dans ses..... lubies. Mon impatience et mon trouble ne me permettent pas non plus le choix des mots!...

Elle fit un pas vers l'avenue.

— J'accepte sans difficulté cet éclaircissement rigoureux, repris-je en l'arrêtant, et je le tiens pour une satisfaction complète; mais il m'importe de vous dire encore que vous avez fait tort à mon caractère en le taxant d'une présomption trop hardie pour la foi que j'avais mise dans votre amitié. Une imagination moins sujette aux lubies que vous reprochez à la mienne s'y serait peut-être trompée comme moi; la mémoire des sentimens ne s'efface pas si vite dans tous les cœurs, et si mon cœur pouvait s'ouvrir à vos yeux, si je pouvais, Clémentine, vous faire juger de la profondeur de sa blessure....

— J'espère qu'alors, monsieur, dit-elle en relevant la

Digitized by Google

tête d'un air impérieux et décidé, vous auriez assez de sens et de délicatesse pour me dispenser de recevoir vos confidences!

Elle sortit, car je ne la retenais plus. Il ne me restait pas une idée, pas une volonté. Elle avait tué mon ame.

Cela est bien, pensai-je quand je fus libre. Celle-là aussi n'est qu'une femme, et une femme noble encore, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus pauvre et de plus petit dans l'ébauche d'un être avorté, multiplié par toutes les petitesses et toutes les pauvretés d'un préjugé stupide. Orgueilleuse petite fille! ne semble-t-il pas qu'elle tient mon existence dans ses mains, comme un jouet qui n'est bon qu'à jeter ou à rompre? et de quoi dépend la sienne, pour justifier tant de morgue et d'insolence? Les torches qui ont brûlé le château de son père sont-elles si bien éteintes que la vengeance et le désespoir ne puissent les rallumer? ma voix n'a-t-elle pas un pouvoir assez éprouvé sur ces hommes de carnage et de désolation, qui boivent le sang et que le sang ne désaltère pas, pour les convoquer un jour à quelque festin de cannibales? Les révolutions ne sont pas toutes dans le passé, et je n'y ai marqué jusqu'ici définitivement ni mon drapeau ni ma place. Roturiers! nous le serons pour retourner, puisque vous le voulez, au travail de la terre. Nous la creuserons des doigts comme des hyènes, et nous y ouvrirons une fosse qui vous dévorera tous! Oh! qu'il ferait beau la voir s'échapper demi-nue à travers la meute de mes dogues affamés, chercher un refuge dans ces bras qu'elle repousse, presser son sein palpitant d'horreur sur le sein qu'elle déchire, et, le front renversé, crier grâce et pitié, en cillant des yeux épouvantés, aux lueurs du poignard! Pitié pour toi, vipère? et que peux-tu redouter? n'es-tu pas noble, Clémentine, et la peur a-t-elle troublé ton cœur d'enfant au point de te faire oublier que le fer du peuple se brise ou se rebrousse contre le flanc d'une fille noble? Où serait autrement le privilége de ta race? Ton cœur! as-tu ménagé le mien? Rien ne pouvait nous rapprocher, selon toi! qu'en dis-tu? C'est que tu ne pensais pas à l'étreinte de la victime et

Digitized by Google

de l'assassin! Regarde! elle est aussi étroite, aussi complète, aussi passionnée, elle est mille fois plus voluptueuse que celle de l'amour! — Comme tu es pâle! Comme tu crains de mourir! Comme tu m'implores lâchement! Va, il n'y a pas dans tes veines une seule goutte de sang noble! tu n'es pas plus courageuse que tu n'étais bonne et belle, quand je croyais t'aimer! Que parles-tu de sensibilité, d'humanité, de pardon! Ah! j'ai une idée confuse des sentimens que tu me demandes, mais je les ai désappris tout d'une fois, je ne sais plus où, un soir de printemps, dans un salon de bal, au bruit d'une symphonie qui allait à l'ame. Je m'en souviendrais peut-être pour un enfant, pour un vieillard, pour un homme quel qu'il fût qui me dirait : Ne me tue pas! et qui me presserait la main. Pour une jeune fille noble, jamais!... il faut qu'elle meure! —

Je disais ceci à haute voix en courant dans la promenade, déjà abandonnée de tout le monde, où le hasard m'avait amené par des chemins que j'ignore. Ces derniers mots frappèrent mon oreille, comme s'ils avaient été articulés près de moi par un démon.—Ah! mon Dieu! mon Dieu! dis-je avec effroi, effacez du livre éternel ces blasphèmes exécrables! ce n'est pas moi qui les ai proférés! ce ne peut pas être moi. Je n'ai point d'armes, je ne veux point d'armes; je n'ai point de sang sur les mains! je n'ai tué personne!

Et je me précipitai au pied de l'arbre auprès duquel elle avait coutume de s'asseoir. Le sable que frappa ma tête, elle l'avait foulé la veille. Je le parcourus, je le pressai avidement de mes lèvres ardentes, et je le broyai entre mes dents.

J'avais compris tous mes malheurs à la fois. Je savais, à n'en plus douter, que cette fièvre qu'elle avait allumée dans mon sang, c'était l'amour effréné, l'amour malade et furieux, une passion absurde, sans espérance et sans excuse, dont l'extravagance ne pouvait se mesurer qu'à ma misère. Je pleurai de rage et d'indignation contre moi-même; je craignis de devenir fou, et puis je le désirai. Un fou, il aime ce qui lui plaît; il ne voit point

Digitized by Google

d'obstacle à ses vœux; il souffre d'un malheur dont il attend la fin, et il ne souffre pas seul, car il est sûr d'être aimé. Il épousera cette femme sensible et fidèle dont le sépare la haine d'un rival qu'elle déteste ou la malice d'un enchanteur qui la persécute aussi. C'est bientôt qu'il doit l'épouser; quand les galions de l'Inde lui auront rapporté ses trésors, ou quand ses vassaux révoltés viendront le prier à genoux de reprendre ses droits et sa couronne. Il croit en l'avenir; — et je ne connaissais point de bonheur possible qui valût son illusion, moi dont nul événement ne pouvait changer la destinée, moi qui n'aurais pas accepté la main de Clémentine si elle m'avait été offerte. — Affreuse tyrannie de la société, qui jette un homme dans un paradis de délices, et qui lui dit comme le Dieu jaloux: Tu ne toucheras point à ce fruit d'élite et de prédilection, parce que je me le suis réservé! — Et pensez-y bien! quand vous n'existerez plus que par le sentiment qui vous est interdit, on vous permettra, que dis-je? on vous prescrira de vivre! On rivera la chaîne de votre ame à cette odieuse prison de chair dont tout le monde porte la clef sous la monture de son canif ou dans le fourreau de son épée! Vraiment, l'imagination la plus riche en malfaisance, la plus ingénieuse en supplices, ne s'aviserait pas d'une pareille recherche de cruauté! Méconnaisse là qui pourra une œuvre de vengeance divine! Le bonheur du maniaque ou le repos du cadavre, un cabanon à Bicêtre ou un lit de pierre à la Morgue, c'est tout. Si vous ne savez pas choisir, résignez-vous de bonne grâce à tous les raffinemens d'une torture qui n'expirera que de votre dernier soupir, qui ne mourra que de votre mort, et qui recommencera peut-être. Recommencer, revivre, se rappeler, et savoir que c'est pour toujours! Il n'y a rien à comparer à cette idée dans tous les épouvantemens de l'agonie.

Je ne paraissais plus. J'avais brisé tous ces fragiles liens qu'on prend pour des attachemens, le filet de l'oiseleur sur un tigre blessé. Rien ne me souciait. Rien n'était capable de dérober mon attention à ce chaos de rêves douloureux où rien ne la fixait. Je ne me serais pas détourné

Digitized by Google

pour voir crouler le soleil. On le remarqua, parce qu'on remarque tout dans le cercle étroit des petites villes. Deux ou trois femmes vaporeuses, deux ou trois jeunes gens harassés d'ennui, qui venaient d'épuiser le texte ordinaire de la conversation, la pluie, le beau temps, le début d'une chanteuse, la toilette d'une amie absente, l'intrigue très-diaphane d'une étourdie et d'un sot, daignèrent se communiquer complaisamment leurs conjectures sur l'origine et les symptômes de la maladie morale qui m'éloignait du monde, depuis l'époque solennellement mémorable où j'avais figuré pour la dernière fois parmi les acteurs d'une esclandre politique, les dupes d'une coquette, ou les victimes du brelan. On déplora le malheur inconnu qui causait mon aliénation. Il fallait cela pour la constater.

Ces bruits parvinrent à un de mes compagnons d'école que j'avais perdu de vue près de quinze ans auparavant, entre le *Selectæ è profanis* et les *Fables de Phèdre*, à la clôture des anciens colléges. Ferdinand était du nombre de ces honnêtes gentilshommes des champs dont le colombier représente assez bien un donjon du moyen âge, quand on le regarde de loin et avec toutes les dispositions requises pour adopter cette illusion; qui ont un grand salon garni de tapisseries délabrées et de vieux meubles, autrefois fort galans; qui se promènent après leur dîner dans une galerie revêtue ou masquée jusqu'aux frises de portraits de famille inégaux de dimension et de bordures, mais vénérables de cuirasses, d'hermines, de barbes effilées ou d'amples perruques, d'inscriptions héraldiques et de gothique poussière; et qui passent le reste de leur temps entre la chasse aux chiens courans et le billard domestique, par respect pour les traditions des nobles exercices; digne et vertueux jeune homme d'ailleurs, sans procès, parce que son père lui avait laissé une fortune claire et solide qu'il s'inquiétait peu d'augmenter; sans emplois publics, parce qu'il était serviable pour tous, et qu'il ne portait ombrage à personne. La nature l'avait comblé de bonheur comme elle l'avait pourvu de sagesse, et elle avait bien fait. Il aurait aimé sa retraite par instinct;

Digitized by Google

il la chérissait par habitude et par philosophie. Une excellente petite femme du même rang, mais du même caractère, était venue depuis quatre ans l'embellir en la partageant. Deux enfans, jolis comme des anges, et bien portans comme des paysans, avaient dès lors doublé cette heureuse famille à laquelle il faut ajouter quelques gens de service qu'on traitait comme d'autres enfans. A quatre lieues de la ville, au revers d'un coteau délicieux, tout près d'une forêt immense qui versait jusque sur le château la fraîcheur de ses ombrages et la grâce de ses murmures, sous un toit bien spacieux et bien confortable, entre de bonnes murailles bien épaisses et bien cimentées, mais d'un aspect riant, qu'embrassait un superbe clos de dix-sept arpens dont la rivière baignait l'enceinte blanche et entretenait les viviers, il y avait là un tableau à faire pleurer de joie.

Ferdinand vint me voir; il s'assit à côté de moi, me pressa cordialement la main, et après un moment de silence expressif pendant lequel nous nous rappelâmes plus de doux souvenirs d'enfance que nous n'aurions eu le temps d'en raconter en deux jours : — Tu souffres, me dit-il, et je ne t'en demanderai pas la cause : il y a des chagrins qui se soulagent à s'épancher, mais il y en a aussi qu'on aggrave en les montrant aux autres, comme ces blessures que l'air envenime, et dont le moindre contact irrite la douleur. Nous passerons donc là-dessus pour ne pas te contrarier, quoiqu'il y ait peut être plus de remède que tu ne penses à ton affliction. — Je lui témoignai qu'il se trompait. — Soit, continua-t-il; je n'y reviendrai plus. Ne te guéris pas, si telle est ta destinée ou si telle est ton envie; mais ne repousse pas du moins les soulagemens qui peuvent rendre ta peine plus tolérable, en te donnant la force de la supporter. Tu n'en connais point. Je m'en doutais. C'est comme cela que l'on raisonne quand on est malheureux ou qu'on croit l'être, ce qui revient à peu près au même. Il y en a trois cependant dont l'effet n'a jamais manqué, l'amitié, l'étude et le temps. S'ils n'aboutissent à rien cette fois-ci, c'est que tu es placé dans une exception de malheur dont il ne s'est présenté aucun exemple,

Digitized by Google

et je veux bien te complaire en cette idée; mais tu te rendrais coupable d'injustice et d'ingratitude envers ma tendresse en te refusant à l'essai que je te propose. Écoute-moi; tu ne renoncerais probablement pas à la solitude; et je le comprends. La solitude est une amie triste et sévère pour un cœur à plaindre; mais enfin c'en est une et n'en trouve pas qui veut. Ce que je te demande, c'est d'en changer. Pars avec moi maintenant. Tu n'as pas besoin d'être annoncé. Gabrielle te connaît, elle t'aime. N'a-t-elle pas pris part à nos jeux d'enfans? N'est-ce pas elle, s'il t'en souvient, qui jouait Clorinde au château, dans cette belle pantomime de la *Jérusalem délivrée* où tu étais déjà si rêveur et si mélancolique sous l'armet du farouche Argant! Tu reconnaîtrais ton bouclier de carton, magnifiquement couvert de papier d'or. Il est encore appendu au clou auquel tu confias son poids précieux, quand la fin des vacances nous força de quitter Solyme et l'armure des paladins pour retourner au collége et reprendre le dictionnaire. Tu reconnaîtras ta petite chambre au pavillon gauche de la façade, et dans la pièce qui précède, et qui n'est jamais habitée que dans les occasions extraordinaires où nous recevons des visites, une bibliothèque assez nombreuse de ton temps, que je n'ai pas mal augmentée...

— Je me souviens de tout cela comme si je le voyais, interrompis-je en reprenant la main de Ferdinand. As-tu coupé cette jolie pièce de bois qui faisait un si joli rideau de verdure devant ma fenêtre?

— Le temps y a changé quelque chose, et non pas moi. Elle a grandi. C'est maintenant une futaie admirable, et je pense qu'il faudra peut-être te loger autre part, si tu crains une ombre trop épaisse pendant le jour, et le chant du rossignol pendant la nuit.

— L'ombre et le rossignol, m'écriai-je! oh certainement! c'est là que je logerai?

— Tu viendras donc, reprit Ferdinand d'une voix attendrie!

— Un embrassement fut ma réponse et nous partîmes.

La douceur passagère que ce petit voyage mêlait aux

Digitized by Google

amertumes de ma vie devait avoir un charme bien puissant à en juger par la place qu'il tient encore dans mes souvenirs. Si j'écrivais une nouvelle, une histoire, un livre, j'effacerais ces détails qui n'ont que faire ici; mais j'écris, j'écris ce que je me rappelle, ce que j'éprouvais, ce que j'éprouve, et ces détails, les voilà!

Quelques semaines s'étaient passées. Mon esprit se ressentit du calme de ce séjour de paix où il n'y avait pas une pensée qui n'eût pour objet de suspendre mes ennuis, ou de les effacer entièrement de ma mémoire. Nous y parviendrons, n'en doute pas, me dit un jour Ferdinand, en te réconciliant avec la société que je recherche peu, mais qui n'est pas haïssable, quand on sait ne prendre d'elle que ce qu'elle a de bon, et lui prêter le concours d'une bienveillance qui est naturelle à tous les cœurs honnêtes, sans lui engager sa liberté. Le commerce des femmes surtout est une source inépuisable de consolations; mais tu les a jusqu'ici aimées avec la véhémence de ton caractère, et je ne concevrais pas que cette manière de sentir t'eût procuré auprès d'elles un seul moment de félicité complète et pure. Les sensibilités romanesques sont toujours dupes, et c'est la faute de leur exigence. Pour tirer parti de la fréquentation du monde, il faut le prendre tel qu'il est. En t'accommodant à ton espèce, tu aurais trouvé qu'elle a son prix; je veux te voir entreprendre cette étude, sauf à y renoncer quand elle t'importunera. Nous allons recevoir une société charmante!

— Ne va pas plus loin! Je crois tout ce que tu m'as dit; mais je n'en suis pas à ce point de ma guérison. Jouis d'un bien que tu comprends, il n'y a rien de plus naturel. Laisse-moi éviter un supplice qui me fait horreur; nos conventions m'en donnent le droit. Je reviendrai quand il n'y aura plus ici de société charmante que celle de ta femme et de tes enfans. Ne me parle pas de l'autre!

— Sous cette condition, reprit Ferdinand, je ne gênerai pas ta liberté; je te l'ai promis. Cependant j'espère encore que tu ne t'obstineras pas dans une résolution trop subite. Il est tel nom qui pourrait t'inspirer plus d'indulgence

Digitized by Google

pour les visites que j'attends, celui d'Estelle de B...., par exemple, dont tu faisais l'autre jour un éloge assez vif, et qui serait enchantée, j'en suis sûr, de te rencontrer ici.

—J'y reviendrai quand elle sera partie.

—A ton aise.—Ai-je oublié de te dire que sa fortune et celle de sa cousine étaient fort changées?

— De sa cousine? Est-il possible? Clémentine serait-elle pauvre?

—Voilà qui est étrange! Tu as dit cela comme si tu étais capable de le désirer!

— Quelle folie! personne ne fait des vœux plus ardens que moi pour le bonheur d'Estelle... et de Clémentine.

— Elles n'étaient que riches. Elles le sont bien davantage. Un parent éloigné leur a laissé par testament un héritage considérable, et comme le plus beau domaine de la contrée en fait partie, je suis surpris de ne les avoir pas encore reçues, depuis qu'elles en ont pris possession. Il n'est qu'à deux lieues de ma terre.

— Clémentine aussi, murmurai-je machinalement, sans prendre garde à l'expression que ce nom pouvait avoir dans ma bouche.

— Clémentine aussi, répondit Ferdinand qui me regardait alors avec une attention pensive. Sans doute!

Clémentine aussi! Rassure-toi! je ne cherche pas à pénétrer ce mystère, quoiqu'il excite assez vivement ma curiosité. Quelle foi faut-il ajouter aux propos qui ont couru sur votre antipathie, sur votre haine, et dont le souvenir m'échappait? Je n'y voyais en vérité qu'une fable extravagante!

— Et tu avais raison! mille fois extravagante! Dieu préserve de tomber sous ma main le misérable qui a compromis le nom de Clémentine dans ses impertinentes conjectures! l'antipathie est un sentiment, et Clémentine me doit-elle un sentiment, je te le demande? Où m'a-t-elle vu? Où m'a-t-elle parlé? Me connaît-elle seulement! Et tu ne permets pas qu'on s'enfuie dans un désert pour y maudire librement les hommes?

— Calme-toi. Tu oublies que cette conjecture, c'est ton

Digitized by Google

émotion qui vient de me la rappeler, et que dans une autre occasion, elle peut l'avoir fait naître.

—J'y pensais, continuai-je du ton plus réfléchi que cette minute d'interruption m'avait donné le temps d'affecter. Il est trop vrai que ce nom fatal réveille dans mon ame une pensée douloureuse qui doit se trahir sur mon visage quand je l'entends prononcer, mais qui se rapporte à une autre femme, à une Clémentine que j'ai connue autrefois, qui m'a été chère ailleurs, et que la terre ne possède plus. Cette circonstance explique tout. Fais-en l'usage que tu voudras, et laisse-moi partir.

Le soleil était déjà couché quand nous rentrâmes au salon par l'escalier de la terrasse, au moment où la porte opposée s'ouvrait pour laisser entrer trois femmes, la maîtresse de la maison et deux autres dont la voiture venait de s'arrêter à la grille. La première passa devant moi en me souriant. C'était Estelle. La seconde, c'était Clémentine. Elle recula, comme si elle avait marché sur une couleuvre.

Dans le trouble que j'essayais de contenir, je saisissais de loin à loin à peine quelques traits de la conversation. La voix de Clémentine me parvint plus distinctement. — Nous espérions, en effet, dit-elle, passer quelques jours avec vous; mais une distraction d'Estelle nous force de retourner à la ville, et ce n'est pas sans regret que nous nous sommes aperçu qu'il était trop tard pour y arriver aujourd'hui. Elle a eu l'étourderie d'oublier chez son notaire les titres les plus essentiels de notre propriété. — Cette phrase-là, prononcée d'un accent ému et vibrant, avait une tout autre signification que celle qui lui reste sous la plume. Pour Ferdinand et sa femme, c'était une défaite; pour Estelle, c'était un caprice; pour moi, c'était une insulte.

— Je ne te comprends pas, reprit vivement Estelle. N'avions-nous pas pensé que nos amis trouveraient aisément parmi les gens du village un homme exact et sûr qui nous épargnerait cette démarche? Il ne s'agit en effet que de

Digitized by Google

remettre ce billet à son adresse, et de rapporter soigneusement le griffonnage de l'homme de loi.

— Je m'en charge, s'écria Ferdinand, qui se disposait à s'emparer de la lettre.

— Et moi, ajoutai-je en faisant le même mouvement, si madame veut bien m'accorder assez de confiance pour ne pas chercher un autre émissaire, je me charge d'exécuter demain ses intentions de si bonne heure, et de lui envoyer la réponse qu'elle attend par un domestique si expéditif, qu'elle n'aura peut-être pas le temps de la désirer à son réveil.

— Vous nous quittez, me dit Estelle avec un son de voix et un regard qui donnaient à ces mots l'expression d'un reproche aimable et triste.

— Avant le jour, et j'en prévenais mon ami quand vous êtes arrivée. Un malaise pénible, mais que la nuit dissipera, m'a seul empêché de partir aujourd'hui.

Je reçus la lettre de ses mains, et je pus me retirer à la faveur du prétexte que le hasard m'avait fourni. Je sortis sans regarder Clémentine; mais je supposais qu'elle était contente.

La nuit était tout-à-fait tombée quand j'entrai, sans flambeau, dans ma chambre. J'ouvris la croisée qui donnait sur le petit bois; j'aspirai l'air extérieur, comme s'il avait pu me soulager de l'oppression qui m'étouffait; je calculai stupidement combien il me restait d'heures à compter encore avant de me mettre en route, de manière à me trouver à l'ouverture des portes. Il y a des émotions qui suspendent l'exercice de la pensée, ainsi qu'il y a des douleurs physiques dont la violence, parvenue à un degré intolérable, tient l'action de la sensibilité quelque temps interrompue. On ne sent plus, on ne souffre plus, on n'est pas mal.

Cet état de répit finit vite; le cœur reprend son élasticité pour soulever, pour peser encore le fardeau qui l'accable, pour s'épuiser en nouveaux efforts, et pour succomber toujours, toujours, tant qu'il se brise tout-à-fait.

— C'en est trop, dis-je enfin en marchant précipitam-

Digitized by Google

ment dans cette obscurité, dont ma honte aurait voulu épaissir les ténèbres. C'est trop compter aussi sur la patience d'une ame énergique et fière, qui sait ce que vaut en désespoir une passion insensée, mais qui ne transige pas avec le mépris. Tue-moi s'il le faut; tu en as le droit, puisque je t'ai lâchement livré ma vie; mais flétrir mon caractère, je te le défends! et prends-y garde, crois-moi! Je déchirerais plutôt ton cœur de ma main que d'y laisser vivre un sentiment qui m'outrage! Une tache à l'honneur, c'est affreux, une tache de sang, ce n'est rien. — Sa haine! je la comprends sans me l'expliquer. Qui peut expliquer les misérables mouvemens de cet organe imparfait qui palpite dans le sein d'une femme? Ce dédain offensant, je ne le subirai pas! Je le mériterais peut-être si je lui avais parlé de mon funeste amour, si j'avais eu l'infamie de solliciter le sien, l'amour d'une noble héritière..... Mais l'inexorable frénésie qui me consume, je l'ai cachée avec plus de soin qu'un trésor honteux, conquis par meurtre et par rapine. C'est mon mal et mon secret. Et son amour à elle, qui en veut? — M'a-t-elle assez avili cependant! A-t-elle porté assez loin le raffinement de l'injure! A-t-elle assez envenimé le dernier coup qu'elle me réservait! Venir jusqu'ici, dans le sanctuaire de mes seules amitiés, pour me forcer à rougir d'un affront qui ne me promet ni réparation ni vengeance; pour me signaler à cette famille, où je reçois un accueil de frère, comme un homme à repousser de l'air qu'elle respire! — Oh! je suis bien malheureux! —

L'excitation passionnée de mon esprit avait usé mes forces. Un spasme douloureux tordait mes nerfs; un nuage brûlant flottait sur mes paupières; mes oreilles sifflaient; je respirais avec effort; je me soutenais à peine. Je me jetai tout vêtu sur mon lit, et j'y fus surpris aussitôt par ce sommeil confus, orageux, turbulent, qui, loin d'endormir la faculté de penser, la tourmente de fatigues sans nombre, en la ballottant avec une sorte de malice amère entre les songes et la réalité. Je ne sais combien il y avait d'heures que cet état durait, quand je m'imaginai voir Es-

Digitized by Google

telle et Clémentine, et les entendre parler de moi. Je ne discernais pas le jeu de leur physionomie; je ne suivais qu'à demi le cours de leur conversation; mais mon nom y tombait à intervalles égaux, comme un refrain qui rappelait de temps en temps mon attention au moment où elle était près de se laisser distraire par un autre rêve. Contre l'ordinaire des illusions de la nuit, celle-ci devenait de plus en plus lucide, et tout à coup elle fut assez distincte pour me réveiller. Je regardai en sursaut dans ma chambre pour y chercher l'objet de mon étrange vision. J'étais seul; mais un jet de lumière qui la partageait dans son étroite longueur, et la conversation qui continuait sur le même sujet qu'auparavant, m'avertirent subitement qu'il n'y avait qu'un de mes sens qui eût été trompé. Si je ne les avais vues qu'à la merci des caprices du sommeil, je les entendais certainement encore. Mes idées se débrouillèrent promptement. La pièce voisine était destinée aux étrangers : je le savais de Ferdinand. Une des cousines, qui devait l'habiter, y était reconduite par l'autre, et l'inattention d'un domestique maladroit, qui avait laissé la porte de communication ouverte, me rendait le confident involontaire de leur entretien. Je m'assis brusquement en appuyant avec force mes pieds sur le parquet, dans le dessein de l'interrompre; mais il était si vivement engagé que l'on ne m'entendit pas. — Que faire? Paraitre ou parler, c'était une scène de terreur et de fantasmagorie, digne des romans anglais, si fort à la mode alors dans les salons; c'était probablement pis encore : un guet-apens d'étourdi, que les extravagances de ma vie passée me permettaient à peine de justifier en le rendant tout entier au hasard; et il fallait pour me croire, qu'on prit, contre toute apparence, la peine de m'écouter; c'était enfin une action loyale sans doute, mais qui pouvait me perdre, et ne profiterait à personne. Il avait été question de moi d'ailleurs, j'en étais sûr; et si j'en croyais les notions vagues de mon dernier songe, il n'avait été question que de moi. Comment expliquer, comment rendre sensible à un esprit irrité dont je ne me dissimulais pas les préventions et l'inimitié, l'idée que j'eusse tout entendu

Digitized by Google

sans rien comprendre? Ces propos n'étaient-ils pas de nature peut-être à inquiéter deux faibles ames sur leurs résultats? Ne valait-il pas cent fois mieux en garder dans mon sein le triste mystère que d'en aggraver les conséquences par un scandale dangereux ou du moins inutile, dont ma générosité indiscrète recueillerait pour unique fruit le soupçon d'une lâcheté et d'un mensonge? Elles allaient se séparer, et pendant que leurs pas s'éloigneraient assez pour qu'il me fût possible, avec un peu de précaution, de leur dérober le bruit des miens, j'arriverais à cette fenêtre ouverte, qui ne s'élevait pas de plus de quinze pieds au-dessus de la terrasse, et j'en descendrais facilement pour gagner le petit bois et même la route. Je connaissais assez d'issues pour cela. Cette suite de raisonnemens paraît longue à parcourir. J'aurais eu, je crois, le temps de les embrasser tous à la lueur d'un éclair. Je restai immobile; et comme on n'avait pas cessé de parler, j'entendis malgré moi, en appelant impatiemment de mes vœux l'occasion de sortir de cette contrainte insupportable, et d'exécuter mon projet.

— Je te le répète, poursuivait Estelle, ces défaites indignes de ton esprit, comme ce procédé injuste et mortifiant est indigne de ton caractère, ne peuvent me faire changer d'opinion sur son véritable motif. Personne ne s'y est trompé. A ce changement bizarre et soudain de résolution, à la gaucherie de ton prétexte, à l'amertume intérieure qu'annonçaient malgré toi ton maintien et tes paroles, ce jeune homme qu'on dit affligé de peines profondes s'est empressé de renoncer aux consolations qu'il trouvait chez ses amis. J'ai vu Ferdinand près d'essuyer une larme. Et toi, Clémentine, si ton miroir avait pu te montrer ce qu'il y avait alors de joie insultante et cruelle dans tes regards, je suis persuadée que tu en aurais rougi.

— Assez! assez! interrompit Clémentine. Crois ce que tu voudras. Il est impossible que tu aies deviné.

— Achève donc de te faire comprendre! mon cœur en a besoin pour te pardonner cette fantaisie impitoyable, et tu sais s'il doit désirer de te revoir toute parfaite, comme il

Digitized by Google

t'a vue jusqu'ici ! Qui te force à navrer un étranger presque inconnu pour nous, mais d'une condition honnête et d'une vie estimable, un homme dont la société est recherchée par des gens qui nous valent, d'humiliations que tu ne voudrais pas faire subir au dernier des misérables ? Quelques égaremens de jeunesse, fort amplifiés par la sotte chronique des salons de province, et qui ne prouvent, à les bien considérer, que l'exaltation d'une ame trop sensible dont le temps et l'expérience n'ont pas encore réglé les mouvemens ? Ne les a-t-il pas réparés par une conduite sans reproche, qui lui concilie l'indulgence et même l'intérêt des juges les plus froids, les plus exigeans, les plus sévères, après une épreuve d'un siècle ?.... — Ce n'est pas trop dire, puisqu'elle dure depuis près d'un an. —

Depuis son retour de Paris, dit Clémentine en laissant tomber lentement ses paroles, du ton d'une question sans conséquence. —

Je ne sais, — mais je pense que c'est depuis son retour de Paris. — Est-ce la différence de nos conditions ? Je conviens qu'il n'est pas de notre rang, mais tout le monde n'en est pas ; et la société, qui nous défend de certaines alliances, tolère pourtant des rapports de politesse, de bienveillance, d'amitié quelquefois, entre nous et nos inférieurs. Elle les rend souvent nécessaires.

— N'insiste pas à ma honte sur cette odieuse supposition ; tu n'es pas heureuse aujourd'hui dans tes conjectures. — La noblesse ! que m'importe ? Qu'ai-je fait pour être noble, et que dois-je à la noblesse pour me soumettre à ses lois, quand elles révoltent la nature et la raison ? Ces lois cependant nous dominent, malheureuses que nous sommes ! Elles sont la règle de notre destinée, elles font le supplice de notre vie ! — La noblesse ! veux-tu que je la maudisse ?

— Je ne t'en demandais pas tant ; — mais comment concevoir d'après cela....

— Pauvre Estelle !... tu m'as interrompue trop vite, car mon ame allait s'ouvrir. — Écoute ! — Et si ce jeune homme *presque inconnu pour nous* dont tu parlais tout à l'heure

Digitized by Google

aimait la jeune fille noble à qui la société défend *de certaines alliances ?...*

— Je le plaindrais, — mais cela est impossible ! — Son expansion inconsidérée, son caractère extrême, auraient depuis long-temps laissé échapper un pareil secret.

— Attends encore ! Et s'il l'aimait autrement qu'il n'a jamais aimé ! s'il le lui avait fait comprendre sans le lui dire ! — si enfin.... — Mais tu ne m'interromps plus !

— Je le plaindrais, te dis-je, et ne te blâmerais pas moins. Sa passion serait un malheur et non pas une offense. Elle te prescrirait la réserve, la froideur peut-être, et tu devrais l'éviter pour lui-même. Le repousser avec indignité..... Non, Clémentine ! cette inhumanité ajouterait à sa misère, et je serais désespérée de trouver en toi cet affreux courage !

— Hélas ! s'écria Clémentine, sait-on ce que l'on fait quand on lutte contre son cœur !

— Que dis-tu ?.... Mais tu pâlis, tu pleures, tu n'achèves pas... — L'aimerais-tu ?

— Ah ! si je l'aime !....

— Clémentine !...

Ce dernier cri fut proféré par deux voix, mais le cri d'Estelle couvrit le mien, qui mourait sur mes lèvres. — J'étais debout, car il y avait une minute que je commençais à craindre de ne pas veiller, et que je cherchais à m'assurer de l'exactitude de mes sens par la liberté de mes actions. En ce moment, je cédai au sentiment inexprimable qui m'accablait, mélange de délices et d'épouvante, d'extase et de désespoir, où ma pensée anéantie cherchait en vain à se retrouver elle-même. Rien ne me parvenait plus qu'un bruit de sanglots ; rien ne m'apparaissait plus que les traits de Clémentine en larmes, et malheureuse de m'aimer. Cet aveu, qui n'était pas fait pour moi, cet arrêt de grâce impuissant pour me sauver, cet amour du ciel qui ne me délivrait pas de l'enfer, et dont l'accent profond se propageait dans tous mes organes, ne m'en laissa pas long-temps le libre usage ; mes doigts, inutilement liés à la colonne de mon lit, se roidirent encore, et puis glissèrent.

Digitized by Google

Je fléchis enfin ; et je tombai sans force et presque sans connaissance. Je crus goûter le bonheur de mourir ainsi, mais le retentissement de ma chute me ranima, en me rendant la crainte d'être surpris. Il y eut quelque temps de silence. —

— As-tu entendu ? dit Clémentine, là, dans ce cabinet.

— Rien, répondit Estelle. — Le vent, peut-être, qui souffle à travers ces croisées ouvertes.

Elle ferma la porte, et je n'entendis plus qu'un murmure vague, bientôt suivi du bruit d'une autre porte qui se fermait aussi, et du grincement d'une clef qui tournait dans sa serrure. Je respirais ! je m'élançai, je courus ; j'atteignais ma fenêtre, quand ma chambre se rouvrit.

— Ah ! s'écria Clémentine, en se jetant dans un fauteuil la tête renversée, et en couvrant ses yeux de ses mains pour ne pas me voir, — vous m'avez écoutée ! vous savez tout ! malheur à moi. Je ne vous aurais jamais cru capable d'une si basse perfidie ! —

J'étais couché à ses pieds, — je palpitais, je balbutiais, je fondais en larmes, je me justifiais en termes confus, en protestations, en sermens ; et, sans la voir, sans l'interroger, sans l'entendre, je compris qu'elle ne me soupçonnait plus. J'ignore comment cela se fit, mais une joie si vive et si achevée combla mon sein, une vie si nouvelle remplaça la mienne, qu'il me sembla qu'une autre ame m'était donnée ; j'élevais mes mains frémissantes vers elle ; je trouvai une de ses mains qu'elle avait laissé retomber. Je la saisis et elle ne la retira point. Le feu qui en descendait se répandit par torrens dans toutes mes veines ; je le sentis envelopper mon cœur ; je changeai tout-à-fait de nature. Je devins Dieu !

— Ne parle pas, ne parle pas ! dis-je avec transport. Que me dirais-tu ? qu'ai-je besoin de savoir ? Ce mot : Je t'aime !.... tu l'as prononcé tout-à-l'heure.... c'est le dernier que je veux recueillir de ta bouche. Le dernier ! C'est assez, c'est trop pour une seule existence, pour une seule éternité..... Ce que tu essaierais de m'apprendre sur mon avenir sans espérance, je le sais. Je n'aspire à rien, je

Digitized by Google

n'espère rien. Mon bonheur, je le possède ! mon avenir, je l'emporte ! Il ne manque rien à mes jours : ils sont pleins. La société, le malheur, la mort n'y peuvent rien. Tout mon être est dans un souvenir, dans une pensée, dans une parole qu'aucune puissance n'est capable de me ravir. Le reste, je le rêverai ! — Ne crains pas, ne tremble pas ! sois tranquille et heureuse ! Va ! tu ne me verras plus, tu ne m'entendras plus nommer, tu n'auras plus peur de ma rencontre : et si le hasard me ramenait sous tes yeux.... ton indifférence, tes mépris, ton indignation, je subirai tout, j'aimerai tout, je t'adorerai d'autant plus que tu me rebuteras davantage, parce que je mesurerai ta tendresse aux efforts que tu feras pour la cacher. Ne m'aimes-tu pas ? que me faut-il ? Et l'opinion ? que me fait-elle ? Ne tremble pas ! ne regrette pas ton secret. S'il est tombé dans mon cœur, c'est pour y mourir avec moi, maintenant, cette nuit, quand tu voudras ! Ici, partout, au bout du monde, ma volonté, c'est la tienne ! Dois-je m'éloigner, revenir, partir pour toujours ? Je ne te demande ni un mot, ni un signe, ni un regard ! Pense, et je devine ; désire, et j'obéis.

— Partez, partez, je vous prie, dit Clémentine ; et, quoi qu'il arrive, pardonnez-moi !

J'abandonnai sa main, humide de mes baisers, de mes larmes, et sans me détourner pour la voir encore une fois, je m'élançai par la fenêtre. J'entendis une exclamation d'effroi, et je ne m'arrêtai pas. Je traversai le bois, je franchis les fossés, j'escaladai la muraille, je marchai droit devant moi, par les broussailles, par les ravins, par les rochers, sans chercher un chemin, sans éviter un obstacle, sans réfléchir, presque sans penser. J'arrivai ainsi aux glacis de la ville, qui était encore fermée. Je trouvai que cela était bien. J'avais besoin de marcher plus long-temps, de respirer à mon aise, de me sentir vivre. Le ciel était si beau, l'aube si fraîche et si pure, la nature si riante ! C'était une matinée de fête ! il y avait des merveilles et des ravissemens à tout ce que je voyais, à tout ce que j'entendais, à tout ce que je touchais. Je jouissais de tout comme

Digitized by Google

si j'avais appris à exister, je remarquais tout comme si je m'étais trouvé des sens et une ame pour la première fois, les aspects, les bruits, les parfums, le miracle éternel de la création qui recommence tous les jours! Et moi, plus heureux à moi seul que la création tout entière, si elle pouvait s'admirer dans sa pompe et dans sa beauté; moi, qui renaissais comme elle à des voluptés qu'aucune voix ne saurait exprimer; moi, ce jour-là, chéri, prédestiné, comblé de biens entre tous les enfans de Dieu! moi qu'aimait Clémentine!

Le bonheur passe vite au cœur de l'homme. Il se prolongea dans le mien comme une idée fixe, comme cette folie que j'avais un jour désirée. Il en différait peu par sa réalité présente. Le fou et moi, nous étions à peu près condamnés à la même contrainte. Il en différait peu par sa perspective imaginaire. Le fou et moi, nous devions nous rencontrer à peu près au même but. Le seul avantage qui fit pencher la balance en ma faveur consistait dans un seul mot de Clémentine, dans une syllabe, dans un cri que le hasard m'avait livré; mais cette différence imperceptible, — il faut avoir aimé pour le savoir. — C'était le bonheur, c'était quelque chose de plus! Un bonheur qui l'emportait en ivresse comme en pureté sur toutes les joies qui ont jamais assouvi l'espérance la plus avide, sur toutes les illusions qui ont jamais fasciné l'imagination la plus féconde en rêves magiques! Notre amour n'avait rien à attendre du temps, mais il n'avait rien à en redouter. Il n'avait point de terme heureux à trouver dans l'avenir, mais il n'avait point de terme. Il n'était point de notre vie, il était de notre ame. Il laissait bien loin tous les amours de la terre qui savent leur destinée. Il savait, lui, qu'il était sans destinée, et par conséquent sans vicissitude, sans changemens et sans fin?

Ma tristesse était dissipée, mon expansion revenue. Mes études me plaisaient; je reportais sur mes affections familières toute cette surabondance de sentimens heureux qui débordaient de mon ame. J'aimais plus que jamais la solitude, parce que c'était là que j'habitais avec elle, que j'o-

Digitized by Google

sais l'aimer et lui parler comme si elle avait été présente ; mais j'en sortais plus content, plus transporté que d'un rendez-vous mystérieux où tout m'aurait été accordé ou promis. Je savais en prolonger les délices dans des nuits d'enchantement que j'étais parvenu à dérober au sommeil. Là nous conversions en amans, en époux, avec un abandon réciproque qui me trompait moi-même, car ce qu'elle me disait, elle me l'aurait dit. A force d'appeler son ame vers moi, je crois que je m'en étais emparé. Je lui faisais répéter : *Ah! si je l'aime!*..... et il me semblait l'entendre encore. Je me persuadais, et je ne pouvais pas me tromper, qu'elle était occupée de la même idée ; qu'elle soutenait le même entretien ; que ses expressions s'accordaient avec les miennes, aussi bien que si elle y avait répondu. J'en saisissais jusqu'à l'harmonie accoutumée, jusqu'à l'inflexion agitée et nerveuse, jusqu'au soupir long et un peu haletant qui les suivait quand elle avait parlé avec émotion. — Combien de fois j'ai étendu le bras sur mon oreiller vide pour y appuyer sa tête fatiguée! Combien de fois je l'ai senti s'engourdir sous son cou, sous ses épaules, au point de me confirmer dans mon erreur, et de ne pas me laisser douter qu'elle y reposait réellement! — Elle dort, disais-je, il ne faut pas la réveiller. — Et ma bouche perdait sans le savoir le baiser qu'elle essayait d'attacher à ses cheveux. Le jour venu, je concevais qu'elle n'y fût pas. Sa mère et le monde auraient-ils consenti à me la donner, et ne devait-elle pas obéir à sa mère? Je l'avais obtenue d'elle et de Dieu : c'était assez.

J'avais d'autres plaisirs encore, des trésors dont je savais seul tout le prix; un morceau de ruban bleu qui était tombé à Paris sous ses ciseaux, une corde de sa harpe, qui s'était brisée sous ses doigts, un brin de plume qui s'était détaché de sa coiffure, une romance qu'elle avait écrite et notée, et dont j'ai baisé si souvent tous les caractères un à un. — Une ancolie surtout qu'elle avait portée sur son sein, qui avait senti battre son cœur et palpité avec lui, et dont je m'emparai sous ses yeux et de son aveu, un jour qu'elle la remplaçait par une ancolie plus fraîche. Nous

Digitized by Google

aimions tous les deux cette triste fleur qui ne se plaît que dans les lieux écartés, sous des ombrages mélancoliques, et dont le front sombre et meurtri semble se pencher vers une tombe. Elle ne m'a jamais quitté depuis. La voilà!

Et quand elle était à la ville, que de soins pour éviter sa rencontre, que de regards jetés au loin pour me détourner à temps de son passage, que d'attention à obscurcir, à cacher ma vie, pour lui épargner jusqu'au souci de m'entendre nommer! Non! jamais amant ne mit plus d'artifice et de sollicitude à épier les démarches d'une maîtresse adorée, pour ne perdre aucune occasion de la voir, que moi pour n'en être pas vu. — Je la revis cependant.

Ferdinand ne venait à la ville que pour les affaires qui exigeaient absolument sa présence, et dont je ne pouvais pas me charger à sa place; mais il avait pris un de ces logemens que les propriétaires campagnards appellent en province leur *pied-à-terre,* et où je n'allais que de nuit, quand ses intérêts le demandaient, parce qu'il était précisément en face de la chambre que Clémentine occupait dans l'appartement de sa mère. Lorsque Ferdinand retournait à la campagne, j'en conservais la clef. Un jour, au coucher du soleil, un orage qui commençait à gronder, et qui parcourait le ciel avec une impétuosité effrayante, m'obligea de prendre, pour abréger mon chemin, cette rue que je m'étais sévèrement interdite. Des gouttes de pluie, tièdes, larges et pesantes, marbraient déjà les pavés. L'ouragan mugissait d'une manière horrible. Toutes les portes se fermaient, tous les passans avaient disparu. Il aurait fallu chercher le premier refuge venu. J'entrai dans la chambre de Ferdinand. La tempête éclata tout-à-fait avec un fracas à bouleverser les cœurs les plus résolus, mais qui transportait le mien. Je ne soupçonnais pas que personne au monde partageât mon enthousiasme pour ce genre de spectacle qui fait rêver l'anéantissement de l'univers, et l'avénement prochain d'une éternité de repos. J'ouvris la fenêtre. Quel tableau! il n'y avait plus rien d'animé que les élémens. La nuit tombait. La lumière ne provenait plus de l'occident; elle était partout dans l'at-

Digitized by Google

mosphère brûlante. La droite et longue rue ressemblait au lit de ces rivières infernales qui roulent des ondes enflammées. Les faîtes des toits, les pointes des paratonnerres, les flèches des clochers, s'illuminaient d'étincelles, de rayons, d'auréoles, de météores. Les vitres, rouges et ardentes, brillaient comme des bouches d'incendie. Celles de Clémentine ne brillaient pas. Sa croisée venait de s'ouvrir aussi. Elle y était, debout, immobile, ses regards fixés sur moi. Ce n'était pas une illusion. Je la voyais distinctement; mais le nuage grossit, descendit devant elle, s'étendit noir et impénétrable comme un mur de fer. Un éclair le traversa; elle reparut. L'obscurité recommença plus profonde, et s'éclaircit encore un moment pour me la rendre. Heureusement les éclairs devinrent si fréquens que j'avais à peine le temps de la perdre de vue, et que cela ne m'inquiétait plus. Je les comptais comme les pulsations d'une artère, comme les battemens de mon cœur; et à chaque fois que leur lueur me la ramenait, l'effet fantastique de cette alternative de jour et de nuit la rapprochait tellement de moi qu'on eût dit qu'il ne fallait qu'étendre les bras pour la saisir et pour l'emporter, et pour me livrer avec elle à ce tourbillon confus de ténèbres et de feux. Alors rien ne m'échappait. C'étaient ses mains qui me cherchaient, son sein qui se soulevait comme pour venir toucher le mien, ses yeux humides et passionnés, plus resplendissans de ses larmes; sa bouche qui articulait des sons impuissans que couvraient les grondemens du tonnerre. Je parlais aussi; j'échangeais aussi mes cris, mes vœux, mes sermens contre les siens. Je remerciais, je bénissais, j'invoquais la foudre. Je souhaitais qu'elle nous frappât tous les deux ensemble; que le même glas chantât sur nos fosses voisines; que l'histoire de ce phénomène bienfaisant mariât au moins notre nom dans la mémoire des hommes! La foudre ne m'exauça point. Elle tomba près de nous au moment où, le corps à demi élancé, nous n'aspirions qu'à nous unir dans un embrassement de mort; car elle avait eu certainement la même pensée. Ce fut là notre flambeau nuptial.

Digitized by Google

Bientôt après l'intérieur de la chambre de Clémentine s'éclaira. On y était entré. Elle n'était plus seule. Les croisées se fermèrent. L'enchantement était fini.

Je restai toute la nuit à la même place, et j'aurais voulu que cette nuit durât toujours. Il faisait si bon! L'air s'était épuré, le calme le plus parfait régnait sur la terre et dans le ciel, la lune nageait sans obstacles dans son océan bleu que sillonnaient à peine quelques bancs étroits de nuages, éblouissans de blancheur comme de la neige, et roulés à flocons comme des toisons. Elle inondait de clarté la pierre sur laquelle Clémentine s'était appuyée peu de momens auparavant, et que personne n'avait ni vue ni touchée depuis. C'était un bien à moi! — Vers minuit je vis reparaître une bougie, je vis une robe blanche flotter, un bras qui s'enlaçait au rideau blanc et qui le laissait retomber. Et puis la bougie s'éteignit subitement, et je n'aperçus plus rien. J'espérai qu'elle reviendrait, et le reste du temps s'écoula ainsi à l'attendre. Quand le jour parut, une ombre se leva au devant du rideau qui s'entr'ouvrit et se referma sur ses pas; c'était Clémentine, qui avait passé les mêmes heures assise entre lui et moi, et dont j'avais cru rêver à plusieurs reprises la forme vague et les faibles mouvemens... Clémentine ou une ombre en effet! — Ce fut pour jamais! —

Huit jours après elle était partie, mais je savais mieux encore que son ame était avec moi. J'avais fait graver nos initiales dans une bague d'alliance, à la date de l'orage, et je m'imaginais follement que ma femme voyageait. Je continuais donc à goûter le charme ineffable de mes promenades solitaires; quand le soir, à l'endroit le moins fréquenté, qui m'était par conséquent le plus familier, je fus surpris au détour d'une allée par cette aimable et douce Estelle, dont la curiosité obligeante m'avait valu le bonheur de lire dans le cœur de Clémentine. C'était, selon toute apparence, la première fois qu'elle s'y montrait.

— J'étais impatiente de vous voir, de vous parler, me dit-elle en s'appuyant sur mon bras, et, à dire vrai, je vous cherchais pour vous adresser une question, mais une

Digitized by Google

question singulière! Vous proposez-vous de descendre à Paris cette fois dans le même hôtel que les années précédentes?

— Sans aucun doute, répondis-je en souriant, puisque mon logement y reste à ma disposition; mais je vous proteste que je ne me sens pas la moindre envie d'y retourner de long-temps.

— Vous n'y avez pas encore assez réfléchi, reprit-elle avec une expression vive et sérieuse à la fois. — Encore une question avant de vous donner le temps d'y penser. Connaissez-vous cette écriture?

Il m'était impossible de me méprendre un moment aux traits qu'elle fit passer sous mes yeux.

— Je ne crois pas, dis-je tout tremblant. — Et mon émotion devait me démentir.

— Je soupçonnais que vous auriez pu la voir..... dans une romance. Alors devinez donc, car ce billet n'est pas signé; mais lisez sans scrupule. Il ne concerne que vous.

Je lus, et je n'ai pas oublié.

« Il n'y a pas un moment à perdre; il faut le voir, il » faut lui dire de s'éloigner, d'aller à Paris; il faut lui dire » que *je le veux,* et que j'espère qu'il se rappellera mes » dernières paroles. »

— Vous entendez, poursuivit Estelle, et cela se passe d'explication. Lui, c'est vous. Elle, c'est... Qu'avez-vous donc? Quant à ses dernières paroles, elles auront peut-être laissé plus de traces dans votre mémoire que sa romance.

Je me les rappelais, ses dernières paroles — *quoi qu'il arrive, pardonnez-moi* — mais à quoi bon? je ne compris pas.

La semaine n'était pas finie que j'arrivais à Paris. Je m'étonnai de trouver mon appartement préparé. — Oh! c'est que monsieur était attendu, me dit le domestique de la maison. Voilà une lettre qui l'a précédé de deux jours. — Elle était d'Estelle, et je ne perdis pas de temps avant d'en rompre le cachet. Les premières lignes me glacèrent le sang. Il était évident qu'elles avaient été écrites dans

Digitized by Google

l'intention de me préparer à un malheur. Je courus aux derniers mots, et mes yeux se fermèrent en les cherchant encore à travers un nuage. Clémentine était mariée!

Je ne sais de ce qui survint que ce qu'on m'en a dit. Je tombai, je me blessai dangereusement à la tête contre un meuble; on appela des médecins, on me saigna. Quand je donnai des signes de vie, j'étais en délire. Je me souviens qu'il ne me restait du passé qu'un sentiment confus et douteux comme un songe, mais que dominait une résolution fixe qui m'occupa six mois. J'avais entendu parler d'une chartreuse établie en Suisse, selon la rigoureuse observance de l'abbé de Rancé. Je m'exerçai à ce genre de vie, à cette habitude de privations. J'y trouvai je ne sais quelle satisfaction amère qui ressemblait à du bonheur, à mon bonheur à moi, à celui que je pouvais encore concevoir. Les pratiques pieuses, les méditations, les prières, calmèrent peu à peu mon sang, et je passai pour guéri.

Quoi qu'il en fût, mon projet s'affermissait de jour en jour, et une seconde lettre d'Estelle acheva de me décider à l'exécuter sans délai. Je partis pour les Alpes.

Cette seconde lettre contenait aussi une affreuse nouvelle, — moins affreuse que la première, cependant! — Clémentine était morte.

CH. NODIER.

Digitized by Google

Jean-Paul-Frédéric Richter [1].

PREMIER ARTICLE.

(Voyage, aventures périlleuses, exploits et jours d'angoisse d'un aumônier de régiment, avec une apologie de sa valeur et une narration de ses hauts faits, contenue dans une épître panégyrique et catéchétique.)

Vous ne connaissez pas le bon Attila Schmelzle : c'est une de ces créations typiques nées du cerveau du poète, fantastiques comme un rêve, vraies comme la vie réelle, et qui, dès que vous les avez entrevues, se représentent sans cesse devant vous, se gravent dans votre mémoire, s'y fixent, vous poursuivent à la ville et à la campagne, font retentir leur voix à votre oreille émue, comme un thème musical dont vous ne pouvez vous débarrasser. Leur immortalité est là ; c'est celle de Panurge et de mon oncle Toby, c'est celle de Falstaff et de Figaro. Schmelzle a comme eux sa date, sa nationalité, son caractère ineffaçable : il est Allemand. Jean-Paul Richter l'a fait sortir de ses langes germaniques vers l'année 1803. C'est un personnage bien plus complexe, une physionomie bien plus difficile à saisir que celle des héros que nous venons de nommer; un être composé de nuances bien plus délicates; c'est le produit d'une civilisation idéale et scientifique, un homme qui a peur de tout parce qu'il veut tout approfondir; un aumônier de régiment qui s'est fait une théorie abstraite du courage, comme Fichte s'est fait une théorie du stoïcisme.

Au premier coup d'œil, vous prendriez Schmelzle pour

(1) Voir, dans la *Revue de Paris*, *la Mort d'un ange*, traduite par M. Loève-Weimars, et *Siebenkæse*, traduit par M. Ph. Chasles.

Digitized by Google

l'emblème de la poltronnerie, pour le type de la faiblesse morale, pour la *peur* incarnée. Mais regardez-y de plus près : cette faiblesse émane de la science; c'est l'incapacité d'action née de l'abus de l'analyse. Schmelzle a d'excellentes raisons pour tout craindre; il est dialecticien, rêveur, philosophe, métaphysicien, algébriste, chimiste, analyste, plongé dans les vapeurs de l'existence idéale; et dès qu'il approche de l'existence positive, dès qu'il lui faut mettre à fin un petit voyage de trois lieues, sur une belle route, en diligence, au milieu du jour, par un beau temps, oh! le pauvre homme! sa tête se perd, les périls l'environnent; son imagination encyclopédique l'obsède de calamités, possibles, probables, imminentes.

Suivons donc, grâce à Jean-Paul Richter, ce brave et honorable professeur, burlesque emblème de l'Allemagne métaphysique. Toute sa force est dans la rêverie. Il est courageux comme on est pythagoricien, brahmane ou théosophe dans ces heureuses contrées où une vie de somnambulisme intellectuel absorbe la vie d'action. Pour Schmelzle, toutes les vertus sont dans la faculté de les imaginer. Songer qu'on est un héros, c'est être un héros. Homme de la pensée, il n'agit que d'après de profondes combinaisons. Il écrirait volontiers un traité des corps gras et de l'élasticité des substances animales pour se déterminer à porter des bottes ou des souliers, un jour de pluie. Sa philosophie spéculatrice, appliquée aux actes les plus communs de la vie privée, l'entraîne à des bizarreries aussi étranges que celles dont le héros d'Hudibras et le chevalier de la Triste Figure nous ont donné le spectacle. Au fait, il est le Don Quichotte de la sagesse esthétique; la nature l'a doué d'une valeur de paladin, mais il possède aussi la prévision et la prudence méticuleuses d'un mathématicien et d'un savant. Vous le connaîtrez mieux quand vous saurez de quelles précautions il s'arme contre le tonnerre, qu'il ne craint pas, mais qu'il repousse et éloigne scientifiquement de lui.

« Le vulgaire me trouve ridicule, dit Schmelzle, quand » sous un ciel sans nuage il me voit me promener, un

Digitized by Google

» parapluie de toile cirée sur la tête. Ignorant vulgaire! » il n'a pas lu comme moi les chroniques du moyen âge, » où tant d'exemples prouvent que la voûte azurée du ciel » peut, dans ses momens de calme et de paix, lancer ses » traits dévorans sur une tête scientifique. Ce parapluie » est un paratonnerre, messieurs; au bout d'une canne de » voyage est étendue ma toile cirée; une chaîne en galon » d'or est attachée au sommet, et traîne jusqu'à terre. » Tombe ensuite la foudre, elle ne m'atteindra pas, je la » brave; le conducteur que je viens de décrire l'écartera » de mon occiput et la forcera de ramper sur la terre, » aux pieds triomphans de l'aumônier Schmelzle.

» C'est très-bien contre la foudre. Mais les aérolithes! » Depuis quelques années la lune s'amuse à nous bombar- » der cruellement : petit satellite imperceptible, mauvaise » femme de chambre de notre globe, qui nous jette des » pierres énormes, très-capables d'écraser un honnête » homme dans leur chute. Nous sommes en un temps de » révolution et de rébellion universelle : une planète qui » ne brille que d'un éclat emprunté se révolter ainsi con- » tre sa mère! Comment nous garantir de ses atteintes? » C'est à quoi je pense souvent, au clair de la lune, lors- » que ma femme ronfle et que mes livres d'algèbre sont » ouverts devant moi. Juste ciel! plus le monde vieillit, » plus le courage est une vertu nécessaire. Les dangers » nous environnent. O mes concitoyens, habitans de cette » petite boule terraquée, armez-vous comme moi d'une » force d'ame à toute épreuve. A peine Franklin a-t-il in- » venté le paratonnerre, à peine le grand Reimarus a-t-il » donné l'idée de ce paratonnerre portatif que je lui ai em- » prunté, voici que la lune séditieuse nous attaque de ses » batteries, voici que de nouvelles comètes à queue flam- » boyante traversent l'éther menaçant. »

Le vulgaire, dont notre ami Schmelzle se plaint si amèrement, n'a pas manqué de se moquer de lui; il a pris, comme vous sans doute, cher lecteur, pour une poltronnerie enracinée cette profondeur de prévision. Écoutez notre professeur essayer son apologie :

Digitized by Google

« Oui, mes amis, vous pouvez l'attester; c'est une ca-
» lomnie épouvantable. N'ai-je pas constamment chéri la
» société des braves, surtout celle des sabreurs, des soldats,
» des ferrailleurs? pourvu toutefois qu'ils ne criassent pas
» trop fort à mes oreilles. Mon beau-frère le dragon, par
» exemple, la fleur des duellistes, n'est-il pas l'objet de
» ma vénération? Je l'avoue; j'ai trop de penchant pour
» les idées de meurtre, de combat et de carnage : c'est là
» mon faible. Une mêlée de Rugendas avec son champ de
» bataille couvert de morts, la bataille de Prague sur le
» piano (le *presto con violenza*), la prise de Toulon sur la
» harpe, ô délices! ô bonheur! Je les achète, je les admire,
» je les écoute, je les contemple. Heureusement ma for-
» tune est bornée; ce qui m'empêche de me livrer tout en-
» tier à mes goûts martiaux, et de faire beaucoup, mais
» beaucoup de folies. Mon courage, calomniateurs! mon
» courage! Vous verrez si j'en ai, quand vous entendrez
» mes leçons catéchétiques, mes paroles de fer, mes dis-
» cours d'acier, mon cours adressé à mes élèves, que je
» veux, par le seule puissance de ma parole, couler en
» bronze et transformer en héros chrétiens.

» Mes preuves en faveur de cette vaillance qu'on me
» refuse sont nombreuses. Par exemple, si j'aperçois du
» sommet d'une colline une troupe de baigneurs qui na-
» gent dans le fleuve, je me sauve à toutes jambes : pour-
» quoi? Je prévois, dans le cas où l'un de mes nageurs se
» noierait, que mon cœur emportant ma tête, et ma tête
» emportant mes jambes, me précipiteraient infaillible-
» ment dans quelque gouffre maudit, où je périrais en
» voulant arracher une victime à la mort. Cent fois je
» vous ai raconté mes rêves, chers amis. Et qu'est-ce
» qu'un songe, sinon le reflet de la vie éveillée? César,
» Alexandre, Attila, mon patron, n'ont pas rêvé plus
» courageusement que moi. J'ai pris Rome d'assaut, j'ai
» jeté le pape et le sacré collége par les fenêtres, j'ai mis
» le Vatican en cendres, j'ai été enlever, à Aix-la-Chapelle,
» la perruque de Charlemagne; à Berlin, le chapeau de
» Fréderic-le-Grand; je me suis battu contre tout un con-

Digitized by Google

» sistoire, j'ai encloué vingt batteries de canon, etc. etc. »

Rêve toujours, mon bon Schmelzle! rêve que tu es un héros; mais ne sors pas de ton cabinet d'études, et ne lance pas au milieu du monde positif le fragile esquif de tes théories. Lorsque, par exemple, tu as accepté par imprudence la place d'aumônier d'un régiment, et que, dès le premier jour de bataille, le bruit du canon t'a mis en fuite, au grand détriment des ames soldatesques enlevées par la mitraille, et privées de leur médecin spirituel, toute l'armée s'est récriée contre ta prétendue lâcheté. On n'a point voulu comprendre tes distinctions métaphysiques. En vain tu as fait valoir comme preuves indubitables de valeur ce créancier auquel tu as fermé ta porte l'autre jour, et surtout tes goûts carnivores, penchans que tous les philosophes considèrent comme un indice de bravoure, voire même de férocité. Pauvre Schmelzle, le vulgaire, que les apparences trompent, et qui ne comprend pas l'esthétique s'est obstiné à te regarder comme un poltron. Renferme-toi donc dans ta cellule, et rêve; c'est ce que tu as de mieux à faire. Ces esprits grossiers sont-ils faits pour te comprendre? Surtout ne t'avise jamais de faire le cavalier, comme tu l'as tenté à Vienne, certain jour funeste, dont le souvenir est resté empreint dans ta mémoire, et dont ton autobiographie a immortalisé le souvenir. Mais cet exploit équestre mérite bien que je te laisse le soin de le raconter.

« Un jour, ma mauvaise étoile voulut que je montasse, » à Vienne, un cheval de louage, jolie bête, de poil bai-clair, » mais déjà vieille, et la bouche dure comme la bouche de Sa- » tan. A peine fus-je en selle, je me sentis emporté par cet ani- » mal maudit.... Il allait *au pas*. En vain je tirais la bride, je » tourmentais la bouche de ma monture. Impossible de » l'arrêter; le malheureux cheval allait toujours. Alors je » fis des signaux de détresse, et je m'écriai —: Mes bons » amis, mon cheval m'emporte; arrêtez-le pour l'amour » de Dieu! — Mais ils riaient, et, voyant mon coursier s'a- » vancer aussi lentement qu'un procès devant la cour au- » lique, ils ne faisaient pas un mouvement pour me tirer

Digitized by Google

» de peine — : Insensibles, leur dis-je, ne voyez-vous pas
» qu'il a pris le mors aux dents? Ne voyez-vous pas que
» je ne puis en venir à bout? — Eh bien! les coquins s'a-
» musaient de mon embarras. Le spectacle d'un cheval
» allant au pas, sans que je pusse le forcer à faire halte,
» les égayait singulièrement; et la moitié des polissons de
» Vienne, s'attroupant derrière moi, suivit les pas de ma
» bête, comme la queue d'une comète s'attache à elle. Le
» prince de Kaunitz, le meilleur écuyer de son temps,
» passait à cheval; il ralentit sa marche pour me contem-
» pler. Il fallait me voir balancé par l'animal rétif, raide
» comme un glaçon que l'Océan ballotte, pleurant de
» rage, tirant mes rênes en désespéré. Un facteur de
» la poste, avec son chapeau à cornes et son habit rouge,
» passait et repassait devant moi, me persécutant de son
» sourire sardonique, en distribuant ses lettres à droite,
» à gauche, comme s'il eût voulu me narguer. L'homme
» chargé de l'arrosement des rues, le *schwanschleuderer*,
» dirigeant un tuyau de cuir aussi long que son nom,
» s'amusa, le barbare, à lancer sur moi et mon cheval le
» feu de sa batterie réfrigérante, au risque de me causer
» une fluxion de poitrine; car je me trouvai dans un
» état de transpiration excessive. Misérable que j'étais!
» Cheval maudit! cheval de Troie, instrument de per-
» dition! J'arrivai à Malzlein, faubourg de Vienne, l'es-
» prit troublé, le corps harassé, l'ame endolorie. Il était
» tard; le coup de canon du soir avait ordonné aux bour-
» geois de rentrer chez eux et de quitter le Prater; mais
» ma bête infernale voulut absolument se promener. Elle
» allait, elle allait toujours. Je crois que, grâce à elle,
» je me serais promené toute la nuit si mon heureuse des-
» tinée n'avait jeté sur ma route mon béau-frère le dragon.

» — Ah! ah! me dit-il en riant, vous vous exercez à la
» voltige?

» — Mauvais plaisant! lui dis-je, la voltige demande un
» cheval de bois.

» — C'est aussi ce que je veux vous dire.

» Grâce au ciel, je rentrai chez moi sans fracture, sans

Digitized by Google

» contusion, sans encombre, mais jurant bien de ne plus
» monter désormais un cheval rétif ou indompté. »

Ce fut le 22 juillet 1801 que notre professeur quitta sa ville natale et partit pour Flœtz, ville célèbre et imaginaire, située à peu de distance de la résidence du professeur. On avait ôté à cet excellent et courageux ecclésiastique sa place d'aumônier de régiment, sous prétexte que la vie des camps ne convenait pas à son caractère pacifique, et il allait à Flœtz réclamer auprès du général Shabacker contre cette destitution injuste. Avant son départ il rassemble ses domestiques et leur tient un discours dont la prudence exemplaire et la politique prévoyance sont dignes d'être éternellement admirées. Il a classé avec une régularité et une sagacité sublimes (à l'imitation des catégories de Kant) les divers accidens qui peuvent attaquer ses propriétés et blesser ses intérêts pendant ses huit jours d'absence : incendies, vols avec effraction, passages des troupes, émeutes, coups de tonnerre. Mais laissons-le parler lui-même :

« Je recommandai à ma femme, à ma Teutoberga, de
» suspendre à ma croisée ma harpe éolienne, afin que les
» voleurs, s'il s'en présentait, imaginassent que je m'amu-
» sais à préluder sur cet instrument. Je la priai de ne pas
» oublier de renfermer les chiens pendant le jour, et de
» les lâcher pendant la nuit. Je lui dis surtout de bien
» prendre garde aux foyers ardens que le hasard et une
» mauvaise fabrication établissent au milieu des vitres
» grossières dont les fenêtres des écuries sont garnies; je
» lui citai plus d'un exemple d'incendies causés par cette
» imprudence. Que plusieurs rayons de soleil, traversant
» ce *focus* dangereux, aillent tomber sur une botte de foin,
» voilà l'écurie, la maison, le faubourg, la ville en feu.
» O science, ô expérience, salut de l'humanité! c'est à
» vous que je dois la prudence qui me distingue. Ce n'est
» qu'en Germanie, au sein de nos laboratoires philosophi-
» ques, que ces précautions admirables peuvent germer.

» J'eus soin d'emporter deux espèces de médecines soi-
» gneusement empaquetées, l'une rafraîchissante, l'autre

Digitized by Google

» stimulante; mes instrumens de chirurgie, mes béquilles » et de la charpie, dans le cas où la voiture viendrait à » verser; des cordiaux de plusieurs sortes, et un traité » des fractures et de leur réduction. Pourquoi la nature » n'a-t-elle pas donné à l'homme les poches sensitives de » la sarigue? Cela serait bien plus commode en voyage : » nous porterions comme Thalès, tout avec nous; nous ne » craindrions pas qu'un accident vînt nous priver des cho- » ses les plus nécessaires; nous ne confierions ni nos pro- » visions ni nos instrumens aux poches souvent trouées » d'une diligence publique. »

Comme sauve-gardes de surérogation, Schmelzle emmène avec lui son beau-frère le dragon et un autre de ses amis. Malgré des précautions si rassurantes, dès qu'il a jeté les yeux sur les personnages réunis dans la voiture, la terreur le saisit. Quelles gens! quelle conversation!

« Près de moi se trouvait assise une femme qui, selon » toute apparence, était de moyenne vertu. Sur son sein » je remarquai un nain que sans doute elle allait montrer » à la foire. En face de moi, un gaillard aux yeux de lynx, » dont la profession, à ce qu'il disait, était d'empoisonner » les rats et les taupes, pressait du coude un voyageur » aveugle, sinistre figure, enveloppé d'un manteau rouge.

» Diable! me dis-je, comment empêcher ces gens-là de » me tendre des piéges? Ne serait-ce pas une troupe de » voleurs? et si l'on me voit en pareille compagnie, qui » peut m'assurer que je ne me trouverai pas forcé de com- » paroir devant quelque tribunal maudit? moi, moi que la » prudence a toujours empêché de m'arrêter devant la » porte d'une prison, de peur qu'un espion de police, me » voyant là, ne me prît pour un collègue extérieur des » habitans de la geôle, et ne m'accusât de tramer l'évasion » d'un de mes amis prétendus!

» Que l'on n'aille pas m'accuser de m'alarmer trop aisé- » ment. Ce monsieur, l'empoisonneur de rats, cet Atropos » masculin qui peuplait de souris la région des ombres, ne » nous avoua-t-il pas ingénument qu'il avait dans sa vie trans- » percé l'abdomen de dix hommes avec beaucoup de succès,

Digitized by Google

» tailladé une cinquantaine de bras fort régulièrement, » mis en lambeaux plus de trente cœurs, et réduit en » atomes imperceptibles une soixantaine de cervelles?....

» Je ne crains rien, continua le méchant; je suis invul- » nérable. Voyez ma tête : que l'on place sur sa sommité » tous les charbons ardens que l'on voudra, je n'y ferai » pas la moindre attention.

» Aussitôt mon beau-frère le dragon tira de sa poche un » briquet et de l'amadou, et plaça l'amadou allumé sur l'oc- » ciput chauve du personnage. Vous eussiez dit le génie » du feu; l'empoisonneur de rats ne bougea point, et nous » le regardions avec surprise. Il souriait tranquillement.

» — Messieurs, nous disait-il, vous me faites plaisir, » cela me réchauffe un peu, car cette partie de mon corps » a toujours été froide comme glace.

» — Le dragon passa la main sur ce crâne merveilleux » et s'écria : Mon Dieu, il n'est pas même chaud!

» Le gaillard, pour comble d'horreur, détacha la som- » mité de son crâne, et, tenant à la main cette calotte os- » seuse, partit d'un grand éclat de rire :

» — Ne voyez-vous pas, nous dit-il, que c'est le crâne » d'un pendu dont je me suis fait un bonnet de suréroga- » tion pour les temps de froid? Au surplus, il est très- » vrai que j'ai passé ma vie à mutiler des hommes et des » femmes; car tel que vous me voyez je suis employé » comme dissecteur dans un amphithéâtre d'anatomie.

» Je n'ai pas encore parlé de mon compagnon de route » en manteau rouge. Hélas! il n'était ni moins effrayant » ni moins dangereux que ses confrères. Pour moi, je » pense que c'est un émigré et un réfugié; car il parlait » tour-à-tour allemand et français, et ne parlait pas mieux » une de ces langues que l'autre.

» Il s'appelait, disait-il, Jean-Pierre, Jean-Paul (1), ou » quelque nom de cette espèce, si toutefois il avait un » nom. Ce manteau rouge, rouge comme l'habit du bour-

(1) C'est Jean-Paul lui-même qui a voulu se faire reconnaître sous le costume et le nom du voyageur en manteau rouge.

Digitized by Google

» reau, ne me causa point de terreur. Je suis trop philo-
» sophe pour ne pas triompher des préjugés vulgaires;
» mais ce qui était inexplicable autant qu'effrayant, c'était
» le regard inquisitif du voyageur maudit. Toutes les fois
» qu'on descendait de la diligence, il arrivait à moi, sem-
» blait vouloir me pénétrer d'un coup d'œil perçant, mo-
» queur, indéfinissable, puis tournait les talons et s'en al-
» lait. Je veux bien faire la guerre en rase campagne;
» mais ne savoir de quel buisson vient l'escarmouche qui
» vous menace, c'est horrible en vérité. Ce manteau rouge
» me causait des spasmes d'inquiétude et de terreur. Mes
» soupçons redoublèrent quand il ouvrit une large bouche
» pour me parler de philosophie, de tendresse et de phi-
» lantropie. Dès qu'un homme vous tient ces beaux dis-
» cours, soyez sûr qu'il veut vous escamoter votre argent
» ou soutirer vos secrets.

» — La sensibilité! m'écriai-je, la tendresse! la dou-
» ceur! ne me parlez pas de ces vertus d'imbécille. J'ai du
» lion dans l'ame, c'est mon malheur, c'est mon défaut.
» Je reviens de l'armée avec mon beau-frère le dragon, et
» tous les deux nous n'avons que trop de penchant pour
» le meurtre, l'incendie, le massacre et le ravage. Lors-
» qu'un sang trop ardent nous bouillonne dans le cœur,
» c'est un bonheur pour nous, monsieur, d'être revêtus
» de la dignité ecclésiastique, éminemment pacifique, et
» faite pour apaiser la ferveur guerroyante..... Cependant,
» me hâtai-je d'ajouter de peur qu'il ne prît avantage de
» cet aveu, la patience a ses bornes; l'animal le plus
» doux se venge quand on le blesse: je ne peux pas ré-
» pondre de moi dans le premier accès de colère: et
» d'ailleurs mon beau-frère le dragon est là, qui n'en-
» tend pas plus raison que moi, et qui, lorsque je suis
» attaqué, se charge ordinairement d'arranger les af-
» faires.

» Le manteau rouge souriait d'une manière ambiguë.
» Quel sourire! Il se donna pour être attaché au cabinet
» diplomatique. En effet, il y avait du renard dans sa
» physionomie. Je continuai mon apologie du courage sans

Digitized by Google

» gasconnade, sans fanfaronnade, avec ce calme profond
» qui n'appartient qu'à l'héroïsme réel.

» — Je n'ai peur que d'une chose, lui dis-je, c'est d'a-
» voir peur, comme le dit Montaigne.

» — Et si vous n'aviez pas assez peur d'avoir peur, reprit
» l'homme diplomatique?

» — Voilà, repris-je, une distinction bien subtile... C'est
» de la philosophie à couper un cheveu en quatre, pour
» le disséquer..... »

Ici le grand professeur Schmelzle commence une dissertation esthétique sur la peur de la peur, et les limites de cette peur de la peur, et les nuances des différentes espèces de peur; excellente satire de la scolastique allemande et de ses distinctions, subdivisions, sophismes, paralogismes et nuages sans nombre et sans fin. Un orage survient, la foudre gronde; écoutez encore ce profond et prévoyant philosophe :

« J'ai trop long-temps médité sur les principes de la
» philosophie naturelle pour ne m'être pas armé contre
» les atteintes de la foudre. Voici comment je me conduis
» dès que la grande voix du tonnerre se fait entendre dans
» les nuages. Je m'assieds sur une chaise de paille, au mi-
» lieu de la chambre. Tant que le ciel est menaçant et
» sombre j'y reste : chaînes de montres, boucles de souliers,
» agrafes, tous les conducteurs électriques, j'ai eu soin de
» les éloigner de moi. Dieu battrait le tambour pendant
» toute l'année, je resterais dans cette situation, et ne
» m'embarrasserais de rien. Je me souviens qu'un jour, au
» milieu du service divin, une tempête venant à éclater,
» je laissai toute ma congrégation en suspens, allai me ré-
» fugier dans le caveau mortuaire, et ne rentrai que lors-
» que la tempête fut calmée.

» Telle est, pour ma part, ma manière de me conduire
» quand il plaît aux élémens de se livrer la guerre. Mais
» hélas! dans cette diligence maudite, pas un de mes con-
» frères ne connaissait la philosophie naturelle. Personne
» d'entre eux n'avait étudié sous Schelling. Quand je vis
» les nuages s'amonceler et se rouler en masses noires au-

Digitized by Google

» dessus de notre malheureux carrosse, l'éclair s'y jouer et » serpenter, comme le ver luisant sillonne le gazon, je ne » pus m'empêcher de prier à voix base tous mes collègues » de déposer au moins dans une des poches de la voiture » leurs montres, leurs bagues et leur argent, conducteurs » électriques fort redoutables. Ils se moquèrent de moi; et » le dragon, mon beau-frère, s'élançant sur le siége du » cocher, tira son épée, et s'écria : « Je vais prier la foudre » de passer à côté de vous. » Mortel sublime! acte de dé- » vouement admirable!

» Pour m'achever, l'empoisonneur de rats et la demoi- » selle lancèrent contre moi quelques épigrammes. Une » fureur intime me saisit, et la foudre qui grondait dans » mon cœur rivalisait de force avec celle qui retentissait » dans les nues. Mais je me gardai bien de soutenir une dis- » cussion qui aurait augmenté nos dangers. La colère est » aussi un conducteur électrique. Couverts de sueur comme » nous l'étions, entassés dans cette maison de cuir et de » bois, confondant nos haleines dans cette prison incom- » mode; si par la chaleur de la conversation nous avions » augmenté l'effervescence de l'atmosphère qui nous envi- » ronnait, c'en était fait de nous : le même coup de foudre » ne pouvait manquer de nous écraser à la fois. Remplis de » ces idées, je parlais sans ouvrir la bouche, mettant la » sourdine à toutes mes phrases, et développant avec une » clarté parfaite la théorie de l'électricité; mais surtout » faisant tout mon possible pour effrayer mes auditeurs : » car Erxleben et Reimarus ont très-bien prouvé que la » peur suffit pour tuer un homme, et que par l'excessive » transpiration qu'elle cause elle peut attirer la foudre.

» — Oui, mes amis, leur dis-je, je tremble que vous » n'ayez peur, et j'ai bien peur d'avoir peur aussi; mais » faites attention à la situation où nous sommes. Serrés » comme des harengs en caque, précédés par une épée nue » qui brille au sommet de notre voiture et se joue dans les » nuages : tout haletans et palpitans; quels dangers nous » environnent! il ne faut qu'un degré de peur de plus pour » nous perdre. N'ayons donc pas peur, mes amis, si nous

Digitized by Google

» ne voulons pas en deux secondes être fracassés, brisés, » rompus, anéantis ..... ô courage, courage! magnanimité, » héroïsme, combien nous avons besoin de vous aujourd'hui!

» Mes chers compagnons de route, quand vous serez » descendus de voiture, vous aurez peur tant que vous » voudrez; dès que nous aurons moins de dangers à crain- » dre, vous serez poltrons tout à votre aise. Mais ici, pour » l'amour de Dieu, n'ayez pas peur, nous sommes trop » exposés.

» Je crois bien avoir mérité par ce discours la couronne » civique, le prix accordé à ceux qui sauvent la vie de » leurs semblables. Mon sermon de diligence produisit son » effet, nous arrivâmes sains et saufs à Vierstædten sous un » magnifique arc-en-ciel qui dessina sa courbe triomphale » au-dessus de nos têtes. »

On repart de Vierstædten; et toute la diligence s'endort. Notre philosophe et héroïque Schmelzle a bien envie de mesurer selon les principes de Lavater l'angle facial de ses co-voyageurs; mais il craint que l'un d'entre eux, dormeur éveillé, ne trouve impertinente son expérience physiognomonique. Il est donc obligé de remettre dans sa poche le pied-de-roi qu'il en avait tiré pour s'assurer si la distance du menton à la bouche était égale à la distance de la lèvre supérieure à la racine du nez et à celle qui sépare les sourcils de la sommité du front, comme l'exige la régularité scientifique dont Campe, Lavater et leurs adhérens ont posé les principes éternels.

N'avez-vous pas, dans ce récit burlesque, une complète philosophie de la peur? Le métaphysicien le plus subtil et l'auteur comique le plus naïf ne semblent-ils pas s'être réunis pour nous donner la logique, la poésie, les raisons secrètes, les justifications, l'enthousiasme, enfin l'anatomie entière de la poltronnerie? et ces pages, qui ne sont en apparence qu'une débauche de gaieté, ont plus de portée encore. Sous cette grotesque caricature se cache une satire profonde. Plus l'homme augmente sa science, plus il redouble ses terreurs. Ce Schmelzle découvre dans les connaissances qu'il acquiert des sujets d'épouvante sans

Digitized by Google

cesse renaissante. De quel côté se tourner? comment vivre? en montant dans son lit, il peut placer son pied à faux, chanceler, et se briser la tête contre le marbre du *somno*, la chute d'un aérolithe peut fracasser ce péricrâne spéculatif et scientifique; une fricassée de champignons peut l'étouffer; un rhume négligé peut le jeter dans le tombeau. Comme il n'est jamais sorti de sa cellule et de ses livres poudreux, tout ce qui s'offre à lui est péril, tout s'exagère et se grossit à ses yeux terrifiés. La peur, son idole et le bourreau de sa vie, présente à son imagination un épouvantail éternel. Nous le suivrons dans le cours de ses aventures.

PH. CHASLES.

Digitized by Google

REVUE

POLITIQUE.

FRANCE.

PARIS.

Vendredi, 1 juillet 1831.

QUI RÊVE UN MINISTÈRE D'EXTRÊME GAUCHE? — CHIMÈRE DE M. ODILON-BARROT. — PRÉTENTION POLITIQUE DE M. DE LAFAYETTE. — EST-IL DE L'ÉCOLE DES HOMMES D'ÉTAT AMÉRICAINS? — VRAI CARACTÈRE DE CETTE ÉCOLE. — L'EXTRÊME GAUCHE NE LUI RESSEMBLE EN RIEN.

Tout fermente aujourd'hui, tout paraît possible. Comment s'en étonner? Une révolution retentit encore, une dynastie débute, des élections se font, une chambre nouvelle s'avance. Qui ne serait tenté d'espérer ce qu'il désire, de rêver ce qui lui plaît?

On assure que l'extrême gauche rêve un ministère. Quand je dis l'extrême gauche, j'ai tort; il y a plusieurs extrêmes gauches, et qui vivent médiocrement ensemble. Par exemple, celle de M. le général Lamarque et de M. Mauguin n'est pour rien dans le rêve dont je parle; on n'y veut point d'elle. Ces messieurs n'habitent point au cœur du parti; on les soupçonne de ne point porter à ses doctrines une foi passionnée. M. Mauguin pourrait bien, dit-on, aimer le pouvoir autant que la liberté, et M. le général Lamarque avoir un peu moins de goût pour

Digitized by Google

le suffrage universel que pour les conquêtes de l'empire: esprits dégagés, libertins, qui font de l'opposition ou par hasard, ou par goût, ou par entraînement, ou par calcul, mais sur qui la secte n'a point mis la main sans retour, et ne compte point. Ce sont les puritains, les doctrinaires du parti qui rêvent un ministère: disons mieux, c'est M. Odilon-Barrot qui le rêve pour eux et en leur nom.

Voici le rêve, et comment les personnes s'y groupent. M. Odilon-Barrot assigne à chacune sa place. Et d'abord il prend pour lui-même l'intérieur, non pas ce département réduit et mutilé tel que M. Casimir Périer s'en contente, mais l'intérieur complet avec le commerce, les travaux publics, M. Casimir Périer et M. d'Argout refondus en un seul; à M. Eusèbe Salverte les cultes et l'instruction publique; à M. de Tracy la marine; M. Eupont de l'Eure rentrerait à la chancellerie. Il n'est point encore pourvu aux départemens de la guerre et des finances; les candidats manquent ou se cachent.

Quant à M. de Lafayette, il serait partout et nulle part, il aurait la présidence du conseil sans portefeuille; roi républicain qui a aussi son inviolabilité, et auquel il faut des ministres qui répondent pour lui.

Ce serait pourtant lui qui donnerait au ministère sa couleur et son nom, et par conséquent sa direction; car en politique le drapeau fait l'armée, et tôt ou tard on est réellement ce qu'on paraît. M. Odilon-Barrot fait plus encore que de rêver le ministère; il rêve qu'il y arrivera tenant et poussant devant lui, d'une main M. de Lafayette, de l'autre M. Dupont de l'Eure, et qu'il gouvernera ensuite sans eux, quoique avec eux et sous leur nom. Au dehors ils lui serviraient de porte-respect contre la tourbe libérale; au-dedans il les dominerait ou les annullerait, selon le besoin.

Présomption chimérique, embarras d'un homme qui est entré dans une mauvaise voie, et qui voudrait bien se persuader qu'il lui sera possible d'y marcher et d'en sortir en même temps. Deux choses sont évidentes : l'une, qu'il ne pourrait se former une ministère d'extrême gauche sans

Digitized by Google

M. de Lafayette; l'autre, que dans tout ministère où serait M. de Lafayette ce serait lui qui en caractériserait et en ferait au fond la politique.

Il y a dans le nom seul, dans la seule présence de M. de Lafayette une signification que tout le monde comprend, et que personne ne pourrait fausser, une série de conséquences auxquelles personne ne pourrait se soustraire.

M. de Lafayette lui-même a quelquefois essayé de se modifier, de se réprimer, de lutter pour ainsi dire contre la physionomie et les suites naturelles de son intervention dans les affaires. Il n'a jamais pu en venir à bout. Après quelques jours d'efforts, il a reparu tout entier, et avec lui toutes les conséquences de ce qu'il est.

En juillet 1830 il s'est prêté sincèrement à fonder une monarchie. Au moment même où il concourait à la fonder, il l'a demandée *tout-à-fait républicaine*. Cinq mois après il s'est étonné de ne pas rester, à côté du roi, commandant-général des gardes nationales du royaume. Dix mois après il a réclamé le suffrage universel.

Pas plus que M. de Lafayette lui-même M. Odilon-Barrot n'éluderait la politique que M. de Lafayette représente. En en acceptant l'enseigne il en subirait la loi, il n'en serait que l'instrument.

Quelle est donc cette politique? Dans quelle situation placerait-elle nécessairement un ministère dont M. de Lafayette ferait partie? Quels seraient, comme gouvernement, son système et ses moyens?

C'est l'idée chérie, la préoccupation constante de M. de Lafayette de ressembler à Washington, d'appartenir, comme il le dit lui-même, à l'école des hommes d'état américains, de comprendre et de vouloir comme eux le pouvoir et la liberté.

M. de Lafayette se berce là d'une illusion. Il n'appartient pas plus à l'école des hommes d'état américains qu'à celle des hommes d'état européens. Ses idées et ses façons d'agir, en fait de gouvernement, ne ressembleraient pas plus à celles de Washington qu'à celles de M. Casimir-Périer.

Digitized by Google

Plus que personne, Washington respectait l'autorité, et voulait qu'elle fût respectée; plus que personne, Washington avait l'esprit d'ordre, de suite, de subordination légale, l'aversion de la turbulence, des agitations déréglées et subalternes; moins que personne, il était complaisant et faible avec les brouillons de son propre parti.

Washington était un homme de gouvernement et non de parti. Il a soutenu et fait triompher une grande et belle révolution. Il n'avait pas une idée, pas un sentiment, pas une habitude révolutionnaire. Aussi, la révolution une fois accomplie, a-t-il fermement et régulièrement gouverné son pays, ce que nulle part les révolutionnaires n'ont jamais su et ne sauront jamais; car rien n'est plus dissemblable, plus antipathique que l'esprit révolutionnaire et l'esprit de gouvernement, quel que soit le gouvernement.

Que fit Washington, comme président du Congrès des États-Unis? Il s'appliqua surtout à ramener l'ordre, la règle, le respect des situations établies, des pouvoirs constitués; à contenir, à réprimer le mouvement suscité par la révolution. Aussi vit-il bientôt un parti ardent, puissant, s'élever contre lui. Personne n'a jamais été plus violemment attaqué, plus scandaleusement calomnié qu'il ne le fut par une foule de journaux de son pays et de son temps. Ils l'appelaient aristocrate, despote, traître. On l'accusa d'abandonner la cause de la révolution, et de vouloir livrer les États-Unis à l'Angleterre.

Washington n'en persista pas moins. Aussi eut-il la gloire de concourir à fonder le gouvernement, comme à assurer l'indépendance de son pays.

Au nombre de ses adversaires politiques fut quelque temps M. Jefferson, esprit plus varié, plus philosophique, et qui, à tort ou à raison, était plus favorable aux maximes et aux habitudes très-démocratiques. Qu'écrivait, il y a seize ans (le 14 février 1815), à M. de Lafayette, ce chef du parti le plus populaire des États-Unis? Quels conseils lui donnait-il, en apprenant de lui la restauration?

« Il faudra à votre nation plus d'une génération sous un

Digitized by Google

» régime de lois raisonnables et favorisant les progrès des » lumières dans la masse générale du peuple; il faudra » qu'elle s'habitue à la sécurité indépendante des person- » nes et de la propriété, avant d'être capable d'estimer la » valeur de la liberté et la nécessité d'une religieuse fidé- » lité aux principes sur lesquels elle repose pour sa con- » servation. Au lieu de cette liberté, qui prend racine et » se fortifie avec les progrès de la raison, la liberté recon- » quise par la seule force et le hasard devient, chez un » peuple non préparé, une autre tyrannie de la majorité » sur la minorité, ou même de la minorité sur la majorité » pour finir par être encore la tyrannie d'un seul.

» Vous devez vous rappeler combien, à l'époque du *jeu* » *de paume*, je vous pressais, vous et les patriotes de ma » connaissance, de former alors une alliance avec le roi » pour assurer la liberté des cultes, la liberté de la presse, » le jugement par jury, l'*habeas corpus*, et une législature » nationale, ... puis de vous arrêter là et de laisser à » ces institutions le temps d'agir sur l'amélioration de la » condition du peuple, jusqu'à ce qu'elles l'eussent rendu » capable de plus encore, quand se présenteraient les » inévitables occasions de lui procurer ce *plus*. C'était là » tout ce que je croyais le peuple en état de supporter » sagement et utilement pour lui. »

Voilà l'école des hommes d'état américains, la voilà dans les deux partis qui l'ont quelque temps divisée, l'un plus aristocratique, l'autre plus populaire. L'un et l'autre ont évidemment l'intelligence et le respect des conditions sans lesquelles nul gouvernement, bien plus, nulle société, ne saurait subsister. L'un et l'autre pensent qu'au sortir d'une révolution, ce qui importe surtout, c'est de rentrer dans l'ordre, et de se confier au cours régulier des choses. Le républicaln Washington lutte contre les prétentions démocratiques. Le démocrate Jefferson recommande aux patriotes français de s'arrêter, et de laisser aux institutions fondamentales le temps d'agir sur le peuple. Est-ce là le langage qui retentit autour de nous? Sont-ce là les maximes sur lesquelles se règle le parti qui

Digitized by Google

se croit ou se prétend républicain? L'école américaine est patiente, laborieuse, circonspecte; avant de faire un pas, elle regarde derrière et devant elle; elle n'en appelle point tantôt à des doctrines absolues, tantôt à la force matérielle; elle ne veut chaque jour que ce qui se peut, et ne le veut que par les moyens réguliers. Il n'y a, en un mot, dans ses idées et ses pratiques point d'anarchie ni de cynisme, ni de goût pour les folles aventures, ni d'aveugle et arrogant dédain, tantôt pour les règles, tantôt pour les faits. Est-ce là l'image du parti que M. de Lafayette est bien forcé d'accepter comme le sien, puisque c'est le seul qui l'accepte lui-même pour chef?

Que le chef et le parti renoncent donc à se considérer comme les représentans parmi nous du gouvernement des États-Unis, et les disciples de ses glorieux fondateurs. Eux aussi ils ont été appelés, et plus d'une fois, à fonder un gouvernement : ils n'ont jamais pu y réussir. Jamais le pouvoir n'a été regulier ni durable entre leurs mains. Une confiance sans limite, puis une violence sans frein, puis une anarchie sans remède, telle a toujours été leur carrière gouvernementale; telle elle serait encore s'ils venaient à y rentrer. C'est que le mal est dans leur propre nature et dans la situation qu'ils ont prise au milieu de la société; c'est qu'il y a dans leurs idées, dans leurs habitudes, dans leur langage, dans les intérêts qu'ils rallient et les passions qu'ils mettent en jeu, quelque chose d'essentiellement contraire à l'exercice calme et ferme du pouvoir, un dissolvant qui détruit tous les ressorts politiques et relâche tous les liens sociaux. C'est pourquoi l'école révolutionnaire est incapable de gouverner, et c'est aussi en quoi elle diffère essentiellement de l'école américaine, dont elle voudrait usurper le nom. Entre ces deux écoles il y a un abîme : M. de Lafayette peut s'y jeter, il ne le comblera point.

Digitized by Google

SIXIÈME LETTRE

SUR LE MEXIQUE.

18 janvier.

Dans ma dernière lettre je vous ai parlé des cérémonies étranges d'une fête de village. Pour compléter, autant que je le pourrai, le tableau des plaisirs mexicains dans un jour de réjouissance, je veux aujourd'hui vous parler de la *fête des morts*. Ici ces deux mots ne sont point effrayés de se trouver ensemble; et les catholiques américains, semblables aux vieux païens, dansent et font des libations sur les tombeaux de leurs pères. Je ne m'occuperai point de savoir si c'est blesser notre croyance et méconnaître la pensée de notre religion; cela nous importe assez peu. Pour nous autres philosophes, il suffit en ces sortes de matières que le fait soit constaté. Or donc ici la Toussaint est dédiée à la promenade et au luxe; c'est le Longchamp de Paris dans toute sa splendeur, auquel se joint une foire aux confitures. Il est d'usage à cette époque de donner aux enfans de quoi aller acheter des bonbons à la place; et les domestiques, qui partout s'emparent habilement des coutumes qu'ils peuvent faire tourner à leur profit, viennent le matin vous demander leur *jour des morts*. A cet égard, cette fête remplace ici celle que nous avons chez nous au mois de janvier. Pour le moraliste il n'y a rien que de bien naturel dans cette affinité, qui d'abord paraît étrange.

Sept ou huit jours avant la fête on commence à élever sur la place publique un immense amphithéâtre carré qui renferme une galerie supérieure dans laquelle peuvent aller s'asseoir, moyennant quatre réaux, ceux qui aiment à prendre leurs plaisirs tranquillement. Cette galerie do-

Digitized by Google

mine la promenade circulaire, toute couverte d'une tente qui préserve du soleil; au milieu de cette enceinte décorée de lustres et de draperies on dresse une petite baraque pavoisée magnifiquement des trois couleurs de la républicque, dans le premier étage de cette baraque est placée la musique de la garnison. Je puis vous assurer que l'harmonie, venant ainsi d'en haut et descendant en rayons sonores sous les vastes tentes, est d'un très-heureux effet. A peine la charpente est-elle construite que cette promenade est intérieurement garnie de marchands et de marchandes qui étalent sur des tables bien proprettes leurs confitures de toute espèce et de milles formes; entr'autres friandises il faut distinguer les têtes de morts en sucre de pomme, les os croisés en caramel, et les petits tombeaux en conserve ornés de leurs cierges et du drap mortuaire couvert des larmes d'argent. On remarque aussi des animaux fantastiques et des chimères; et il est vraiment curieux de voir ainsi croquer au milieu des rues, par les enfans et les Indiennes, les plus bizarres créations de l'imagination traduites en sucre. Cette étrange foire aux confitures commence quatre jours avant la Toussaint et ne finit que trois jours après. Il est superflu de dire qu'elle ne désemplit pas, car si mes lettres ont fidèlement rendu ma pensée, vous savez déjà que les Mexicains sont insatiables de fêtes. Leur soleil radieux, le ciel pur et serein de leur climat, sa molle température, tout jusque dans l'air bienfaisant qu'ils respirent, ne les invite que trop à l'indolence et aux plaisirs.

Plus d'un mois avant la Toussaint, les femmes s'occupent des toilettes qu'elles y feront briller, car il y a trois jours de promenade; et le dernier degré d'élégance, l'apogée du bon ton, est de paraître chaque jour avec un costumé plus brillant que celui de la veille. Je vous laisse à juger de l'ardeur qu'elles mettent dans cette lutte : c'est un véritable délire, et il se dépense des sommes énormes en cette occasion, où l'on déploie une richesse dont nous n'avons pas même d'idée en Europe. Cette rivalité des femmes qui cherchent à s'éclipser par tous les moyens possi-

Digitized by Google

bles est moins surprenante qu'elle ne le paraît, si on considère que Mexico, ne possédant guère plus de cent mille habitans, toutes celles d'un certain rang se connaissent, et sont par conséquent jalouses l'une de l'autre. L'envie est le fond du caractère féminin. Du reste, il faut avouer que si quelques-unes de nos Mexicaines sont dignes de figurer dans une calèche du bois de Boulogne, la plupart ont généralement assez mauvaise tournure lorsqu'elles quittent la mantilla et la saya, parce que la taille que leur robe marque très-haute, leur ôte toute espèce de grâce. C'est à la fête des morts qu'elles ont la rage de mettre des chapeaux de France; et, mal accoutumées à cette coiffure, déjà si profondément ridicule par elle-même, je vous laisse juger de la manière dont elles la portent, et de l'effet qu'elle produit sur des gens peu habitués à voir leurs têtes chargées de cet incommode édifice : sous ce rapport, le jour des morts est une véritable mascarade. La promenade a lieu le matin et le soir; et la police, qui n'est guère plus polie ici qu'à Paris, éteint toutes les lumières à onze heures, au mépris du mécontentement de ceux qui voudraient profiter des délicieuses soirées de ce climat. Pauvre public, en Amérique comme en Europe, je le vois toujours victime des gens qui administrent ses affaires! C'est après tout, un spectacle singulier et intéressant, au milieu de ce luxe éblouissant, de ces étoffes brochées d'or et de soie, de ces robes de velours et de blondes, de voir le peuple avec ses jambes nues et ses caleçons de peau grossière, étendu sur le pavé, dans l'espace qui existe entre la galerie et la baraque, et silencieusement enveloppé dans son manteau, se livrer avec enivrement à son goût pour la musique. Ici, du moins, le peuple n'est repoussé de nulle part; et lorsque je dis aux Mexicains que nous avons à Paris même un jardin public où un honnête homme ne peut entrer quand il porte un habit coupé d'une certaine façon, après avoir été long-temps à se convaincre que je parle sérieusement, ils me demandent comment il se fait que j'ose vanter notre civilisation?

Telle est la manière de célébrer la Toussaint chez ce

Digitized by Google

peuple catholique et dévôt. Point d'actes de piété, de contemplation, point de larmes, partout le plaisir et la dissipation. Ces femmes, vêtues de couleurs brillantes et la tête chargée de plumes dont la vacillation semble être l'image de leur frivolité; ces hommes, l'œil ardent, le rire et la critique sur la bouche, ils honorent les morts! N'est-ce pas là encore un de ces vieux usages qui outragent le bon sens, dont on ignore l'origine, que personne ne peut expliquer, et auquel cependant chacun se soumet parce qu'il est consacré par le temps. Combien n'avons-nous pas de coutumes en France non moins bizarres, auxquelles nous ne nous conformons que par ce motif. Puisque je suis dans les descriptions de fêtes, je vous dirai aussi deux mots de celle que l'on a célébrée, selon l'usage, le 16 septembre, anniversaire du premier cri d'indépendance jeté en 1810 par le vieux curé Hidalgo. Vous vous rappelez peut-être les principaux détails que je vous ai donnés sur ce grand acte, auquel l'Amérique du Sud tout entière doit sa délivrance. Lorsque son anniversaire arrive, c'est une jubilation complète, générale et unanime; les haines et les affaires s'oublient; toutes les figures respirent le bonheur; les sentimens les plus sympathiques font doucement frémir les mains qui se touchent; la nation se lève en masse avec des cris de joie et un enthousiasme qui montrent que les Mexicains apprécient leur liberté, et sauront la défendre contre leurs ennemis.

D'abord, comme il faut que la religion ait la première place et la meilleure part en toutes solennités, on commença par une procession civique et pompeuse, dans laquelle le clergé était suivi des autorités en grand costume, du peuple et des esclaves, auxquels la république donne la liberté en ce jour. Elle parcourut quelques rues bien enveloppées, dans leur longueur, de tentes qui garantissent des premiers jets du soleil, et se rendit à la cathédrale, où fut chantée (toujours avec la musique de la garnison) une messe d'actions de grâces, à laquelle assistaient le président, le corps diplomatique et les académies; tout ce qu'il y avait d'hommes un peu connus dans la ville

Digitized by Google

y avait été invité par une junte patriotique, dont la sollicitude fut telle que malgré mon obscurité, je reçus un billet. Après la messe, tout le monde est entré au palais à la suite du président, au milieu d'une haie de troupes en uniforme complet de toile branche, avec le shako couvert d'une mousseline bien plissée, le tout relevé de petits passe-poils rouges d'un effet ravissant. Le président s'est placé dans la grande salle de réception, sous un dais aussi simple qu'inutile; et là, debout, la canne de général à la main, le chapeau posé sur un coussin jeté à ses pieds, il a reçu toutes les corporations, qui faisaient un grand cercle autour de lui, ayant derrière elles ceux du peuple qui avaient trouvé place. C'était, par ma foi, un étrange coup d'œil que ces galons et ces guenilles, ces bas de soie et ces jambes nues, ces épaulettes d'or et ces saraps de laine, ces robes de docteur au petit mantelet vert et ces uniformes brochés, puis ces trois plumes aux éclatantes couleurs de la république sortant du chapeau de quelque officier général pour jouer sur le long manteau noir des prêtres ou sur la robe de quelque moine à la tonsure en couronne. Tout cela était réuni, mêlé, tout cela avait un air de connaissance et paraissait assez peu surpris de se trouver côte à côte. Au milieu de costumes si élégans, si pittoresques ou si somptueux, il faut convenir que le chétif M. Martin, le chargé d'affaires de France, faisait triste figure avec son petit habit noir, son pauvre pantalon et les grosses bouffettes de ses souliers. C'est une honorable justice à rendre aux Mexicains : ils sont plus démocrates encore que leurs voisins du Nord, et un homme parmi eux, de quelque rang qu'il soit, a toujours sa valeur intrinsèque. En abattant leurs tyrans ils ont aussi renversé la noblesse et foulé aux pieds toutes ces vanités de décorations, dont le vrai mérite n'a pas besoin, pour lesquelles l'homme de cœur n'a jamais fait un pas, qui vont rarement chercher le talent obscur et sincère, parce qu'il les méprise; et qui ne sont que de dangereux instrumens inventés par les despotes pour enchaîner et avilir les peuples en tachant d'orgueil leurs plus belles actions. Aussi avons-

Digitized by Google

nous déploré votre aveuglement, braves Parisiens, en entendant parler d'une croix de juillet. C'est une source d'intrigues. Elle ternira la glorieuse révolution que vous avez faite, et peu des véritables combattans l'obtiendront, car, je le sens au fond de mon cœur, ces hommes généreux qui se dévouent pour la patrie ne savent point aller dire à une commission : « J'ai fait cela, décorez-moi! » Mais revenons à notre fête. Nous sommes dans la grande salle du palais. Chaque représentant des diverses corporations s'avança, et parla à voix basse durant cinq ou six minutes. Il ne s'agit que de quelques félicitations, au sujet de l'anniversaire, que l'on adresse au président, comme représentant de la république. Après cette réception, Victoria se retira en saluant l'assemblée, et la salle resta livrée au public, qui se mit aussitôt à fumer avec une avidité doublée par la privation que lui avait imposé l'étiquette. Sans qu'il fût besoin de gendarmes, ni même de gardes municipaux, nous ne tardâmes point à sortir pour nous porter sur la grande place, où était dressé un petit temple surmonté d'une colonne de la liberté et orné des portraits d'Hidalgo, d'Allende, d'Abazolo et d'Aldama, ainsi que de mille inscriptions en petits vers en leur honneur, dont au reste les murs de toute la ville étaient couverts. Nous trouvâmes sous ce temple le président, qui avait sans doute pris un chemin plus court que le nôtre, et qui assistait déjà au discours qu'un ministre adresse au peuple dans cette solennité. Puis enfin il donna la liberté aux esclaves dont nous avons parlé plus haut, et disparut accompagné des acclamations de la foule. Cette touchante cérémonie termina la fête du matin (1).

Lorsque *la tarde* arrive, toute la population se rend à la promenade de l'Alameda et s'extasie devant les transparens, les sonnets, les guirlandes et les illuminations qui

(1) Heureusement elle n'aura plus lieu. Le sénat vient enfin de décréter que tout esclave qui mettait les pieds sur le territoire mexicain était libre de droit et de fait. Il y a long-temps que les principes généraux de la constitution réclamaient cette loi de justice et d'humanité.

Digitized by Google

l'encombrent. Les jets d'eau scintillent au milieu de ces feux, les oriflammes sont déployées, des symphonies remplissent les airs, en un mot c'est un spectacle de féerie. A *la noche*, les marchandes de fruits et les restaurateurs ambulans se répandent, selon l'usage de toutes ces fêtes, dans les rues, et particulièrement aux alentours de la grande place, et servent leurs ragoûts tout infectés de *chile* dans les *tortillas*, qui font office à la fois de plats, de cuillers, de fourchettes et de pain.

Les rues sont éblouissantes à la lueur des petites lanternes dont nous avons déjà parlé, car on n'use de lampions que pour les édifices publics. On danse, on chante; de tous côtés la naziliarde guitare résonne sous le sarape pour accompagner le fandango. On s'aime, on s'embrasse, on tire des pétards, on boit, on se dispute, on crie; et la soirée se termine enfin par un feu d'artifice, trop fidèle image de ces vains plaisirs où il n'y a de joie que pour les sens. Le soleil du lendemain éclaire les débris!

V. SCHOELCHER.

Digitized by Google

DES MÉMOIRES EN GÉNÉRAL,

ET DE

QUELQUES MÉMOIRES EN PARTICULIER.

La manie de parler de *soi* n'a jamais été plus générale qu'à cette époque. Chacun spécule sur *soi;* et quand le *soi* physique ne peut plus servir de base à des spéculations, on spécule sur le *soi* moral, on donne sur *soi* des mémoires qui ne sont pas toujours de *soi*, car l'un des éditeurs les plus accrédités de ces sortes de romans disait, en achetant le manuscrit d'un auteur qui trafiquait de *soi,* et lui témoignait l'intention de revoir son travail : « C'est moi que ce soin regarde, laissez-moi faire, je vous arrangerai cela. Je ferai pour vous comme j'ai fait pour les autres; car en fait de mémoires, soit dit entre nous, *je ne publie que ceux que je fais.* »

En publiant ses mémoires, fait-on toujours une chose utile à la société? La question ne serait pas à faire s'il s'agissait des *Mémoires* de Sully, de ceux du cardinal de Retz, ou des *Commentaires de César,* les plus anciens mémoires qui, je crois, aient été écrits par un homme sur lui-même, entre ceux que nous possédons.

Qu'un des hommes portés par un génie supérieur à la tête des affaires publiques ou au commandement des armées entretienne la postérité de l'art auquel il a dû son importance ou sa gloire, de l'art de commander, d'administrer ou de gouverner, il en a le droit : ce sont des secrets qu'il lui révèle. Un franc exposé de ses principes, de ses hauts faits, de ses fautes même, ne peut offrir au lecteur que d'utiles leçons, que de nobles exemples. Mais ce mérite se retrouve-t-il dans beaucoup de *mémoires?*

Digitized by Google

Quel fruit peut-on retirer, par exemple, de ceux du comte de Grammont? Que vous apprennent-ils, sinon que leur héros n'avait pas à beaucoup près dans le cœur la délicatesse que son interprète avait dans l'esprit, et que telle est la différence des mœurs de notre siècle à celles du sien, qu'aujourd'hui un bourgeois se croirait diffamé s'il était accusé des espiégleries dont se glorifie ce seigneur!

Modèle d'élégance et de grâce quant au style, et de dissolution quant au fond, ces mémoires, sont néanmoins de la morale la plus innocente, comparée à ceux du comte de Tilly. Qu'est-ce en définitive que ces derniers? Un recueil de faits plus scandaleux les uns que les autres. La corruption n'a jamais inspiré de projets plus pernicieux, la perversité de combinaisons plus atroces. En vain leur détestable auteur affecte-t-il de blâmer ce dont il s'accuse, on sent qu'il y a plus d'orgeuil que de repentir dans ses aveux, et qu'il prend la scélératesse pour du génie. L'hommage qu'il semble rendre à la morale ne saurait compenser le dommage qu'il lui porte par ses confessions mêmes. Son livre est élémentaire en matière de crime. Nulle part on n'a développé avec plus d'impudence de plus odieuses théories. Voilà un livre vraiment mauvais, un livre où l'on n'apprend rien que le mal; c'est un procès-verbal d'atrocités en trois volumes.

C'en est un plus long encore de sottes fredaines que les mémoires de cette pauvre femme qui, publiant dans sa confession générale la confession d'autrui, avoue avoir fait une sottise avec mille et un complices, ce qui fait mille et une sottises pour son compte. Elle croit en publiant ces faits n'avoir dit de mal de personne. Ne médit-elle donc pas des gens dont elle dit du bien, par cela même qu'elle en parle? En se déshabillant, ne déshabille-t-elle pas aussi les autres? Mistriss Wilson, car c'est d'elle que je veux parler, mistriss Wilson en dévergondage, comme le comte de Tilly en dépravation, rivalise avec les romanciers les plus éhontés; l'un et l'autre se vantent d'avoir effectué ce qui avant eux n'avait été rêvé que par des cervaux en délire. Quelque plaisir que de pareils *mémoires* donnent aux

Digitized by Google

gens qu'ils n'instruisent pas, je le leur demande, ne serait-il pas à souhaiter que ces deux rudimens du vice n'eussent jamais vu le jour?

Que pensez-vous donc des *Mémoires de Vidocq?* me dira le lecteur; si les mœurs dépeintes dans les révélations dont vous venez de nous entretenir vous répugnent, quels sentimens celles que vous font connaître les confidences d'un forçat libéré ne soulevèrent-elles pas en vous?

Pas un sentiment qui ne soit pénible, cher lecteur, mais pas un sentiment qui soit dangereux; bien plus, pas un sentiment qui ne soit utile. Ce n'est pas sans profit pour la société que le moins honnête de ses membres lira cette confession qui lui révèle des mystères qu'autrement il n'eût connus qu'en s'y faisant affilier, ce procès-verbal d'une autopsie qui lui montre à découvert les parties les plus ignobles du corps social dans l'état de putréfaction où le vice les a réduites. Le vice est là si peu aimable, ses conséquences sont si épouvantables, qu'il n'y a pas à craindre que les aveux de ce pécheur repentant pervertissent personne. Je les crois, au contraire, de nature à convertir plusieurs; je crois de plus qu'ils offrent au législateur et au juge plus d'une leçon de haute morale. Une courte analyse suffit pour le prouver. Le héros de cette histoire était incontestablement un mauvais sujet; ses penchans le faisaient tel, mais il n'était que cela. La justice des hommes a pensé en faire un scélérat; il n'était détenu que pour un de ces délits qui ne sont passibles que de peines correctionnelles quand, sur une accusation calomnieuse à laquelle certaines circonstances donnaient un caractère de vraisemblance, il fut condamné à une peine infamante, aux travaux forcés.

Traité dès lors comme les scélérats auxquels il est enchaîné, que d'efforts ne lui faut-il pas faire pour ne pas devenir semblable à eux! Il ne peut recouvrer sa liberté qu'en les mettant dans sa confidence, et ne peut les mettre dans sa confidence sans entrer dans la leur, sans recevoir le secret de leurs horribles projets. Dans quelle affreuse dépendance cette nécessité ne le jette-t-elle pas? C'est

Digitized by Google

pour vivre en honnête homme qu'il s'est échappé; c'est pour continuer à vivre en scélérats que ceux-là s'échappent. Placé par son évasion entre les atroces exigences de ces suppôts du crime et l'impitoyable surveillance des suppôts de la justice, que de peines il lui faut prendre pour se sauver des uns et des autres! Sa vie se consume entre ces deux terreurs; et malgré la probité avec laquelle il exerce successivement plusieurs métiers, il n'a véritablement que l'existence d'un brigand, parce qu'un jugement, injuste, mais indélébile, lui a imprimé le sceau de la réprobation.

Il me semble que ce tableau des misères où Vidocq a été exposé par son inconduite, loin de rien offrir d'immoral, doit provoquer aux réflexions les plus salutaires des hommes dont les principes ne seraient pas encore déterminés. De plus, ces Mémoires donnent sur le régime des prisons et des bagnes des renseignemens de la plus haute importance; on n'y verra pas sans trembler à quel degré les surveillans de ces infâmes ateliers poussent l'insouciance. Occupés uniquement de deux intérêts, tout ce qui ne tend pas à favoriser l'évasion de leurs prisonniers ou à augmenter les odieux profits qu'ils font sur ces misérables n'est pour eux qu'un objet de dédain. Tout ce que les forçats font dans leurs chaines, pourvu qu'ils ne les brisent pas, leur est d'une indifférence absolue. Aussi, loin d'être des maisons de correction, ces maisons ne sont-elles que des écoles de perfectionnement en matière de crime, écoles où la plupart des misérables qu'on y plonge achèvent de se dépraver.

Quand on lit les *Mémoires de Vidocq*, on est tenté de croire qu'il y aux bagnes une classe de gens plus atroce que les condamnés qu'on y retient, que les malheureux qui y vivent : ce sont ceux qui en vivent.

Un criminaliste trouvera dans ces mémoires plus d'un sujet de grave méditation; loin d'en croire la publication dangereuse, je la crois donc utile, salutaire même.

Mais en est-il ainsi des Mémoires dont j'ai parlé antérieurement? Est-il bien certain qu'ils convertiront tous les

Digitized by Google

vicieux et qu'ils ne pervertiront aucun des innocens qui les liront? Le comte de Tilly a beaucoup du caractère du don Juan de Molière; il n'a voulu en publiant ses confessions que se faire législateur en matière de *roueric*. Comme son modèle, il est mort dans l'impénitence finale; point de pardon pour lui.

Moins odieuse, mais non moins vicieuse, la Phrynée moderne a quelque analogie avec la Madeleine, mais non pas avec la Madeleine pénitente : elle est moins tourmentée du regret d'avoir commis tant de péchés que du regret de n'en pouvoir plus commettre, faute de complices. Anathème aussi à son livre, mais indulgence pour celui de Vidocq; les regrets de la Madeleine m'édifient moins que les remords du bon larron.

En général, les mémoires dont on se fait le héros sont plutôt un sujet de vaine curiosité que d'utile instruction pour le public, parce qu'il est rare qu'ils soient écrits de bonne foi et que leur auteur ait l'importance qu'il s'attribue. Mais lorsque l'histoire de l'historien se trouve liée à celle d'un homme qui, par sa position et son caractère, a joué un grand rôle dans le monde, d'un homme qui, tel que Frédéric, Voltaire ou Napoléon, a exercé sur les destinées humaines une influence qui se perpétue après sa mort, c'est chose différente. Recommandables par l'objet, sinon par l'écrivain, ces mémoires méritent d'occuper l'attention de quiconque tient à ne prononcer sur les grands hommes qu'en connaissance de cause, qu'après avoir recueilli toutes les dépositions et lu toutes les pièces relatives au procès qui s'instruit à l'occasion de leur apothéose; qu'après avoir entendu l'avocat du diable comme celui du saint.

Cela explique l'intérêt qu'ont excité tous les mémoires relatifs à Napoléon, et particulièrement ceux du duc de Rovigo, de M. de Bourrienne et de M. Constant, l'un ministre, l'autre secrétaire et le dernier valet de chambre de cet homme prodigieux.

Ces écrivains ont vécu tous les trois dans son intimité, et chacun d'eux a pour lui une affection différente. Le duc

Digitized by Google

de Rovigo l'admire, M. de Bourrienne le déteste, M. Constant l'adore. Tout ce qu'il y a à dire sur le sujet qu'ils traitent ne doit-il pas se trouver dans des écrits qui ont été dictés par des sentimens si divers à des hommes qui l'ont envisagé sous de si divers rapports ?

Écrits sans art, mais non pas sans talent, écrits avec la pointe d'une épée, les mémoires du ministre de Napoléon sont une histoire complète de la vie politique et privée de ce prince, depuis sa campagne d'Égypte jusqu'à son départ pour Saint-Hélène. Il est difficile en les lisant de ne pas partager le sentiment qui y règne, parce que ce sentiment y est continuellement justifié par les principes qui dirigèrent Napoléon, et par les intentions qui l'ont jeté dans celles même de ses entreprises que la fortune s'est plue à réprouver ; parce qu'il y est démontré que ces projets, qu'on attribuait à une ambition insatiable, n'étaient véritablement que la conséquence des positions périlleuses où la politique anglaise avait l'art de replacer son irréconciliable ennemi, à l'instant même où il venait d'y échapper, et que ce n'est jamais qu'à son corps défendant qu'il a repris les armes que les coalitions n'ont jamais posées que pour se ménager le temps de se refaire de leurs fatigues, de réunir de nouvelles ressources et de réparer leurs défaites.

Ces observations sont applicables aux causes qui amenèrent les deux guerres avec l'Autriche, la guerre avec la Prusse, ainsi que l'occupation de l'Espagne et l'expédition de Russie, dans lesquelles Napoléon fut engagé presque malgré lui.

Les *Mémoires du duc de Rovigo* ne sont peut-être pas exempts d'erreurs ; mais ils sont certes exemptés de mensonge. On est d'autant plus fondé à le croire, que les nombreuses réclamations qu'ils ont excitées portent moins, sur des faits controuvés que sur des faits avérés. La vérité n'est pas toujours bonne à dire.

La véracité domine dans ces mémoires, tout empreints qu'ils sont de la plus vive reconnaissance. On n'en saurait dire autant de ceux de M. de Bourrienne. C'est sous la dictée de l'envie et de la haine que ceux-là sont écrits. Ces sen-

Digitized by Google

timens s'y manifestent dès les premiers chapitres. En retraçant, non sans complaisance, les détails d'une liaison qui a pris naissance au collége, M. de Bourrienne, homme sensible s'il en fut, a grand soin de présenter les faits de manière à ce qu'on en conclue qu'elle était tout au profit du jeune Corse, qui, sous les rapports de l'esprit et sous celui du cœur, était bien loin, à en croire le rédacteur, d'apporter, dans ce commerce des avantages égaux à ceux qu'il en retirait. On y voit que M. Bonaparte réussissait à peine dans quelques facultés, tandis que M. de Bourrienne, génie universel, accaparait tous les prix et fatiguait par la multitude de ses succès la main qui distribuait les couronnes. A en juger d'après ces renseignemens, un homme qui ne connaitrait pas les faits, et à qui l'on annoncerait qu'un de ces deux écoliers a été le premier homme du siècle, s'imaginerait-il que ce n'ait pas été M. de Bourrienne?

Il parait pourtant que M. Bonaparte, ou de Buonaparte, n'était pas inférieur en tout à son brillant condisciple. D'après un programme des exercices publics qui terminèrent en 1782 l'année scolaire à l'école de Brienne, programme que j'ai sous les yeux, le jeune Corse aurait concouru pour le prix dans quatre facultés différentes, l'histoire, la géographie, la géométrie, et, ce qu'il y a de plus singulier, la danse, art dans lequel toutefois M. de Bourrienne excellait aussi, car il est aussi inscrit sur cette honorable liste parmi les danseurs qui devaient figurer dans *la Monaco*.

Les mêmes sentimens se reproduisent dans le tableau que M. de Bourrienne fait de ses relations avec son ancien camarade, qu'il retrouve dans le monde en 1792. Il ne nous laisse pas ignorer que, plus riche alors, ou, disons mieux, moins pauvre que son intime ami, il payait quelquefois pour deux. Il ne nous laisse pas ignorer non plus que cet intime ami se trouva si dénué de ressource après le 10 août, qu'il fut obligé d'emprunter sur sa montre chez M. Fauvelet, frère de M. de Bourrienne, qui avait avancé de l'argent sur nantissement à plusieurs émigrés, et que M. Bonaparte a l'indignité d'appeler marchand de meubles quand il n'était que prêteur sur gages.

Digitized by Google

Entré dans la diplomatie à cette époque, M. de Bourrienne se trouvait dans une position plus heureuse que son ami pauvre lieutenant d'artillerie. La fortune les classait, sans contredit, alors en raison de leur mérite. Il faut voir avec quelle complaisance il le fait sentir. Mais ce bel ordre ne se maintint pas long-temps. Après le siége de Toulon il fut interverti : devenu capitaine, le lieutenant fut fait général, et le secrétaire de légation, inscrit sur la liste des émigrés, fut arrêté, dès le premier pas, dans la carrière ouverte à sa vaste capacité. Cette injustice du sort altéra sensiblement l'humeur de M. de Bourrienne, et aussi son amitié. Son ami, cependant, après avoir éprouvé plusieurs vicissitudes, avait été nommé au commandement de l'armée d'Italie. La prospérité ne l'enivra pas. L'empressement et l'obstination qu'il mit à placer auprès de lui son ancien camarade, dont il obtint ou plutôt dont il arracha la radiation, est remarquable : on y reconnait toute la chaleur d'une amitié de jeunesse.

Il s'en faut de beaucoup qu'elle se retrouve dans le sentiment avec lequel l'émigré radié rend compte de ce fait. On croirait, à la manière dont il en parle, que c'est contre son gré qu'il retrouva une patrie par les soins du condisciple qui l'associa à sa fortune en le plaçant à la tête de son cabinet.

L'histoire de ce cabinet, où le secrétaire entra dans de pareilles dispositions, n'est pas écrite avec une grande bienveillance, comme on se l'imagine. Est-elle écrite avec fidélité ? Il est permis d'en douter. Les erreurs qu'elle contient en donnent le droit. On est fondé à croire que celui qui se trompe sur ce que tout le monde sait, peut tromper tout le monde sur ce qu'il dit n'être su que de lui ; on est fondé à croire aussi qu'ayant à expliquer sa sortie du cabinet consulaire, où tant de motifs semblaient devoir le maintenir à jamais, il n'a dû négliger aucune occasion de noircir la réputation de Napoléon ; chaque imputation dont il charge la mémoire de celui-ci paraissant une justification de la sienne. La justesse de cette conjecture n'est au reste que trop évidemment démontrée par

Digitized by Google

les deux volumes de réfutation dont les mémoires de M. de Bourrienne ont été l'objet.

Les amis de la gloire de Napoléon ne doivent donc pas trop se fâcher de la publication de ces mémoires. La discussion qu'ils ont provoquée a fait jaillir la vérité dans tout son éclat. Ce n'est pas, après tout, la première fois que la calomnie a tourné au profit du calomnié. Ajoutons que, dans l'intention de donner du crédit aux inculpations qu'il n'épargne pas à son ami, M. de Bourrienne le disculpe victorieusement sur certains chefs d'accusation qui passaient pour fondés. C'est toujours quelque chose. Il serait à souhaiter pour M. de Bourrienne qu'il eût fait dans son propre intérêt ce qu'il a fait dans celui de Napoléon.

Cette histoire est autant celle de M. de Bourrienne que celle de Napoléon, et cela devait être. Quand on publie un mémoire à l'occasion d'un procès où l'on est impliqué, il est difficile de ne pas parler beaucoup de soi.

Il n'en est pas ainsi des mémoires de M. Constant. Cet autre commensal de Napoléon avait aussi un procès à soutenir. Il a pris la plume dans un intérêt assez semblable à celui qui l'a fait prendre à M. de Bourrienne. S'il n'a pas été renvoyé par son maître, il l'a quitté : le public lui demandait par quels motifs, au moment de la mauvaise fortune, il s'était séparé du grand homme qui l'avait appelé auprès de lui dans la prospérité. Comme on n'exige pas tant de délicatesse d'un domestique que d'un secrétaire, on s'attendait à le voir justifier cet abandon aux dépens de son patron; et comme un héros ne l'est pas pour son valet de chambre, on comptait sur des révélations qui auraient montré sous un aspect un peu moins louable dans sa vie privée, l'homme qui dans sa vie publique commande si souvent l'admiration. On s'attendait à ce que cet *ennemi intime* ferait voir aussi un tyran domestique dans le despote qui asservissait l'Europe. C'était une consolation pour l'envie. Malheureusement il n'en a pas été ainsi, et pour M. de Bourrienne le proverbe précité est-il en défaut?

Loin d'être d'un ennemi, les révélations du valet de

Digitized by Google

chambre sont de l'ami le plus dévoué, et donnent du maître l'idée la plus favorable. Elles démontrent que personne n'était plus traitable dans son intérieur, plus doux avec ses serviteurs que cet homme si terrible aux rois; que si sa tête était ouverte à toutes les ambitions, son cœur n'était fermé à aucune affection tendre, et qu'il était accessible aux sentimens d'humanité qui semblent le plus incompatibles avec les calculs de la politique.

Cette histoire de la vie intérieure de Napoléon est complète; trop complète peut-être. On y voit que la galanterie était un délassement pour l'empereur comme pour tant de personnages qui l'ont précédé sur le trône. Mais s'il ressemble à plusieurs de nos rois sous ce rapport, du moins en est-il un sous lequel il en diffère; c'est qu'il ne tirait pas vanité de ses faiblesses, c'est qu'il n'appelait pas l'attention publique sur ce que le public devait ignorer, c'est qu'il respectait assez la morale pour tenir secret ce dont la morale pouvait s'offenser, et qu'il ne prétendait pas obliger le peuple à honorer les femmes qu'il eût déshonorées par cette indiscrète exigence.

Son confident ne l'a pas tout-à-fait imité dans sa réserve; mais encore ne fait-il qu'entr'ouvrir le rideau de l'alcôve impériale; et s'il ne se tait pas toujours sur les faits, du moins se tait-il sur les noms. Cela est louable à une époque où tant de chroniqueurs spéculent sur le scandale, où les réputations sont continuellement sacrifiées à de vils intérêts de librairie, où tant de faiseurs de mémoires exploitent surtout la diffamation, et, s'emparant de l'honneur des gens de leur vivant même, en usent avec eux comme ces apprentis chirurgiens avec le chien palpitant qu'ils soumettent au tranchant du scalpel.

Joints à ceux de M. Bourrienne et à ceux du duc de Rovigo, les *Mémoires de Constant*, qui embrassent l'histoire de Napoléon depuis son avénement au pouvoir jusqu'à son abdication, ne laissaient guère à désirer que des détails plus circonstanciés sur la partie de sa vie antérieure à son élévation. Cette lacune vient d'être remplie par les *Mémoires de madame la duchesse d'Albrantès, née Mlle de*

Digitized by Google

Permon. On y trouve des détails précieux sur l'enfance, l'adolescence et la première jeunesse de cet homme si extraordinaire, qui, comme elle, est d'origine grecque. On y voit l'instinct de sa supériorité se manifester dans les passions de ce jeune homme qu'on accuse de bizarrerie et de morosité, parce qu'il est tourmenté de ce malaise qu'éprouve une ame qui, impatiente d'employer ses hautes capacités, comme l'aigle emprisonné dans une cage, se débat dans une condition médiocre, jusqu'au moment où il lui est permis de briser les obstacles et de prendre l'essor.

Les premières années de Napoléon ne furent pas heureuses, ainsi que nous l'a dit M. de Bourrienne. Sa famille ayant été ruinée par les jésuites, son père, pour lui procurer une éducation convenable, fut obligé de recourir aux bienfaits du gouvernement. Placé aux frais de l'état à l'école de Brienne d'abord, puis à l'École Militaire de Paris, le futur empereur eut souvent à endurer les désagrémens que, par suite du défaut de fortune, un élève peut éprouver au milieu de camarades riches. Il les supportait si fièrement que les amis de sa famille étaient obligés de le tromper pour lui faire accepter les secours qui pouvaient le tirer d'embarras; obligations dont au reste il s'est largement acquitté quand les temps lui sont devenus meilleurs.

S'il conservait de la reconnaissance pour les services, il conservait aussi le ressentiment des injures. Celle qu'il reçut de son compatriote Salliceti qui, par suite d'une imputation calomnieuse, le fit incarcérer et l'arrêta au milieu de la carrière brillante où le poussaient les talens supérieurs dont il avait fait preuve au siége de Toulon; cette injure, dis-je, n'était pas de nature à s'effacer d'un cœur qui même n'eût pas été corsé; aussi s'en souvint-il. Mais la force de caractère qui ne lui permettait pas d'oublier une injure ne lui défendait pas de la pardonner. Il l'a prouvé quand, mis hors la loi, Salliceti, dont il avait découvert la retraite, se trouva à sa merci. Un mot et il était débarrassé d'un ennemi cruel. Il aima mieux s'en venger en le constituant son obligé; il le laissa vivre.

Les *Mémoires de Mme d'Abrantès* relèvent plusieurs er-

Digitized by Google

reurs de ceux de M. de Bourrienne, et entre autres celle par laquelle ce secrétaire de M. Bonaparte attribue à Mme Marianne Bonaparte, femme du capitaine Bacciochi, une lettre écrite par Mme Christine, première femme de Lucien Bonaparte. Mme d'Abrantès relève avec une égale justesse certaines attaques de madame de Bourrienne contre Napoléon, attaques dont cette dame a cru convenable de fortifier celles que son mari livre à leur commun bienfaiteur. On ne peut qu'applaudir à ces actes de courage. On en augure que Mme d'Abrantès se garantira des fautes qu'elle reproche aux autres, ou que si elle tombe dans la partialité, elle n'y sera pas poussée par l'ingratitude.

Un personnage partage son attention avec Napoléon, c'est le général Junot : cela devait être. Non-seulement la fortune de ce brave a été continuellement liée à celle de Napoléon dont il fut l'aide-de-camp en Italie et en Égypte, puis le lieutenant soit en Portugal soit dans les provinces illyriennes, mais elle fut liée aussi à celle de mademoiselle de Pernon, qu'il épousa, et qui reçut de lui le nom d'Abrantès, titre du duché dont Napoléon le gratifia. Sous ce rapport aussi ces mémoires excitent un vif intérêt. Ils prouvent d'ailleurs que Junot, qui par sa bravoure et son dévouement a tant de droit à l'estime, possédait à un degré éminent des qualités qui ne sont pas toujours liées à celles d'un soldat; que par l'urbanité de ses manières et les graces de son esprit, il était digne aussi du haut rang où la fortune l'avait élevé; et qu'il n'était pas moins remarquable comme homme de cour que comme homme de guerre. Cela n'est pas tout-à-fait d'accord avec le préjugé général; mais n'importe; qui mieux qu'une femme peut connaître son mari?

Mme d'Abrantès, quelque effort qu'elle fasse, n'est pas toutefois exempte d'inexactitude dans ses souvenirs et de prévention dans ses jugemens; mais ces inconvéniens sont légers aujourd'hui que l'histoire de l'époque qu'elle écrit est si connue. Rien de plus facile que de rectifier ses inadvertances; elles sont d'ailleurs compensées par tant de renseignemens précieux! Ne les lui reprochons donc pas trop,

Digitized by Google

et sachons-lui gré de nous avoir appris tant de faits qui n'étaient connus que d'elle, et d'avoir complété ainsi l'histoire du plus grand homme qui ait paru dans les temps modernes.

Abondans en anecdotes curieuses, en judicieuses observations, en réflexions aussi justes que fines, ces mémoires sont écrits avec beaucoup d'esprit; mais peut-être manquent-ils quelquefois de clarté et de correction. Cela tient sans doute à ce que l'auteur s'engage trop facilement dans des discussions sur l'objet desquelles il n'a pas suffisamment réfléchi. On ne peut exprimer clairement des pensées qu'on n'a pas pris le temps d'approfondir, et qu'on n'a fait qu'entrevoir. Il n'eût pas été difficile de faire disparaître ces taches. Je ne suis pas fâché néanmoins de les y rencontrer, elles prouvent qu'une main étrangère n'a pas remanié ces récits; elles en garantissent l'authenticité.

Il se trouve dans ces mémoires toutefois de nombreuses pages qui sont exemptes de tout défaut. Ce sont celles où, laissant de côté les théories politiques, l'auteur raconte les faits et peint les individus. Ces pages-là plairont d'autant plus à la masse des lecteurs que, malgré l'indulgence que Mme d'Abrantès s'efforce de professer, elle ne peut pas tout-à-fait s'abstenir de cette malice qui change quelquefois l'histoire en caquets sous la plume de la femme la plus grave, et par cela même lui prête peut-être un charme particulier.

Nous nous sommes attachés surtout ici à faire connaître l'esprit par lequel sont dictés ces divers mémoires. Nous justifierons notre opinion relativement à ceux de Mme la duchesse d'Abrantès par des citations dans les articles auxquels la publication des livraisons qu'elle nous promet donnera lieu.

A.-V.-A. Arnault.

Digitized by Google

L'INSOUCIANT.

MAITRESSE GIRAUD, FERMIÈRE; MÈRE MÉDART, ANCIENNE MEUNIÈRE.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tenez, mère Médard, ne me parlez pas pour lui; c'est inutile. Une fermière ne peut pas garder chez elle un garçon qui se conduit de cette manière-là. Je lui ai donné son compte, il s'en ira, et je n'y penserai plus.

MÈRE. MÉDARD.

Vous n'y penserez plus! ah! comme je crois ça.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous trouvez donc que je dois lui passer toutes ses sottises?

MÈRE MÉDARD.

Je ne trouve rien, moi, maîtresse Giraud; prenez bien garde que je ne trouve rien; mais je dis que vous y penserez plus que vous ne voudrez.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Un garçon de ferme qui dans cette saison-ci devrait toujours être sur pieds dès quatre heures du matin, et qu'on est souvent obligé de faire réveiller à six heures!

MÈRE MÉDARD.

C'est un paresseux, il a tort; mais c'est égal.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Qui ne se plaît qu'au cabaret.

MÈRE MÉDARD.

Que voulez-vous?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Et je ne sais où encore.

Digitized by Google

MÈRE MÉDARD.

C'est possible.

MAITRESSE GIRAUD.

L'argent de cet héritage qu'il m'avait donné à garder, ah bien oui! il m'en reste grand'chose.

MÈRE MÉDARD.

Tant pis pour lui.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Si c'était pour s'acheter du linge, des effets...

MÈRE MÉDARD.

Il n'est peut-être pas glorieux.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Lui! c'est ce qui vous trompe. Allez, allez, il sait bien qu'il est beau garçon. Le dimanche, quand il est requinqué, si vous le voyiez se regarder dans mon miroir, il n'en finit pas.

MÈRE MÉDARD.

Tout ça ne s'appelle pas des crimes.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous le garderiez donc, vous, à ma place?

MÈRE MÉDARD.

Je suis trop vieille pour savoir ce que je ferais; mais il a cinq pieds huit pouces.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Allons, voisine, voilà que vous allez croire comme les autres.

MÈRE MÉDARD.

Enfin il lesa.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Qu'est-ce que ça fait?

MÈRE MÉDARD.

Vous ne pouvez pas dire non plus que ce ne soit pas un honnête homme.

Digitized by Google

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il ne fait que son devoir.

MÈRE MÉDARD.

Comme vous y allez! peste, un homme de cinq pieds huit pouces qui fait son devoir, voilà deux belles qualités.

MAÎTRESSE GIRAUD.

S'il n'était pas aussi menteur qu'il l'est, je crois que je lui pardonnerais tout le reste; mais il ne peut pas dire deux mots de vérité.

MÈRE MÉDARD.

C'est tout simple. Il fait des sottises, il vous craint; il ment.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il me craint?

MÈRE MÉDARD.

Oui, il vous craint parce qu'il vous aime.

MAÎTRESSE GIRAUD.

En effet, c'est un gaillard bien sensible!

MÈRE MÉDARD.

Il l'est à sa manière. Il n'en est pas moins vrai que depuis hier je l'ai vu deux fois, il m'a paru tout changé.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il était ici mieux qu'il ne sera dans aucune ferme, bien sûr.

MÈRE MÉDARD.

Vous êtes veuve; vous pouvez lui donner tant de douceurs!

MAÎTRESSE GIRAUD.

Pour un homme qui se conduirait comme il faut ce serait si naturel.

MÈRE MÉDARD.

Pourquoi au juste le renvoyez-vous?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Parce que voilà cent fois qu'il me promet de se corriger,

Digitized by Google

et qu'il a encore dépensé dix écus ce mois-ci sans vouloir me dire à quoi. Comment ça finira-t-il ? car enfin il n'aura pas toujours dix écus à dépenser dans un mois.

MÈRE MÉDARD.

Alors il ne les dépensera plus. Jusqu'ici c'est de son argent.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il fera donc des dettes.

MÈRE MÉDADR.

Il s'arrangera. Du temps que j'étais meunière, j'avais aussi un garçon qui était un panier percé; tant qu'il ne m'a pas fait de tort, je n'ai rien dit. Vous avez trois autres valets de ferme, savez-vous seulement s'ils ne sont pas dans le même cas ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

C'est toujours bien dur, ma voisine, après toutes les attentions que j'ai eues pour cet homme-là. Il ne savait où donner de la tête quand je l'ai pris. Dans les fermes on n'aime pas à employer des militaires, surtout au moment qu'ils sortent du régiment; ça a perdu l'habitude du travail, on ne sait pas s'ils pourront jamais s'y remettre. Qui est-ce qui a la patience d'attendre ? Personne. Je l'ai pourtant eue, moi, cette patience-là; voyez comme j'en suis récompensée.

MÈRE MÉDARD.

Je vous ai connu des querelleurs, je vous ai connu des fripons, il n'est ni l'un ni l'autre.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Fripon, je ne dis pas, mais pour querelleur, il ne faudrait pas lui chercher noise. Un jour que j'allais à la ville avec lui, il s'est emporté contre un roulier; si je n'avais pas été là, il le tuait sur la place.

MÈRE MÉDARD.

Vous le garderez, je vois d'ici que vous le garderez.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous voyez mal, mère Médard. Je lui rends justice; mais

Digitized by Google

je n'en veux plus. Il me tourmente trop; il me donne trop de chagrin. J'ai d'autres choses à faire que de penser continuellement à un garçon de ferme. Qu'il devienne ce qu'il voudra; je veux être tranquille. (*A Pierre, qui entre.*) Qu'est-ce que vous voulez, Pierre?

PIERRE.

Rien, not' maîtresse. Seulement, comme il paraît que M. François va ficher le camp...

MAÎTRESSE GIRAUD.

Pourquoi dites-vous M. François?

PIERRE.

Dame! je dis M. François, parce que... enfin... j'avons toujours dit comme ça.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Après, parlez; voyons, continuez.

PIERRE.

C'est que je lui ai demandé, et il paraît que ça lui est égal que ce soit moi qui le remplace plutôt qu'un autre. Ainsi, not' maîtresse, c'est à vous de voir.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je le remplacerai par qui je voudrai; je n'ai d'ordres à recevoir de personne.

PIERRE.

C'est pas un ordre non plus; c'est la chose de dire.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous, premier garçon de ferme!

PIERRE.

Sans me vanter, j'en vaudrais ben un autre.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous êtes trop brutal avec les chevaux.

PIERRE.

Quand ils me manquent, faut pourtant ben les corriger. C'est çà que M. François y allait aussi de main morte, lui.

Digitized by Google

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je ne vous parle pas de M. François.

PIERRE.

Les chevaux ont tant de malice! Si on ne sait pas s'en faire respecter, on ne peut plus en venir à bout. D'ailleurs gn'y a jamais que moi qui fasse le pansement du matin, et, demandez, tout le monde vous dira que c'est le plus difficile.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ce n'est pas vrai, parce que les mouches piquent moins que dans le reste de la journée. Vous ne dites çà que pour me faire entendre que François se lève tard. Je vous vois venir.

PIERRE.

Ma fine! je n'y pensais seulement pas.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je vous connais.

PIERRE.

Si vous me connaissez, not' maîtresse, vous devez savoir que je ne bois pas au moins, que je ne suis pas dépensier non plus. Tout ce que je gagne, je le mets sur moi ben gentiment. Çà fait de l'honneur dans une ferme.

MAÎTRESSE GIRAUD.

J'ai quelqu'un en vue.

PIERRE.

Ah! c'est autre chose. Si c'est comme ça, prenez que je n'ai rien dit. (*Il sort.*)

MAÎTRESSE GIRAUD.

Quel mauvais caractère que cet animal-là!

MÈRE MÉDARD.

Pas du tout. Il sait que vous renvoyez François parce qu'il est buveur, paresseux, sans ordre; il n'a pas ces défauts-là, il croit que ça suffit pour le remplacer, c'est un innocent.

Digitized by Google

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il y a des instans, ma voisine, où, si je m'écoutais, je crois en vérité que j'enverrais la ferme à tous les diables. A la mort de mon mari, c'est une grande sottise que j'ai faite de continuer le bail. J'aimerais mieux une maisonnette grande comme la main, avec un petit jardin que je cultiverais moi-même, que tout cet attirail de garçons, qui ne valent pas mieux les uns qne les autres.

MÈRE MÉDARD, *riant.*

Les garçons, les garçons vous donnent bien du tintoin, à ce qu'il paraît. Eh bien! voisine, malgré tous vos dépits, je ne vous plains pas. Tâchez de deviner pourquoi. Au revoir. (*Elle sort.*)

MAÎTRESSE GIRAUD, *seule.*

Elle ne me plaint pas! qui est-ce qui la prie de me plaindre? Cependant, quand je vais me trouver seule dans cette ferme, je ne vois pas que je serai si heureuse. Je ne peux pas le garder; rien ne lui fait, ni les conseils, ni les reproches, ni la bonne volonté qu'on a pour lui. Il est d'une si grande insouciance!... Insouciance! Si c'est vrai, comme on le dit, qu'il en conte à toutes les filles.... Je voudrais en être bien sûre; je paierais je ne sais quoi pour ça. D'un autre côté, j'étais accoutumée depuis si long-temps à le voir aller et venir, à lui donner des ordres, à lui parler de toutes sortes de choses... Il aimait à causer avec moi; c'était visible. Il est gai; il n'est pas méchant. Pour moi, en personne, je n'ai rien à lui reprocher. Je le gronde quelquefois, ce pauvre garçon, que j'en ai honte moi-même; il m'écoute sans souffler le mot. Un grand diable comme ça! Enfin, il avait cet héritage; il pouvait le garder, le dépenser sans me rien dire; non, il me l'a apporté tout de suite. Il se craint lui-même. Si on pouvait être sûr qu'il se corrigera, ce serait une bonne action à faire cependant que de le retirer du désordre. Il n'y a que moi qui puisse essayer ça. Quand nous nous serons quittés, je

Digitized by Google

ne devine pas ce qu'il pourra devenir. Ça fait trembler. Ah! mon Dieu! le v'là.

(François s'avance lentement, les yeux fixés sur la maîtresse Giraud.)

FRANÇOIS.

Eh bien! maîtresse, ça tient-il toujours!

MAÎTRESSE GIRAUD.

Toujours.

FRANÇOIS.

Vous n'avez pas fait d'autres réflexions?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je vous ai dit que pour cette fois c'était très-sérieux.

FRANÇOIS.

Ainsi il n'y a plus d'espoir.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Non.

FRANÇOIS.

C'est dommage.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je crois effectivement que ça vous fait bien de la peine.

FRANÇOIS.

Oui, ça me fait de la peine. Mais enfin si c'est votre dernier mot....

MAÎTRESSE GIRAUD.

Malgré toute l'envie qu'on en aurait, il est impossible de rien faire de vous; vous le voyez vous-même. Quel air ça a-t-il dans cette ferme, quand il est clair comme le jour que je vous passe cent fois plus qu'il ne faudrait pour en faire renvoyer un autre?

FRANÇOIS.

C'est les mauvaises connaissances; il y a trop de mauvaises connaissances.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je le crois bien; vous les choisissez exprès.

FRANÇOIS, *souriant.*

Non, c'est qu'elles sont plus gaies que les autres. Mais

Digitized by Google

c'est égal, je ne veux plus en avoir; ils me mangent tout.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je suis lasse de vous entendre toujours répéter la même chose.

FRANÇOIS.

Vous ne savez pas comment tout ça se fait. On rencontre un ami; il dit : « Ah! v'là François; il va me payer à boire. » On n'ose pas dire : « Je ne veux pas. » Quand il a bu, il dit : « T'es un brave, toi, François, prête-moi donc cent sous. » Je ne suis pas content; mais que faire? On aurait l'air de ne pas avoir cent sous.

MAÎTRESSE GIRAUD.

La belle raison pour un homme de votre âge!

FRANÇOIS.

C'est comme ça.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Comment ferez-vous quand vous n'aurez plus rien?

FRANÇOIS.

Ah! mais dame....

MAÎTRESSE GIRAUD.

Voilà ce qu'il y a de désolant.

FRANÇOIS.

Je ne sais pas pourquoi ça vous fait plus de peine qu'à moi. N'y prenez pas garde.

MAÎTRESSE GIRAUD.

N'y prenez pas garde! Comme s'il était possible de voir quelqu'un qui se perd à plaisir sans que ça fasse du chagrin.

FRANÇOIS.

Pauvre petite mère! je ne vous accuse pas non plus; il n'y a pas de votre faute, bien au contraire. M'en avez-vous dit! Mais il ne faut pas vous rendre malade. Est-ce que je le mérite.

Digitized by Google

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ne dites donc pas qu'il ne faut pas se rendre malade. On n'est pas maîtresse de ça? Si vous aviez jamais aimé seulement le quart de....

FRANÇOIS.

Je ne dis rien, moi, mais je sais bien que depuis deux jours je ne suis pas non plus trop à mon aise.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ça devrait pourtant te faire réfléchir, François. Tu serais si heureux si tu voulais.

FRANÇOIS.

Il est sûr que je ne retrouverai jamais ce que je perds.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Et pour qui le perds-tu? là, je te le demande; pour des misérables qui ne te regarderont pas, du moment que tu n'auras plus rien à leur donner.

FRANÇOIS.

Ce n'est pas faux ce que vous dites-là.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il ne te reste que cent quatre-vingts francs sur ton héritage.

FRANÇOIS.

Quoi! encore tant que ça!

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ça te mènera loin. Il n'y aura pas là de quoi épouser toutes les filles à qui tu promets le mariage.

FRANÇOIS, *un peu déconcerté.*

Je promets le mariage! Qui est-ce qui vous a fait de si beaux contes?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Est-ce vrai, oui ou non?

FRANÇOIS.

Ah! je promets le mariage.

Digitized by Google

MAÎTRESSE GIRAUD.

Puisque je le sais, conviens-en du moins. Tu vois bien, tu ne veux pas me répondre.

FRANÇOIS.

Il paraît que vous connaissez des gens qui sont bien aimables pour moi.

MAÎTRESSE GIRAUD.

As-tu promis le mariage ou ne l'as-tu pas promis?

FRANÇOIS.

A qui est-ce que j'ai promis le mariage?

MAÎTRESSE GIRAUD.

A Thérèse Blondel, par exemple.

FRANÇOIS.

Si je savais ceux qui vous ont dit...

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il ne s'agit pas de savoir ceux qui m'ont dit: ont-ils fait un mensonge?

FRANÇOIS.

Comment voulez-vous qu'on puisse garder votre amitié si vous écoutez tout le monde?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu ne réponds pas. C'est toujours ta même manière de rompre les chiens. Tu voudrais faire une querelle aux autres, et tu ne veux pas me répondre à moi. Voyons, parle, puisque je le sais; avoue donc quelque chose une fois dans ta vie. Je ne te dirai rien; je serai contente. Tiens, François, c'est ton entêtement qui me fait plus de peine que tous tes autres défauts.

FRANÇOIS.

Il n'y a pas d'entêtement. Que voulez-vous que je vous dise?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu avoues donc?

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Puisque vous le savez.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Eh bien ! voilà au moins quelque chose ; voilà de la franchise. Puisque tu es en train, qu'est-ce que tu disais l'autre soir à Catherine Perrot, au tournant du bois de la Roche ?

FRANÇOIS.

Vous m'avez vu ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Oui, je t'ai vu.

FRANÇOIS.

Je lui disais des bêtises, quoi ! comme on en dit à toutes les filles.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu lui promettais peut-être aussi le mariage ?

FRANÇOIS.

C'est bien possible ; je ne me le rappelle pas. Il faut toujours leur promettre quelque chose. Mais si c'est ça qui vous chagrine, la vérité, que je puis jurer devant Dieu, c'est que je ne suis amoureux de personne.

MAÎTRESSE GIRAUD, *d'un ton de reproche.*

Comme tu dis ça à pleine voix.

FRANÇOIS, *lui prenant les mains.*

Ah ! pauvre petite mère ! vous comprenez bien.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je ne comprends que trop.

FRANÇOIS.

Si je ne vous aimais pas, je serais déjà parti. Qu'est-ce qui me retiendrait ? Est-ce que je souffrirais qu'un autre me parle comme vous me parlez, me gronde comme vous me grondez ? Je ne sais pas si je le supporterais de ma mère. Mais vous, c'est vous ; j'y suis accoutumé ; ça ne me fait rien.

Digitized by Google

MAÎTRESSE GIRAUD.

A la bonne heure. Tu ne m'avais jamais rien dit comme ça.

FRANÇOIS.

Parce que je ne suis pas un flatteur, moi; je ne sais pas faire d'embarras. Quand il n'y aurait que cette ferme, qui était comme ma maison, où j'étais choyé comme un prince, où, quand je n'avais pas fait trop de sottises, je trouvais toujours bon visage, comment voulez-vous que je ne la regrette pas? Je n'ai jamais été aussi heureux qu'ici; je ne le serai jamais autant, parbleu! Je le sais bien; mais c'est ma faute; je ne puis pas me plaindre.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Si tu ne t'en allais pas encore?

FRANÇOIS.

Comme vous voudrez.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu serais bien content?

FRANÇOIS.

Ça ne se demande pas.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Me promettrais-tu au moins de faire ton possible pour être plus sage?

FRANÇOIS.

Je vous ai promis tant de fois!

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je ne sais pas; mais j'ai meilleure espérance.

FRANÇOIS.

Essayez encore. Qui sait?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Quand tu voudras boire, je te donnerai du vin; il sera meilleur que celui de tes cabarets, et tu n'en auras du moins que ce qu'il te faudra.

FRANÇOIS.

Qu'elle est gentille! Elle croit que c'est la même chose.

Digitized by Google

Tant que je le pourrai, je ferai tout ce vous voudrez ; je ne peux pas mieux dire.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Et puis mon petit François, à cause des autres, tâche aussi d'être plus matinal.

FRANÇOIS.

Je tâcherai; mais je suis diantrement dormeur.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vois pourtant, quand on y met de la franchise, comme tout devient facile. Ne mens plus. A quoi que ça sert? Tout ce que tu me diras, je te le pardonnerai; mais il faut me le dire.

FRANÇOIS.

C'est le plus gênant; un homme fait tant de choses!

MAÎTRESSE GIRAUD.

Puisque tu seras sûr de ne pas être grondé.

FRANÇOIS.

Pas trop sûr.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Veux-tu que je te le signe tout à l'heure ?

FRANÇOIS.

Les signatures, ça ne sert de rien. Si j'avais fait une bonne farce, et que je vienne vous la conter, mon papier à la main, je voudrais bien vous voir.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu as tort, François; je ne te dirais rien.

FRANÇOIS.

Alors, autant que je ne vous dise rien non plus, moi; ça reviendra au même.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je sais bien à peu près ce que tu peux faire.

FRANÇOIS.

Je suis bamboocheur, voilà tout.

Digitized by Google

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu l'as été, François, mais tu ne le seras plus.

FRANÇOIS.

Tant mieux.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Quel est le militaire qui n'a pas fait des siennes.

FRANÇOIS.

N'est-ce pas donc?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il faut bien que jeunesse se passe

FRANÇOIS.

Si j'osais, je vous embrasserais.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Cajoleur!

FRANÇOIS.

Non, ma foi! je ne cajole pas. Voulez-vous que je vous embrasse?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Pas comme cela tout de suite; je veux encore attendre.

FRANÇOIS.

Vous avez tort; ça nous remettrait tout-à-fait comme il faut.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Oui, je t'en souhaite! Nous ne sommes pas plus tôt tout-à-fait comme il faut, que tu recommences.

FRANÇOIS.

C'est vous qui allez recommencer.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Non, non, mon François, n'aie pas peur.

FRANÇOIS.

Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous embrasse?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Songe donc qu'il n'y a qu'un instant nous étions au moment de nous quitter.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Puisque cet instant-là est passé.

MAÎTRESSE GIRAUD.

C'est égal.

FRANÇOIS.

Je le vois, vous me gardez encore rancune.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Rancune! joliment Si tu pouvais lire dans mon cœur!... Que je suis faible! et pour qui! Pour un méchant garnement qui ne mérite pas la moitié de l'attachement qu'on a pour lui.

FRANÇOIS.

Trouvez-en beaucoup de méchans garnemens comme moi qui seraient tout prêts à se jeter au feu pour vous.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ça m'avancerait bien! Ne te jette pas au feu, conduis-toi seulement comme tu dois le faire.

FRANÇOIS.

C'est convenu. J'ai envie de prendre votre bouquet.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu es impatientant, pour toujours rire. Prends-le, et finis-en.

FRANÇOIS, *lui prenant son bouquet.*

Pour le coup, je puis vous embrasser. (*Il l'embrasse.*) Pauvre petite mère!... Ah ça! voilà l'heure de mes chevaux, il n'y a pas à dire, il faut que je m'en aille.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ils attendront un peu; j'ai encore à te parler.

FRANÇOIS.

Je reviendrai; je reviendrai.

(*Il sort*).

MAÎTRESSE GIRAUD *seule.*

Certainement on ne peut pas dire que ce ne soit pas là le fond d'un bien honnête garçon. Il est plus content de

Digitized by Google

rester qu'il ne veut le laisser voir. Il est si glorieux! Ce n'est pas un défaut dans un homme; ça montre du cœur. Cette idée de prendre mon bouquet et de vouloir m'embrasser! mais il garde ça pour lui; jamais je ne le saurai positivement. (*Elle rit.*) C'est un scélérat. Connaît-il les femmes!

(*La mère Médard entre.*)

MÈRE MÉDARD.

C'est encore moi, maîtresse Giraud. Eh bien! ce François, le garde-t-on, ou ne le garde-t-on pas?

MAÎTRESSE GIRAUD, *négligemment.*

Définitivement, je crois que je le garde, mère Médard.

MÈRE MÉDARD.

Allons donc, dites-nous donc ça. La maîtresse Cloquet en avait comme envie.

MAÎTRESSE GIRAUD.

La maîtresse Cloquet! il resterait long-temps chez elle, Il faut nourrir son monde quand on veut avoir de bons sujets.

MÈRE MÉDARD.

Je n'entre pas là-dedans.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Non, non, mère Médard, un homme qu'on a eu huit mois chez soi, on a beau le renvoyer, on aime encore à savoir qu'il sera bien là où il ira. Pardine! je crois de reste que la maîtresse Cloquet serait terriblement fière d'avoir un valet de ferme de cette tournure-là; j'en suis fachée pour elle, il faudra qu'elle s'en passe. C'est un homme entendu, un fin laboureur, bien meilleur fermier que ne l'a jamais été mon défunt; je ne suis pas assez sotte puor le laisser aller autre part.

MÈRE MÉDARD.

C'est ce que je vous disais.

MAÎTRESSE GIRAUD.

D'ailleurs nous nous sommes expliqués; il convient qu'il

Digitized by Google

a été jeune; mais c'est fini, bien fini; j'en répondrais à présent comme de moi-même; on ne se trompe pas là-dessus.

MÈRE MÉDARD.

Jamais.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Qu'est-ce qu'il me faut? Quelqu'un qui fasse aller ma ferme. J'ai ce quelqu'un-là et je m'en déferais! Il a été un peu dépensier; c'est-il une raison? Ah! mon Dieu! François chez la maîtresse Cloquet! Ça ne tombe pas sous le sens.

MÈRE MÉDARD.

De sorte qu'il vous a demandé pardon?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il me l'a demandé sans me le demander, mais c'était encore mieux. Je suis fâchée que vous ne l'ayez pas entendu. Un homme qui a été militaire, ça ne peut pas s'y prendre comme un paysan, vous comprenez bien.

MÈRE MÉDARD.

Ça fait une grande différence.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la maîtresse Cloquet peut aller chercher ailleurs. Cette vieille folle!

MÈRE MÉDARD.

On n'est pas folle pour avoir besoin d'un garçon de ferme.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous êtes trop bonne, vous, mère Médard; vous ne voyez pas qu'elle aurait été enchantée de me jouer ce tour-là. Mais elle se trompait; François n'aurait pas été chez elle. On n'a pas François parce qu'on le veut; François n'est pas embarrassé de lui; François sait bien qu'il peut choisir. S'il avait tant de chagrin de quitter d'ici, ce n'était pas de peur de ne pas savoir ce qu'il deviendrait; mais il y a des endroits où on se trouve bien.

Digitized by Google

MÈRE MÉDARD *avec gaieté.*

Des fermières qui plaisent plus que d'autres.

MAÎTRESSE GIRAUD.

C'est tout simple.

MÈRE MÉDARD.

Mais sans doute. Adieu, voisine; j'aime mieux vous voir comme ça que comme vous étiez tantôt.

(*Elle sort.*)

MAÎTRESSE GIRAUD.

Demandez-moi un peu, cette maîtresse Cloquet! Est-ce traître? A présent que je sais ça, François mettrait le feu à la ferme que je ne le laisserais pas s'en aller. Je déteste trop les fermières qui cherchent à enlever les garçons des autres. J'ai eu tort aussi de me plaindre de lui; je ne devais en parler à personne. Voilà ce qui les encourage toutes à vouloir me l'ôter. C'est une leçon. (*A François qui entre.*) Arrive donc, François, arrive donc.

FRANÇOIS *accourant.*

J'arriverai tant que vous voudrez. Je suis si content! Rien ne m'ennuie comme le chagrin.

MAÎTRESSE GIRAUD *après l'avoir regardé quelque temps.*

Tu serais bien étonné si je te disais quelque chose.

FRANÇOIS.

Il faut savoir quoi.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Mais non; c'est trop tôt.

FRANÇOIS.

Toujours des méfiances!

MAÎTRESSE GIRAUD.

C'est peut-être une si grande folie.

FRANÇOIS.

Ça m'ira d'autant mieux.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Si je t'épousais?

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Moi !

MAÎTRESSE GIRAUD.

Oui. Ça te ferait-il plaisir ?

FRANÇOIS.

J'ai peur que vous ne me fassiez des reproches un jour.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Voilà comme tu réponds ? Si je n'ai pas peur, moi.

FRANÇOIS.

Mon père m'a toujours dit que je ne serais raisonnable qu'à trente ans. Je les aurai le 12 juillet de l'année prochaine.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Et tu voudrais attendre ?

FRANÇOIS.

Qu'en pensez-vous ? Ça ne serait-il pas plus sûr ? Je ne crains rien tant que de passer pour un trompeur.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu ne le seras pas, François, tu ne le seras pas, c'est moi qui t'en réponds.

FRANÇOIS.

En vérité ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je ne t'ai jamais connu comme aujourd'hui. Tu as un cœur parfait.

FRANÇOIS.

Je suis bon enfant.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu seras un excellent mari.

FRANÇOIS *la prenant à bras le corps.*

Oh ! quant à ça.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ce n'est pas comme tu l'entends, François.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Pourtant, petite mère...

MAÎTRESSE GIRAUD.

Non, François. Si tu ne devais être bon mari que comme tu l'as dans l'idée, je n'aurais seulement pas pensé à toi. Tu seras bon mari parce que tu as jeté ton feu; que te voilà raisonnable, que je n'ai plus de craintes à avoir.

FRANÇOIS.

Quand je disais que je me corrigerais. Vous voyez bien; ça m'arrive au moment que je m'y attendais le moins.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Toi, François, tu serais incapable de rendre une femme malheureuse. Mais bien convenu que tu ne parleras plus aux filles; c'est fini à présent.

FRANÇOIS.

Une fois marié, qu'est-ce que je pourrais leur dire? D'ailleurs, un fermier! Ce sera gentil tout de même que tu sois ma petite femme; je n'en serai pas fâché parce que je pourrai me lever à l'heure que je voudrai. Quand nous marions-nous?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu as tes papiers?

FRANÇOIS.

Ah! mon Dieu, rien ne nous arrête.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Remercie-moi donc au moins.

FRANÇOIS *avec malice.*

Faut-il vraiment que je te remercie? (*Il l'embrasse.*) Tiens, voilà ton remerciement. Mais nous ferons une noce; une belle noce. Il n'y a pas à dire; je ne veux pas avoir l'air de nous cacher.

MAÎTRESSE GIRAUD.

De quoi donc nous cacher? Ah! n'aie pas peur. Je voudrais bien savoir où sont les fermiers de ce pays-ci qui ont

Digitized by Google

meilleure mine que toi. Va, va, je n'ai pas envie de faire les choses à la sourdine. Certainement que nous aurons une noce, et je cours de ce pas chez monsieur le curé afin qu'il nous mène ça bon train. Au revoir, mon homme.

(*Elle sort.*)

FRANÇOIS *seul.*

Ce matin je n'étais bon qu'à pendre, elle m'épouse ce soir. Il n'y a rien comme une tête de femme. Enfin, si ça l'arrange.

THÉODORE LECLERCQ.

Digitized by Google

L'ANNEAU D'ÉBÈNE.

Moult serait bone vie
De bien amer
Cele qui ne vousist *fauser*.

GODIER DE RAINS.

Henri III fut un moment l'idole de la France. L'histoire de son règne annonçait un roman de chevalerie. Il eut besoin de dissiper bien des illusions avant que Paris, passant de la louange à la satire, fit éclater cette insurrection de *pasquils* qui transformaient les murs de la ville, où d'invisibles mains les écrivaient, en des milliers d'échos de la colère publique.

Ces *pasquils* semblaient le chercher de préférence dans les solennités bigotes où, marchant pieds nus, un chapelet de têtes de morts à la main, et portant les livrées de la pénitence, il conduisait lui-même de longues processions, sortes de mascarades religieuses qui lui permettaient de courir les rues et de prolonger, à l'aide d'un pieux prétexte, les courtes folies d'un carnaval déhonté.

Mais comme ce n'est pas le Henri des *pasquils* que je veux peindre, comme je n'ai nul désir de mettre dans ma prose le fiel des vers de ce temps-là, je livre à d'autres un passé qui, à l'époque que je vais décrire, était encore un avenir, et je m'en tiens au Henri jeune, vaillant, gracieux, aimé des belles, à ce Henri paré des couleurs de sa dame, au milieu des jeux d'une cavalcade guerrière, lorsqu'il franchissait la lice ouverte à tous les preux. Là du moins, au lieu de vers caustiques, les trophées d'un tournoi n'offraient à ses yeux charmés que des écussons où son chiffre, parmi les fleurs, brillait entre deux mots sacrés : La gloire et l'amour.

Digitized by Google

Ces tournois belliqueux, ces joutes chevaleresques, il les aimait autant que les combats. Marguerite lui préparait l'une de ces fêtes sous les ombrages de Fontainebleau, palais où il avait reçu le jour, où, pour varier ses plaisirs en changeant de scène et de lieu, il venait d'accourir avec les mois rians qui précèdent l'été.

Henri portait depuis peu dans tous ses traits l'empreinte de profonds soucis, mais non pas de ces soucis austères, fruits cuisans de la royauté. Leur cause véritable n'était point ignorée à la cour. Les ambassadeurs en avaient même écrit à leur cabinet comme d'une affaire d'état. C'en était une en effet. Il s'agissait d'une querelle survenue entre deux puissances, le roi et sa maîtresse.

Le jour de la fête arriva, mais sombre et voilé de nuages; vrai jour de tristesse et non pas de joyeux plaisirs, Bientôt on n'eut plus d'autre clarté que celle des éclairs, d'autre bruit que celui du tonnerre, car la nature était muette de frayeur. Il fallut ajourner la fête. Marguerite devint aussi triste que le temps. L'ennui la gagna; elle voulut le fuir auprès de son frère, mais Henri s'était renfermé dans son cabinet. Elle s'informa s'il était avec ses ministres, on lui répondit qu'il ne les avait point mandés. Elle hasarda une autre question, on l'assura que la réconciliation n'était point encore faite. La curiosité de Marguerite s'en accrut. Pour la satisfaire elle entra : c'était le meilleur moyen. Une sœur peut franchir le seuil où s'arrêtent princes, ducs et barons. Elle aperçut son frère debout près d'une croisée contre laquelle battait la pluie. Avec l'un des diamans, parure de ses doigts, il écrivait sur les vitreaux de cette croisée. Deux petits chiens damerets étaient ses seuls compagnons; pour le moment c'était là toute sa cour. Au bruit des pas de Marguerite, Henri, un peu confus, laissa tomber précipitamment le rideau de soie qu'il tenait levé.

« Quelle est cette trahison, mon seigneur maître, dit Marguerite; pourquoi me cacher ce que vous étiez à regarder? Ne puis-je pas le voir aussi? — C'est effectivement

Digitized by Google

une trahison, sœur de Valois, dit Henri; je la dérobe à vous comme à tout autre. »

Elle insista; de son côté, le roi mit quelque persistance dans son refus; une altercation vive, gaie, amicale, fut aussitôt engagée; victoire demeura à Marguerite; il fallut bien que Henri, chevalier auprès de toutes les dames, sa sœur assurément n'étant point exceptée, cédât, et de plus avec bonne grâce. Il s'éloigna de la croisée, s'assit dans un large fauteuil de chêne, laissant Marguerite, maîtresse du terrain conquis, lever à son tour le rideau. Un rire malicieux brillait dans les yeux de la sœur; le frère, au contraire, prit un air sérieux et mélancolique.

« Qu'est ceci? s'écria Marguerite à l'aspect de quelques vers gravés par la main de Henri; je ne vous savais pas poète, cher sire; mais il paraît que dans votre cœur brûle la noble envie d'imiter en tout notre royal aïeul, de si glorieuse mémoire; comme à lui également les vitraux vous servent de tablettes; voyons. Eh! mais c'est un crime de lèse-majesté contre les dames! »

Elle se mit à lire les vers que voici :

Mignonnes à l'œil doux, point ne manquez d'appas;
Le clairon des tournois le proclame à voix haute.
Mais ces biens vous gâtez par une seule faute :
Vous faites des sermens et ne les tenez pas.

« Voilà de félonnes paroles; mais il suffirait d'une légère variante pour rendre le quatrain et plus juste et plus piquant. Ecoutez, noble sire de Valois. »

Et elle écrivit au-dessous :

Mignonnes, quand on vient encenser vos appas,
Défiez-vous d'un sexe à la parole haute;
Pour lui c'est badinage, et jamais une faute,
De faire des sermens qu'il ne vous tiendra pas.

« Je regrette que la croisée ne soit pas d'une grande dimension, pour contenir vingt histoires au moins sur l'inconstance des hommes qui toutes soutiendraient, par des faits irrécusables, la vérité de mon dire poétique. — Je conçois, ma sœur, qu'il en faille vingt en preuve de notre

Digitized by Google

inconstance; pour moi, je serais convaincu de la fidélité des femmes si vous aviez un seul exemple à me produire. Mais laissez-moi là, sœur de Valois; j'ai l'esprit sombre; cessons de parler, je vous prie, et de constance et d'infidélité, ce sont sujets de trop longue haleine. — Non, non, on n'accuse pas ainsi mon sexe d'être d'une nature tant soit peu ondoyante sans que je le défende; je suis comprise aussi dans le quatrain, car il est universel. Ça, de bonne foi, et boutade poétique à part, votre majesté pourrait-elle me citer l'inconstance bien réelle d'une seule dame, j'entends d'une dame vraiment noble et d'une renommée digne de son nom? — Pas même Éléonore de Montcabel! dit le roi. »

C'était réveiller un souvenir bien douloureux pour Marguerite. Éléonore avait été élevée dans sa propre maison. C'était le plus belle et la plus vertueuse de ses filles d'honneur; celle sur qui elle comptait le plus. Avant de s'unir au sire de Montcabel, Éléonore était depuis long-temps la mieux aimée de ce chevalier. Leurs noces se célébrèrent avec de grandes joies, mais la fortune fut pour eux plus cruelle que l'amour. Un an après on accusa le jeune époux d'avoir traîtreusement livré à des rebelles une forteresse mise sous la garde de son épée et de sa foi. Il encourut une condamnation terrible. C'est pour jamais que sa liberté, ce premier des biens, devait lui être ravie. Éléonore se montra inconsolable; elle visitait souvent le donjon crénelé où son mari languissait captif; et, forcée quelquefois de paraître à la cour, elle venait y souffrir davantage, tant la trahison de son époux excitait de mépris parmi les courtisans et de colère chez le roi. Tout à coup elle disparut. Un bruit qui en courut ternit sa chaste renommée. D'après ce bruit, elle avait quitté furtivement la France, emportant avec elle ses plus riches joyaux, et galopant en compagnie amoureuse avec son jeune page, Isoël de Rhaboul. Marguerite, profondément blessée de cette aventure, ordonna qu'on se tût, à l'avenir, sur Éléonore, et que le nom même n'en fût jamais prononcé devant elle.

Raillée par son frère, piquée de voir qu'il venait cher-

Digitized by Google

cher ses preuves d'infidélité précisément autour d'elle, parmi ses femmes, dans sa favorite même, Marguerite se crut obligé d'embrasser la cause d'Éléonore. Elle déclara donc qu'elle ne la croyait pas coupable; dans son chaleureux plaidoyer elle alla jusqu'à promettre de fournir dans l'espace d'un mois les témoignages incontestables de son innocence.

« Prenez garde, ma sœur, Isoël le page est un gentil damoisel; il joint à un œil guerrier le sourire de la jeune fille. — Faisons un pari, répliqua Marguerite; si je le perds, je consens à ce que le quatrain incivil soit gravé sur ma tombe et me serve d'épitaphe; si je gagne..... — Si vous gagnez, répondit Henri, je brise les vitraux de la croisée, et mes faveurs pour vous n'auront d'autres limites que vos désirs. J'y engage ma foi royale. »

Ce pari fit grand bruit. Les ménestriers, en veillant avec gentillesse, s'en allèrent le chanter par toute la joyeuse France. Marguerite fit promettre à son de trompe, dans les bourgs et devant la porte des chastels et des chastillons, de magnifiques récompenses à qui lui fournirait quelque indice sur le sort de la fugitive égarée. Soins inutiles : le mois était près d'expirer, et Marguerite n'avait rien appris. Volontiers pour reprendre sa parole et pour annuler le pari elle aurait donné au roi son frère dix de ses bouillantes cavales qui, sous le ciel du Béarn, aimaient à se plonger dans le Gave écumeux.

La veille du jour où devait expirer le délai, on avertit Marguerite que le geôlier de la prison dans laquelle était renfermé le sire de Montcabel demandait à être admis devant elle. Elle le permit. Il apportait un message du chevalier, qui offrait à Marguerite de lui faire gagner son pari si, au nombre des conditions qu'elle serait en droit d'imposer à son royal adversaire, elle voulait mettre la liberté du pauvre captif, et la faveur unique de venir se jeter aux genoux du monarque irrité.

L'allégresse fut grande au cœur de Marguerite; elle promit tout, car Henri s'était engagé d'avance à tout accorder. Quel plus heureux dénouement pouvait-elle espérer?

Digitized by Google

En gagnant son pari, elle satisfaisait son amour-propre, et Marguerite n'était pas de nature si méchante qu'il la fâchât de recueillir une bonne action qu'elle trouvait sur son chemin.

Ce soir-là Henri était d'humeur gracieuse; dès le matin un cavalier avec ses armes toutes dépecées, et courant sur un cheval blanchi d'écume, s'était écrié : Béni soit Dieu! Victoire! Guise, le pilier de l'Église romaine, venait, au prix d'une balafre, de vaincre les Reistres, conduits par Thoré, frère de Montmorency. Ce sont là nouvelles qui font battre le cœur d'un roi de France. Dans les dépêches, pleines du récit des plus beaux faits d'armes, le messager y était désigné comme en ayant eu la plus belle part. Henri, charmé de tant de braverie, le combla de présens, lui fit maintes caresses, et l'appela fine fleur de sa chevalerie, non sans regretter toutefois qu'un vœu secret empêchât le jeune victorieux de lever sa visière et de déclarer son nom; ce vœu, Henri le respecta; qu'il eût été fait à Dieu ou aux dames, auprès d'un tel monarque il était également sacré.

Vers le soir, comme le soleil semblait brûler de ses rayons la croisée sur laquelle était tracé le quatrain peu courtois, Henri, assis dans le même fauteuil d'où il avait accepté la gageure, et ayant auprès de lui la belle Marguerite, les yeux remplis de son triomphe, Henri ordonna que le prisonnier, entouré d'hommes d'armes, fût introduit. Il parut. Son corps, épuisé par les ennuis de la captivité, ne lui permettait plus qu'une marche chancelante; on le soutenait. Arrivé près du roi, il s'agenouilla et découvrit son front. De longs et beaux cheveux d'or tombèrent aussitôt sur ses épaules; de grands yeux bleus se levèrent timidement sur le monarque, qui s'écria à cet aspect : « Il y a de la trahison ici; geôlier, vous jouez votre tête.

— Hélas! cher sire, ne le condamnez pas, dit la voix douce et tremblante d'Éléonore, car c'était elle. Des hommes plus vigilans que lui n'ont pu échapper aux ruses d'une femme. Montcabel, mon époux et mon seigneur,

Digitized by Google

n'était pas coupable du crime pour lequel il a tant souffert. Un seul moyen s'offrait pour le sauver : il s'échappa, caché sous mes vêtemens, ayant pour garde et pour escorte mon jeune page Isoël de Rhaboul; il joignit ainsi Guise et votre armée. Le valeureux chevalier qui ce matin a remis à votre majesté des dépêches, brillants feuillets pour votre histoire; celui que vous avez comblé d'honneurs et de louanges est le sire de Montcabel. Je n'attendais que son retour et ses hauts faits, d'où son innocence devait jaillir, car les traîtres ne sont jamais braves, pour tout avouer à ma maîtresse, votre noble sœur. N'a-t-elle pas gagné son pari, beau sire? et la grâce qu'elle demande..... — Est la grâce du chevalier de Montcabel, dit Marguerite, en fléchissant orgueilleusement le genou devant le roi, qui perdait sa gageure. Mon noble frère, vous devez aujourd'hui pardonner un féal chevalier, et punir un poète bien discourtois. »

Henri, avant de répondre, se leva, et du pommeau de son épée alla briser les vitraux menteurs de la croisée; puis, s'adressant aux deux dames, et les invitant à quitter leur attitude suppliante, il dit à Marguerite :

« Ma sœur, vous avez la main heureuse! » Ensuite, se tournant vers Éléonore, il ajouta : « Noble dame, la plus belle qui soit au firmament, acceptez cet anneau d'ébène, dont je vous gratifie; conservez-le en souvenance de cette aventure et par gracieuseté pour votre roi. Un juif me le donna dans mon royaume de Pologne; il avait appartenu à une jeune veuve qui n'eût pas long-temps à l'être, car elle mourut de douleur sur le tombeau de son mari. Le juif acheta l'anneau comme une curiosité; il sera pour vous un signe de vertu; et de plus, son beau noir faisant ressortir la blancheur de votre main, il vous servira également de parure. »

Un tournoi célébra le triomphe de Marguerite. Henri le voulut ainsi. Vaincu généreux, il se fit héraut de sa propre défaite. Joutes, castilles, pas d'armes, danses de toute espèce, surpassèrent ce qu'on avait vu jusqu'alors. Partout brillaient cuirasses d'acier, riches armoiries, lances, écus,

Digitized by Google

heaumes et pennons. Là se trouvait toute la fleur de la France; car nul chevalier ni écuyer n'avait osé demeurer dans son manoir, au bruit des cors de chasse et des trompettes sonnant haut et clair de réjouissantes fanfares.

La fête dura de longues heures; les écharpes à franges d'or et d'argent ne furent distribuées aux heureux de la journée; les barrières ne s'abaissèrent pour laisser écouler la foule riante et parée qu'au moment où le soleil semble à demi noyé dans les vapeurs du soir. A ce tournoi le sire de Montcabel fit maintes gentilles prouesses. Éléonore y brilla de toute sa beauté; sa pâleur, sa taille, que le chagrin en passant avait maigrie, étaient comme autant de preuves d'une tendresse sans égale, et, par cela même, ajoutaient à ses charmes tout ce qui pouvait leur faire effacer les attraits si vermeils, si enjoués des dames de la cour. Aussi l'hommage de mille regards s'élevait jusqu'à elle; aussi mille bouches disaient tout bas que le malheur même n'est pas sans coquetterie.

Les chroniques du temps, dont l'authenticité est par bonheur souvent douteuse, rapportent que Henri prit plus tard sa revanche envers sa sœur, sans avoir, cependant, fait un nouveau pari. Il se borna à écrire sur les vitraux de la croisée une seconde édition de son quatrain; où, cette fois, il demeura comme un monument historique.

D'après ces chroniques, Éléonore au tant beau visage, et pour laquelle le roi s'était enflammé d'un amour heureux le jour du tournoi, justifia la résurrection des vers qu'elle avait fait effacer. L'anneau d'ébène passa de son doigt à celui d'Isoël de Rhaboul; l'échange n'échappe point au regard jaloux de Henri. Il parait qu'en train de solder les dettes de sa reconnaissance, la consciencieuse Éléonore s'était rappelée que parmi ses créanciers il y avait loyale justice à compter le beau page.

Le poète consola l'amant; c'est aussi une bonne fortune pour un roi qu'un quatrain; Henri fut enchanté de n'avoir pas perdu le sien.

AUMERAT.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

THÉATRE DE L'ODÉON.

LA MARÉCHALE D'ANCRE,

DRAME EN 5 ACTES, PAR M. ALFRED DE VIGNY.

Après bien des essais, bien des paroles, bien des promesses, le drame historique est encore à faire en France. Il faut ajouter cependant que la pièce de M. de Vigny est un pas vers la solution du problème; car si la vérité de l'histoire a dû faire place dans son œuvre aux combinaisons romanesques que lui a enfantées sa fantaisie de poète, au moins a-t-il peint et résumé avec bonheur les mœurs de l'époque. Or, les mœurs et les faits, voilà l'histoire. Le drame historique est donc là pour moitié.

Ceci, du reste, ne soit pas dit en forme de reproches; car s'il est une indépendance que nous soyons disposés à défendre, c'est celle du poète dramatique. A part le droit de faire dormir son auditoire, nous sommes prêts à lui accorder toutes les libertés, toutes les licences, à lui faire aussi bon marché que possible de notre sympathie; mais en voyant dans *Henri III*, M. Alexandre Dumas, en voyant dans *la Maréchale d'Ancre*, M. Alfred de Vigny, s'éprendre d'une donnée historique, l'étudier avec un consciencieux amour, la formuler pour la scène, puis cependant se croire obligés de la frelater de roman pour la mener à bien, nous craindrions que sur l'autorité de ces exemples il ne finît par s'établir comme précédent que les formes historiques prises dans leur grandiose sévérité sont impossibles à la scène, et c'est contre cette doctrine que nous croyons utile de protester.

Digitized by Google

Il y a une raison que l'on a souvent mise en avant dans cette question : cette raison, c'est le public; le public, personnage léger et frivole, qui ne veut pas, dit-on, prêter attention aux graves développemens de l'histoire faite au sérieux; le public, qui aime mieux un conte où l'on rit, un conte où l'on pleure, que la plus belle page de la plus vivante chronique. Cette excuse, on nous permettra de le faire remarquer, n'est rien autre chose qu'un *on dit*, qu'un commérage dont la preuve est encore à faire, aucun essai dans les conditions absolues du drame historique n'ayant été encore essayé.

Soyons vrais cependant et avouons que jusqu'ici, dans ce drame hermaphrodite, où le roman venait en concours avec l'histoire, le public n'a guère porté d'intérêt qu'au roman, et que souvent les développemens historiques ont paru le fatiguer; mais il y a de cette différence bien des explications à donner. D'abord, cette nécessité où se trouvait le poète d'appeler l'intérêt romanesque à son aide indiquant peut-être suffisamment qu'il n'avait pas eu la main heureuse dans le choix de son sujet; toute histoire, en effet, n'est pas dans les conditions de la scène, et quand on vient à bien y regarder, le drame, si on peut le dire, n'est pas toujours en quantité suffisante, même dans les données en apparence les plus complètement saisissantes. Et puis, voyez un peu comme vous procédez! Le public est routinier, le public est enfant; vous avez son éducation à faire; et, à côté des formes nouvelles auxquelles vous voulez le dresser, vous introduisez l'ancienne forme, les vieilles habitudes dramatiques auxquelles il est fait dès long-temps, et vous ne voulez pas qu'il aille à ce qui lui est connu, qu'il se reprenne aux émotions auxquelles il a confiance, parce qu'il les a expérimentées; qu'il préfère cet intérêt romanesque qui va droit au cœur sans passer par l'esprit, à cette nécromancie un peu laborieuse de l'historien qui, pour évoquer les siècles passés, a besoin que les assistans s'unissent dans une attention profonde à son grand œuvre et au travail de sa conjuration. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs, l'instinct de l'unité qui est la

Digitized by Google

conséquence du moi humain et la condition de toute création, est à l'insu des masses au fond de tous leurs jugemens; une fois introduites dans un ordre d'idées, elles ne se révoltent contre aucune des conséquences qui s'en déduisent logiquement. Si dans une donnée, l'émotion doit arriver tard, elles attendent patiemment les développemens qui doivent la préparer; mais s'il leur faut à la fois suivre deux intérêts, sans compter que celui qui leur est le plus familier fera, comme nous le disions, du tort à l'autre, il arrivera que leur attention, leur sympathie, appelées en lieux différens, n'auront plus l'intensité, la patience nécessaire à l'intelligence du spectacle pour lequel elles auront été convoquées. Ceci est une manière de règle de proportion, un calcul mathématique dont l'exactitude ne saurait être disputée.

L'œuvre que nous analysons ici vient en aide à cette observation. Curieux scrutateurs des dispositions du public appelé à la juger, nous avons vu que chaque fois que l'histoire, l'histoire cependant peinte de vives couleurs et avec une belle et savante intuition du siècle, venait à demander audience, le public ne lui prêtait qu'une attention froide, et que tout son intérêt se recueillait pour la donnée romanesque qui marchait de front avec elle. Or comment cela a-t-il pu se faire? Si je regarde bien, si je reprends l'histoire de la catastrophe de la maréchale d'Ancre, je ne puis m'empêcher de la trouver plus émouvante en sa naïveté que le roman passionné dont on l'a compliquée, et cependant c'est l'histoire qui fléchit, qui a tort; c'est le roman qui enlève, qu'on applaudit, et qui fait le succès. C'est que l'histoire n'a point été attaquée franchement; c'est que l'auteur n'a point eu foi en elle; c'est qu'il a mis à côté d'elle une sœur bâtarde, aux allures de laquelle le public était déjà fait, avec laquelle il était déjà en connaissance, qui a attiré à elle tous les regards; c'est qu'en un mot, dans le drame historique il s'est trouvé un drame de passion, et que, logiquement à ses habitudes d'émotion, le spectateur devait être tout préoccupé de celui-ci. Après cela, dans l'espèce, pour parler comme

Digitized by Google

les avocats, il faut ajouter que le roman l'avait belle; car rarement on l'a vu combiné avec un art aussi parfait, présenté dans un si bel arrangement. Assez dramatiques déjà pour aller à l'ame, sous quelques formes qu'elles lui eussent été jetées, les inventions du poète sont ici réalisées dans une forme si avenante, si convenable, si profondément sentie; elles ont été si bien poussées au relief, si vivement colorées, qu'il n'y avait pas de prétention de succès qu'il ne pût fonder sur elles, pas de préoccupation qu'elles ne dussent exciter. Aussi, toutes réserves faites au profit du genre historique, qui ne nous paraît pas avoir cette fois traité avec la religion jalouse qui doit un jour le créer, sommes-nous prêts à ranger l'œuvre de M. de Vigny à un rang distingué entre les plus belles conceptions du génie dramatique contemporain; à constater le beau succès qu'elle a obtenu, comme l'un des plus mérités qui aient été réalisés depuis long-temps : tout ce que promettaient son nom et ses antécédens a été tenu, d'une autre façon peut-être que nous ne nous y attendions à vue du titre, mais d'une façon consciencieuse et éclatante, et de manière à constater hautement un poète dramatique de plus.

HENRI MONNIER.

« En peu de temps, dit Hoffman, dans son conte de » *Salvator Rosa*, la bonne compagnie de Rome dut affluer » au petit théâtre de Nicolo Musso. Il n'était partout ques- » tion que de l'acteur du signor Formica; dans les rues » comme au théâtre, on n'entendait que ces mots : *Oh!* » *Formica! Formica benedetto! Oh! Formicissimo.* » Or ce Formica si bien choyé, si bien venu, si bien fêté du public de Rome, c'était un artiste, un grand nom de la peinture, Salvator Rosa lui-même, qui, n'ayant point assez de la gloire de son pinceau, point assez de la renommée de ses vers, avait voulu goûter des émotions de la scène, et s'était transformé en un admirable *Pasquarello*.

Digitized by Google

Quand pareille fantaisie avait pris au sombre Salvator, au grand peintre d'histoire et de batailles, faut-il s'étonner qu'elle soit venue, de nos jours, au poète de la charge, à Monnier le *caricaturiste*, le Thomas Moore, l'historien populaire des amours des grisettes, le grand dénicheur de types et de ridicules bourgeois? Et puis il faut considérer qu'au temps de Salvator l'art n'était point malade comme après la révolution de juillet. Alors on vivait de son pinceau; mieux que cela, l'on en secouait, que c'était plaisir, des sequins, des ducats, de riches équipages, des pourpoints, des manteaux de satin et des *villa*. Allez voir maintenant, au milieu des dissertations politiques, des discussions sur l'origine des pouvoirs et sur l'infini des budgets; allez voir ce qu'il faut d'industrie à un artiste pour faire une journée honnête, et dites-moi, quand on se sent la vocation d'une autre carrière qui vous fera vivre, qui vous escomptera le talent que vous y déploierez, s'il faut tant marchander avec elle, si l'on a grand tort d'ajourner pour elle ses pinceaux?

D'ailleurs ce n'est pas tout cela. Avez-vous vu, avez-vous entendu Henri Monnier? Non. Eh bien! allez passer une soirée au théâtre de la rue de Chartres, faire connaissance avec M. Prud'homme, expert assermenté près les tribunaux, et avec la mère Pitou, et vous nous direz après si un homme qui était si gros de si vraies, de si comiques créations, qui était en quelque sorte possédé par de si incomparables individualités, pouvait se dispenser, un jour ou un autre, de venir les déposer sur la scène, dans une sorte d'exorcisme public. Nous ne ferons point comme les bons spectateurs de Rome, nous ne crierons pas à travers les rues : *Oh! Moniero! Moniero benedetto! Moniserissimo!* De telles admirations ne vont pas à notre temps, lourdement positif, ni à nos mœurs, engravées de politique, et si rude au pauvre monde artiste; mais s'il est quelque existence, une existence de roi, par exemple, en proie à une cruelle et incurable mélancolie, nous lui conseillerons Monnier comme consolation, comme remède : elle s'en reviendra ayant ri.

Digitized by Google

COURS DE M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Chaque jour nous apprenons l'Allemagne, mine féconde et presque vierge encore; chaque jour nous y révèle de nouveaux trésors, de nouvelles richesses; ce n'est plus le pays sauvage qu'ignora trop long-temps notre nationalité dédaigneuse. Aujourd'hui son ciel froid et brumeux traite d'égal à égal avec le nôtre; Herder a chez nous ses élèves, Goethe et Schiller leurs admirateurs, Mozart et Weber leurs fanatiques : l'Allemagne devient populaire en France. C'était donc satisfaire au besoin de tous les esprits que d'essayer un cours où l'histoire de ses premiers siècles serait largement développée; car une grande nation est comme un grand homme : on aime à la voir naître, à la voir grandir. C'était aussi satisfaire à l'opinion de tous que de permettre cet essai à un homme aux études consciencieuses et philosophiques, en même temps un homme à imagination vive et puissante; car il fallait autre chose qu'un inventaire de peuple, un catalogue de faits. M. Marc Girardin fut appelé; c'était justice; M. Marc Girardin est jeune, mais sa réputation est de vieille date; elle devait le dénoncer au ministre de l'instruction publique.

Lorsque la chaire était vacante, on a pu rappeler ses titres; maintenant qu'il a son public, il est trop tard pour en parler. Vous avez pu l'entendre. Si la plume de l'écrivain ne l'avait déjà doté d'une célébrité précoce, les improvisations de l'orateur la lui auraient justement acquise; pittoresques et méthodiques, profondes et brillantes, claires et précises, nulles autres peut-être n'ont su revêtir de plus de poésie la vérité nue de l'histoire, ou bien saisir la vérité avec plus d'adresse et de force sous la poésie de la fable. Si vous avez assisté avec lui aux premières scènes d'un peuple qui s'élève; si, vous asseyant avec lui sur le berceau de la vieille Germanie, vous l'avez entendu, tour à tour observateur froid et artiste voyageur à travers les siècles, vous dire ses lois et ses institutions, ses coutumes

Digitized by Google

et ses mœurs, ses chants de bardes, son olympe de guerriers, sans doute, vous serez étonnés de lire enfin dans ces ombres épaisses qu'à peine on osait pénétrer. Il faudrait, comme M. Marc Girardin, avoir fait une étude particulière des peuples germaniques et scandinaves pour pouvoir apprécier toutes les connaissances qu'il fallait pour traiter et éclaircir de semblables matières. Les peuples du Nord, peu favorisés par la nature, n'avaient pas trouvé sous leur climat humide et dans leurs marais fangeux cette imagination créatrice qui animait les Grecs sous leur ciel pur. Tout, chez eux, doit se ressentir de leurs mœurs rudes et guerrières : ils n'eurent d'histoire et de poésie que les chants qui célébraient leurs exploits et leurs dieux, et ces chants de bardes, transmis de père en fils et altérés par chaque génération successive, ne purent offrir que des traditions incertaines. Une autre difficulté pour l'historien, c'est que les peuplades du Nord ne sortirent de leur obscurité qu'au temps de la grande émigration pour aller plonger dans les ténèbres les lumières de Rome et de la Grèce. C'est alors que furent détruits tous les documens historiques, et tout ce qui nous reste de la mythologie scandinave est renfermé dans un recueil de chants qui fut fait au sixième siècle, et que l'on connut sous le nom d'*Edda;* il y eut bien une autre *Edda,* rédigée vers le onzième siècle, mais toutes deux sont écrites dans la vieille langue germanique, si différente de celle d'aujourd'hui, qu'un Allemand l'étudie long-temps pour la comprendre. Et pourtant, la clarté, la hardiesse et la profondeur, avec lesquelles M. Saint-Marc Girardin a exposé le système de cosmogonie germanique, prouvent assez qu'il a puisé aux sources. C'est que M. Girardin, avec tous les élémens d'une célébrité facile et rapide, a compris que pour une solide gloire il en fallait de plus âpres et de plus rudes. Il avait une réputation toute faite, un esprit qui captive, une diction qui entraîne; mais avant de briller, il a voulu s'instruire; il a fouillé les vieilles archives; il s'est fait bouquineur de cartulaires et de légendes, et à tout le luxe qu'il avait déjà il a voulu ajouter celui de son érudition.

Digitized by Google

HISTOIRE ROMAINE, PAR M. MICHELET.

On avait autrefois oublié ou calomnié le moyen âge. Si parfois on jetait sur ces longs siècles un regard rapide, c'était pour déclamer d'éloquentes invectives contre ce temps de fanatisme et de barbarie dont les obscures annales étaient toutes parsemées de crimes, comme un blason noir taché de sang. Puis on a tout à coup soupçonné qu'il pourrait bien y avoir quelque intérêt dans l'histoire de l'enfance des nations européennes; on s'est mis à remuer avec ardeur toute cette poussière des vieux âges; on a ressuscité la gloire de nos pères, et le moyen âge, réhabilité, s'est levé tout entier de dessous les dalles des gothiques églises. Alors il a tout envahi : histoire, romans, peinture, poésie. Au milieu de cet engouement, l'histoire ancienne, à son tour mise en oubli, pourrait bien redevenir une nouveauté. Peut-être est-il temps que la réaction commence en sa faveur. On est reposé des Grecs et des Romains; on pressent que si l'on appliquait à leurs annales la nouvelle méthode de critique historique il en résulterait d'intéressantes découvertes; ces vieux peuples nous apparaîtraient plus naïfs et plus vivans. Ils descendraient de leurs piédestaux classiques, et nous aurions sans doute en eux une preuve de plus que rien n'est si nouveau que la vérité. C'est ce que vient de faire avec succès M. Michelet pour l'histoire romaine. Il a reconstruit tout à neuf cet antique édifice. C'est à ne pas le reconnaître.

Au temps des Scipions les Grecs, devenus esclaves de Rome, obligés par droit de conquête d'être poètes, philosophes, d'avoir du génie pour leurs maîtres, se mirent à faire l'histoire de leurs farouches conquérans, l'embellirent à leur manière, l'ornèrent de mille fables surannées empruntées à leurs propres poètes. Ainsi ils firent d'un vieux guerrier sabin, adorateur de la lance, un amant de la nymphe Égérie, un philosophe religieux qui va rêver au bord des fontaines. C'est de là que nous vient cette histoire romaine

Digitized by Google

si solennellement puérile que nous laissions dormir dans nos souvenirs de collége. C'est plaisir de voir comme M. Michelet a renversé ces ingénieuses fictions, ce pompeux enfantillage des historiens grecs.

Son histoire à lui n'est pas comme celle que nous avons lues jusqu'à ce jour, une hymne louangeuse en l'honneur de la liberté romaine, texte éternel des orateurs et des poètes. Il nous la montre vivant à peine un jour entre deux longues périodes, l'une d'oppression sous une aristocratie avare et féroce, l'autre de brigandages et de saturnales dévergondées. Il a d'abord cherché à retrouver au milieu des fables l'histoire probable des cinq premiers siècles de Rome. Les Allemands l'ont servi, mais il a fait, dit-il, souvent bon marché de leurs audacieuses hypothèses. Nous voudrions, pour lui faire en passant ce reproche, que jamais il ne fût tenté de les imiter en se livrant à des explications mystiques, à des rapprochemens trop ingénieux, qui plaisent tant aux écrivains germaniques. Pour les deux derniers siècles de la république, tout était à faire, ajoute-t-il; l'Allemagne ne fournissait aucun secours; « il restait à dire ce qu'on croit savoir et qu'on ignore : quels hommes c'étaient qu'Annibal et César; comment, de Scipion à Marc-Aurèle, Rome a été conquise par la Grèce et l'Orient qu'elle croyait conquérir. Il restait à suivre dans son progrès dévorant, des Gracches à Marius, de Marius à Pompée et Cicéron, la puissance de l'ordre équestre, de cette aristocratie usurière qui dépeupla l'Italie, et peu à peu les provinces, envahissant toutes les terres, les faisant cultiver par des esclaves, ou les laissant en pâturages. »

L'auteur a donné à son récit une unité dramatique et philosophique à la fois; c'est un système complet d'histoire et en même temps une tragique épopée d'un intérêt toujours palpitant.

Ce livre fera méditer les savans, et sera pour les gens du monde une bonne fortune; ils y trouveront beaucoup de science résumée en deux volumes; toutes les idées anciennes renversées avec une verve de hardiesse qui semble celle du paradoxe, et n'est que le dogmatisme de

Digitized by Google

la vérité. Mais ce qui nous a frappés surtout, c'est l'étrange curiosité, l'émotion toujours croissante avec lesquelles on dévore comme un roman cette histoire si nouvelle en racontant des faits que tout le monde croit connaître, si dramatique en paraissant tout entière dominée par l'esprit philosophique. Le style en est rapide et passionné, mais sombre et triste comme la vérité; car il y a partout du sang dans cette histoire : on la lit avec le même sentiment d'horreur, et la même avidité haletante avec laquelle les Romains contemplaient leurs combats de gladiateurs.

Louer le style d'un écrivain à cette époque de dévergondage où il n'y a plus de style paraîtra presque un anachronisme; mais nous avons besoin d'exprimer notre admiration pour cette prose si colorée, si étincelante de sève et de vie, où la pensée apparaît toujours en relief, nette, colorée et saisissante comme le drame. Et c'est à vrai dire une suite de drames merveilleux, que cette longue galerie de noms célèbres qui viennent tour à tour, non pas poser devant le lecteur avec une froide exactitude, mais apparaître et vivre devant lui avec leur individualité ardente et passionnée; bien des noms, il est vrai, perdent à ce terrible scrutin leurs gloires de tradition et leur réputation de collége. Mais dans ce siècle iconoclaste, où l'on a déjà vu tomber tant de gloires contemporaines, c'est presque une consolation de voir l'histoire faire aussi justice des réputations usurpées, et *dénicher les saints* de l'antiquité, comme nous avons si bien fait des nôtres.

LE MONDE NOUVEAU (1).

Vous avez lu *la Fin du monde;* vous vous rappelez avoir assisté à la grande débâcle de l'espèce humaine, abandon-

(1) Un volume in-8. Chez Eugène Renduel.

Digitized by Google

née du ciel, heurtée par une comète, et engloutie par la mer. Les temps étaient durs, mais la vie est douce. Rassurez-vous donc; voilà la société ressuscitée, refaite à neuf; voilà le monde nouveau, les choses n'y vont pas mieux que dans l'ancien, mais vous y gagnez peut-être un bon livre, et c'est quelque chose par le temps qui court. Il y a de l'esprit dans ce livre, toujours gai, souvent méchant, parfois incisif; de l'esprit de salon et de causerie; puis il y a quelque chose de plus. Accuser ces trois cents pages de frivolité, ce serait juger l'homme d'après l'habit, M. Rey-Dusseuil le dit lui-même, et M. Rey-Dusseuil a raison.

Vous connaissez Brémond, grand rêveur de perfectibilités; la comète a tout détruit, excepté lui et quatre femmes; et les voilà tous les cinq se décidant à perpétuer l'espèce. Brémond se charge du monde nouveau : ce sera une république, cette république sera l'âge d'or. Point de priviléges, égalité complète! Point de haine, d'inimitiés : amour et sympathie dans tous. Les sinécures seront abolies, les monopoles disparaîtront, les biens de la terre seront communs à tous, comme le travail. C'était beau et praticable comme la république de Platon, la province d'Utopie de Thomas Morus, et l'avenir de Saint-Simon. Les enfans naissent, avec eux les passions et les vices; les passions et les vices grandissent avec eux. Il n'y a pas même un âge d'argent qui précède le siècle de fer; il ne vient que de naître, et voilà déjà un frère qui tue son frère, un oisif qui se croise les bras, un travailleur qui veut tout pour lui, la famille qui se sépare, et la société qui surgit, la société avec son grand principe qui doit entraîner avec lui l'hérédité, la concentration des supériorités et des richesses, la propriété, puisqu'il faut l'appeler par son nom, mère de tous les abus, mais base unique et rationnelle de tout ordre social.

Et Brémond de se désoler, comme vous pensez bien; Brémond; l'homme aux théories, de pleurer sur ses illusions détruites, et de dire : Qui m'a gâté mon monde!

M. Rey-Dusseuil, homme de talent et d'esprit, le sait

Digitized by Google

bien, lui; il savait que toutes les sociétés à naître seront nécessairement les calques plus ou moins fidèles des sociétés qui sont, et que l'immuable nature de l'homme se servira toujours du passé pour enchaîner l'avenir; il le savait si bien qu'il nous a fait l'histoire de l'ancien monde, en nous contant celle du nouveau. Mais il a voulu faire avant tout un pamphlet politique, et c'est un fils de Brémond, c'est Gottlieb, qui a nous gâté. Et Gottlieb, qui l'a perverti?—Hélas! tout n'avait point péri; la comète avait oublié quelques doctrinaires qui vivaient encore, et les doctrinaires ont perdu Gottlieb, et Gottlieb a perdu le monde.... Pauvres doctrinaires, voilà encore de vos crimes. Si nous n'avons pas l'âge d'or, et si Caïn a tué son frère, à qui voulez-vous qu'on s'en prenne, si ce n'est à vous?

—Une polémique assez vive s'est engagée dans le *Temps*, entre M. Paulin Pâris, attaché aux manuscrits de la bibliothèque Royale, et M. Edgard Quinet, à propos du rapport que celui-ci a adressé au ministre des travaux publics sur les épopées du douzième siècle. En publiant ce travail, nous avons assez indiqué notre sympathie pour M. Quinet. Nous ne saurions donc nous prononcer dans la querelle sans nous exposer à voir notre opinion arguée de compérage et de prévention. Nous nous contenterons d'appeler l'attention publique sur ce débat et sur les répliques respectives. Peut-être est-ce là encore une manière de nous montrer prévenus?

—Nous signalions dernièrement l'existence d'un club de suicides en Allemagne. D'après la statistique générale dressée par le secrétaire de cette singulière association, qui manque à coup sûr à la nombreuse liste des clubs anglais, nous voyons avec quelque surprise qu'il y a proportionnellement moins de suicides à Londres qu'à Paris. Londres n'en accuse que deux sur mille annuellement. Il y en a eu jusqu'à quarante-deux sur mille à Paris. A Copen-

Digitized by Google

hagué, le nombre des suicides a été presque doublé dans sa progression continuelle pendant ces vingt dernières années. Les détails les plus complets de la statistique du suicide sont ceux qui regardent la Prusse. En six années, il y a eu cinq cents personnes à Berlin qui se sont volontairement donné la mort pour les motifs suivans :

Suicides pour cause d'offense à l'honneur. . .		14
——	aliénation mentale..	61
——	ivrognerie et débauche. . . .	54
——	peur d'un châtiment.	32
——	dettes et embarras pécuniaires. .	18
——	amour.	12
——	querelles conjugales.	11
——	dégoût de la vie.	3
——	maladies et douleurs physiques.	12
——	exaltation religieuse	1
——	causes inconnues.	220
	TOTAL.	500

Quant à ce qui concerne les différentes manières auxquelles les suicides ont eu recours pour terminer leur vie, sur cinq cent vingt-cinq, voici le chiffre de chacune :

Suicides par la pendaison.		234
——	les armes à feu.	163
——	les noyades.	60
——	le poignard.	20
——	le saut par la fenêtre.	19
——	la gorge coupée.	17
——	le poison.	10
——	l'ouverture d'ue artère. . . .	2
	TOTAL.	525

Les suicides prussiens comme les anglais ont une préférence marquée pour la pandaison; les Français plus vo-

Digitized by Google

lontiers se jettent du haut d'une maison, du haut d'un pont, ou mieux encore, mort plus théâtrale, du haut d'une colonne ou d'un monument. Le suicide est en tout pays plus fréquent parmi les hommes que parmi les femmes. Il n'y a eu que trois exemples de suicides par le feu : celui du philosophe Empédocle, qui se précipita dans le cratère de l'Etna, celui d'un Français qui l'imita en 1820 dans la Vésuve, et celui d'une Anglaise qui se jeta il y a vingt ans dans la fournaise d'une forge.

En fait de gouvernemens, il paraît prouvé que les suicides sont plus nombreux dans une république que dans une monarchie. Ils sont très-rares en Russie.

— La rentrée de Mme Damoreau, dans le rôle de Thérésine du *Philtre*, avait attiré mercredi nombreuse et brillante compagnie à l'Opéra. Aucune trace de sa longue indisposition ne s'est montrée dans son chant, toujours suave et délicieux. L'Opéra est le seul théâtre dont l'élévation du thermomètre ne fasse pas baisser les recettes.

— Le prochain roman de Finimore Cooper aura pour titre *The Bravo*. On connaît déjà un roman de Lewis (auteur du *Moine*) qui porte le même titre, et dont les événemens se passent, comme ceux du roman de Cooper, à Venise et dans ses environs. Cette nouvelle production du Walter Scott américain a été composée sur les lieux mêmes. Son héros est un bandit (*bravo*) historique ou dont les exploits du moins sont regardés comme tels à Venise et dans le nord de l'Italie.

— Dans la vente aux enchères de la bibliothèque du général Valencey, il y avait un volume intitulé *Document sur l'Irlande*, auquel était jointe la note suivante : « M. Burton Conyngham avait l'autorisation d'entrer dans ma bibliothèque en mon absence et d'y prendre les livres dont il avait besoin, à la condition d'en laisser un reçu. Je fus absent pendant six années consécutives, et j'avais confié le soin de ma maison de Dublin à une servante. *Ce livre*

Digitized by Google

fut pris par M. Conyngham, qui en fit, suivant l'usage, un reçu sur un morceau de papier, que la servante mit dans un autre volume in-8°, sur la même tablette. La servante fut remplacée par une autre, et, à mon retour au bout de six ans, j'eus besoin de cet ouvrage et ne pus jamais le retrouver. Ce fut long-temps après que prenant l'in-8° dans lequel avait été déposé le reçu de M. Conyngham, ce reçu tomba par terre. Mais M. Conyngham était mort ; et comme il était mort intestat, sa grande fortune était passée à son neveu lord Conyngham. Je montrai le reçu à celui-ci, et réclamai mon livre ou deux cents guinées en dédommagement. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à le trouver dans une malle où il avait été déposé avec beaucoup d'autres pour être envoyés à la vente chez le commissaire-priseur. En l'ouvrant, nous y découvrîmes le testament du défunt, qui partageait son bien entre lord Conyngham et sa mère. »

— Le calcul suivant donne une idée des progrès de l'intelligence humaine :

Vers la fin du quatorzième siècle, soixante maîtres d'école (dont quarante maîtres et vingt maîtresses) avaient peine à vivre honorablement à Paris ; aujourd'hui les écoles ou pensions dépassent à Paris le chiffre 1000. — Il y quarante ans, la population lisante de France ne s'élevait pas à sept millions, elle dépasse maintenant seize millions. En 1770, quatre cabinets de lecture suffisaient à Paris ; maintenant il y en a deux cents bien achalandés. La presse française, en 1814, sans compter les publications périodiques, consommait environ quatre-vingt-quinze mille rames de papier ; en 1828, cette consommation a été portée à trois cent mille rames. La presse périodique fit timbrer, en 1817, trente-huit mille deux cent quarante-deux rames ; trois ans après, elle en faisait timbrer cinquante mille sept cent dix-sept.

En Angleterre, il y avait, en 1762, soixante-dix-neuf journaux ; en 1780, cent quatorze, et en 1821, deux cent quatre-vingt-quatre.

Digitized by Google

Les États-Unis d'Amérique n'avaient, en 1720, que sept gazettes; en 1810, ils en avaient trois cent cinquante-neuf, et cette ans après, six cent quarante. Avec une population de douze millions, les États-Unis publient aujourd'hui plus de journaux que les cent soixante millions qui forment la population du continent d'Europe.

— Nous avons sous les yeux le premier cahier de l'album des Pyrénées, que Mlle Sarazin de Belmont lithographie d'après les nombreuses études que nous avions déjà remarquées comme un des plus jolis cadres exposés au Louvre. La vérité du paysage et la parfaite exactitude des sites y sont reproduites avec autant de talent que de bonheur. C'est un ouvrage consciencieux et complet, un bon et charmant indicateur dont chaque voyageur doit se munir à son départ pour Cotterets et Bagnières; et ceux à qui jusqu'ici il a manqué pourront y recommencer leur voyage. Ils y retrouveront tous leurs souvenirs, leurs paysages favoris, le théâtre de leurs exploits voyageurs.

Digitized by Google

Jean-Paul-Frédéric Richter.

DEUXIÈME ARTICLE.

(Voyage, aventures périlleuses, exploits et jours d'angoisse d'un aumônier de régiment, avec une apologie de sa valeur et une narration de ses hauts faits, contenue dans une épître panégyrique et catéchétique.)

Notre courageux aumônier et ses compagnons de route s'arrêtent dans un petit village. Pendant que le dragon et le postillon boivent d'autant, Schmelzle, toujours mélancolique, rêveur et poétique, Schmelzle, que la beauté du clair de lune séduit, va se promener seul devant l'auberge.

« Au milieu d'un champ, derrière un groupe d'arbres, » pittoresquement dessiné, j'aperçus, dit-il, une tablette » blanche avec une inscription en caractères noirs. C'était » pour l'antiquaire et le curieux une occasion admirable. » Sans doute quelque bataille avait été livrée en cet en- » droit; et ce monument funèbre avait trait évidemment à » quelque circonstance notable. Me voilà donc qui m'em- » presse de me diriger vers le *memorandum* lugubre; mon » pied foule des bruyères fleuries, et j'atteins le but de ma » course. Horreur! surprise! douleur! A la clarté de la » lune je déchiffre ces mots : « Prenez garde aux chausse- » trappes. » La mort est là sous mes pas. Un ressort homi- » cide, placé à deux pouces de mon talon, peut, si je pose » le pied à droite ou à gauche, vomir sur moi trois balles » de calibre, et me lancer, fusée perdue, dans le domaine » de l'éternité, au-delà des temps, par-delà l'existence. Les » ciseaux d'Atropos sont ouverts, la hache du bourreau

Digitized by Google

» est suspendue. Marche donc, Schmelzle, marche donc, » dans ton indépendance et dans ta liberté ! Il faut que tu » touches à peine le sol, du bout de l'orteil; il faut, pour » échapper au trépas qui te menace, que chacun de tes pas » soit exactement semblable (dans un sens rétrograde tou- » tefois) à ceux qui par miracle t'ont conduit sain et sauf » jusqu'à la fatale inscription. Hélas ! dans l'état où je me » trouvais, comment ma mémoire m'eût-elle si bien servi ? » Appeler ! Personne ne m'eût entendu. Pas une lumière » dans le village. Mon beau-frère et le postillon buvaient » à tasse pleine, et s'embarrassaient peu de ce qui se pas- » sait au dehors.

» Cependant je rappelai à moi cette bravoure innée qui » jamais ne m'abandonna tout-à-fait. Je tirai de ma poche » mon agenda, où j'inscrivis mes dernières volontés et les » adieux d'un mourant à sa chère épouse. Ensuite, poussé » par le désespoir, je mis toutes mes voiles dehors, et sans » regarder à mes pieds, sans prendre la précaution la plus » légère, je m'élançai à travers ce champ de mort, atten- » dant d'un moment à l'autre l'explosion de la machine » infernale, qui devait me dire bruyamment le dernier » bonsoir, et poser l'éteignoir funèbre sur la chandelle de » ma vie. Eh bien ! j'échappai à tout : je ne fus pas tué. » Quand j'arrivai à l'auberge, deux ou trois coquins se mi- » rent à rire comme des fous. Ils prétendirent que depuis » dix ans que cette enseigne menaçante était suspendue, » il n'y avait eu dans tous les environs ni chausse-trappes, » ni piéges, ni coups de pistolet à craindre. — La police » fait bien mal son devoir, m'écriai-je ; elle devrait au » moins nous avertir de ne pas croire aux avertissemens. »

Le dernier relais conduit notre héros et ses compagnons de route de Niederschœna jusqu'à Flœtz, but de son voyage. Il a déjà passé à travers tant d'écueils que maintenant il ne craint plus rien. Cependant un événement inattendu vint soumettre son courage à une épreuve nouvelle. Un géant, camarade du nain et son partner futur dans les scènes de la foire, attend les voyageurs au passage. Imaginez l'effroi de Schmelzle lorsqu'il voit ce Patagon, haut de sept pieds,

Digitized by Google

surmonté d'un bonnet d'une aune, grandi encore par une plume d'autruche, arrêter la diligence, et faute de trouver place dans l'intérieur, se jucher sur l'impériale. Qui sait ce qu'un tel confrère peut tramer, quels desseins homicides ont germé dans ce crâne de proportions démesurées! D'un seul coup de poing le géant peut démolir la toiture du carrosse, jeter l'aumônier par la fenêtre, et se mettre à sa place. Mais le géant s'endort; il ronfle, ce qui rassure un peu le héros. Nous omettons une description très-poétique de la nuit passée en diligence, du roulement de la voiture, se mêlant au long murmure qui s'échappe des fosses nasales du géant, et nous arrivons à Flœtz avec l'aurore, le carrosse et l'aumônier. Ici Jean-Paul se permet une diversion fort drôle contre les écrivains emphigouariques et pittoresques de son époque et de son pays.

« Je fixai, dit Schmelzle, un regard attentif et mouillé » de larmes sur l'aiguille pointue de la cathédrale. Un clo- » cher est pour tout homme sensible un objet d'émotions. » Là vibrent les voix pénétrantes de nos destinées, là est » la grande aiguille indicative du temps, le balancier qui » frappe le coup de la naissance et de la mort. Soit qu'on » arrive dans une ville pour en faire un port de refuge, » comme le bourgeois enrichi; un champ de bataille, » comme le logicien, ou une manufacture d'écus, comme » le marchand; ou une table d'hôte, comme le fonction- » naire public : c'est sur le clocher de la cathédrale que » l'on arrête d'abord ses regards. Peut-être ces pensées » étaient-elles un peu trop poétiques; je ne pus m'empê- » cher de les communiquer à mon compagnon Jean-Paul, » et je terminai ainsi ma tirade : « Oui, monsieur, ces pics » artificiels, ces sommités religieuses sont assurément les » trônes où siége notre destinée.

» — Oui, reprit d'un air sardonique le diplomate en man- » teau rouge. Comme sur les cimes des Alpes on bat le » beurre et le fromage dont se nourrissent les vallées, c'est » là, dans ces monumens gigantesques et sacrés, que d'ho- » norables messieurs, en aube et en surplis, battent le » beurre et préparent le fromage de notre avenir.

Digitized by Google

» Je crois que le scélérat se moquait de moi. Qu'en pen-
» ses-tu, lecteur ? »

Enfin la diligence s'arrête. C'est jour de marché à Flœtz. Schmelzle, toujours observateur, contemple ces flots de paysans et d'acheteurs qui se coudoient dans la grande place. Il se demande combien de fripons et de coupe-jarrets se trouvent mêlés à cette affluence; il se représente ces deux classes comme un double courant de sang et de boue, qui vient salir les vagues de l'Océan agité. Rousseau, dans ses accès de misanthropie, ne rêvait pas plus tristement que notre professeur à la fenêtre de son auberge. C'est sous cet aspect lugubre qu'il étudie ses semblables. Ici se révèle l'intention philosophique de Jean-Paul. L'ami Schmelzle a-t-il donc tort? Toutes ces peurs accumulées dans le cerveau du savant seraient-elles raisonnables? Notre homme chancelle entre la sagesse et la folie : sa pénétration clairvoyante l'éblouit et le tue; il en sait trop long. Et quel est celui d'entre nous qui voudrait conserver la vie une année, un jour, une heure, s'il savait la vérité tout entière, s'il comptait les dangers dont l'environnent et la nature et son organisme, s'il lisait dans tous les cœurs, s'il voyait face à face sa propre destinée et les mille fléaux toujours prêts à l'assaillir, et les maux sans nombre dont le germe est en lui-même? Pauvre Schmelzle! pauvre don Quichotte! on rit de vous! Ne seriez-vous pas par hasard, l'un le plus sagace, l'autre le plus vertueux des hommes?

« Toute la canaille de notre diligence, continue Schmel-
» zle, descendit à l'hôtel du Tigre, la demoiselle, le géant,
» le nain, le sarcastique Jean-Paul et l'empoisonneur de
» rats. Le géant eut soin de soulever le nain, et de le
» porter sur son crâne pour se grandir encore; puis, cou-
» vrant sa propre tête de son manteau, il trompa ainsi la
» foule ébahie, qui crut voir entrer dans la ville de Flœtz
» un monstre de neuf pieds et demi. A l'aspect de notre
» hôtellerie, une question philosophique se présenta à
» mon esprit. Comment l'aubergiste du *Tigre* avait-il pu
» choisir pour emblème une enseigne aussi audacieusement
» caractéristique? *Le Tigre!* N'est-ce pas un loup qui

Digitized by Google

» s'écrie : Je vais vous dévorer; je suis le loup? Mon beau-
» frère le dragon me quitta pour aller trouver un marchand
» de chevaux dont il avait besoin. Il eut la délicatesse de
» retenir pour sa sœur (ma Teutoberga) la chambre voi-
» sine de la mienne. Cependant je demeurai seul dans
» l'auberge, livré à mon intrépidité, à ma résolution, à
» mes propres ressources.

» Assiégé de mauvaises ames, qui peut-être tramaient
» quelque conjuration contre mon repos, j'eus constam-
» ment présente à ma pensée une image ardente et chérie,
» celle de ma Teutoberga. Femme forte, cœur vaillant et
» mâle, femme héroïque, dont la présence d'esprit eût été
» fort utile, en mainte circonstance, à un époux moins
» brave que moi; femme qui eût pu le protéger dans l'oc-
» casion, au lieu d'en être protégée. »

Le lieu de refuge du prêtre, c'est l'église. Schmelzle se hâte de se diriger vers cet asile sacré. Que de périls s'y trouvent cependant! Le voisin n'a-t-il pas la petite-vérole? Le plafond ne peut-il pas se détacher, le poids de la congrégation enfoncer les dalles et précipiter toute l'assemblée dévote et meurtrie dans les catacombes du saint lieu? N'est-il pas prouvé que les clochers attirent la foudre? « Mais, dit Schmelzle, il vaut mieux qu'un chrétien pé-
» risse en face de l'autel.

» Je m'acheminai donc vers l'église, et j'y entrai. Au
» milieu d'un psaume, je vis avec étonnement un heyduque
» traverser la nef, et s'approcher d'un jeune homme pour
» le prier de ne pas faire usage d'une lorgnette d'opéra,
» qu'il dirigeait obstinément sur les dames de la cour. Moi-
» même je portais une paire de lunettes convexes, qui étaient
» tout bonnement des conserves. Si j'eusse suivi les règles
» d'une stricte prudence, j'aurais ôté mes lunettes; mais il
» me fut impossible de m'y résoudre. Mes lecteurs me
» prendront, s'ils veulent, pour une mauvaise tête. Je
» bravai la cour et les heyduques, et je ne cessai pas de
» tenir mes regards fixés sur mon livre de psaumes. Pen-
» dant que la cour défilait devant moi, j'eus bien soin de

Digitized by Google

» ne pas lever un instant les yeux. C'était comme si j'avais » dit : « Ne craignez rien ; mes verres sont convexes ! »

» Du reste, le sermon n'était pas mauvais pour un ser» mon de cour. Le prédicateur mettait ses ouailles en garde » contre une multitude de péchés. Il lui eût été tout aussi » facile de parler des vertus nécessaires que des vices à » craindre ; et d'ailleurs ce dernier parti m'aurait semblé » tout aussi moral et beaucoup plus prudent. Pendant le » cours du service j'eus soin de prouver à tout le monde, » par ma tenue décente et convenable, mon profond res» pect, non-seulement pour la majesté divine, mais pour » la majesté temporelle du prince illustre qui nous gou» verne. J'avais mes raisons particulières pour cela. La cour » est remplie de mauvaises langues, qui tirent parti de » tout, et j'avais besoin de repousser d'avance les calom» nies auxquelles ont dû donner lieu mes deux dernières » et téméraires publications. Personne n'ignore que dans le » journal hebdomadaire de Flœtz j'ai publié une virulente » satire contre l'empereur Néron, ouvrage où je n'ai pas » employé la moindre réticence, et où j'ai parlé de ce tyran » comme un libre Germain doit le faire, avec une audace » sans égale. Il est évident qu'un calomniateur et un en» nemi pouvaient aisément se servir contre moi de cet acte » d'imprudence, et me présenter aux yeux de la cour comme » un libelliste effréné. Dans les temps où nous vivons, im» possible, ô mes amis, d'écrire une seule pasquinade sans » que quelque diable de l'enfer ne vienne y découvrir et y » dénoncer le portrait caractéristique de quelque ange cou» ronné ! »

Le service achevé, Schmelzle se tient à distance, pendant que le prince et ses courtisans montent dans leurs voitures ; il se détourne avec soin, de peur que l'on ne remarque sur sa physionomie une expression de mépris, d'ironie, ou d'orgueil concentré. Le moment du dîner est venu, suivons-le à l'auberge.

« Après avoir affronté de si grands périls, je bravai ceux » qui m'attendaient à la table d'hôte ; car jamais, messieurs » figure d'homme ne m'a fait peur. Me voici donc assis à

Digitized by Google

» la table du Tigre : tel est le nom de l'hôtel où je dînais. » Au second service un valet me passe une assiette d'argent » sur le dos de laquelle (ô surprise!) deux vers satiriques, » dirigés contre le commandant de la ville de Floetz, étaient » gravés avec un couteau. Je vis d'un seul coup d'œil dans » quel piége j'étais tombé; et sans me gêner, avec ce sang-» froid étonnant dont m'a doué la nature, je me levai, et » présentant l'assiette à la compagnie :

« Messieurs, dis-je aux convives, soyez témoins que je » n'ai pas touché à mon couteau, et que ces vers imperti-» nens ne sont pas mon ouvrage. »

» Un officier échangea son assiette contre la mienne. » Pendant le cours du repas, j'admirai la profonde igno-» rance de mes convives en médecine et en chimie. Un liè-» vre, dans le ventre duquel on découvrit cinq ou six grains » de plomb, fut mangé tout entier, sans que personne fît » attention au danger imminent que courait la compagnie, » sans que l'on remarquât que le plomb dont on se sert » pour la chasse est toujours mêlé d'arsenic.

» Le dessert fut apporté; on parla des coutumes de la » ville. Une d'entre elles, qui devint l'objet de leurs com-» mentaires, me frappa d'épouvante. Dès qu'une jeune fille, » de bonnes ou de mauvaises mœurs, jure que vous êtes le » père de son enfant, les tribunaux la croient sur parole, » et votre paternité reste démontrée.

» — Est-ce bien sûr? dis-je à un convive.

» — Très sûr.

» — Horrible! m'écriai-je. Mes cheveux se dressent sur » ma tête. Quoi! continuai-je, un honnête ecclésiastique, » un aumônier de régiment, avec femme, enfans, et une » réputation de sagesse bien établie, n'aura qu'à rencontrer » dans une auberge, à l'auberge du Tigre, par exemple, » quelque servante de mœurs faciles; et quand même il » n'aurait fait qu'entrevoir ladite servante, le balai à la » main, dans le cours de ses occupations domestiques, le » ministre de l'autel sera déshonoré par le serment d'une » fille parjure. O abomination!

» — Allons, allons, interrompit l'officier, ne croyez pas

Digitized by Google

» qu'une fille voulût par un faux serment se donner ainsi
» à tous les diables.

» — Quelle logique! Ah! mon Dieu, que de dangers!... Et
» supposez que je monte en diligence : mon compagnon de
» route porte des habits d'homme, je ne crains rien, je
» suis tranquille. Arrivé à Flœtz, mon homme prétendu
» change de sexe et va déposer chez le magistrat que je
» suis père de son enfant. Cela ne s'est-il pas vu? Un ser-
» rurier de Vienne n'a-t-il pas récemment accouché de deux
» jumeaux? et la chevalière d'Eon? Miséricorde! Désormais
» aucun homme doué de quelque sentiment de pudeur
» n'osera plus s'embarquer en diligence. Pour moi, je dé-
» clare que si cela m'arrive je ne manquerai pas d'interro-
» ger du regard le menton de tous mes voisins. Diable!
» quand vous êtes entré dans l'auberge, voir votre compa-
» gnon de route ôter ses bottes, chausser des mules de
» femme, vous montrer une jambe fine, et vous rendre père
» en dépit de vous!

» — L'orateur est éloquent, reprit un membre de l'as-
» semblée; mais à l'entendre parler si chaudement on di-
» rait que lui-même est à cet égard d'une doctrine un peu
» relâchée.

» Le rouge me monta au visage; je ne savais plus ni ce
» que je mangeais, ni ce que je faisais. Pour m'achever, je
» découvris qu'à l'autre bout de la table on parlait de la
» guerre. On atribuait à l'armée française je ne sais quelle
» défaite, sans doute supposée. Moi qui venais de lire, au
» coin de la rue, une proclamation où l'on déclarait coupa-
» bles et susceptibles d'être jugés par la cour martiale ceux
» qui entendraient ou propageraient des bruits relatifs à la
» marche des troupes.... je déposai furtivement ma ser-
» viette, je pris mon chapeau, et je m'esquivai en homme
» prudent. »

Cependant il fallait se préparer à l'entrevue que Schmelzle allait avoir avec le général Shabacker. Un barbier était nécessaire à notre héros, dont le menton noir et hérissé annonçait et indiquait les dispositions martiales.

Digitized by Google

« On introduisit près de moi le barbier de l'hôtel. C'était » un visage polygone, une face en zig-zag, évidemment pré- » destinée à la folie. Or je déteste incroyablement les fous. » Jamais on n'a pu obtenir de moi que je visitasse une » maison de fous. Le premier maniaque venu ne peut-il pas » vous saisir entre ses griffes maudites et vous réduire en » poudre? La folie n'est-elle pas contagieuse, et une cer- » velle sensée est-elle bien sûre de sortir de là aussi par- » faitement saine qu'elle y est entrée? Quand on me rase, je » me sers d'une précaution très-prudente; j'ai soin de fixer » mes regards sur le barbier; mes deux mains sont libres et » prêtes à agir; et au mouvement le plus léger de mon bour- » reau; dès qu'un signe équivoque m'inspirerait le moindre » soupçon, je m'élancerais sur lui, je le prendrais par le » milieu du corps, et le renverserais comme un capucin » de cartes.

» Je ne sais pas trop comment cela est arrivé. J'étudiais » curieusement les lignes hétéroclites et les angles saillans » dont se composait le visage baroque de mon homme. Il » me semble que son arme redoutable appuyait un peu trop » sur mon menton, mon poing fermé, exécutant un mouve- » ment rapide, violent, spontané, attaqua si rudement sa » région abdominale que le pauvre diable, perdant l'équi- » libre et tombant sur le parquet, fut sur le point de se » couper la jugulaire. Je m'armai d'une double cravate, con- » tre mes principes et mes habitudes, et je cachai sous ce » rempart de soie la barbe noire dont mon homme n'avait » pas détruit toute l'étendue. »

Ainsi équipé, notre héros se rend chez le général et remet à un valet de chambre la pétition qu'il avait préparée.

« Le laquais ne me fit pas long-temps attendre; il vint » me rapporter à l'instant la réponse presque grossière du » général Shabacker. J'espère que mes amis (par égard » pour ce général) ne la divulgueront pas. « Si ce Schmel- » zle (me faisait dire Shabacker) est l'Attila Schmelzle, » ancien aumônier de mon régiment, qu'il décampe vite » avec armes et bagages comme il a fait à la derrière ba- » taille, et qu'il s'en aille à tous les diables. » Un autre

Digitized by Google

» que moi aurait été stupéfait en entendant ces paroles eh » bien! je toisai le valet du haut en bas, et je lui répondis » bravement : J'irai au diable!

» Rentrant chez moi, je me demandai si ce n'était pas » l'eau-de-vie de Cognac qui avait parlé à ma place. Mais » comme l'eau-de-vie de Cognac n'examine jamais, il est » clair que c'est mon cœur, mon courage, ma vaillance, qui » ont seuls répondu. Après tout, me dis-je, le patrimoine » de mon excellente femme ne vaut-il pas mieux que vingt » places d'aumônier de régiment? N'est-ce pas elle qui a » relié en maroquin rouge, avec fermoirs d'or et d'argent, » le livre de ma vie? Et qu'ai-je besoin d'y ajouter encore » des titres et des armoiries? Allons, je prends mon vol, » je bats des ailes, je ris de l'avenir.

» Ces pensées m'exaltèrent; mon imagination était allu- » mée, je devins démocrate, républicain, réformateur, » Spartiate, puritain. Hampden, Caton, Brutus, n'étaient » rien près de moi. Heureux temps où un grand homme » pouvait recevoir la bastonnade et s'écrier noblement : » Frappe, mais écoute! temps où j'aurais dû naître! Au- » jourd'hui un soufflet, une parole, un regard, se paient » lâchement d'un coup d'épée. Que d'images éclatantes se » pressèrent alors dans ma pensée, que de trônes je ren- » versai pour me faire de leurs débris accumulés une échelle » vers l'immortalité qui m'est due! Les hommes étaient de- » venus à mes yeux des pygmées, les rois des propriétaires » de marionnettes, les peuples des misérables acteurs de » bois et de carton. Mon héroïsme républicain grandissait » de moment, en moment s'enivrait de ses propres rêveries » (l'eau-de vie de Cognac n'y était pour rien), et je finis » par me promener à grands pas dans la chambre en gestic- » lant et me disant.

« Seras-tu chien de cour, carlin de prince, animal do- » mestique, l'inutile instrument d'un instrument inutile, » le joujou d'un joujou, le rien d'un rien? — Non. »

O grand démocrate! ô noble et sublime Schemelzle! qu'il est heureux que la place d'aumônier lui ait été enlevée! Ces sentimens de radicalisme et de philanthropie

Digitized by Google

n'eussent pas germé dans son ame. Nous regrettons bien de ne pouvoir pas le suivre dans la longue et terrible bataille nocturne qu'il eut à livrer ensuite aux démons et aux farfadets, c'est-à-dire à son beau-frère le dragon, qui s'amuse à l'épouvanter. Le bruit haletant d'un soufflet de cuisine, la danse lugubre de tous les ustensiles de ménage qu'une ficelle commune réunit et fait mouvoir, la valse surnaturelle d'un pot de bierre et d'une soucoupe que le dragon maudit met en branle, mériteraient bien que nous donnassions au lecteur un tableau exact de cette infernale mêlée, qui occupe, hélas! une dizaine de pages dans l'original. Hâtons-nous d'arriver à une scène non moins burlesque, mais d'un plus haut comique, et où l'une des faiblesses inhérentes à la vanité féminine est admirablement saisie. Teutoberga, femme du professeur, est venue retrouver son mari à Floetz. Il s'agit de lui communiquer le refus du général Shabacker.

« Je ne voulais pas que ma pauvre femme subît toute la » cruauté des paroles de Shabacker; c'était un fardeau » qu'un homme seul pouvait soutenir. Je résolus donc de » lui en cacher une partie, et d'épargner à son cœur naïf » et joyeux une si pénible révélation. Je commençai en ces » termes :

« Chère amie, mon affaire prend une autre tournure; » c'est une assez bonne tournure, il est vrai; mais le dia- » ble de général (qui n'a j'amais eu le sens commun) ne » veut pas entendre raison. C'est un homme qu'il faut » emporter de vive force, et je l'emporterai, aussi vrai » que mon bonnet de coton est actuellement sur ma tête.

» — Ainsi vous n'êtes rien, mon mari?

» — Pour le moment, mon amie.

» — Ce sera donc pour samedi soir?

» — Pas encore ce jour-là.

» — Ah mon Dieu! que cela me fait de peine! Je saute- » rais par la croisée.

» Et cachant sa figure rose de ses deux mains, entre les- » quelles des larmes s'échappaient, elle resta long-temps » en silence; puis, d'une voix tremblante et émue :

Digitized by Google

« Que Dieu me protége dimanche prochain, quand je » serai à l'église de Neusattel, et que toutes les grandes » dames de l'endroit me regarderont avec dédain, j'en mour- » rai de honte.... »

» J'étais au lit, un élan sympathique me précipita vers » elle, je la vis, cette chère Teutoberga, les joues toutes » couvertes de larmes brûlantes. Je m'écriai :

« Ame d'ange! ne me torture pas! Je veux mourir si » même dans la canicule, dans ces jours étouffans, je ne » deviens pas tout ce que tu peux désirer. Parle! Quelle » place te faut-il? à quelle division veux-tu appartenir? » Conseillère du cabinet? Conseillère du commerce? Con- » seillère des mines? Conseillère des bâtimens? Conseillère » de législation? Conseillère de la cour? Conseillère de » légation? Conseillère du diable, de sa femme et de ses » descendans? Je te ferai tout ce que tu voudras; dis. J'a- » chèterai tous les conseillers et toutes leurs places. De- » main j'envoie des courriers en Saxe, en Hesse, en Fin- » lande, en Prusse, en Russie; à Katzenellenenllenbogenen, » et je fais acheter mes patentes. Je vais plus loin : je veux » toutes les places à la fois. Tu auras un mari conseiller » aulique à Flachsenfingen, conseiller des douanes à » Schecrau, conseiller des beaux-arts à Haarhaar (1), con- » seiller de la chambre à Pestitz. N'avons-nous pas l'argent » nécessaire? Ainsi, moi, possesseur d'un seul *corpus* et » d'un seul *podex*, je pourrai, sur mes deux jambes, for- » mer à moi seul un congrès de conseillers d'état, une lé- » gion d'honneur ou d'honneurs, ce qui ne s'est jamais vu.

« Oh! maintenant tu es un ange, dit-elle; — et des pleurs » de joie ruisselaient de ses yeux. » Mais tu m'apprendras » quels sont parmi ces conseillers les plus beaux conseil- » lers. Nous choisirons, n'est-ce pas? »

» — Non, continuai-je, entraîné par l'ardeur du mo- » ment; cela n'est pas suffisant. Je veux que tu puisses » dire à la femme du vicaire : *Je suis conseillère des affai- » res ecclésiastiques;* à la femme du bourguemestre : *Je suis*

(1) Nom supposé.

Digitized by Google

» *conseillère de la cour;* à la femme de l'ingénieur : *Je suis* » *conseillère des ponts et chaussées.* Je veux que tu puisses » changer de titres comme de robes.

» — O mon ami, mon bien-aimé, mon cher Schmelzle!

» — Et je serai correspondant de toutes les académies, » et associé de tous les athénées, et inscrit sur toutes les » listes, et membre (membre honoraire, il est vrai) de » toutes les sociétés savantes; et tu seras membre avec » moi (membre honoraire) de toutes les académies, insti- » tutions, associations, etc., etc., etc. »

Oh! la bonne scène de comédie!

Il faut voir ensuite Schmelzle faire parade de son courage à l'hôtel du Tigre, gronder les valets devant sa femme, parce que les femmes aiment la bravoure; la conduire à la ménagerie, à la parade, passer avec elle devant les canons et les baïonnettes du régiment. Teutoberga donne un soufflet au garde de nuit, qui veut arrêter le mari et la femme dans une de leurs excursions sentimentales. « Oh! » lionne, s'écrie le mari; je voudrais à mon tour qu'un » grand péril vînt t'assaillir, tu connaîtrais alors le lion » ton époux!

» Nous continuâmes notre route tranquillement et de » bonne amitié. Nous rentrâmes; ma femme se coucha, et » j'aurais pu être heureux cette nuit, si le hasard n'avait » fait tomber mes regards sur la page 206 du volume IX » des œuvres du professeur Lichtenberg : j'y lus avec effroi » ces paroles :

« Il n'est pas impossible qu'à une époque plus ou moins » rapprochée les chimistes ne découvrent le secret d'une » substance décomposante, qui dissoudrait notre atmo- » sphère, et la réduirait en eau, par le moyen d'une espèce » de ferment. Le monde périrait alors!

» Ah! cela n'est que trop vrai! m'écriai-je, puisque la » boule de notre terre est enveloppée d'une grande bulle » d'air, qu'on appelle air atmosphérique : il ne faut qu'un » mauvais drôle de chimiste, habitant quelque mauvaise » île (du côté de la Nouvelle-Hollande, par exemple), » pour inventer la substance décomposante, et nous anéan-

Digitized by Google

» tir tous. A peine le ferment fatal s'introduira-t-il dans » l'atmosphère : une étincelle qui frappe un caisson rempli » de poudre ne cause pas une éruption plus soudaine. Voici » venir l'immense orage qui dévore le monde : en deux se- » condes il atteint la ville de Flœtz. La toile tombe ; la » grande scène est jouée, l'humanité fait la révérence ; le » globe n'est plus qu'un grand échafaud de mort, dont ce » chimiste, que Dieu damne, est le bourreau involontaire. » Grande souricière, piége immense, où les hommes et » les bêtes viennent expirer à la fois! Saint-Barthélemi » universelle, dont le diable seul recueillera les fruits!

» A l'heure convenue, nous remontâmes en diligence ; » tout le monde était gai, content, excepté moi. La des- » truction du globe, au moyen d'un ferment chimique, » fermentait encore dans le globe de mon cerveau : ce qui » prouve bien que nos terreurs nocturnes n'avaient pas » désorganisé mon intelligence, puisque je jouissais encore » de toute ma faculté de réflexion. Le voyageur à manteau » rouge monta aussi ; il me regarda comme auparavant, » d'un œil effrayant, mais je n'avais plus peur de lui. Toutes » les terreurs étaient pour moi une mauvaise plaisanterie, » une misère, dans un moment où je n'étais occupé que de » la destruction générale des mondes. Que m'eût importé » alors le sujet de craintes terrestres le plus naturel et le » mieux fondé? Tous mes compagnons de route eussent » lancé dans mon avenir et dans mon présent les brandons » de la terreur la plus dévorante, que je n'y eusse pas fait » la moindre attention. Cherche-t-on à se délivrer du bour- » donnement des guêpes lorsque le canon tonne autour de » nous? Sent-on les battemens de son cœur lorsqu'un chi- » rurgien est occupé à vous couper la jambe? J'avais ou- » blié tous mes compagnons de route, et ne pensais qu'à » ce ferment qui pouvait, pendant que je faisais route de » Flœtz à Neusattel, sortir des mains innocentes d'un sa- » vant d'Europe ou d'Amérique, allumer l'atmosphère qui » nous entoure, et faire sortir le trépas de l'univers, du » fond d'un misérable alambic. Chimistes, assassins futurs » du monde qui vous a donné l'être, arrêtez-vous, de grâce!

Digitized by Google

» Et vous potentats de la terre, dont les sujets peuvent, » avec leurs cornues, confondre si aisément planètes, gaz » et corps solides, hâtez-vous de rendre un édit qui leur » défende de tenter à l'avenir d'autres expériences que » celles qui ont déjà été faites. Cette triste méditation dura » jusqu'à la fin du voyage; je n'avais pas cessé de tenir mes » yeux fixés sur ma femme, dans l'espoir de mourir au » moins en la regardant, lorsque le déluge universel vien- » drait nous balayer dans l'éternité, et m'enlever, ainsi » qu'elle, à cette vie de terreurs et de douleurs, où la » science elle-même sert à si peu de chose! »

Telle est cette étrange plaisanterie, cette burlesque narration, que Jeau-Paul Richter a intitulée *Voyage de Schmelzle à Flœtz*. On y trouve empreint, avec plus de naïveté que dans le fragment sublime traduit par Mme de Staël, le génie caractéristique de Jean-Paul, sans parler de cette bouffonnerie originale, qui s'élève quelquefois, comme dans le dialogue nocturne du mari et de la femme, jusqu'au comique le plus vigoureux et le plus piquant. Quelle admirable idée, quelle bonne création que celle de notre aumônier, qui déborde de science, qui connait tout, sait tout, approfondit tout, et, en définitive, est le plus niais des mortels! cet homme qui ose rêver l'héroïsme et n'ose pas monter en diligence; ce républicain forcené que le regard d'un heyduque fait rentrer en terre; cet enthousiaste de la valeur en peinture, du courage mis en musique et du patriotisme rédigé en dithyrambes! et toute la prudence surhumaine qu'il déploie, et sa commisération pour le monde qui va périr, et son sentimentalisme poétique, et ses grands mots à propos d'un clocher de cathédrale, et son élan misanthropique, lorsqu'il met le nez à la fenêtre de l'auberge! O Kotzebues! ô Baculards, parleurs de vertu, prédicateurs d'utopies, grands réformateurs, puissans esprits! la même ironie vous atteint, vous et cette civilisation factice, sentimentale sans passion réelle, savante et pédantesque sans résultat, rêveuse sans imagination, matérielle sans utilité, vaniteuse et fanfaronne, mais sensuelle au fond; sans énergie et sans cou-

Digitized by Google

rage; enfin, perdue dans les mots, et enivrée de phrases.

Richter avait bien apprécié le ridicule de son temps; il a créé *Schmelzle*. Mais il faut lire *Titan*, *Levana*, et dix autres ouvrages du même Jean-Paul, pour connaître dans toute son étendue cette pensée, qui semble un carnaval, un travestissement puéril et gigantesque; cette imagination triviale, fantastique, bouffonne, immense, infinie, qui se moque de tout, et mêle les instrumens du ménage à la danse des planètes; qui plonge un regard dans les abîmes de l'être, et revient esquisser une caricature de Callot. Vous diriez un colosse qui se joue, tant ses mouvemens sont à la fois pesans et capricieux; il parcourt sans transition, par élans irréguliers, l'échelle entière des idées les plus disparates. A propos d'un aumônier en voyage, voici la lune qui bombarde la terre. Dans un autre de ses romans, Mars devient prédicateur et tient aux autres planètes un discours hétérodoxe. Entre les mains de Richter, l'univers est une espèce de jouet frivole dont il brise et réunit tour à tour les fragmens; les idées les plus métaphysiques revêtent un costume bouffon; il prête une marotte au temps et à l'espace. Débauche immense et incroyable; anarchie sans frein, espèce d'atelier magique, de force cyclopéenne où, au milieu des vapeurs et de la fumée, vous voyez apparaître de petites caricatures humaines, parfaitement esquissées, telles que celle de Schmelzle l'aumônier; puis des formes vagues, sombres, inouies, tantôt éclatantes, tantôt lugubres; puis des traits de sensibilité profonde, tels que nous les avons admirés dans *Siebenkæs* (1), histoire déchirante d'un pauvre étudiant qui s'est marié par amour.

Jean-Paul ressemblerait à Rabelais, s'il n'y avait pas chez l'auteur allemand une puissance d'émotion, une sympathie avec l'humanité qui manquait au grand comique du seizième siècle, au Pantagruel des bouffons. Richter est aussi profondément sensible à la beauté, à la grâce, à l'harmonie qu'il est frappé de la laideur. Accessible à l'i-

(1) Voir la *Revue de Paris*, tome XXIX.

Digitized by Google

ronie, une tendresse de cœur intime l'associe à toutes les actions humaines, à toutes les mélodies de la nature. Il nous intéresse même à la poltronnerie de Schmelzle et à la vanité de sa femme Teutoberga. Quand il a présenté l'humanité sous son aspect ridicule, il nous contraint à la plaindre et à l'aimer, toute ridicule et toute vicieuse qu'elle soit. Dans l'histoire de l'aumônier esthétique, il se moque évidemment de tout son pays, de tant de travaux, qui n'aboutissent à rien, de tant de rêveries scientifiques, républicaines, teutoniques; mais comparez cette douce ironie à celle de Swift et de Voltaire. Si l'on suivait jusqu'au bout la chaîne logique des idées, si l'on croyait aveuglément à Voltaire et à Swift, qui nous présentent le monde comme une prison remplie d'esclaves qui s'entre-tuent, on n'aurait qu'un parti à prendre, ce serait de quitter bien vite cette caverne de brigands. Richter ne nous désespère, pas comme ces écrivains. Comme eux, il aime à pénétrer dans les profondeurs, il analyse les détails, il cherche le ridicule du sublime et le sublime du ridicule. Voilà l'homme: ange et démon, néant et génie, ver de terre et intelligence, objet de compassion et de risée, le voilà; pleurez, raillez, plaignez-le, méprisez-le, pardonnez-lui. Sous ce rapport, Richter se rapproche de l'immortel Cervantes; chez eux point de mépris, point de haine, ils ont un sourire et des larmes; leur gaîté émane d'une sensibilité profonde. Ne croyez pas qu'ils dédaignent leurs héros; ne voyez-vous point qu'ils les aiment avec tendresse, et qu'il y a dans leur moquerie un mélange de pitié et de douleur?

Si l'on considère Jean-Paul sous le rapport de l'art et de l'exécution, il reste bien inférieur à Cervantes. La fusion, l'ensemble, la cohérence manquent aux productions de Richter. Leur lecture laisse une impression confuse et hétérogène; le *Voyage de l'aumônier Schmelzle* est une de celles où l'unité, la grande loi des œuvres de l'esprit, est le moins hardiment violée. De ce chaos de pensées et de sentimens jaillissent comme d'un fer embrasé des milliers d'étincelles ardentes, sublimes, comiques; mais c'est un chaos. Le style de ces incroyables œuvres est lui-même un

Digitized by Google

phénomène inexprimable, une forêt vierge dont toutes les branches entrelacées forment un impénétrable rempart, offrent un obstacle invincible aux pas du voyageur qui s'y aventure. Langage, métaphores, orthographe, tout se revêt chez Jean-Paul de cet habit de saturnales. Il a des phrases de trois pages sans virgule et des mots de trois lignes sans trait d'union. Il a des paranthèses qui enfantent des sous-parenthèses, mères à leur tour de petites parenthèses de troisième classe. Il vous jette des allusions sans nombre à ce que vous ne savez pas, à ce que vous saurez jamais, à une ligne égarée d'un auteur hébreu inconnu, à une expérience de physique tentée par un savant de Pétersbourg. Le ciel, la terre et l'enfer sont convoqués dans une période de Jean-Paul; non-seulement les mots, mais les idées se heurtent chez lui d'une manière inouie. Saillies épigrammatiques lancées au milieu d'une narration sentimentale; allusion grossière, licencieuse, au milieu d'une idée profonde ou mystique; mélange sans égal de calembourgs, de jurons, d'images gracieuses, de rébus, de citations savantes, de dissonances, de fantaisies. Il n'y a pas jusqu'à la géographie européenne que notre auteur travestit à son gré. Il invente des altesses, crée des marquisats, plante des rois à la Rabelais sur des trônes fictifs, fait des ministres pour se moquer d'eux, s'embarque dans des digressions qui usurpent des volumes, et fait un volume d'un *erratum*.

Nous avons vu dans les aventures de l'aumônier Schmelzle des cités inconnues, Haarhaar, Schecrau, Flachsenfingen. Les traités sérieux que Richter a composés (car il a écrit des ouvrages sérieux) sont eux-mêmes enveloppés de ces formes fantastiques: et partout, malgré des extravagances si répulsives, vous trouvez le même caractère, une tendresse secrète, un besoin de bienveillance et d'amour, une religion de cœur, une sympathie universelle, cachées sous le grotesque le plus bizarre. Ce parfum de bonté et de sensibilité devient enchanteur par le contraste; les scènes de la vie bourgeoise la plus humble vous émeuvent; les caricatures les plus grossières vous touchent : c'est une sorte de sublime et de pathétique pris à rebours. Homère et

Digitized by Google

Eschyle frappent le cœur d'une émotion grandiose, en faisant descendre du ciel les dieux sur la terre. Sterne, Cervantes, Richter, Crabbe obtiennent le même résultat, en creusant pour ainsi dire les affections les plus communes, les scènes les plus vulgaires, pour y trouver l'émotion, le pathétique, l'intérêt, la philosophie, la profondeur.

Qu'un tel écrivain puisse être lu et goûté en France (même dans de légers fragmens), voilà ce que l'on n'aurait jamais espéré il y a quinze années, et cet esprit de compréhension universelle et tolérante est peut-être le signe le plus caractéristique de l'époque où nous vivons.

PH. CHASLES.

Digitized by Google

DU GÉNIE

DES

TRADITIONS ÉPIQUES

DE L'ALLEMAGNE ET DU NORD.

Soit que les guerres religieuses qui éclatèrent sur les plateaux de l'Inde aient été la première cause des migrations orientales, soit que la tradition de la montagne de Mérou, où siége sur son trône d'or le dieu des richesses magiques, ait attiré les peuples primitifs vers les contrées du Nord, soit qu'ils aient cédé à une impulsion instinctive en descendant avec les fleuves des lieux les plus élevés, on aperçoit à l'origine la race indo-germanique s'ébranler et cheminer lentement des sources du Gange dans la Bactriane, la Médie, le long des flancs du Taurus, et s'amasser peu à peu contre les murailles du Caucase. Quelques écrivains reconnaissent les traces d'une communication non interrompue entre l'île de Taprobane et la Colchide, dans le commerce du corail et des perles de l'Inde. Sur les bords du Bosphore, le culte du soleil est un reflet vivant du dieu de Java et de l'Iran. Dans sa marche rapide, ses pieds laissent derrière lui une empreinte de deux coudées, sur les rochers de Ceylan, sur le granit du Paropamise, et les sables de la mer Noire. C'est là (1) que se rencon-

(1) Herodot., lib. IV, 104-125. — Strab., VI, 28. — Ritter's Erdkund, II, p. 617. — Geier urgeschichte, 332. — Klaproth, *Asia polyglotta*.

Digitized by Google

trèrent, pressées entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, des populations qui, dans leurs marches, s'étant arrêtées çà et là, avaient pris chacune une forme distincte : au centre de la Colchide la race égyptienne, que ses cheveux crépus, sa langue, ses vêtemens de laine et le principe de la circoncision, distinguaient de ses voisins; près d'elle, sur le Thermodon, les Syriens, les Chaldéens; au sud les Persans; enfin les Hyperboréens fermant le cercle. Quand les tribus ainsi acculées commencèrent à se gêner, elles s'ouvrirent un chemin par les Portes Caucasiennes, et tournant le pont-Euxin par le Palus-Méotide et la Tauride, elles vinrent déborder d'abord sur l'Ister, puis dans la Grèce septentrionale. Chacune apportait ses dieux et ses images. Avec les Hyperboréens, l'Artémis descendait de Dodone en Eubée et à Delos; le Mithra de l'Iran cheminait avec les Doriens de la Thessalie dans la Piéride et la Béotie; avec les Dardaniens, le Zeus de l'Inde s'établissait sur les terres nouvelles de la Crète, de la Samothrace; l'Hermès égyptien errait avec les Pélasges en Arcadie. Tous, sous les profonds mystères qu'ils enveloppaient, portaient les traits de la race à laquelle ils appartenaient. La Pallas des Scythes représentait, par son génie guerrier, l'instinct des peuples qu'elle avait connus sur le Phasis. Ce n'est que sous l'influence hellénique qu'elle commençait la carrière des arts; unissant dans sa double nature le caractère de deux époques séculaires. Ainsi, profondément marqués et séparés, chacun avait au sein de sa tribu sa place et son temple favori. Venus de tous les bouts de l'horizon, ces dieux se distinguaient, se repoussaient aussi fortement que les histoires et les origines. Non-seulement ils s'excluaient, mais ils en vinrent aux mains. L'histoire conserve les traces de ces luttes profondent qui armèrent des sacerdoces ennemis. Le dieu de la lumière, l'Apollon asiatique, persécuta long-temps le Bacchus-Osiris venu de l'Éthiopie; et les deux races japhétiques et sémitiques venant à se rencontrer sur le sol de la Grèce, reprirent les anciennes haines qui les divisaient en Orient. Mais peu à peu ces oppositions s'usèrent par la lutte. Quand les élémens épars

Digitized by Google

du monde grec parvinrent à l'unité, les dieux se rapprochèrent et sympathisèrent entre eux comme les tribus. Égaux en grandeur et en âge, mille liens naquirent qui les enchaînèrent mutuellement. Ils firent échange de symboles et d'idées. La lumière resplendissante du sabéisme pénétra le génie mystérieux de l'orgiasme égyptien; l'aspect sauvage des dieux hyperboréens fut tempéré par la grandeur majestueuse des mythes de l'Inde. Autant d'abord ils avaient semblé différens, autant alors ils parurent alliés de près. Des sommets de l'Himalaya, des plaines de l'Euphrate, des oasis de l'Éthiopie, des gorges de la Colchide, des bords du Tanaïs, toutes les sources religieuses débordèrent dans la pensée de la Grèce, et l'idée de Dieu, jusque là répandue et divisée par fragmens entre les races, se concentra et rayonna tout entière dans la merveille de la théologie orphique.

Quand ce mouvement fut achevé, des mêmes lieux où il s'était préparé s'ébranla en silence une nouvelle race qui eût suivi le même chemin et peut-être reproduit la même histoire, si le monde antique, alors encore compacte, ne lui eût présenté une forte barrière. Poussée par la chute de Mithridate, elle s'avança à pas de loup, par un vaste détour, sur les marais du Volga, dans les déserts de la Russie, sur les bords de la mer du Nord; quoiqu'elle ne trouvât nulle part d'obstacle qui l'inquiétât, elle s'établit à l'écart dans les terres inconnues de la Chersonèse Cimbrique, prête à fondre sur sa proie quand le temps serait venu. Quelques-unes de ses tribus appartenaient à la race des laboureurs que Cyrus avait appelés à la révolte; d'autres étaient issues des colonies mèdes établies en Géorgie; il y en avait une sur le Bosphore Cimmérien, qui formait une caste indienne, et conservait son ancien nom. Quoique sorties du Pont-Euxin, leur départ fut à peine aperçu; et ce n'est que lorsqu'elles eurent déterminé par leur arrivée le déplacement des Teutons et des Cimbres, que l'Italie commença à regarder l'orage qui se formait au Nord. Pendant près d'un siècle, elles suivirent cette voie, d'un côté touchant à la Chersonèse Cimbrique, de l'autre aux Portes

Digitized by Google

Caspiennes, leur centre appuyé sur la Duna. On les cherchait au Nord pendant qu'elles débouchaient à grandes masses par l'Orient. L'Empire, découvert de ce côté, leur ouvrit la vallée du Danube; les Alains et les Goths asiatiques s'y précipitèrent. Sur les frontières de l'Hæmus, ils se joignirent aux Gètes d'Hérodote, qui, depuis long-temps placés à la source de la mythologie orphique, s'étaient soumis aux règles de Pythagore, et faisaient le lien des traditions scandinaves avec le génie du midi de la Grèce. L'étude que nous nous proposons ici est de rechercher jusqu'à quel point le souvenir de ces migrations universelles a survécu dans les poèmes indigènes du Nord, et si on peut en reconnaître encore la trace dans l'épopée allemande du moyen âge.

Dès le sixième siècle de notre ère, le Goth Jornandès (1) attribue une ancienne épopée aux peuples de sa race assis sur les bords de la mer Noire; il nomme même un des héros qui vit dans le cycle des Nibelungen. Après lui, sous la domination franke, et long-temps avant les Carlovingiens, nous trouvons un fragment de ces chants qui, quoique mutilé, montre à la fois l'antiquité de la tradition, et son génie populaire livré encore par partie aux rhapsodes. Sans doute ils n'échappèrent pas à Charlemagne, qui, selon Éginhart, fit recueillir les poèmes barbares des anciens âges. S'il ne fut pas pour eux ce que Pisistrate et Lycurgue avaient été pour Homère, si, en les enchaînant à l'écriture, il ne put leur imposer à jamais le caractère de son temps, c'est qu'ils vivaient encore dans la conscience générale, et que l'époque marquée elle-même du caractère épique continua de les développer après lui. Vers la fin du dixième siècle, la Norwége ne faisant encore qu'entrevoir le christianisme, son roi Olof écoute les scaldes de son palais chanter sur leur lyre l'ode de Sigurd, de Brynhyld et de Gudrun, c'est-à-dire l'histoire des principaux person-

(1) Jornandès, *De Rebus geticis*, c. 4. — Eginhart, c. 29, 107. — Goerres, *Zeitung für einsiedler.* — Nicol. Olahus, *Vita Attilæ.* — Freher, *Origin. Palatinæ*, p. 11. — Grimm, *Alt. Teutsch. Waelder.*

Digitized by Google

nages de notre cycle héroïque. Un peu plus d'un siècle après vient le témoignage imposant de Saxo Grammaticus. Selon lui, Magnus le jeune, fils du roi danois Nicolaüs, ayant formé une conspiration contre Canut, son frère aîné, lui envoie un chantre saxon l'inviter à une conférence secrète, où il s'apprête à l'égorger. Le Saxon, uni à Canut par les liens de l'amitié et d'une commune origine, prend pitié de son sort et cherche à l'avertir du danger sans trahir ses sermens. Pour éveiller les soupçons du prince, il chante la trahison de Grimihl envers ses frères. Voilà donc un poème assez populaire, assez vivant pour servir d'interprète, de langage convenu entre les individus d'une même race. C'est aussi l'époque où la tradition a atteint sa plus haute puissance. Elle a parcouru toutes ses phases, et, incapable de s'accroître, elle n'aspire plus qu'à se fixer. Le flot de poésie qui jusque là a coulé à pleins bords avec la race germanique, avant de se partager entre les individus dans les chants lyriques de l'époque souabe, se concentre dans la pensée d'un homme de génie. Soit qu'il ait seul achevé l'œuvre, soit que plusieurs y aient concouru, son nom reste un problème comme celui des architectes des cathédrales gothiques. Mais la preuve que sa mission fut nécessaire, qu'il recueillit vraiment à sa source, et sans en omettre aucun, les élémens vitaux de la tradition, c'est qu'il ne paraît après lui aucun effort pour accroître son monument. Au contraire, son œuvre ne tarda pas à déchoir de la dignité du poème à la prose du roman populaire. Nous ne répéterons pas les témoignages variés des chroniques rimées, ni des Minnesaengers des Hohenstauffen; les allusions à notre poème sont si fréquentes parmi eux qu'ils semblent tous s'en relever comme d'une base commune. Il suffit de dire qu'à la renaissance des lettres, un empereur d'Allemagne fit faire des fouilles dans la ville des Nibelungen, croyant y trouver les restes du géant Siegfried. Le mauvais succès ne dissipa point le prestige, et les montagnards de la Bavière, les paysans de Hongrie continuent avec une persévérance presque incroyable, après mille ans, de chanter dans les soirées d'hiver l'Attila

Digitized by Google

des Huns, le Dietrich des Goths et la fille de Gontran le Mérovingien. Le mouvement de la réforme qui emporta l'Allemagne dans un monde nouveau fut seul capable d'interrompre le fil de ces souvenirs épiques. Sortie de son centre, séparée d'elle-même, tant qu'elle se traîna dans l'imitation des peuples étrangers, elle oublia complètement son épopée; mais à peine eut-elle commencé dans le dernier siècle à reprendre la vive conscience de ses forces, que ce poème, comme le génie attaché à ses pas, et qui lui apparaît à chaque époque solennelle de son existence, se réveille de la poussière. On le croyait pour jamais perdu et évavoui, quand il se retrouva dans le fond du monastère de Saint-Gall. Il se produisit au jour en même temps que Kant, et, chose merveilleuse, il reçut la même condamnation du roi Frédéric.

Maintenant si, à travers les traditions de diverses époques sur lesquelles repose ce poème, nous cherchons son génie primitif et son plus extrême horizon dans toutes la mythologie du Nord, voici le récit que nous rencontrons:

A l'origine de la race des Franks (1), un enfant flottait sur les eaux, dans un vase de cristal, où la reine des Volsungen l'avait déposé à sa naissance. Comme il fut jeté sur le rivage de la mer, et qu'il poussait des cris perçans, une biche vint lui donner son lait et elle le nourrit dans la forêt avec ses faons. Il arriva un jour que le nain Mimer le rencontra dans le bois, l'emmena dans sa chaumière et l'adopta pour son fils. Dès l'âge de neuf ans, Siegfried (c'était le nom de l'enfant) était si fort qu'aucun homme ne pouvait lui résister. Après avoir essayé ses forces sur ses compagnons, il va consulter Gripir, le plus sage des devins. « Dis-moi, noble roi, vois-tu d'avance au loin les nobles faits de Siegfried sous la tente du ciel? — Toi seul tu vaincras le dragon de feu qui repose sur le Guitaheidi. Dans l'antre de Fofner, tu enlèveras ses trésors sur le dos de Grani, et tu iras rejoindre Giuki, le héros à la bonne armure. « Après une longue prophétie, où tout l'avenir du

(1) Edda Sæmund. *Edda Snorro.* — *Chants de Gripir de Volundar*, etc. — *Volsunga saga.*

Digitized by Google

jeune héros lui est dévoilé, Gripir, pressé par ses questions, finit par lui avouer que la possession du trésor lui coûtera la vie.

De retour chez le nain, celui-ci lui raconte l'histoire magique de ses ancêtres. Quand les dieux, dans l'origine, parcouraient le monde, Odin, Loki et Hœner arrivèrent au bord d'un fleuve; le dieu Loki ramasse au bord d'une cascade le devin Andvari, métamorphosé en poisson. « Je m'appelle Andvari, dit-il, Oinu est le nom de mon père. J'ai roulé de cascades en cascades. A ma naissance, une méchante norne a décidé que je vivrais dans les flots. « Pour racheter sa vie, Andvari livre au dieu toutes les richesses qu'il a entassées dans le fleuve; il retient pourtant un anneau d'or que Loki lui reprend. Le nain rentre alors dans son rocher et prononce une solennelle malédiction sur le trésor qui lui a été enlevé. Son frère Fofner s'empare du trésor, se change en dragon de feu, et veille jour et nuit sur sa proie.

Tels étaient les récits de Reginn à Sigurd. Un jour il l'aborde et lui dit : « Bien venu soit le fils de Sigmund! il a plus de courage qu'un homme fait. J'ai l'espérance de revoir un lion hardi. Le descendant d'Yngri est venu jusqu'à nous; ce roi sera le plus puissant sous le soleil. » Il lui apprend alors que Fofner repose sur le Guitaheidi; il lui fait une épée qui partage un flocon de laine sur les eaux, et l'envoie combattre le dragon. Siegfried s'embarque sur un vaisseau. Un violent orage survient. Du haut d'une montagne, un homme se lève et dit : « Qui s'en va sur les coursiers de Ravil, sur les vagues bondissantes, sur la mer orageuse? Les chevaux sont couverts d'écume; les filles des eaux ne résisteront pas au vent. » Reiginn répond : « C'est nous, Sigurd et ses hommes, qui sommes sur l'arbre des mers; un vent de mort souffle sur nous. La vague monte plus haut que le mât; le cheval bronche couvert d'écume. Qui nous appelle? — Ils me nommaient Hnicarr quand je réjouissais les corbeaux dans le combat des jeunes Volsungen; aujourd'hui nomme-moi l'homme de la montagne. » Ils abordent. L'homme de la montagne entre dans le vais-

Digitized by Google

seau et apaise la tempête; c'était Odin, que Sigurd interroge sur les signes divins de la victoire. « Il y a plusieurs signes divins : d'abord, d'entendre le croassement du noir corbeau sous l'arbre du glaive, puis d'apercevoir au loin deux hommes avides de gloire qui viennent à ta rencontre, enfin, d'entendre le hurlement des loups sous les branches de frênes. »

Après ces avertissemens, Sigurd s'avance contre le dragon, qui vomit du feu et du poison. Il lui enfonce au cœur son épée Granmur. Fofner s'ébranle, et frappe l'air de sa tête et de sa queue. Sigurd s'élance hors de l'antre, et entame avec le monstre un long dialogue. Il commence par lui cacher qui il est; car c'était la croyance de son temps que la malédiction d'un mourant avait pleine puissance, lorsqu'il appelait son ennemi par son nom. Il l'interroge sur plusieurs sujets de la mythologie cosmogonique. « Dis-moi, Fofner, toi qui sais tant de choses, quelles sont les nornes qui délient le destin et assistent à la naissance des enfans? — Bien différentes entre elles sont les nornes : il y en a de la famille des Ases, d'autres de la race des Elses, d'autres filles de Dvallinn. » Sigurd reprend : « Dis-moi, Fofner, toi qui sais toutes choses, quel est le champ où Surtur et les Ases versent et mêlent l'eau du glaive? — Il s'appelle Oscopnir. C'est là que les dieux jouent avec la lance; Bilramst l'entr'ouvre, quand ils y font rouler leurs chars, et les chevaux frémissent dans les eaux du Molda. »

Le monstre expire en renouvelant la malédiction déjà attachée à la possession de son trésor. A peine le sang qui ruisselle sur les doigts de Siegfried a-t-il touché ses lèvres que, semblable au Gwyon des Celtes, il comprend l'avenir et entend le langage des oiseaux prophétiques. « Ceins autour de toi, Sigurd, les anneaux d'or. Je connais une vierge, la plus belle des vierges, toute vêtue d'or; si tu la veux atteindre, de verts sentiers conduisent à Giuki. »

Sigurd pénètre dans l'antre du dragon, ouvre les portes de fer, s'empare du casque enchanté d'Agir; il charge son

Digitized by Google

cheval du trésor qui était enfoui sous terre, et il s'avance vers le haut Hindarfiall. De loin il aperçoit un château environné de flammes. Son cheval Grani s'y élance; au fond d'une salle, il arrive vis-à-vis d'un homme endormi dans son armure; il lui ôte son casque, et reconnaît les traits d'une femme. Il brise avec Granur les liens qui la retiennent. Elle se lève, et dit : « Qui brise mes liens? Depuis long-temps je dormais. Combien sont longs les maux des hommes! Odin a défendu que je m'éveillasse plus tôt du sommeil des runes. » Sigurd se place près d'elle, et lui demande son nom. Alors elle prend une corne pleine d'hydromel, et lui donne le breuvage d'amour. « Jour, salut! salut, vous fils du jour; nuit, salut, et filles de la nuit! Contemplez-nous de vos yeux propices, et donnez la victoire à ceux qui s'asseyent en repos. Salut, vous, Ases! salut, femmes des Ases! salut, terre qui nourrit toutes choses! donnez-nous la parole, et la sagesse, et le salut des mains aussi long-temps que nous vivrons. »

Elle se nommait Brynhild; c'était une valkyrie. Sigurd la prie de lui enseigner la sagesse, afin qu'il connaisse la science de toutes les parties du monde. Vient alors un long dithyrambe, dans lequel elle lui apprend des chants magiques, à cueillir des simples, à composer des breuvages sacrés, des dents de sleipnir, de la langue de bragi, de la mâchoire du loup, du bec de l'aigle, d'or et de gazon, de crânes humains, mêlés dans le vin et l'hydromel. Fameux parmi les Ases, fameux parmi les Elses, ce sont les livres des runes; c'est l'hydromel des runes : « Bois-en à longs traits, jusqu'à ce que les dieux périssent. »

Tels étaient, tels nous ont été conservés, presque sous leur forme originale, les premiers chants des Teutons, quand, réunis autour de leurs chaudières sacrées, ils faisaient leurs invocations nocturnes aux puissances du Nord, ou qu'ils renouvelaient, sur le taureau d'airain, leurs sermens de vengeance par la pointe du glaive, par la corne du cheval, par la proue du vaisseau, par le bord du bouclier, pendant que sur le sommet des montagnes les prê-

Digitized by Google

tresses (1), vêtues de blanc, les pieds nus, ornées d'une ceinture de cuivre, versaient goutte à goutte le sang des prisonniers avec des faucilles d'or, ou regardaient leurs entrailles au rayon du matin, ou mêlaient au bruissement des forêts, au râlement des victimes égorgées, au retentissement des vagues, le frémissement des peaux tendues autour des bannes des chariots.

On peut ne remarquer dans ces chants que leur génie antropophage. Ce dithyrambe, enivré d'hydromel et de carnage, dépeint mieux qu'Hérodote la vie des hordes scytiques. Mais sous ce poème il y a autre chose que du sang, comme il y a autre chose que du sang dans les entrailles prophétiques que les prêtresses déchirent de leurs faucilles d'or. Il contient toute une théogonie, les secrets des dieux, les mystères des spéculations sacerdotales, et c'est là son plus profond caractère. Nous rencontrons ici la société humaine à son berceau, et déjà éveillée à la science théologique. Son étonnement de l'univers, son ardeur à s'inquiéter des forces de la nature, ce besoin qui déjà la poursuit de la connaissance du bien et du mal, dominent si fortement que l'art leur est pleinement subordonné. Qu'un dieu, une valkyrie, un nain, un dragon, se succèdent dans ces poèmes, les événemens ne se hâtent ni ne se compliquent. Séparé et indépendant, chaque dénoûment est une leçon d'un dieu, et l'action ne se poursuit qu'au profit de la science des runes. Encore tout empreinte du génie sacerdotal, la fable se meut avec lenteur, soumettant l'esprit héroïque aux lois de la cosmogonie. Le symbole paraît sans art sous sa figure primitive, immobile et mystique au milieu des scènes de l'épopée naissante. Les mystères de la nature, sa force immédiate et inconnue, font tout l'intérêt du drame. Ce n'est qu'à mesure que cette puissance de l'univers sur l'homme commence à déchoir qu'il se contente du spectacle des races et de l'histoire. Il démêle pour la première fois les figures nationales du milieu des théories mythologiques. Le drame alors

(1) Strab., lib. VII. — Plutar., *Vita Marii*.

Digitized by Google

grandit avec le peuple. Chose en apparence paradoxale, l'épopée, née de la religion, fondée sur elle, n'achèvera de se former qu'à mesure que la religion commence à décroître. Voilà donc un fragment de cette époque de transition qui n'a laissé dans l'antiquité grecque que des monumens contestés. Ce qui apparaît dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme un tout spontané se montre ici dans son développement organique; et ces chants, formés d'élémens contraires, tenant à la fois du panthéisme des Eddas et du mouvement héroïque des Nibelungen, représentent, dans leur double caractère, la période qui chez les Grecs fit un jour le lien de la théologie d'Orphée à l'anthropomorphisme homérique.

Formée avant la séparation des tribus, la tradition s'enfuit, et remonte jusqu'au berceau même du monde germanique. Or, sur ce principe que les élémens de l'épopée se rassemblent et se transmettent dans une race de la même manière que tout autre élément, nous ne serons point étonnés de retrouver l'origine de la fable là où nous rencontrons l'origine de la langue. Le rapport d'Odin au Mithra du Caucase est le même que celui de Fofner aux mythes de la Colchide (1). Cette terre, fameuse par sa magie, féconde en dragons, en serpens de feu, en trésors funestes, a été transportée dans les contrées du Nord, comme l'Asgard du Pont-Euxin dans l'Asgard de la Duna et du Rhin. La Toison d'or cachée chez les Hyperboréens est devenue le gage de rédemption des Ases. Médée, la personnification de la contrée dont elle conserve le nom, de cette terre où les rois sont instruits à la magie, porte sa science dans les runes des Germains; et, sous le nom d'une valkyrie, elle s'enfuit sur le char enchanté qui déjà l'a conduite au Tartare pélasgique. Le dragon du Phasis, quoique né dans les régions ardentes de l'Asie, ne s'est

(1) Plat., *Alcib.*, p. 441.—Hesiod., *Théog.*, 281.—Apollod., l. II, p. 143. — Martial, XII, 53. — Kanne., *Mythol.* der Griechen, 149. — Warton's editor. — Hyde, *Relig. veter. Persarum*, p. 399, 404. — Creuzer's Symbol., t. IV, 52. — Goerres, *Introduct. au livre des Rois*, 233.

Digitized by Google

point endormi sous les glaces de la Scandinavie ; et le baume magique qui a rendu invulnérable le fils de Polymède a conservé sa vertu pour le fils de Sigmund. Mais la tradition ne se contente pas de puiser à une source. Comme les mythes de Jason et de Persée étaient d'abord profondément unis dans le culte de la Pallas hyberboréenne, elle les mêle et les confond tour à tour. Siegfried est, de même que Persée, confié, à sa naissance, aux vagues de la mer. Tous deux recueillis par le nain Reiginn ou par le pêcheur Dictys, à mesure qu'ils se rendent incommodes à leurs hôtes, les mêmes artifices les envoient combattre la gorgone d'Éthiopie ou le dragon du Guitaheidi. Chacun d'eux, avant de commencer sa carrière héroïque, va consulter les femmes ailées ou les filles de Phorcus. L'épée forgée par Vulcain retentit de nouveau sous le marteau de Mimer. Le casque de Pluton, dont la vertu rend invisible, devient le casque d'Agir. Le Pégase, prend son vol du milieu des animaux symboliques, des lions couronnés de Persépolis, continue sa course, quoique chargé du trésor des Nibelungen, à travers le roc enflammé du haut Hindarfiall. L'Andromède d'Éthiopie, après un long sommeil, se réveille, oppressée de songes funestes, dans la salle gothique du château de Frackland. Enfin si Persée est un type national que les peuples d'Argos, les Persans, les Assyriens, les Égyptiens revendiquent tout à la fois à l'origine de leurs annales, Siegfried est un chef de race, placé à la tête de la généalogie des Volsungen. Il résume en lui les siècles inconnus de l'histoire des Francs, comme Persée les âges héroïques de l'Orient et de la Grèce. Partis des mêmes lieux, loug-temps retenus sur les bords du Bosphore Cimmérien, ils ont respiré le même air, et se sont formés sur le même modèle. Pendant que la langue allemande a ses racines communes avec le grec et le persan, que sa mythologie s'alimente aux sources de l'Orphée de Thrace et du Koros de la Médée, son épopée repose, à l'origine, sur une base orientale et hellénique. Avant ses migrations, c'est par là qu'elle se rattache aux groupes primitifs des races humaines; et de même que les chaînes

Digitized by Google

de montagnes du Taurus, de l'Arménie et de Colchos, qui, en se partageant, conduisent leurs fleuves à des mers opposées, commencent par se confondre d'abord dans les masses du Caucase, ainsi les fables héroïques qui, sous le nom de Persée et de Siegfried, étendent leurs rameaux dans l'Iran jusque chez les Chaldéens, dans l'Égypte jusqu'à Chemmis, dans la Germanie jusqu'au pays des Franks, pressent et unissent leurs origines dans les mythes de la terre sacerdotales du Phasis et de l'Araxe.

Sans doute, dans les Nibelungen, il y eut un temps où la mythologie du Nord mêlait ses couleurs à l'action du poème, et ce serait l'œuvre d'une haute critique de chercher les vides qu'elle a laissés. Sans doute il y avait une place pour la ville fabuleuse des Ases; la louve de Freya, attelée de vipères, traînait son char funèbre dans le palais d'Etzel, les corbeaux de Wodan annonçaient sur le frêne Ygdrasil la venue de Siegfried; la mort de Baldur, le supplice de Loki, les parvis du Walhalha y étaient rappelés ou décrits. Le christianisme n'a pu tant faire qu'il en ait effacé toutes les traces, et plus la tradition héroïque vivait éloignée de son centre, plus elle a conservé l'empreinte du polythéisme. Il est remarquable que le culte nouveau, qui a détruit chez les Saxons et au centre de l'Allemagne jusqu'aux moindres vestiges des religions germaniques, et qui en Suède et en Danemarck, a laissé subsister les monumens d'Upsala, une foule de pierres runiques et de débris de l'Archéologie scandinave (1), a exercé une influence égale sur l'épopée. Tandis que dans le poème allemand les divinités païennes ont tout-à-fait disparu, elles subsistent encore par débris et en blocs dans les chants islandais : ceux-ci sont évidemment restés dans une région religieuse, d'où les autres sont par degrés descendus jusqu'au sol historique. Ce qui dans ces derniers est ramené à la mesure humaine a conservé dans les premiers la grandeur de la race des géans. Le nom d'Odin y reparaît même de loin à loin; les femmes y sont encore

(1) Olao Worm., *Danicor. monument. lib. sext.*

Digitized by Google

les valkyries du Walhalha ; dans le chant de mort de Brunhild, les imprécations de la magicienne, parmi les ruines qu'elle habite, sont une véritable évocation du polythéisme mourant. Même dans les Nibelungen, si le cycle des grandes divinités est effacé, non-seulement leur esprit a survécu, mais avec lui une foule de puissances inférieures que leur génie mobile, incertain, leur condition obscure, ont sauvé des jalousies comme des scrupules d'un culte nouveau : tels sont les nains, quelque nom qu'ils prennent. Alliés de près aux cabires de Samothrace, aux dioscures de Lacédémone, sachant se proportionner à tous les événemens, tantôt maîtres, tantôt esclaves, quelquefois même grandissant jusqu'à l'idée de Dieu, ils se dérobent, par leur petitesse, ils se montrent avec éclat quand il en est besoin, assez souples pour survivre à tous les systèmes religieux. Telles sont encore les femmes des eaux, qui, si l'orage les menace, se retirent dans leurs palais de corail : après s'être balancées sous le nom d'Avatars dans les flots de l'Oxus, sous la figure de syrènes, entre les récifs de la mer Noire, elles remontent le cours du Danube et vont raconter à sa source l'avenir des héros des Amales.

C'est qu'en effet, dès qu'une religion est condamnée à périr, elle se dérobe sous une forme humble et cachée à sa ruine complète. Menacée dans le sacerdoce, elle se retire et se survit dans le conte populaire. Autant un jour elle aspirait à grandir, autant elle se fait petite et modeste. Repoussée de ses temples, elle s'enfuit dans les forêts, se blottit dans les creux d'arbres, sous les chaumes des cabanes, au coin des foyers des bûcherons. Ses Titans deviennent des nains malfaisans, ses dieux olympiques des sylphes invisibles. L'artisan de l'univers, le demiourge de l'Orient, retiré dans les fentes des rochers, polit de son marteau de pygmée les cristaux des montagnes ; il tresse des cheveux d'or et continue de forger le marteau de Thor, comme il forgeait jadis le trident de Poseidon. L'Olympe des Grecs devient une montagne d'or gardée par douze chevaliers ; le même culte qui avait embrassé et agrandi l'univers vient abaisser ses cercles autour du berceau des

Digitized by Google

enfans (1). Comme l'humanité dans son premier âge recevait les enseignemens de la nature par l'intermédiaire des animaux symboliques qui l'entouraient, alors que le griffon d'Égypte, la licorne des Persans, le serpent des Araméens lui révélaient le sens de l'univers, ainsi l'enfant est de nouveau accueilli à sa naissance par ces merveilleux interprètes de la sagesse des temps passés. Encore tout humide de la rosée des forêts druidiques, l'oiseau bleu voltige autour de lui et conserve sous sa métempsycose le souvenir des Gaulois et des Armoricains; le dragon d'Orient, le sphinx de Thèbes, le pic vert des Étrusques, reparaissent à ses yeux sous mille formes avec le pouvoir et la science que l'antiquité leur a reconnus; les oiseaux blancs luttent en sa présence avec les oiseaux noirs, comme les elfes des Ases ou l'ahriman et l'ormuzd des Persans; les siècles écoulés se pressent ainsi autour de lui sous la figure de brillantes fées, de cobolds, de sylphes, et répandent sur ses jours à venir le parfum des choses passées. Comme si le premier sentiment de l'homme nouveau-né devait commencer par l'impression des souvenirs les plus anciens du genre humain, et que ses yeux dussent s'arrêter d'abord sur des ruines, l'enfant qui croit n'entendre dans ses contes que la voix de sa mère recueille en effet les débris des religions depuis long-temps écroulées et disparues.

Le christianisme n'a fait d'ailleurs aucun effort pour se mettre à la place des merveilles qu'il effaçait. Assez fort pour détruire, trop faible pour édifier, il a laissé vide l'abîme qu'il entr'ouvrait dans les Nibelungen. Les fondemens du monument des Huns paraissent et s'étendent au loin; mais le génie moderne n'y a point encore opposé ses chapelles, ses voûtes, sa mystique architecture. L'action se passe des dieux; placé sur la double limite du paganisme et du christianisme, séparé de l'un et de l'autre, ce n'est pas le hasard, mais le génie même de la race gothique qui a donné au poème sa forme austère et nue. Si, dans l'origine, le temple était sans idoles, l'épopée est restée

(1) Welker's *Trilogie*. — Les frères Grimm, *Kinder und Haus maerchen*, 11.

Digitized by Google

sans prodiges : aucune puissance invisible ne la pousse; elle se meut par sa seule force intime, représentant dans ses masses sévères, dépouillées de merveilleux, le génie iconoclaste des populations gothiques. Ce dénuement d'images mythologiques lui donne un caractère si frappant, qu'il n'est reproduit que par l'épopée d'une race alliée à la race germanique, par le Shanameh des Persans; car nous montrerons ailleurs combien les poèmes d'origine celtique, formés au centre du catholicisme, sont dans des époques peu différentes plus riches en symboles. Le même génie qui dans le sabéisme et le culte d'Odin excluait les images visibles des dieux, a donc aussi privé son épopée de l'éclat des pompes religieuses. Or, ce qui se marquait à l'origine dans les fables et la poésie s'est confirmé à l'extrémité de l'histoire; et les religions des Goths, et le génie iconoclaste de leur épopée, et les innovations de la réforme, ne sont qu'une seule et même idée qui, toujours conséquente avec elle-même, s'accroît et se développe dans le sein d'une même race.

De toutes les formes que rêvet la pensée humaine, la moins exclusive est l'épopée. Combinant dans ses types ce que l'histoire sépare, elle n'arme point un siècle contre un autre; elle n'abandonne pas le paganisme pour le christianisme, ni les mœurs des Germains pour la chevalerie; elle ne se convertit point à un culte, à un siècle, à une école : elle transporte tous les temps l'un dans l'autre, et jette leurs pensées et leurs produits divers dans le monde et l'unité du génie national. C'est pour avoir plus ou moins méconnu ce principe que la critique de Nibelungen présente jusqu'ici un résultat si incomplet. On a cherché à les emprisonner dans une période de temps déterminé, tandis que leur génie est de les confondre tous. Les uns ont vu dans leur composition une représentation cosmogonique de la nature, une théogonie pareille à celle des Indiens et des Grecs; les autres ont voulu les circonscrire dans l'époque d'Attila. Goettling, rapprochant leur origine, y retrouve l'histoire des Mérovingiens et les traditions des Francs. Quelques-uns y reconnaissent les longs débats des

Digitized by Google

Guelfes et des Gibelins; enfin, trompés par la richesse de la tradition, il en est qui, opposant ces explications l'une à l'autre, les niant toutes également, regardent ce poème comme le fruit des imaginations fantastiques de la chevalerie. Par ces contradictions on voit quels élémens variés se sont coordonnés dans le long travail de l'épopée. Aux traditions de la Colchide et de l'Iran, aux images lointaines des dragons de Jason et de Persée, aux fables de la terre du soleil, se joignent les souvenirs vivans des émigrations gothiques, les traces d'Odin, la terreur encore présente de l'approche des Huns. Les scènes tragiques du palais de Childéric de Soissons, de Gontran de Bourgogne, se lient par une magique transposition aux débats de l'empire germanique et de la cour de Rome. L'effroi s'augmente avec l'histoire, jusqu'à ce que la chevalerie renvoie quelques rayons brisés de sa lueur naissante sous les voûtes ensanglantées du palais d'Attila. Le poème qui d'une part touche au phasis du Caucase et s'appuie sur les bords du Danube, qui d'un autre côté atteint avec les Ostrogoths le sol de l'Italie, et se meut avec les Francs dans la vallée du Rhin, unit dans sa lente formation la végétation riche, pauvre, sombre, brillante de chacun de ces climats. Pendant qu'il s'empare de tous les faits que le temps lui présente, il les entraîne dans son cours, il les broie, il les métamorphose, il les rend méconnaissables. Le paganisme s'empreint de chistianisme. Les Huns, nés de l'accouplement des loups et des esprits de ténèbres, brillent de toute la courtoisie des mœurs féodales. A peine si quelques grandes figures, Siegfried, Théodoric, résistant à ce travail de formation, conservent quelques traits de leur physionomie réelle. Qu'est devenu l'Attila de l'histoire, l'Attila de Jornandès, celui dont Priscus nous a laissé l'image? Qui le reconnaîtrait sous les traits effacés d'Etzel, d'un roi qui pleure, qui s'épouvante du sang versé, si une tradition non interrompue ne s'attachait à son nom? Or, tel est le génie de l'épopée, qu'en s'élevant au-dessus de la vérité individuelle, en disposant à son gré des faits particuliers, en renversant les rôles et les vicissitudes du

Digitized by Google

monde, elle ne reste fidèle qu'à l'idée générale exprimée dans une époque. Tout en défigurant le caractère du chef des Huns, elle s'attache à l'impression de terreur répandue dans l'univers à son approche. C'est pour elle le fait dominant qui l'absorbe, que loin d'altérer elle conservera plus terrible, plus complet, plus présent que l'histoire. Le lieu, le temps, les personnes, seront transposés et changés; et la pensée des peuples au quatrième siècle restera vivante et éternelle. Du sauvage qui a retrouvé le glaive magique du dieu Thor, elle fera un timide châtelain; des hordes de l'Asie, les gardes d'un manoir féodal; du choc des nations Mongoles et de l'empire romain, la querelle d'une femme et de nobles vavasseurs. Mais le génie funèbre qui a accompagné l'action réelle planera sur tout le poème et l'enveloppera de ses voiles. Les torrens de sang versés dans les champs catalauniques inonderont dans les Carpathes le palais d'Etzel, et les héros épuisés en boiront à longs traits, comme dans le récit de Jornandès. De tout un peuple, il ne restera que le vieillard Hildebrand pour annoncer sa fin; et l'horreur qui suivit les dernières migrations sera si fortement empreinte sur chaque figure, la destruction sera si complète, si acharnée, les vainqueurs et les vaincus seront si bien confondus dans une égale perdition, que les scènes de l'histoire paraîtront superficielles, hâtives, inachevées, à côté des scènes de l'épopée qui ne saisit qu'une idée, mais s'y enfonce et s'y perd.

Sur les bords du Danube, dans les marais d'Osnabrück, dans les bruyères du Danemarck on trouve encore, sous des futaies de chênes, de vastes éminences couvertes de gazon, et connues sous le nom de tombeaux ou lits des Huns. Pour peu qu'on en approche, les hiboux et les corbeaux battent des ailes sur leurs cimes, les cerfs s'enfuient sur les feuilles des forêts. Des masses de granit, entassées dans le nord en carène de vaisseau, au sud en forme de retranchemens, en cernent la base. A leur surface sont roulées des pierres couvertes d'inscriptions runiques. Au dedans elles sont soutenues par des assises de rochers que

Digitized by Google

des races de géans ont soulevées, et regorgent de débris d'os humains, de cadavres et de fers de chevaux, de cornes de métal incrustées de figures hiéroglyphiques, d'amulettes, d'armes, de vases, restes amoncelés des champs de bataille. Ces monumens de carnage sont aux Nibelungen ce que sont à l'Iliade les tombeaux de Mycènes.

EDGAR QUINET.

Digitized by Google

LETTRE

SUR LA

DÉMOLITION DE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

A Madame ** (1).

Genève, 11 juillet 1831.

Je vous ai écrit hier, et voici encore une lettre. De quoi s'agit-il? *de Saint-Germain-l'Auxerrois.* A qui conterais-je mes peines et mes idées, si ce n'est à vous?

On va donc commencer, disent les journaux, la démolition de ce monument le 14 juillet. Noble manière d'inaugurer la monarchie élective, par la destruction d'une église, d'exécuter de sang-froid, et à tête reposée, ce que le vandalisme révolutionnaire faisait jadis dans la fièvre et les convulsions! Le chapitre des comparaisons et des considérations serait ici trop long à parcourir, un mot seulement à ce sujet. La révolution de juillet ignore-t-elle que

(1) Plusieurs journaux ont annoncé la démolition de Saint-Germain-l'Auxerrois comme on annoncerait la démolition d'une échoppe ou celle d'un coin de rue faisant saillie hors de l'alignement. Tandis qu'au nom de l'art et de toutes les convenances sociales nous nous disposions à demander compte de cette incroyable décision, la même pensée préoccupait à Genève M. de Chateaubriand. Pleine d'une sainte colère d'artiste, la lettre qu'il écrit à ce sujet, et qu'on nous communique, flétrira bien plus sûrement que nous n'aurions su le faire la honteuse concession que l'on prépare, et dont on croit sauver la misère en appelant à son aide une grande et haute délibération de la petite voirie. Si le vandalisme l'emporte, cette lettre demeurera dans ce recueil comme une éloquente protestation : l'on saura du moins que l'espèce de galanterie que l'on veut faire aux plus basses passions révolutionnaires n'eut pas la France artiste pour complice, et qu'elle n'en demeura point spectatrice désintéressée.

(*N. du D.*)

Digitized by Google

ce qui lui a le plus nui en Europe a été la dévastation de Saint-Germain-l'Auxerrois? que les peuples qui tous, sans exception alors, sympathisaient avec nous, ont reculé, et que leurs dispositions favorables ont changé? La *non-intervention*, si bien gardée, a achevée l'affaire. Une stupide manie de quelques Français, depuis quarante ans, est de compter pour rien les idées religieuses, et de les croire éteintes partout, comme elles le sont dans leur étroit cerveau. Ils oublient que tous les peuples libres ou tous ceux qui veulent l'être et qui sont en rapport avec nous sont religieux. Aux États-Unis, la loi vous *force* d'être chrétiens. Dans les républiques espagnoles, la religion catholique est la seule; excepté, je crois, au Mexique, où l'on vient d'essayer quelque chose pour la tolérance. Les cortès d'Espagne avaient décrété *le seul exercice de la religion catholique*. Si l'Italie s'émancipait elle resterait chrétienne. La Belgique a fait sa révolution pour chasser un roi protestant. Il est vrai que par un merveilleux choix on veut lui donner pour maître un préfet anglais protestant. L'Allemagne, si philosophique, est chrétienne, et les Polonais que sont-ils? Ils vont au combat ou à la mort en invoquant la sainte Vierge. Skrejinecki porte un scapulaire et fait des pèlerinages. Nos démolitions religieuses sont donc à la fois une ignorance historique et un contre-sens politique.

Sous le rapport des arts la chose n'est pas moins déplorable. Quoi! renouveler le vandalisme de 93! Que ne fait-on ce que j'ai proposé? Que ne masque-t-on l'église par des arbres, en la laissant subsister en face du Louvre, comme échelle et témoin de la marche de l'art? Saint-Germain-l'Auxerrois est un des plus vieux monumens de Paris; il est d'une époque dont il ne reste presque rien. Que sont donc devenus vos romantiques? On porte le marteau dans une église, et ils se taisent! O mes fils! combien vous êtes dégénérés! faut-il que votre grand-père élève seul sa voix cassée en faveur de vos temples? Vous ferez une ode, mais durera-t-elle autant qu'une ogive de Saint-Germain-l'Auxerrois? Et les artistes ne présentent point

Digitized by Google

de pétitions contre cette barbarie! Comme le plus humble de leurs camarades, je suis prêt à mettre ma signature à la suite de leurs noms. Détruire est facile, on l'a dit mille fois; et je ne connais pas au monde d'ouvriers qui aillent plus vite en cette besogne que les Français; mais reconstruire! qu'ont-ils bâti depuis quarante ans?

On veut percer une rue! très-bien: commencez les abatis par le côté opposé au Louvre, par la place de Grève, cela vous donnera du temps; vous serez deux ou trois ans, peut-être davantage, à tracer votre voie, alors, quand vous arriverez à Saint-Germain, vous aurez mûri vos réflexions, vous jugerez mieux de l'effet même du monument, à l'extrémité de l'ouverture. S'il gêne trop, s'il ne peut être conservé, vous l'abattrez en connaissance de cause et sans remords; voilà ce que la raison conseille. Pourquoi se hâter de raser un édifice qu'un jour on pourra regretter? Si vous n'achevez pas votre ouvrage, s'il survient des changemens, des révolutions, même de simples variations de place, vous en serez pour la perte d'une architecture séculaire, sans compensation aucune. Vous laisserez des décombres contre lesquels s'amasseront des immondices ou des échoppes. On a abattu la Bastille, et l'on a bien fait. La Bastille était une prison. Je ne sache pas qu'on ait enfermé personne à Saint-Germain-l'Auxerrois; mais même sur l'emplacement de la Bastille, qu'a-t-on élevé? d'abord un arbre de la liberté que le sabre de Bonaparte a coupé, pour faire place à un éléphant d'argile; et puis après l'éléphant que va-t-il survenir? et tout cela, vous le savez, était à *toujours*, pour les *siècles*, pour *l'éternité*, comme nos sermens. Quand Napoléon ordonna les travaux du Carrousel et de la rue de Rivoli, il croyait bien voir la fin de son entreprise; la rue de Rivoli a vu passer l'empire et la restauration sans être achevée. Qui vous répond que la nouvelle monarchie ira jusqu'au bout de la rue qu'elle va ouvrir par une ruine? Nous autres Français nous sommes trop conséquens dans le mal, et pas assez logiques dans le bien; parce qu'une imprudence taquine a produit à Saint-Germain une vengeance sacrilége, est-il de toute

Digitized by Google

nécessité de continuer la dernière? Les Parisiens ne peuvent-ils s'amuser sans jeter les meubles par les fenêtres, ou sans abattre les monumens publics? On honorerait mieux les héros de juillet en leur donnant à enlever les places fortes bâties contre nous, avec notre argent, qu'en livrant à leur courage une église ravagée où ils ne trouveront pas même le curé pour la défendre. N'enfoncerons-nous plus notre chapeau sur notre tête que pour marcher contre un vicaire ou pour monter à l'assaut d'un clocher, et aurons-nous encore long-temps le chapeau bas devant l'insolence étrangère? Il serait triste qu'on apprît l'entrée des Russes à Varsovie le jour où notre gouvernement entrerait à Saint-Germain-l'Auxerrois! Les deux belles victoires pour la monarchie populaire!...

Vous rirez de ma grande colère, vous me direz : ! Qu'est-ce que cela vous fait, vous, exilé, qui ne reverrez peut-être jamais la France? » Ne le prenez pas là, je suis Français jusque dans la moelle des os. Que la France entre dans un système politique généreux, et si la guerre survient, vous me verrez accourir pour partager le sort de ma patrie. J'aurais cent ans que mon cœur battrait encore pour la gloire, l'honneur et l'indépendance de mon pays. Déchiffrez, si vous pouvez, ce griffonnage écrit *ab irrato*, une heure avant le départ du courrier.

CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

du comte Lavalette,

ANCIEN DIRECTEUR GÉNÉRAL DES POSTES SOUS L'EMPIRE (1).

PREMIER EXTRAIT.

L'ennemi s'approche. — Prise de Verdun. — Journées des 2 de 3 septembre. — Je quitte Paris et je m'engage. — Mes illusions et mon désappointement. — Arrivée du colonel d'Hillieurs; il part pour l'armée du Rhin, d'où il m'envoie un brevet de sous-lieutenant. — Mort de Louis XVI.

La nouvelle de la prise de Verdun et de l'impossibilité d'arrêter l'ennemi arriva à Paris dans la matinée du dimanche 2 septembre, et vers cinq heures des municipaux à cheval, portant un drapeau, parcoururent les rues en criant aux armes. Ils ajoutaient : « L'ennemi s'approche, » vous êtes tous perdus; la ville sera livrée aux flammes et » au pillage. Prenez les armes, venez vous réunir à nos » armées, et l'infâme étranger sera repoussé. Mais n'ayez » rien à craindre des traîtres et des conspirateurs que vous » laissez derrière vous; ils sont sous la main des patriotes, » et la justice nationale, avant notre départ, va les frap- » per de sa foudre. » Ces terribles paroles, répétées dans tous les carrefours, jetèrent l'effroi dans tous les cœurs. Que signifiaient ces mots; la foudre de la justice? Hélas!

(1) Nous avons annoncé dans un de nos derniers numéros la prochaine apparition des *Mémoires de M. Lavallette*. Nous devons à l'obligeance des éditeurs l'extrait que nous publions ici. C'est le chapitre V du premier volume. L'auteur raconte ce qu'il a vu des massacres de septembre, et ses débuts militaires.

Ces *Mémoires*, formant deux volumes in-8o, paraîtront vers le 20 juillet chez Fournier jeune, éditeur, rue de Seine, no 14.

Digitized by Google

on l'apprit bientôt; le bruit circula deux heures après qu'on allait égorger tous les prisonniers. Je courus au chef-lieu de la section; j'y trouvai le greffier, M. Dutillet, qui me prit à l'écart, et me dit : « Dans une heure les prisonniers de l'hôtel de la Force vont être massacrés. Je viens d'obtenir de Tallien l'ordre de faire sortir Mme de Tourzel et sa fille : Blève, le capitaine de chasseurs, m'accompagne; il nous faut une troisième personne, me refuserez-vous? » J'acceptai la proposition avec transport. Il fut convenu que Dutillet entrerait dans la prison, que Blême et lui se chargeraient de ces deux dames; que je les accompagnerais, soit pour entretenir et distraire les importuns qui pourraient les arrêter pendant la route, dans un quartier où ils étaient si connus, soit pour contribuer à les défendre si on les attaquait. On ne fit aucune difficulté pour faire sortir les dames; nous descendîmes la rue du Roi-de-Sicile, nous traversâmes audacieusement l'église du petit Saint-Antoine, où se tenait l'assemblée. La nuit heureusement commençait à nous protéger; on ne fit aucune attention à nous, et mesdames de Tourzel trouvèrent dans la rue Saint-Antoine leurs amis, qui les mirent en sûreté. De retour chez Dutillet, nous délibérâmes sur les moyens de s'opposer au massacre des prisonniers de la Force. Le sentiment d'une bonne action augmente le courage : faire battre la générale était chose impossible sans un ordre du commandant en chef; le temps pressait; d'ailleurs ce commandant était Santerre, l'un des chefs des jacobins. Nous ne trouvâmes d'autre ressource que de courir chez ceux des gardes nationaux sur lesquels on pouvait le plus compter. J'en vis beaucoup dans l'espace d'une heure et demie, et je ne recueillis de mes ardentes prières que toutes les lâchetés que produisent la peur et l'égoïsme; des hommes dans la force de l'âge et de la santé; chez lesquels j'avais cru reconnaître, avec un vif amour de la liberté, le sentiment de l'humanité est le respect pour les lois, ne purent être émus par la peinture des massacres dont ils allaient pour ainsi dire être les témoins. *Que faire?* fut le mot désespérant de tous ceux que je vis : je ne pus obtenir

Digitized by Google

d'eux un noble mouvement de cœur. Les uns ne voulaient pas croire aux massacres; d'autres ne voulaient pas marcher sans un ordre de leurs chefs; quelques-uns enfin me dirent : « Les prisonniers sont des conspirateurs qui ne méritent aucune pitié; nos enfans partent pour l'armée, la guerre civile éclatera, nous périrons victimes de notre humanité : d'ailleurs on dit qu'il y aura des juges, et les innocens seront épargnés. » Les efforts de mes deux compagnons n'avaient pas été plus heureux; nous nous séparâmes à neuf heures. Déjà les massacres étaient dans toute leur fureur. Moins connu que mes amis, je courus à l'hôtel de la Force. Il y avait devant la porte du guichet qui donne dans la rue des Ballets une cinquantaine d'hommes au plus : c'étaient les massacreurs ; le reste était composé de curieux, plus exécrables, s'il est possible, que les bourreaux eux-mêmes; car ils n'osaient ni se retirer ni prendre part à l'action, et cependant ils applaudissaient. Javançai la tête, et, à la vue d'un monceau de cadavres encore palpitans, je jetai un cri d'épouvante. Deux hommes se retournèrent, me prirent au collet, et, m'entrainant avec violence dans la rue en me reprochant mon imprudence, se sauvèrent à toutes jambes en me laissant seul dans l'obscurité. L'horreur de ce spectacle avait abattu tout mon courage, et je rentrai chez moi en pleurant de honte et de désespoir sur l'humanité si indignement outragée, sur le caractère français si déplorablement avili.

Tous les détails des massacres ont été consignés dans les mémoires du temps; je peux donc heureusement me dispenser de les renouveler ici : d'ailleurs je n'en fus point le spectateur. Ils durèrent pendant trois jours; et, je l'écris en rougissant, à cinq cents toises des prisons on feignait de ne pas savoir que des Français étaient massacrés par centaines; les boutiques étaient ouvertes, les plaisirs dans toute leur vivacité; l'oisiveté dans toute sa nonchalance; toutes les futilités, toutes les séductions du luxe, de la sensualité et de la débauche, exerçaient paisiblement leur empire. On jouait l'ignorance pour des horreurs auxquelles on n'avait pas le courage de s'opposer. Il y avait

Digitized by Google

cependant une assemblée organe et suprême protectrice des lois, des ministres chargés du pouvoir exécutif, une garde soldée et des magistrats! Tous ces infortunés qu'on massacrait avaient des amis, des parens; et leurs derniers regards n'ont pu se reposer sur ce qui leur était cher; ils ont péri après d'horribles angoisses, au milieu des tourmens les plus affreux. Il paraît qu'il périt douze cents personnes dans ces trois jours.

Tant de sang versé n'assouvit pas la rage des septembriseurs. Ils sentaient bien que le massacre de douze cents personnes allait porter l'épouvante et l'indignation dans toute la France et dans l'Europe entière : il fallait donc vaincre à tout prix. La fierté nationale et la mauvaise politique des ennemis les servirent merveilleusement. Près de soixante mille hommes partirent de Paris pour l'armée en moins de quinze jours. La jeunesse des départemens, animée par le patriotisme le plus généreux, n'attendit pas l'exemple de la capitale, et bientôt les armées furent triplées. Je n'osais m'enrôler dans un bataillon de volontaires, j'étais signalé chaque jour comme un ennemi de la patrie, c'est-à-dire des révolutionnaires. Les plus indulgens me blâmaient; j'étais une mauvaise tête, un étourdi, qui s'était jeté par vanité dans un parti qu'il devait détester. J'avais d'ailleurs signé toutes les pétitions en faveur de la cour; je m'étais trouvé au château le 10 août; il n'en fallait pas tant pour être condamné à mort. Ne sachant comment m'éloigner, j'allai consulter un de mes plus chers amis, Bertrand, si honorablement connu depuis par ses talens, son dévouement à l'empereur, et qui est maintenant à Sainte-Hélène (1). Je m'étais lié avec lui chez le procureur Dommanget, où il étudiait la science du barreau. Il était destiné par sa famille à remplir un emploi de magistrat dans sa province; depuis la suppression des parlemens, ses études étaient sans but. Il fit mieux que moi : au lieu de se jeter dans les querelles politiques, il se confina pendant dix-huit mois dans une retraite pour

(1) M. Lavalette écrivait en 1818 cette partie de ses mémoires.

Digitized by Google

étudier les mathématiques. Avec un esprit juste et une grande ténacité de caractère, il devait réussir. Il venait de se faire examiner; il était reçu, et il allait partir pour Châlons comme élève du génie. M'emmener avec lui était impossible; mais il me conseilla de m'enrôler dans un corps franc, et il me donna l'adresse du lieutenant-colonel d'Hilliers, chargé d'organiser la légion des Alpes. Quelques-uns de mes amis partageaient ma situation : nous allâmes donc ensemble chez cet officier. Nous étions cinq, jeunes, bien élevés, jouissant de quelque fortune, animés du désir de nous battre, et avant tout de quitter promptement Paris. M. d'Hilliers nous reçut donc très-bien; il nous donna des ordres de route, et le lendemain, 7 septembre, nous étions à cinq heures du matin sur la route de Fontainebleau, le sac sur le dos, le bonnet de police en tête, et bien déguisés par une espèce d'habit de matelot appelé carmagnole.

Qu'on me permette de m'arrêter un peu avant d'arriver à l'armée. J'ai besoin de jeter un regard en arrière sur ma conduite dans ces dernières années. Mon éducation avait été sévère. Les principes qui en faisaient la base étaient excellens en tout. Jusqu'à vingt ans le spectacle de la corruption avait été soigneusement écarté de moi; mes parens, mes maîtres, tout ce qui m'entourait ne m'avait offert que des leçons et des modèles de la plus saine morale. A l'époque où toutes les questions politiques furent agitées, mon éducation me préserva des erreurs que la mode et les passions mirent alors en crédit. Le ridicule des orateurs de section me sauva de l'envie de les imiter. A la lecture de Montesquieu je joignais celle de Fénélon, Voltaire, Mably, etc. Mais l'autorité du premier m'imposait; j'aurais cru commettre une mauvaise action en m'écartant, même dans mes discours, de la réserve que cette lecture habituelle doit inspirer à un jeune homme. J'eus donc le bon esprit d'attendre un âge plus mûr pour manifester des opinions politiques, et de consulter pour ma conduite ma conscience et mon cœur. Ces deux guides me retinrent dans les bornes de la raison et de la modestie.

Digitized by Google

Enfin la révolution m'avait surpris à vingt ans : j'étais né d'ailleurs dans une classe trop obscure pour connaître tous les abus que cette révolution signalait. Je crois cependant avoir fait mon devoir en me prononçant pour la cause royale; et maintenant encore je reviens avec complaisance sur ce sentiment. Cependant, depuis que j'ai connu les émigrés, je me suis demandé quelquefois ce que j'étais allé faire parmi ces privilégiés, qui comptaient le peuple pour rien, moi qui étais né dans le peuple ; si, après la victoire, ils m'auraient su gré d'avoir combattu avec eux ; si enfin, en supposant que la guerre civile eût éclaté, j'eusse fait une bonne action, déserteur de la cause sacrée de la liberté, en marchant contre mes concitoyens et peut-être contre ma famille. Je n'ai pas attendu la nouvelle révolution opérée depuis quatre ans pour décider une partie de ces questions contre moi. Je ne savais pas alors tout ce que l'expérience m'a fait connaître plus tard.

Nous arrivâmes à Auxerre le troisième jour de notre départ, enchantés d'avoir quitté Paris, mais pénétrés d'inquiétude pour ce que nous y avions laissé de plus cher. La propagande avait traversé cette ville, et elle y avait laissé des traces sanglantes. Les habitans étaient dans la consternation et pleuraient encore de jeunes éclésiastiques, fils des citoyens les plus recommandables, qui avaient été massacrés. Nous logeâmes chez l'oncle de l'une de ces victimes, dont le cadavre avait été abandonné dans la fange d'un fumier pendant trois jours, sans qu'on permît ses parens de l'enterrer. Nous jugeâmes qu'il ne fallait pas rester long-temps dans cette ville. Nous primes la route d'Autun, et nous arrivâmes le lendemain dans un village peu éloigné de Vermanton, situé au milieu des bois, et dont les habitans gagnaient leur vie à faire des sabots. Deux jours avant notre arrivée un évêque et ses deux grands vicaires, qui se sauvaient dans une berline, furent arrêtés par eux. Ils fouillèrent la voiture, ils y trouvèrent quelques centaines de louis, et pour se dispenser de les rendre ils trouvèrent tout simple de massacrer ces infortunés. Ce nouveau métier leur parut plus lucratif que l'au-

Digitized by Google

tre, et ces honnêtes gens se tenaient à l'affût de tous les voyageurs. Notre habit de matelot promettait peu ; mais nous portions la tête haute, notre air leur parut dédaigneux, et un petit bossu, greffier de la commune, s'imagina que nous pourrions contribuer à les enrichir. Les paysans, qui ne voulaient plus faire de sabots, et qui étaient affriandés pas leur premier coup de main, applaudirent au bossu; on nous fit entrer dans la municipalité, espèce de halle, où la foule nous suivit. Le greffier s'établit sur une large table, se mit à lire avec emphase, et en grossissant sa voix de chantre, tous nos passeports. Il commença : « Louis-Amédée-Auguste d'Abonne, André-Louis Le Clerc de la Ronde, Marie Chamans de Lavallelle ;» le drôle ajouta la particule *de*, qui n'était pas dans le passeport. A cette kirielle de noms aristocrates la rumeur commença; nous ne vîmes plus que des yeux ennemis, et le bosssu s'écria qu'il fallait visiter nos sacs. La bonne récolte ! j'étais le plus pauvre de la compagnie, et j'avais vingt-cinq louis en or ! Nous étions perdus, lorsque d'Aubonne, dont la taille était très-élevée, s'élança sur la table et se mit à pérorer l'assemblée ; il faisait de jolis vers, et cependant il savait tout le Vadé par cœur. Il commença par une bordée de juremens et de propos des halles qui surprit l'auditoire; bientôt il éleva la voix et leur prodigua les mots de patrie, de liberté, de souveraineté du peuple, avec une telle véhémence et d'une voix si éclatante que l'effet devint tout à coup prodigieux, et qu'il fut interrompu par des applaudissemens unanimes. Mais l'étourdi ne s'en tint pas là ; il donna impérieusement l'ordre à Le Clerc de la Ronde de monter sur la table. Celui-ci, quoiqu'il ne fût pas bossu, était le plus grand mime que j'aie rencontré; c'était un homme de trente-cinq ans, ridiculement bâti, le visage noir comme celui d'un Maure, les yeux enfoncés et couverts de sourcils noirs et épais, le nez et le menton d'une largeur démesurée. D'Aubonne dit à l'assemblée : « Vous allez juger si nous sommes des républicains de Paris, » et se tournant vers son compagnon, il lui dit : » Réponds au cathéchisme ré-

Digitized by Google

publicain. Qu'est-ce que Dieu, qu'est-ce que le peuple, qu'est-ce qu'un roi ? » L'autre, d'un air contrit, d'une voix nazarde, et tortillant comme arlequin, répondait : « Dieu, c'est la nature; le peuple, ce sont les pauvres; un roi, c'est un lion, un tigre, un éléphant, qui dévore, qui écrase le pauvre peuple. » Il n'y eut plus moyen d'y tenir; l'étonnement, les cris, l'enthousiasme, étaient au comble; on embrasse les acteurs, on les presse, on les enlève; c'est à qui voudra nous avoir chez soi; il fallut boire; et l'embarras de quitter ces brutaux comme amis devint aussi grand, que la crainte avait été forte de leur échapper comme ennemis. Heureusement d'Aubonne sut encore nous tirer d'affaire. Il leur représenta gravement que nous ne pouvions nous arrêter, et que la patrie réclamait notre courage; enfin ils nous laissèrent aller. Chemin faisant, mes camarades me blâmèrent de n'avoir pas pris part à cette scène, et d'avoir conservé une gravité qui pouvait devenir suspecte à des gens qui avaient tant d'envie de nous faire un très-mauvais parti. Je n'avais rien à répondre, j'avais admiré leur présence d'esprit et leur gaieté; mais je ne valais rien pour ces folies, on ne peut forcer le naturel. Pendant leur comédie, je me rappelais un trait que j'ai lu, je crois, dans un ouvrage de l'abbé Le Bœuf, sur l'histoire de France au treizième siècle : un moine d'Auxerre ou de Dijon répondait au supérieur des bénédictins de Paris, qui désirait le voir, qu'à son âge il ne pouvait s'éloigner de son pays, et faire un voyage si long et si dangereux. Hélas! à la fin du dix-huitième siècle, le voyage était encore plus périlleux.

De ce repaire de brigands, nous allâmes à Autun. L'un d'entre nous avait des lettres pour un député de l'assemblée législative; il n'avait pas été renommé à la Convention, et il n'osait plus reparaître chez lui. Sa famille était composée d'une femme respectable et spirituelle et de trois filles charmantes. Notre séjour près d'elle pouvait les compromettre : nous continuâmes notre route. Là, comme partout, la terreur était au comble. Pas un mouvement, pas une tentative ne s'étaient élevés contre les

Digitized by Google

entreprises des factieux. On se taisait, ou s'éloignait, pour ne pas se compromettre. Les plus honnêtes gens étaient dénoncés; les dernières classes du peuple effrayaient par leurs clameurs, et partout elles devinrent maîtresses, par la mésintelligence et le défaut de courage de ceux qui, ayant tout à conserver, n'avaient pas honte de reculer devant ceux qui n'avaient rien à perdre.

Enfin nous arrivâmes, le 19 septembre, à Villefranche, près de Lyon, où la légion Montesquiou tenait garnison. Le commandant d'Hilliers nous avait fait voir l'uniforme; il nous avait vanté la discipline et la beauté du régiment. Nous devions recevoir l'accueil le plus flatteur de la part des officiers, tous jeunes gens bien élevés, et qui certainement vivraient en frères avec nous. Nous nous étions fait des idées ravissantes de notre nouveau genre de vie. En approchant de Villefranche, notre imagination échauffé nous faisait hâter la marche. Nous arrivâmes près de la ville, au bord d'une prairie fort étendue; à l'extrémité de laquelle nous aperçûmes quelques troupes qui manœuvraient. Soit illusion, soit mauvaise vue, mes camarades s'extasièrent sur leur belle tenue. Effectivement les fusils brillaient au soleil, et les lignes paraissaient d'une admirable régularité. Pour moi, je ne voyais que des uniformes bizarres, ou plutôt les lambeaux de la misère; mais qu'on juge de notre consternation, lorsqu'en approchant nous ne trouvâmes que quatre ou cinq cents malheureux tout déguenillés, et dont les officiers étaient seuls vêtus de cet uniforme élégant qu'on nous avait tant vanté. Nous allions nous retirer, et peut-être prendre le hasardeux parti de déserter, quand un officier vint à nous, et nous demanda, dans un français fortement accentué d'allemand, si nous n'avions pas l'honneur de faire partie du corps. Je n'attendis pas la réponse de mes camarades, et je montrai ma feuille de route; ils furent obligés d'en faire autant, et aussitôt que les manœuvres furent terminées, l'officier nous fit placer à la queue de la troupe, et nous entrâmes dans la ville en emboîtant le pas comme de vieux soldats, bien honteux de nous voir en si mauvaise compagnie de-

Digitized by Google

vant le beau sexe de Villefranche, qui nous regardait passer, et qui ne paraissait pas fort émerveillé de nous.

Cette légion encore incomplète, et qui n'eut ni une longue ni une brillante destinée, était composée des restes du régiment de Royal-Liégeois, qu'on avait réformé pour quelques fredaines, et de jeunes gens de bonne volonté qui, pour dix écus, s'étaient faits soldats. Tout ce monde s'ennuyait, ne voulait rien apprendre, et demandait à se battre pour s'amuser; mais l'adjudant, M. Ross, n'entendait pas raillerie. Je n'ai pas retrouvé depuis un homme qui portât si loin l'enthousiasme pour le catéchisme militaire et pour toutes les niaiseries de détail. Il savait tout juste assez de français pour commander sa troupe, composée en majeure partie de Flamands et d'Alsaciens. Après vingt-cinq années de service, il était arrivé au grade d'adjudant-major, et cependant M. Ross n'était pas content. Depuis qu'il n'avait plus de coups de bâton pour auxiliaires, il se plaignait des fatigues du commandement. J'étais devenu son ami, parce qu'il m'avait vu exact, attentif et grave aux manœuvres. « Mon ami, me disait-il, la guerre est toujours funeste aux armées; plus de discipline, plus d'ordre, plus de subordination. Malheur au régiment qui quitte la garnison pour le champ de bataille. Ah! si vous aviez vu le camp de Verberie, le camp de Saint-Omer, quel beau spectacle! les tentes bien alignées, les troupes sous les armes à quatre heures du matin, les habits propres, des manœuvres admirables, et le soir, personne ne manquait à l'appel, et tout le monde sous la main. Maintenant je commande à des déguenillés. Que faire de tous ces jeunes gens qu'on ne peut morigéner? Aussi quelle guerre! Tout cela ira à la diable; mais je vais demander ma retraite. » Le brave homme effectivement se retira l'année suivante, et j'espère qu'il est mort assez tard pour s'étonner et se réjouir de nos triomphes.

Les premiers temps me furent bien pénibles; j'avais vécu dans une douce aisance à Paris, au milieu de ma famille, dont j'étais chéri; dans la bonne société, qui était aimable pour moi. Maintenant il fallait vivre avec des sol-

Digitized by Google

dats; les sergens voulaient bien me protéger : les officiers ne me regardaient pas. Le dégoût commençait à s'emparer de moi; heureusement je fis à temps de profondes réflexions sur ma position, et il me parut possible d'en sortir en me livrant avec ardeur aux devoirs qu'elle m'imposait. Je passais auparavant mes journées au café ou à lire des romans. J'abandonnai cette vie oisive, j'étudiai l'ordonnance militaire, je suivis avec exactitude tous les détails de l'instruction, et au bout de six semaines je fus nommé caporal. Ma position devint meilleure : j'obéissais encore à tous, mais du moins je commandais encore à quelques-uns.

M. d'Hilliers nous arriva. La troupe fut bientôt complètement habillée; et comme cet officier sortait du régiment d'Alsace, il nous soumit à une discipline si sévère et si exacte qu'en moins de deux mois la légion put rivaliser avec les plus beaux corps de l'armée du Nord.

Ces devoirs prescrits pour chaque moment, loin de me décourager, me les firent aimer. Les manœuvres de bataillon me donnèrent le désir d'apprendre les élémens de la guerre, et je lus avec avidité quelques livres qui venaient de paraître : *la Guerre de Poste*, de Cessac, *les Fortifications de campagne*, par le Belair, etc. Mon colonel, qui avait pris de l'attachement pour moi, me donna des leçons de stratégie et de castramétation, et m'apprit à lire les cartes militaires. Je fus bientôt élevé au grade de sergent; et mes espérances ne connaissaient plus de bornes, lorsque le général Custines appela le colonel d'Hilliers à l'armée du Rhin pour remplacer le général Houchard, son premier aide-de-camp, qui était appelé au commandement de l'armée de la Moselle. Le départ de M. d'Hilliers fut un coup de foudre pour moi; mais il m'avait promis, ainsi qu'à mes camarades, de nous appeler à l'armée du Rhin. Il nous tint parole, et peu de temps après son arrivée à Mayence, nous reçûmes des brevets de sous-lieutenans dans le 93e régiment d'infanterie de ligne.

Je reçus à Bourg l'ordre de me rendre à l'armée du Rhin, à l'époque où furent annoncés le jugement et la mort du

Digitized by Google

roi. L'impression fut profonde dans cette ville, où cependant les jacobins dominaient, et où leurs vociférations ajoutèrent la consternation à la terreur que leurs menaces et leur conduite inspiraient déjà. Il faut consulter avant tout, pour avoir l'explication de ce terrible jugement, une brochure de M. de Chateaubriand, publiée au commencement de 1815, laquelle expose avec beaucoup de sagacité les motifs secrets qui déterminèrent tant de députés à voter la mort de Louis XVI. La municipalité de Paris dominait avec toute l'énergie d'une tyrannie sauvage et désespérée; elle voulait à tout prix la mort du roi, et menaçait hautement de massacrer toute la famille royale, qu'elle tenait seule en sa puissance. Beaucoup de députés crurent qu'il n'y avait pas d'autres moyens de sauver l'héritier du trône et sa famille que d'offrir l'infortuné chef en holocauste à la fureur populaire. C'était une erreur; mais elle était excusable. Au reste, s'il est vrai que Louis XVI ait souscrit le traité de Pilnitz, s'il est vrai qu'il ait engagé tous les privilégiés à quitter la France, et à s'enrôler sous les bannières de l'étranger; s'il est vrai qu'il ait été d'accord avec ses frères et leurs partisans pour venir le délivrer par une guerre qui livrait son pays à toutes les horreurs d'une invasion, quoiqu'il eût juré de maintenir et d'exécuter la constitution, je n'hésite pas à dire qu'il fut coupable : il ne pouvait plus régner; mais la convention n'avait pas le droit de le juger, et, en le faisant mourir, elle commit une faute bien impolitique. Comment ne vit-elle pas qu'en ôtant la vie à Louis XVI elle donnait la couronne à Louis XVIII; qu'il fallait conserver le roi prisonnier, pour n'en pas donner un à l'ennemi: que ce roi, trop fameux par tant de faiblesse et par des vues si bornées et si fausses, devait être soigneusement protégé; enfin, qu'en lui ôtant la vie, on lui donnait tôt ou tard pour successeur son frère, établi au milieu de l'ennemi, dont les qualités d'esprit étaient supérieures à celles du roi, et dont le caractère, déjà si connu, devait avoir une influence si déplorable sur les destinées de la France? Mais la convention, pressée par les événe-

Digitized by Google

mens, exaltée par les ressentimens et par la journée du 10 août, composée en partie d'hommes sans expérience et frappés de la funeste manie de la célébrité, voulut imprimer aux esprits une terreur mêlée d'admiration par une grande injustice, qu'elle appela un grand acte de justice nationale. Elle réussit; mais la haine de l'Europe contre elle fondit en armes sur la France; et la France furieuse, puissante de toute la rage de son gouvernement, écrasa les armées de l'Europe.

Digitized by Google

REVUE

POLITIQUE.

FRANCE.

PARIS.

Vendredi 15 juillet 1830.

TABLEAU DE L'OPPOSITION DANS LA CHAMBRE. — SA SITUATION GÉNÉRALE. — SITUATION DE SES CHEFS. — M. DE LAFAYETTE. — M. MAUGUIN. — M. LE GÉNÉRAL LAMARQUE. — M. EUSÈBE SALVERTE. — M. DE CORMENIN. — M. ODILON-BARROT. — INCOHÉRENCE ET IMPROPRIÉTÉ GOUVERNEMENTALE DU PARTI.

Une chambre nouvelle va s'ouvrir, et avec elle de nouvelles destinées pour la France : l'opposition se promet, dit-on, d'être parlementaire, et de désavouer franchement l'opposition de la rue qui voulait traiter d'égal à égal, en attendant la dictature. Ainsi offert sur le terrain constitutionnel, le combat peut être utile au pays et honorable pour tous les combattans. Quelle sera en y entrant l'attitude de l'opposition? A-t-elle une organisation, un système? Est-elle libre dans ses mouvemens, bien ralliée sous son drapeau? Trouve-t-on en elle, enfin, de l'unité et de l'avenir? Cela vaut la peine d'y regarder.

Adressons-nous aux noms propres : essayons de bien savoir ce que sont vraiment les chefs de l'opposition, et ce qu'ils peuvent faire ensemble. Par là, on va plus vite

Digitized by Google

et on voit plus clair que par les plus belles généralités du monde sur l'état des partis.

Commençons par le plus ancien et le plus populaire de ces chefs. C'est un hommage à la fois et un argument; car s'il était prouvé que ce nom, dont on a voulu faire une bannière, n'a pas su, ne peut jamais rallier tous ceux qui semblent le suivre; qu'il a effarouché certaines convictions sans donner à d'autres assez de gages; qu'enfin il n'est, à tout prendre, que l'arrière-garde d'un parti et l'avant-garde d'un autre, qu'en faudrait-il conclure, sinon qu'une opposition, qui n'a pas un système dont un homme soit le représentant, ne possède point non plus de chance de victoire qui lui appartienne véritablement, et ne peut s'attendre qu'à voir ses succès, si elle en obtient, se diviser, s'éparpiller entre ses chefs divers pour leur échapper tour à tour?

M. de Lafayette ne s'en est point caché : la propagande et le suffrage universel, telle est sa devise. Nous ne parlons des hommes que sur les faits qu'ils ont eux-mêmes livrés à la discussion; nous ne leur attribuons que ce qu'ils avouent. Le suffrage universel, M. de Lafayette l'a réclamé hautement dans sa dernière lettre aux électeurs de Meaux. Quant à la propagande, l'honorable général ne l'a pas seulement professée; il l'a publiquement pratiquée. Ne s'est-il pas porté le patron de l'insurrection qui s'est essayée sur la frontière espagnole? N'a-t-il pas souscrit pour l'insurrection qui s'est méditée sur la frontière piémontaise? Quel est, en Europe, le gouvernement que M. de Lafayette n'a pas attaqué, ou menacé officiellement de ses attaques? Quel est le projet d'insurrection, petit ou grand, auquel M. de Lafayette ne s'est pas associé? Tous ses discours, toutes ses actions en déposent; M. de Lafayette regarde, dans l'ancien continent, toutes les révoltes comme légitimes, tous les gouvernemens, sauf le le nôtre, sans doute, comme bons à détruire. Il ne s'inquiète point des différences, ne s'enquiert point des chances de succès. Il a son *credo* inflexible et marche sans

Digitized by Google

relâche à son but. Il imposera à l'opposition son but et son *credo*. L'opposition les acceptera-t-elle?

Quelques-uns de ses chefs ne le pourraient sans se démentir étrangement. M. Mauguin, par exemple, ne veut pas du suffrage universel; il l'a dit vingt fois. La capacité électorale, réduite à 200 fr., satisfait tous ses veux. Quant à la guerre, il la veut; pas tout-à-fait de propagande, il est vrai, pas tout-à-fait défensive non plus, mais comme une sorte de juste milieu entre la guerre d'intérêts et la guerre de principes. Quoi qu'il en soit, M. de Lafayette et M. Mauguin n'ont certainement pas les mêmes doctrines, les mêmes desseins. Ils peuvent combattre à côté l'un de l'autre; ils n'agiraient pas huit jours de concert.

Sur les affaires de l'intérieur, M. le général Lamarque n'a guère exprimé d'opinion; nous ne nous fatiguerons pas à lui en chercher une. Un mot résume toutes ses convictions parlementaires, la guerre! la guerre avec tous, même avec l'Angleterre, pour laquelle le général conserve une antipathie qui nous semble au moins une erreur de date; son *delenda Carthago* à lui, c'est la guerre, la guerre à tout prix, la guerre pour la guerre; le vainqueur de Capri nous permettra d'ajouter : Et pour lui!

M. Eusèbe Salverte, homme de talent et de conviction, capable d'une véritable opposition parlementaire, penche vers le suffrage universel, mais avec inquiétude, malgré sa rigidité logique; en homme qui se défend contre un principe sans cesser d'y croire. Au fond, peut-être signerait-il le *credo* politique de M. de Lafayette; mais il ne s'associerait point à toute la conduite que M. de Lafayette en déduit; car M. de Salverte repousse la propagande et veut la paix. Il l'a plus d'une fois proclamé. Son âpreté n'est point agressive, et il ne paraît pas dominé, emporté, comme M. de Lafayette, par un éternel besoin de promener partout et à tout risque son drapeau et son nom.

Avant que M. de Cormenin fût rentré dans la chambre, M. Eusèbe Salverte pouvait en être regardé comme le dialecticien le plus intraitable. M. de Cormenin est bien plus qu'un dialecticien; c'est un théologien politique, un ca-

Digitized by Google

suiste précieux pour un parti. Il déduira avec la plus parfaite insouciance des hommes, des choses et des temps, les conséquences rigoureuses de ce qu'il appellera les principes. Et pourtant, chose bizarre, il n'y a pas d'homme à qui ses nouveaux amis aient naguère encore plus amèrement reproché son inconstance politique et ses capricieuses infidélités à ces principes dont il est aujourd'hui si rigide adorateur. Entre M. de Cormenin et l'extrême gauche, l'union est aujourd'hui très-intime; mais il est permis de penser qu'elle n'est point à l'abri des événemens.

Nous avons réservé M. Odilon-Barrot pour le dernier, non par tactique, comme on pourrait le croire, mais tout bonnement par difficulté, pour ne pas dire impossibilité, de caractériser ce chef d'un nouveau parti des *politiques*, qui se forme au sein des ligueurs. Comme à tous les esprits ambitieux qui sont engagés sous une bannière violente, le savoir-faire ne manque point à M. Odilon-Barrot, et il en a absolument besoin. Il ne professe aucune antipathie pour le pouvoir; il a éludé jusqu'ici les questions de paix et de guerre; mais cette position ambiguë devient à la longue très-difficile à tenir. On a mauvaise grâce à désavouer toujours les émeutes quand on ne les combat point. Avec de la tenue extérieure, avec d'éloquentes protestations de dévouement à l'ordre et à la royauté, on croit pouvoir réparer d'un côté le mal qu'on laisse faire de l'autre; on permet d'attaquer pour avoir le droit de défendre; mais au bout du compte, qu'arrive-t-il? On est sous le joug du parti qu'on sert en voulant s'en servir; on subit tôt ou tard sa complicité pour échapper à ses ressentimens; et tout en déployant de l'habileté, tout en gardant des mesures, on finit par défaire le lit où l'on voulait se coucher.

Voilà les noms les plus considérables de cette opposition qui se prépare à la lutte constitutionnelle. Y a-t-il là un parti constitué et capable de gouvernement? Qui découvrira là une doctrine commune, une intention simple, qui domine toutes les situations, rallie toutes les opinions, surmonte toutes les vanités? Comment M. de Lafayette imposerait-il à M. Eusèbe Salverte la guerre de propagande

Digitized by Google

dont celui-ci ne veut pas? M. de Salverte serait-il mieux venu à parler de paix au général Lamarque, qui semblerait disposé à tout passer à ses collègues, pourvu qu'on le laissât *organiser la victoire?* Tout n'est-il pas confusion, divergence, incohérence dans cette opposition qui parle si souvent de la nécessité d'un système? et les liens factices qui la tiennent unie ne se briseraient-ils pas dès qu'elle toucherait au pouvoir?

S'il y a quelque part système, unité, c'est dans les rangs seulement de cette opposition extra-légale, anti-parlementaire, qui guette dans la rue, à la porte de la chambre, pour se recruter dans les rangs de sa minorité, comme celle-ci espère se recruter dans la chambre elle-même. Là les ambitions, bien plus fougueuses, sont comprimées pourtant par l'ardeur des volontés, par le secret dont il faut voiler ses desseins, par l'éloignement et la difficulté du but qu'on veut atteindre. On est si loin de la victoire qu'on ne peut encore songer à se diviser, car on compromettrait une faible chance de succès. On attend donc, quitte à risquer une émeute de temps en temps, comme une fausse alerte, pour tâter les recrues. Mais on laisse agir, en se réservant de la supplanter plus tard, cette opposition légale, dont les défaites ne compromettent pas, et dont les victoires profitent à la faction. On la pousse en l'intimidant, on l'encourage en la caressant; on exploite cette position fausse où on l'a placée, comme sur la lame d'un couteau, entre des désordres qu'il lui faut désavouer, mais dont elle doit ménager l'avenir, et l'ordre public, auquel il faut bien de temps en temps jeter quelques professions de foi. On lui fait un crime de sa franchise, de ses bonnes intentions; on se ferait une arme de sa duplicité. On la laisse s'engager là où on ne voudrait pas aller, et rétrograder tandis qu'on avance, assuré que l'on est de la traîner tôt ou tard à sa suite. La faction pourrait bien, il est vrai, se tromper aussi dans ses calculs; mais que l'opposition arrive au pouvoir, elle-même verra bientôt pour qui sont, au vrai, les chances qu'elle se promet.

Pour dire en un mot toute notre pensée, la situation de

Digitized by Google

l'opposition dans la chambre est, à peu de chose près, la même que celle de M. Odilon-Barrot dans l'opposition : protestations d'amour pour la liberté, amour sincère, nous n'en doutons pas, mais qui, pas plus dans ce parti que dans tout autre, n'exclut le désir du pouvoir; protestations d'amour pour l'ordre, amour sincère aussi, nous voulons le croire, mais impuissant et décrédité d'avance par la logique des partis ; désaveu des émeutes, car il faut bien désavouer un auxiliaire qui vous compromet, et en même temps impossibilté d'échapper à la tyrannie secrète, inexorable, des factions d'un parti qu'on ne pourra pas désavouer toujours; lutte embarrassante et humiliante contre de mauvaises passions que l'on voudrait à la fois exploiter et contenir; division au dedans, servitude au dehors; des chefs, des soldats, sans un but commun pour les rallier et une position nette pour en faire usage. Tel est l'avenir de l'opposition dans les sessions de 1831. Nous doutons qu'il y ait là beaucoup des chances pour la formation d'un ministère; nous sommes sûrs qu'il n'y en a point pour sa durée.

CHRONIQUE.

SALON DE 1831.

LE CROMWELL DE M. DELAROCHE.

Nous n'en avions pas encore fini avec le salon de 1831, et d'ailleurs voilà que M. Delaroche, animé sans doute d'une noble jalousie d'artiste pour l'éclatant succès de M. Robert, a voulu comme lui lancer sa bombe après le feu d'artifice et clore comme son rival le salon par un chef-

Digitized by Google

d'œuvre. Heureuses et pacifiques luttes qui nous consolent de celles où nous assistons, où nous prenons part chaque jour dans la rue! Où est le temps où Paris tout entier se serait partagé entre deux camps ennemis, pour ces deux tableaux et ces deux talens si divers et si accomplis tous les deux? Maintenant on se contente de les admirer en passant, d'un œil distrait et préoccupé, on dirait un devoir que l'on accomplit; c'est à peine si on élève sur ces deux genres si distincts et si nettement caractérisés une pauvre petite controverse, au lieu des flots d'encre et de bile qui eussent coulé autrefois. Mais enfin, au milieu de ces agitations des partis et de cette dédaigneuse insouciance du public, l'art n'en poursuit pas moins sa route silencieuse; et c'est pour nous un plaisir pur et qui repose de voir s'agiter encore dans le monde à part de l'imagination ces éternelles questions qui le divisent, cette lutte du *beau* et du *vrai*, tous deux exclusifs, voulant régner tous deux, et toujours réduits, quoi qu'ils en aient, à se confondre et à s'associer ensemble dans une éternelle alliance.

Dans chaque ouvrage de M. Delaroche, il y a une pensée: de quelque ardent amour qu'il soit épris pour la vérité, c'est toujours et avant tout le peintre d'une civilisation avancée, ce qui exclut la naïveté, mais n'exclut pas la vérité; avis donné en passant aux novateurs en littérature comme aux novateurs en tableaux, qui se donnent tant de mal pour être naïfs, et ne savent pas même être vrais. La pensée qui a inspiré le *Cromwell* de M. Delaroche est une pensée forte et féconde. Cet homme, que l'histoire nous a laissé comme une grande énigme à débattre éternellement, ce fanatique de sang froid, cet assassin, convaincu ou non, du premier roi qui ait péri jugé sur un échafaud, Cromwell, le soir même de l'exécution, vient essayer, dans les lugubres salles de Whitehall, un tête-à-tête avec sa victime. Est-ce un triomphe, est-ce un repentir, est-ce une conviction de plus qu'il vient chercher auprès de ce royal cercueil, en face de la tête pâle et belle encore que la hache du niveleur a fait tomber? nous ne savons. Le peintre nous a laissés là-dessus dans la même incertitude que l'histoire.

Digitized by Google

A celle-ci nous le pardonnons : elle n'est pas tenue de s'expliquer; mais pourquoi cette physionomie de Cromwell, comme un livre fermé, n'en dit-elle pas davantage? Est-ce bien là l'idée que nous nous formions de cette tête où les hautes conceptions de l'homme d'état devaient s'unir au fanatisme sombre du puritain et à la volonté nette et impérieuse du soldat? N'est-ce pas plutôt, qu'on nous pardonne notre dure franchise, un rude et énergique capitaine de milices, un vétéran blanchi au service, dans les rangs des *côtes de fer*, qu'un homme qui a tenu dans ses mains les destinées d'un roi et d'un empire, et qui n'a pas fléchi sous le faix? Cette tête de Cromwell, isolée dans le tableau, et qui réclame à ce titre toute l'attention du spectateur, répond-elle à l'attente qu'elle excitait, rend-elle au regard qui l'interroge la pensée qu'il lui demandait? Non. Elle est muette comme la tête pâle et inanimée qu'elle regarde; et la vie qui y est empreinte est, comme sa pensée, tout intérieure; elle ne passe pas l'épiderme.

Mais, dira M. Delaroche, si c'est là la vérité, si c'est Cromwell, qu'avez-vous à dire? Nous répondrons d'abord que ce n'est pas un portrait, que c'est un tableau que nous venons voir; puis, si nous avons bonne mémoire, il ne reste de Cromwell qu'un buste qui nous révèle ses traits. Or la sculpture, moins despotique que le portrait, ne lègue pas à tous les imitateurs une expression une et toujours la même, qu'il faille invariablement reproduire. Le peintre qui veut traduire du marbre sur la toile, c'est-à-dire l'animer, reste plus libre dans sa carrière, il y a place encore pour l'imagination, c'est-à-dire pour l'idéal à côté de la réalité. M. Delaroche, dont le talent fier et dédaigneux a marché jusqu'ici indépendant de tout système, s'y serait-il soumis cette fois, dans son plus beau tableau? Nous espérons qu'il n'en est pas ainsi. Un talent comme le sien est fait pour dominer tous les systèmes, et non pous en subir aucun.

Nous avons fait assez largement, on le voit, la part de la critique. Un talent comme celui de M. Delaroche, qui marche à pas de géant vers le premier rang dans notre

Digitized by Google

jeune école, méritait cette sévérité qui n'est qu'un gage de plus de notre admiration. Nous voudrions à présent trouver pour l'exprimer des paroles aussi franches, aussi complètes qu'elle. C'est une tâche plus douce et plus difficile à la fois, celle d'analyser un plaisir qu'on éprouve, de se rendre compte de son admiration, et de revenir à froid sur ces sensations dont le charme le plus grand peut-être est de ne pas se définir. Sauf la tête de Cromwell, que bien des gens et nous-mêmes peut-être admireront après l'avoir critiquée, tout, dans cette œuvre de conscience et de conviction, dessin, coloris, composition, est au-dessus de tout éloge. Le coloris, large et sévère, est approprié à la teinte sombre du sujet, et rappelle le faire hardi et dédaigneux des premiers maîtres de l'école hollandaise. Le cos de Cromwell, d'une grande et audacieuse simplicité, contraste avec le luxe élégant et presque coquet qui suit encore un roi jusque dans son cercueil. L'air et la lumière se jouent sur ces vêtemens sales et ternis, sur ces bottes poudreuses, sur ces rudes étoffes, où la main du peintre, comme celle de la nature, à l'aide de mille prestiges dont ils ont tous deux le secret, sait encore jeter la grâce et la variété. Aussi les admirations savantes de l'artiste, les enthousiasmes irréfléchis de la foule, non moins sûrs peut-être, tous les suffrages enfin se réunissent-ils sur cette page remarquable. La place de M. Delaroche est fixée désormais; nous n'osons dire quelle elle est; nous lui ferions trop d'ennemis.

— Demain lundi, selon toute apparence, aura lieu à l'Opéra la première représentation de *l'Orgie*, ballet en trois actes, canevas de M. Scribe. arrangeage chorégraphique de M. Coraly, musique de M. Caraffa; Mme Legallois remplissant le principal rôle, un pas de mesdames Dupont, Montessu, et de M. Perrot, le costume espagnol de nos jours reproduit dans toute sa vérité, en voilà ce semble plus qu'il n'en faut pour un succès. Aussi nous hasardons-nous à le prédire éclatant.

— Cette semaine a eu lieu au théâtre des Variétés la

Digitized by Google

première représentation de la reprise des *Comités révolutionnaires*, pièce jouée avec un succès prodigieux à la suite du 9 thermidor, et qui jusqu'à un certain point est redevenue de circonstance aujourd'hui. Cet ouvrage est doublement curieux à voir, d'abord comme specimen de la littérature dramatique au temps où la guillotine avait à peine fini d'être en permanence, et ensuite comme peinture vraie de ses mœurs hideuses où des brutes grimpées au pouvoir décimaient la France, incroyablement résignée à leur stupide domination. L'acteur Brunet, qui jouait dans cette pièce lors de sa première apparition, s'est retrouvé aujourd'hui pour y reprendre son rôle. C'est sur la copie qu'il en avait faite il y a plus de trente ans qu'il l'a de nouveau appris aujourd'hui.

Cette pièce attire la foule aux Variétés, où elle est chaque soir vivement applaudie, parce qu'elle répond à une pensée du public, qui est l'horreur du sang et des excès révolutionnaires.

— C'est vraiment chose merveilleuse et toute digne d'éloges que de voir au temps où nous vivons des hommes s'éprenant consciencieusement d'une œuvre d'art, et la poursuivant à travers émeutes, menaces du cholera-morbus, colloques de mandataires à commettans, et de commettans à mandataires. Qui croirait, par exemple, qu'à l'heure où nous écrivons nous avons sous les yeux, nous touchons, une traduction d'Horace en vers français, tout comme on pouvait faire au temps de M. Daru et de l'empire, alors que tout le bruit, qui n'était d'ailleurs que celui du canon, se faisait delà la frontière, et que l'on jouissait en France de tous les loisirs du despotisme administré par le génie. Le fait pourtant est de la plus haute vérité. M. Ragoe, professeur dans l'un des colléges de Paris, vient d'offrir au public, en la datant de 1831, une traduction des satires et de l'art poétique d'Horace, et il nous promet, nos suffrages lui échéant, de continuer son entreprise et de nous donner plus tard l'œuvre entière. Nous louerons d'abord son courage, sa persévérance et

Digitized by Google

ensuite sa traduction qui est souvent élégante, mais qui ne nous paraît pas de beaucoup supérieure à celles qui ont procédé. Or ceci est une faute. Une traduction nouvelle doit toujours être un progrès.

— M. S. Cahen, directeur de l'école israélite de Paris, publie en ce moment une traduction nouvelle de la Bible avec l'hébreu en regard. Cette traduction, qui ne ressemble à rien de ce qui a été fait, a une prétention, c'est de ramener la version biblique à sa vérité rigoureuse, et de lui rendre la couleur dont les traductions depuis le grec jusqu'au français l'ont excessivement dépouillée. Depuis long-temps on n'avait rien fait en France d'aussi consciencieux, et nous ne nous étonnerions pas quand ce travail qui doit fixer à un haut degré l'attention des savans donnerait à l'exégèse biblique un haut et puissant développement. Nous espérons pouvoir rendre un compte détaillé de cette importante publication. Le tome premier du Pentateuque, contenant la Genèse, a déjà paru. Un vol in-8°. Chez l'auteur, rue des Singes, n° 5; chez Théophile Barrois, rue de Richelieu; et chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille.

— Trois romans remarquables sont en ce moment promis au public. D'abord *la Peau de Chagrin*, de M. de Balzac, qui ne peut manquer de paraître très-prochainement; *le Barnave*, de M. Janin, qui s'imprime en ce moment; puis un roman de M. de Latouche, dont on ne dit pas encore le nom, mais dont le sujet, confié seulement à quelques intimes, promet une œuvre toute rabelaisienne. M. Victor Hugo a tout prêt un volume de vers d'une forme poétique tout-à-fait neuve, et dont nous croyons que la pièce récemment publiée dans ce recueil peut donner une idée. M. Auguste Barbier pourrait aussi, n'était la dureté des temps littéraires, réaliser un volume d'iambes et de satires. Que béni serait le ministère qui, nous assurant un semestre sans émeutes, nous mettrait en possession de tous ces trésors littéraires qui hésitent à entrer en circulation.

Digitized by Google

— Nous avons donné, dans notre dernier numéro, une *Statistique du suicide*, que plusieurs de nos confrères les journaux quotidiens ont reproduite. Nous serions plus complètement reconnaissans de leur attention si, en nous citant, ils avaient bien voulu nous mettre à même de partager avec eux le mérite de l'invention.

Digitized by Google

LA QUARANTAINE.

Il est peu de voyageurs dans la Méditerranée qui aient échappé aux ennuis de la quarantaine; mais comme j'ai souvent parcouru cette mer et ses rivages, je me suis trouvé déjà cinq fois et de plus d'une manière, dans ce purgatoire placé entre l'enfer d'un navire et le ciel d'une ville italienne ou française. Une fois ce fut à Gallipoli, à l'extrémité du royaume de Naples, où il n'y a ni lazaret, ni port, à proprement parler. J'y demeurai enfermé trente-huit jours dans une église déserte bâtie sur un rocher, en dehors de la ville. Ma chambre à coucher était la sacristie, avec un tableau déchiré de la madone au chevet de mon lit, et au pied une statue de saint Nicolas, sans tête. Ma promenade, de nuit comme de jour, avait lieu dans les ailes de l'église, sous les voûtes de laquelle pouvaient être ensevelis quelques vingtaines de dignes marchands d'huile d'Italie, sourds désormais à tous les charmes de *prezzi avanzati* et de *folla di bastimenti*. Ma vigie était un portail latéral de l'édifice, près duquel se tenaient en faction deux farouches Gallipolitains qu'il me fallait payer pour me garder en prison; enfin mon salon d'audience était le portique, où mes visiteurs n'avaient pas la permission de s'approcher de moi à plus de trois toises de distance, pendant que mes inflexibles *guardiani* faisaient décrire à leur éternelles baguettes de grands cercles prohibitifs. Mais il y a long-temps de cette quarantaine. Les années, la variété des événemens curieux qui se sont succédé dans mon existence, les sentimens et les passions qui l'ont remplie, affaiblissent l'impression de ce souvenir. Il est mainte circonstance qui ne m'apparaît plus qu'à travers un prisme obscur, et pour décrire plus exactement ce qu'on appelle la quarantaine, je veux me reporter à une date plus récente.

Digitized by Google

Dans l'hiver de 1288 j'arrivai du Levant. On sait que cette contrée a une si mauvaise réputation en fait de peste, qu'aucun port civilisé de la Méditerranée n'admettrait en aucun temps un navire qui en vient, sans le soumettre à la cruelle épreuve. Je m'étais embarqué pour Marseille sur un vieux bâtiment provençal qui faillit, entre la Sicile et la Sardaigne, noyer César et sa fortune. Ce fut par un beau matin de décembre, plus beau peut-être qu'aucun des plus beaux matins d'un printemps d'Angleterre, que nous jetâmés l'ancre à l'endroit destiné aux quarantaines, après avoir longé les curieux rochers qui sont jetés çà et là en avant de la côte comme un rempart artificiel, ou un ouvrage avancé contre la mer qui parfois, il est vrai, dans ces parages précipite ses flots avec une épouvantable violence. Nous arrivions juste à temps; car avec une pompe crevée depuis le danger que nous avions couru entre la Sicile et la Sardaigne, et une voie d'eau à notre vieux navire, il était assez probable qu'il ne pourrait pas survivre à une seconde rafale, ni même à vingt-quatre heures de calme.

Le lieu de la quarantaine est un bassin dans une petite île aride et rocailleuse située à deux milles environ de la villle de Marseille, distance raisonnable certainement, même pour ceux qui apporteraient la peste avec eux. Avant que nous fussions amarrés parmi d'autres navires de commerce sous divers pavillons, qui venaient tous de l'Orient, de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Égypte ou des côtes de Barbarie, deux agens du bureau de santé montèrent à bord pour empêcher par leur surveillance que nous nous missions en communication avec nos compagnons de captivité, dont quelques-uns avaient un temps plus long, quelques autres un temps plus court à faire. Ma satisfaction d'avoir heureusement terminé un périlleux voyage, et de pouvoir bientôt goûter sur la terre ferme les plaisirs de la civilisation, après en avoir été privé plus de deux ans, fut un peu troublée par la nouvelle qu'on nous donna, qu'en conséquence de quelques craintes récentes du bureau de santé notre quarantaine se prolongerait au-delà du terme ordinaire, qui, Dieu le sait, est déjà bien assez long. Il n'est

Digitized by Google

guère d'incident plus désagréable que celui-là. Lorsque vous vous êtes résigné au compte réglé de vos souffrances et de vos privations, lorsque vous avez fixé avec vous-même le temps de votre emprisonnement et marqué le jour de votre délivrance, l'addition de vingt-quatre heures de plus vous paraît insupportable. Tandis que notre vieux bâtiment sans cesse entravé dans sa marche par sa voie d'eau et les avaries qu'il avait souffertes, semblait à peine se mouvoir sur la surface des vagues, j'entretenais mon courage par l'espérance de revoir enfin la côte de Provence, en me disant qu'au bout de vingt-cinq jours encore, et ma quarantaine finie, je serais libre comme l'air et traverserais rapidement le midi de la France pour aller saluer les côtes d'Angleterre. Et maintenant qu'une partie de mes vœux était accomplie, que j'étais sain et sauf au port et en vue du lazaret, apprendre que j'allais être condamné à séjourner dans ses murailles le double du temps que j'avais déterminé... c'était une vexation désespérante, en vérité. J'eus cependant recours à la panacée d'usage, la patience. En vieux voyageur familiarisé d'avance avec toutes les classes d'hommes que je puis rencontrer, et toujours prêt à en tirer le meilleur parti possible pour mon amusement ou mon instruction, je me mis à causer avec les deux gardes, qui avaient à mes yeux un avantage sur le capitaine et son équipage, celui de n'avoir pas été renfermés avec moi pendant vingt-cinq longs jours, et d'être des hommes *un peu nouveaux*. Après avoir disserté avec ces honnêtes Marseillais sur le blocus d'Alger et la grande expédition d'Afrique qu'on préparait alors dans le port de Toulon, ainsi que sur quelques autres matières également importantes, je pris ma pipe turque, dont les vapeurs douces et parfumées avaient si souvent dissipé les vapeurs de l'ennui. Un des gardiens me dit alors, avec une expression calculée pour exciter mon intérêt : « Voyez-vous, monsieur, ce mât brisé et ce fragment noirci de la carène d'un navire, gisant là parmi les rochers ? »

Je répondis par un signe affirmatif, et il continua : « Ces objets-là nous rappellent ici un épouvantable événement

Digitized by Google

arrivé il y a quelques semaines. Ce bâtiment, *la belle Épouse de Marseille*, qui était à l'ancre à l'endroit même où nous sommes..... oui, tenez, là où est ce brick, sauta un beau matin.

— Par quel accident? demandai-je.

— Oh? ce ne fut pas un accident, dit mon interlocuteur, mais l'effet d'un acte de sang-froid médité par un Corse. Vous savez combien les Corses et les Italiens sont vindicatifs! » Et il me raconta avec beaucoup d'emphase et un abus méridional des figures l'anecdote suivante, qui me fut depuis confirmée par mon ami l'avocat Clapier.

Le propriétaire de *la belle Épouse* était le fils d'un respectable marchand de Marseille, un jeune homme instruit et bien supérieur à la plupart des capitaines marchands de la Méditerranée. Dans deux ou trois voyages au Levant, il avait pris avec lui comme contre-maître un Corse de son âge, auquel il était très-attaché. Non moins bien élevé qui lui, le contre-maître était toujours traité avec égards; mais dans la chambre du capitaine toute distinction cessait entre eux, et le Marsaillais et le Corse vivaient en amis. Dans leur familiarité habituelle, ces deux jeunes gens échangeaint parfois des sobriquets, et de ces plaisanteries ils passaient même à des *jeux de mains*, excusables peut-être dans la vivacité de la jeunesse, mais si dangereux quand le sang est prompt à s'échauffer. Pendant leur dernier voyage, en revenant d'Alexandrie, gais et amis comme toujours, le Corse reçut un coup... un soufflet, que le Marseillais lui donna pour jouer, mais que le contre-maître interpréta comme une injure mortelle. A partir de ce moment le susceptible insulaire ne parla au capitaine que lorsque ses fonctions l'exigeaient. Il songeait continuellement à son affront, jusqu'à ce que le navire ayant jeté l'ancre dans l'amarrage de la quarantaine, son ressentiment éclata d'une manière terrible. Un matin le capitaine était assis et lisait sur son tillac; deux gardiens (mon interlocuteur déplora surtout leur sort) fumaient tranquillement leurs courtes pipes à la poupe, lorsque le Corse descendit dans la chambre où il avait passé tant d'heureux momens

Digitized by Google

avec celui qui était pour lui plutôt un ami qu'un maître, et ouvrant la sainte-barbe il y mit le feu. Le magasin était plein de poudre, et l'explosion en conséquence fut terrible. A la grande épouvante de tous les navires amarrés les uns à la suite des autres, une fumée blanche s'éleva tout à coup, puis un éclair de flamme, et l'instant d'après *la belle Épouse* sauta avec un fracas semblable à celui qui accompagne l'explosion d'un volcan. Lorsque les fragmens du brick retombèrent dans la mer et qu'on put s'en approcher, on trouva les cadavres du Corse, du capitaine, des deux gardiens, et du mousse qui étaient en bas au moment où l'incendiaire ouvrit la sainte-barbe. Les matelots, au nombre de sept à huit, qui étaient plus à l'écart, furent retirés vivans du sein des vagues, mais tous plus ou moins blesés ou défigurés. Les cinq morts furent réunis sur un rocher, offrant un horrible spectacle. Ceux qui les virent prétendent que le visage des victimes paraissait calme ou languissant, comme l'est celui d'un individu frappé du tonnerre, mais que le visage du meurtrier, quoique tout noirci par le contact immédiat de la poudre, exprimait un sentiment de triomphe, mêlé d'un caractère extraordinaire de haine et de vengeance. Les corps, examinés judiciairement, furent enterrés au lazaret, où, dans une petite chambre sombre, on me montra depuis de hideuses traces de sang, qui attestent cet acte atroce et la malpropreté des employés de la quarantaine. Je ne puis rendre tout l'effet que produisit sur moi un semblable récit, qui m'était fait sur le lieu même témoin de la catastrophe.

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche. Le matin de très-bonne heure un prêtre de Marseille vint dans l'île, et nous le vîmes gravir un sentier assez rude pour se rendre à une chapelle bâtie au sommet d'un rocher qui domine toute la plage. Cette chapelle n'est pas grande, mais très-bien tenue extérieurement; elle a une cloche, et devant la porte un large crucifix que je vis avec plaisir, je l'avoue, après mon long séjour en pays mahométan. Le prêtre et son acolyte y entrèrent seuls. Tous ceux qui étaient à bord des navires sous pavillon jaune

Digitized by Google

devaient respecter la limite que traçaient les rochers autour du saint édifice; et les matelots, pour la plupart, se contentaient de s'agenouiller sur leurs tillacs respectifs, où ils pouvaient entendre le tintement de la chochette de la messe, et être avertis du moment précis de l'élévation.

C'était un spectacle touchant de voir tous ces marins basanés, aux habitudes bruyantes, devenir tout à coup muets, soumis, tranquilles comme des enfans, et faire tous ensemble le signe de la croix, dès qu'ils entendaient le son de la clochette, comme s'ils eussent obéi à une invisible, mais toute-puissante volonté. La religion romaine, qui est à son déclin dans le reste de la France, semble encore avoir conservé tout son empire dans le midi. On trouve des catholiques dévots, superstitieux même en Provence, en Languedoc, en Roussillon. Le philosophisme, qui a renversé le catholicisme sans substituer rien d'aussi bon à la place, est inconnu au peuple de ces provinces. Les matelots de notre brick, tous provençaux, étaient ou semblaient être de vrais croyans, mais bien tièdes toutefois, comparés à un équipage sicilien, le plus rapproché de nous. Ces insulaires, dont les traits ont pour moi le caractère maure, prosternaient humblement leurs fronts sombres, et chaque fois qu'ils faisaient le signe de notre salut avec leur main droite ouverte, leurs poitrines rendaient un son sourd et profond, comme si elles eussent été frappées avec violence.

Une basse messe n'est pas longue; le prêtre et son acolyte quittèrent la chapelle, dont la porte fut fermée : cinq minutes après, la guitare et les chansons profanes se firent entendre à bord de la polacre sicilienne, tandis que nos marins travaillaient avec zèle à radouber notre navire. Sur les dix heures avant midi, notre capitaine revint du rivage, où il était allé faire ses déclarations à la Douane et à la Santé; il nous apportait la bonne nouvelle que notre quarantaine ne serait pas prolongée, et que je pouvais aller immédiatement m'installer au lazaret.

Le lazaret de Marseille, qui est l'établissement le plus

Digitized by Google

vaste de ce genre que je connaisse, couvre toute une langue de terre au nord de la ville et du port, d'où le sépare à peu près un demi-mille de distance. Ses murailles sont hautes, ses portes massives, et le corps de logis que vous apercevez du dehors étant divisé en chambres qui s'ouvrent sur de longs corridors, le tout ensemble a un air de prison lugubre. Ce fut vers une heure qu'on m'enferma dans cette triste enceinte, où je fus abandonné à une solitude à peu près complète, car le hasard fit que pendant tout le temps que j'y passai, aucun voyageur n'y partagea ma quarantaine, quoique le lazaret soit ordinairement assez bien habité.

Lorsque mon *janitor* eut assuré le guichet par lequel je fus admis, il introduisit un petit homme court, gros, au teint luisant, à la tournure amphibie, vêtu moitié en marin, moitié en habitant de la terre ferme, riant la bouche ouverte d'une oreille à l'autre, et tiraillant dans ses mains un chapeau recouvert d'une toile cirée; c'était le gardien chargé de veiller à ce que je ne passasse aucune de mes limites, que je ne touchasse rien et que je ne fusse jamais malade; le tout moyennant certaine somme (2 fr. par jour, je crois), fixée par les autorités de la quarantaine; moyennant une autre somme d'usage et de bonne volonté, ajoutée à la première, il s'offrait pour accumuler avec les fonctions de mon geôlier celles de mon domestique. Je n'avais pas d'objection contre ces arrangemens; mais je dis tout bas à monsieur le préposé qui m'avait admis que son satellite avait une figure bien repoussante, et sentait terriblement l'ail; à quoi le dignitaire de la santé me fit l'honneur de répondre, avec l'agrément d'une répartie provençale, que les *soldats de la peste* n'étaient pas choisis à cause de leur beauté, et que l'ail était un excellent fébrifuge et même un préservatif contre la peste. Il m'offrit cependant de renvoyer ce gardien, qui me paraissait si déplaisant avant qu'il m'eût touché, pour le remplacer, au prix d'une indemnité, par un autre membre du même corps; mais je refusai, ne sachant pas si le second ne serait pas aussi laid et aussi puant que le premier. Je mon-

Digitized by Google

tai donc avec mon geôlier, suivi de son chef, armé d'un trousseau de clefs dans une main et d'un long bâton dans l'autre. Quand nous fûmes parvenus à l'entrée d'un long corridor, dans lequel s'ouvraient les portes d'une trentaine de cellules, le dignitaire de la santé me donna quelques instructions sous formes de sentences. « Vous avez ici, me dit-il, assez de place pour vous promener, prendre l'air et faire de l'exercice; mais vous ne pourrez descendre sans de nouveaux ordres. Vous ne jetterez dans la cour ni morceaux de papier, ni rien de ce que vous aurez touché, et vous vous arrangerez (*arranger*, verbe synonyme de *payer*) avec votre gardien pour vous coucher à dix heures ou quand vous voudrez, car il ne doit pas vous perdre de vue. Vous avez de la place, comme vous voyez. Vous pouvez choisir dans cette suite d'appartemens, ce qui n'est pas un petit privilége, car j'ai vu le temps où le commerce du Levant était si actif, que toute une famille, femmes, enfans, etc., s'estimait très-heureuse d'obtenir la plus petite de ces chambres.»

Je désignai du doigt une porte et demandai à voir l'intérieur de cet appartement. Monsieur l'employé détacha une clef de son trousseau et me la remit en disant que j'avais fait un excellent choix. « Monsieur, ajouta-t-il, je vous laisse dans votre appartement; si vous avez besoin de moi, je suis toujours à vos ordres, là-bas, au n° 1. » Là-dessus, avec l'assurance qu'il était mon très-humble, mon très-dévoué serviteur, et trop heureux de l'occasion de cultiver ma connaissance, il descendit, me laissant dans un agréable tête à tête avec l'homme à l'ail. La chambre dont je pris possession était assez large, mais sombre et sale, avec une autre plus petite, plus sombre et plus sale encore qui lui était contiguë : celle-ci était la chambre à coucher du gardien. Ce digne personnage, s'emparant aussitôt d'un balai, se mit à pousser la partie la moins épaisse de la poussière, sans me dire gare, et le tourbillon s'éleva contre moi, semblable aux sables du désert quand souffle le simoun. Je me sauvai dans le corridor, où je commençai une série de promenades monotones en long et en large,

Digitized by Google

qui, répétées je ne sais combien de fois chaque matin et chaque soir, devaient faire au terme de ma quarantaine une somme totale assez forte de myriamètres ou de milles anglais. Quand cet homme eut fini de balayer, il descendit et reparut un instant après avec un large vase de terre contenant du chlorure de chaux qui, déposé dans ma chambre et agité vivement, dissipa toutes les mauvaises odeurs, celle de l'ail exceptée. Je vis ensuite venir mon bagage, et ma chambre se meubla successivement d'une table boiteuse comme celle de Philémon et Baucis, de deux chaises, d'un lit à roulettes sur lequel j'étendis mon matelas de hamac, et de quelques autres ustensiles de nécessité ou d'agrément. Tout cela étant arrangé d'une manière convenable, je ne pus m'empêcher de reconnaître que le lazaret de Marseille valait mieux que celui de Gallipoli, et que si j'avais survécu à trente-huit jours passé dans l'un, je pouvais espérer de sortir sain et sauf de l'autre au bout de vingt-cinq. Je tirai de ma malle les fidèles compagnons de mes voyages, quelques livres favoris, quelques cartes géographiques, mes plumes, mon papier et mon écritoire, qui, disposés en ordre sur la haute et large pierre du manteau de la cheminée, ajoutèrent un ornement de plus à mon appartement et m'offrirent des consolations et des ressources bien plus précieuses qu'aucune de celles que le hasard pouvait m'apporter dans ma prison. Cependant peu à peu mon découragement se dissipait. J'allumai ma pipe turque, je réitérai ma promenade dans le corridor, et comparai sa longue et libre étendue avec le pont du vieux navire que je venais de quitter, et qui était si encombré de balles de coton, de balles de poil de chèvre et autres balles d'exportation, que je n'avais pas eu pendant près d'un mois plus d'un espace de trois toises pour déployer mes jambes. Cette comparaison me réconcilia en partie avec ma nouvelle demeure, et, sans convenir que je ne pouvais être mieux, je me dis du moins que je pourrais être mille fois plus mal.

Cet accès de gaîté ou d'optimisme fut dissipé par la venue de mon gardien qui m'apportait un misérable dîner, sorti

Digitized by Google

d'une gargote autorisée dans l'enceinte du lazaret. C'est être sans doute bien peu philosophe que de laisser troubler son humeur, même momentanément, par un dîner; mais je voudrais bien savoir quel philosophe anglais pourrait tenir contre une infection d'ail qui s'exhalerait de son poisson, de sa viande, de ses légumes, et cela lorsqu'il aurait aiguisé comme moi son appétit par la promenade et en respirant l'air frais de la mer? J'avais connu autrefois la cuisine provençale, et j'aurais dû avertir mon pourvoyeur de mon antipathie contre l'ail; je m'y prenais un peu trop tard, sans doute, mais mon Marseillais ne sembla s'étonner que de mon mauvais goût : son indignation fut même visible lorsque je le priai de ne plus m'empester dorénavant, et lui offris de lui payer tant par jour s'il consentait lui-même à se sevrer d'ail pendant son service auprès de moi. J'ai observé dans le cours de mes voyages qu'il n'est guère de sujets sur lesquels la prévention nationale ou locale soit plus susceptible et chatouilleuse que sur l'article de la cuisine; le plus grand génie de notre siècle, qui est en même temps le plus doux, le plus facile des hommes, j'ai nommé Walter Scott, se laissa aller à un moment d'humeur contre un de mes amis qui méprisait un jour à Abbotsford la cuisine des Écossais en général, et en particulier leur manière de faire cuire les bécasses : est-il donc surprenant que mon Marseillais, espèce de brute morose, s'irritât de mon peu de respect pour la base de la cuisine provençale? Quant à ma proposition de se priver d'ail lui-même, il parut la considérer comme une abominable usurpation des droits de l'homme.

Je dînai ce jour-là avec du pain et des olives. Mon vin fut une de ces drogues liquides fabriquées en si grande abondance à Marseille pour être détaillées et embarquées sous le faux nom de vin de Bordeaux; je lui trouvai même un goût d'ail, et commençai réellement à penser que j'étais condamné à mourir de ce poison fétide, auquel j'appliquai toutes les odieuses épithètes prodiguées par le roi Jacques à la plante de Virginie. Heureusement, le lendemain matin, je reçus de M. l'avocat Clapier un panier

Digitized by Google

d'excellent vin de Madère qui avait fait deux fois le voyage de Chine sur un navire de son oncle l'américain; mais toutes mes plaintes ne purent empêcher le gargotier de laisser percer de temps en temps dans ses ragoûts l'inévitable pointe d'ail.

J'eus aussi à souffrir, les premiers jours, du *brûle-gueule* de mon gardien, fumeur sempiternel qui ne manquait jamais de venir s'asseoir près de moi pour fumer à son aise, avec cette formalité provençale que nous appellerions grossièreté en Angleterre, et qui ne songe à demander ni pardon ni excuse. Je pus du moins modifier cet inconvénient au grand avantage du drôle, à qui je donnai des pipes propres et une provision de mon tabac turc, l'odorant Latakia, qui est au tabac monopole français ce qu'est le vin de Chypre au vin de Surêne.

Le premier soir que je passai au lazaret fut pour moi d'un ennui mortel. J'essayai en vain d'entrer en conversation avec mon compagnon : c'était un vrai butor, ne parlant guère que le babare patois que les Marseillais appellent le phocéen, et qui m'écorchera toujours les oreilles. Je sortis de ma chambre pour me promener dans le corridor; mon Provençal me suivit. J'allai reprendre ma place près de la cheminée, où nous avions allumé un bon feu, car les nuits étaient froides, et mon familier vint s'y asseoir en face de moi. Quand nous eûmes fumé une pipe, sans mot dire, je voulus sortir de nouveau, et mon impertinent et grossier persécuteur de me suivre encore; enfin mes nerfs se crispèrent quand je vis que le monstre était plus obstiné, sinon aussi affreux que celui qui tourmentait partout Frankenstein de sa présence. N'ayant aucun droit de le priver de sa part d'air et d'exercice, je rentrai dans ma chambre; mais l'instant d'après il était assis à l'autre coin de la cheminée, avec sa face luisante, sur laquelle jouait le reflet de la flamme, balançant sa pipe avec une de ses mains calleuses, enfonçant l'autre dans son gousset, et tendant ses jambes vers le feu, à son aise, tout-à-fait chez lui. Je ne puis me rappeler encore sans un sentiment de dégoût cet odieux satellite qui dé-

Digitized by Google

crivit ainsi autour de moi pendant vingt-cinq jours sa révolution diurne et nocturne : il m'a poursuivi dans mes rêves long-temps après ma sortie de quarantaine.

Quand un objet désagréable s'est emparé une fois de nos yeux et de notre imagination, il est étrangement difficile de les en détacher : j'essayais de lire, mais quoique j'eusse ouvert le poëme du Tasse, mes regards allaient et venaient sans cesse du livre à la personne du Provençal : je fumai ma *chibouque*, et cherchai à ne rien voir que la pâle vapeur bleuâtre qui s'en exhalait ; mais, en dépit de moi-même, je me surprenais bientôt à contempler la figure *ajillacée* de mon insolent gardien, qui ne troublait plus le silence que par quelques bruyans et longs bâillemens.

Vers les dix heures, ces bâillemens devenant de plus en plus sonores et répétés, je lui suggérai l'idée de s'aller mettre au lit. « Je vous attends, » telle fut sa laconique mais alarmante réponse, suivie d'un bâillement si effroyable, si prolongé face à face (car il ne détournait jamais son hideux visage) que je crus qu'il allait m'avaler... moi, la chaise, la table boiteuse, la lampe, mes livres et tout.

« Comment ! vous m'attendez, repris-je ; qu'a de commun mon coucher avec le vôtre ? je n'ai pas l'intention de me mettre au lit avant quelques heures d'ici. »

— « Alors, dit-il, je dois fermer la porte et mettre la clef sous mon traversin ; » ce qu'il fit à mon grand ennui : car j'avais compté sur une longue promenade sans interruption dans le corridor lorsqu'il serait endormi, et j'éprouvai (sensation ridicule peut-être) un surcroît de contrariété en me voyant ainsi enfermé dans ma chambre.

Quelques minutes après que mon familier se fut retiré dans la petite pièce voisine, dont la porte avait été enlevée, s'il y en avait jamais eu une, les bâillemens furent remplacés par le ronflement le plus énergique que j'eusse jamais entendu. Ce fut avec un pareil accompagnement que je lus plusieurs chants de la mélodieuse épopée du cygne

Digitized by Google

de Ferrare, entre autres celui qui contient la délicieuse description du jardin enchanté d'Armide, où

Vezzosi augelli infra le verdi fronde.
Temprano e prova lascivette note (1)

Donner au lecteur un journal régulier de ma quarantaine serait lui infliger une partie de l'ennui que je subis au lazaret; je ne ferai plus que réunir les circonstances qui égayèrent ou attristèrent mes vingt-cinq jours de captivité, sans faire attention à l'ordre des dates.

A l'une des extrémités du long corridor où je faisais mes promenades était une porte sans serrure, qui s'ouvrait dans une chapelle. C'était là que se célébrait la messe chaque dimanche et les jours de fête pour les babâtans du lazaret, et ceux qui y faisaient leur quarantaine. Dans cette chapelle, qui était propre et presque élégante, il y avait un grand tableau, toujours caché sous un rideau vert. J'avais souvent regardé par la porte qui conduisait du corridor à une galerie grillée au-dessus du tableau. Cent fois peut-être, et à toutes les heures du jour, j'avais guetté le moment où le rideau vert serait écarté, mais toujours en vain, jusqu'à la veille de Noël. La chapelle fut pompeusement décorée à l'occasion de cette grande fête, et on révéla enfin à ma vue cette peinture qui irritait si vivement ma curiosité. Jamais œuvre d'art ne m'inspira plus d'horreur; en voici le sujet, qui certes est bien approprié à un lazaret, quoiqu'il ne soit guère fait pour y faire naître des idées gaies. — Pendant l'épidémie meurtrière qui régna à Barcelone, le gouvernement français eut la pensée louable d'envoyer plusieurs médecins pour donner des soins aux malheureux Espagnols, et étudier la nature de la mystérieuse maladie. Un de ces médecins, un jeune homme, et qui était, je crois, natif de Marseille, se distingua par son talent, son infatigable humanité, ses

(1) Les jolies oiseaux sous le vert feuillage chantent à l'envi des vers amoureux.

Digitized by Google

attentions assidues pour les malades ; mais un jour qu'il était auprès d'un malheureux qu'il allait saigner, il fut saisi tout à coup de la fatale contagion, et en quelques heures l'intrépide et dévoué philanthrope avait cessé de vivre. Le moment choisi par le peintre est celui où le jeune médecin éprouve les premiers symptômes du mal. Certes, ce sujet a été rendu avec une épouvantable vérité: les yeux fixes, les lèvres livides, l'accablement du médecin, les membres robustes mais exténués, l'air abattu, atterré du malade, me firent détourner les yeux de ce tableau que j'étais si impatient de voir. Je frémis, et me confirmai dans l'opinion que j'avais déjà eue en présence de certaines peintures des églises d'Espagne et d'Italie, que c'est une fausse application des beaux-arts que de choisir des sujets si révoltans.

L'autre extrémité de ma promenade, ou du corridor, prenait jour sur une étroite enceinte, qu'une croix, quelques tertres de terre et quelques grossiers cénotaphes çà et là, faisaient reconnaître pour un cimetière. C'était celui où l'on ensevelissait les morts de la quarantaine. Quelques-uns de ces tombeaux avaient reçu les victimes de la peste qui avaient apporté ce fléau d'Alexandrie. Le préposé du lazaret, celui qui m'avait introduit dans mon appartement, et qui était doué d'une certaine éloquence familière, me conta un jour en détail les souffrances et le désespoir d'un autre enclos contigu au cimetière, où ils dormaient maintenant du dernier sommeil.

Avec de semblables localités, avec de semblables souvenirs, j'avais de quoi entretenir la mélancolie qui s'emparait souvent de moi, soit en plongeant mes regards dans la chapelle, dont l'obscurité était rendue visible par une lampe solitaire attachée à l'image de la Vierge, soit en contemplant le cimitière, je pouvais livrer mon esprit à une hallucination surnaturelle, que je croyais avoir laissée pour jamais avec les fantômes de ma première quarantaine dans l'église de Gallipoli. Jusqu'alors, tout en riant de ma faiblesse, je n'avais jamais pu me guérir entièrement pendant la nuit et dans les lieux solitaires d'une certaine crainte

Digitized by Google

superstitieuse, dernière impression de mon enfance, bercée de vieilles légendes et de contes de revenans. Mais après avoir couché durant trente-huit nuits dans la sacristie d'une antique église, avec des morts au-dessous, et des statues ou des tableaux qui ressemblaient à des spectres autour de moi, j'avais été si bien guéri que je me regardais comme à l'épreuve de toutes sortes d'apparitions pour le reste de ma vie. Il est juste cependant de faire remarquer cette différence entre mes sensations nouvelles et celles d'autrefois : au lieu d'éviter et de fuir les spectres de mon imagination, je les recherchai, et trouvai mon amusement à varier leurs horreurs surnaturelles ; c'était un vrai plaisir pour moi de rester étendu sur mon lit dans ma sombre chambre, lorsqu'un silence de mort régnait dans la triste enceinte du lazaret, pour évoquer

Le invenzioni atroce, d'ogni sorte
Spacciate per evanti che già fuso
Apparizioni di persone morte,
Ombre che revelarone el futuro,
Anime di dannati a chiuse porte
Di mezza notte penetrate, al scuro
A visitar in minacciose forme
Ora l'amanza, ora el rival che dorme (1).

Je suppose que ce fut pour flatter cette humeur mélancolique que j'empruntai la série des causes célèbres, et que je lus au milieu de la nuit, avec un plaisir particulier, tous les événemens affreux que contiennent ces fastes de la perversité humaine.

Pendant ma quarantaine, j'éprouvai tout ce que j'ai toujours éprouvé dans toutes les sensations pénibles ou dans des circonstances malheureuses, que le jour m'est plus insupportable que la nuit. J'avais donc coutume de

(1) « Les inventions de toute espèce et les plus atroces supplications comme des événemens réels ; des apparitions de morts, des ombres qui révèlent l'avenir, des ames de damnés qui pénètrent à travers les portes fermées pour venir pendant la nuit visiter, sous des formes menaçantes, tantôt la tendre amante, tantôt un rival endormi. » *Ildegonda*, parte terza.

Digitized by Google

me tenir éveillé jusqu'à trois ou quatre heures du matin pour rester au lit jusqu'à midi, et y passer ainsi une bonne moitié des heures du jour. J'avais d'ailleurs le précieux avantage d'être ainsi délivré de la présence de mon inséparable gardien, qui ne me tourmentait plus que de son ronflement. Ce fut pendant ces nuits que je rédigeai les notes de mon voyage dans l'Orient, dont je ne croyais pourtant pas faire un volume in-4°. Je compte enfin comme des nuits réellement délicieuses quelques-unes de celles que je passai de cette manière, avec mes livres, ma chibouque, mon excellent vin de Madère, mon bon feu, la musique du vent mistral dans le long corridor, et celle des vagues se brisant contre les rochers et le mur extérieur du cimetière.

Un matin, au moment où je me levais pour faire mon déjeûner tardif, j'entendis des mots anglais, des jurons anglais, dans la cour d'en bas. Avant que je fusse dans le corridor, je distinguai une voix rauque qui s'exprima dans le même dialecte et avec les mêmes ornemens de rhétorique. « Jack, disait-elle, il faut que les choses aillent joliment pour que vous et moi nous soyons obligés de porter ici une pareille cargaison. »

Je regardai pour voir quelle pouvait être cette cargaison si déplaisante : c'était un cadavre étendu entre deux planches grossièrement liées ensemble. Les marins, même ceux des nations les plus civilisées, sont très-enclins à la superstition. Sachant combien ils ont peur de notre pauvre dépouille mortelle et tous les pronostics qu'ils tirent de la fâcheuse circonstance d'avoir un cadavre à bord, je ne fus pas surpris de voir quatre matelots anglais remplir à contre-cœur les fonctions de croque-morts. Mon attention fut attirée, un instant après, par un dialogue entre mon ami le préposé de la quarantaine, qui avait appris quelques mots d'anglais sur les pontons où il avait été prisonnier, et les quatre matelots, que je reconnus bientôt, par la preuve orale de leur jargon, pour des Yankies (Américains). Il était évident que les interlocuteurs ne comprenaient tout au plus que la moitié des paroles qu'ils

Digitized by Google

échangeaient entre eux ; et la gesticulation animée du petit Marseillais ne rendait pas son jargon beaucoup plus clair aux quatre étrangers de l'autre bord de l'Atlantique. Enfin le Marseillais perdit patience, et après s'être soulagé par un des gros jurons si fréquens dans la langue des hommes du Midi, de ces fils des troubadours, de ces descendans des Phocéens, il fit un dernier effort pour expliquer qu'il s'agissait de creuser une fosse. Grâce à la pantomime qu'il ajouta aux termes dont il se servit, il fut entendu enfin; mais alors on feignit de ne pas le comprendre, tant on répugnait à exécuter ce qu'il commandait. Je fus appelé pour terminer cette discussion *babélique*, et je dis aux Yankies que par les réglemens de la police sanitaire ils devaient enterrer eux-mêmes leurs morts, personne ne pouvant y toucher sans s'exposer à subir avec eux leur quarantaine. Malgré cette explication, il fallut encore, pour les décider, leur servir une double ration de rhum. Grâce à cette liqueur, ils furent ivres avant d'avoir fini leur tâche, et dans l'après-midi je les aperçus tous les quatre endormis sur le bord même de la fosse.

Le corps avait été déposé provisoirement au lazaret, car il ne pouvait être enseveli qu'après que l'anatomie aurait vérifié s'il n'était mort ni par la violence ni d'une maladie contagieuse. Sur le soir vint un chirurgien de la ville, qui fit à la hâte l'autopsie, à laquelle j'assistai. On aurait pu se dispenser de cette opération. L'aspect du cadavre de la défunte (car c'était une femme) disait assez que l'extrême vieillesse et l'épuisement physique avaient seuls amené le terme naturel de la vie. Le chirurgien dit qu'il était étrange qu'elle eût vécu si long-temps, et que dans le cours de sa pratique il n'avait jamais vu un corps usé comme celui-là jusqu'au squelette. En effet, il était presque transparent de maigreur. La dissection finie, le chirurgien fut conduit à une chambre du lazaret pour y commencer sa quarantaine, et les quatre matelots ensevelirent le corps, pour rendre à la terre ce qui restait d'éléments matériels dans cette espèce de momie.

Et cependant cette femme si vieille, cette créature hu-

Digitized by Google

maine si épuisée, avait été, quelques heures auparavant, agitée d'un sentiment bien intense. Son histoire n'est pas sans intérêt. Née à Marseille, elle était allée dès sa plus tendre jeunesse aux États-Unis; elle avait vu la guerre de l'indépendance, avait été mariée trois fois, avait eu des enfans et des petits-enfans, mais elle leur avait survécu à tous. Quoique dans l'aisance, quoique entourée des amis au milieu desquels elle avait passé plus d'années qu'il n'en est généralement accordé à une vie de femme, les premières approches de la vieillesse lui firent éprouver le désir de visiter, avant de mourir, sa terre natale; désir de plus en plus vif lorsque les infirmités de l'âge lui eurent ravi la possibilité apparente de supporter le long voyage de Baltimore à Marseille. Enfin elle ne parlait plus que de la France, de la belle France; et, déclarant qu'elle ne repo serait pas paisiblement dans sa tombe à moins qu'elle n'eût revu les côtes de Provence et Marseille, elle se détermina, à la surprise d'un chacun, à entreprendre le voyage. Plusieurs capitaines refusèrent de la recevoir à leur bord, n'imaginant pas qu'un être si frêle et si débile pût survivre trois jours à son embarquement. Celui qui l'avait enfin reçue racontait que pendant la traversée de l'Atlantique, ayant essuyé une tempête, il l'avait crue plusieurs fois au moment de mourir, même morte, qu'elle avait repris un peu de forces dans le détroit de Gibraltar, mais qu'elle était depuis tombée dans un état léthargique. Elle ne pouvait plus se servir de ses membres, et c'était avec peine qu'on était parvenu à lui introduire de temps en temps quelques gouttes de nourriture liquide dans la bouche. Elle avait perdu la parole lorsque le capitaine lui ayant dit que le navire était bien près du terme de son voyage, on l'entendit murmurer : Marseille ! et ses mains se croisèrent sur son cœur comme si elle eût prié en nommant la ville de sa naissance. Ce jour-là même le capitaine lui annonça qu'on apercevait la côte, et à ce mot elle se réveilla comme si elle avait bu le fameux elixir de la fable. A sa pressante requête on la transporta sur le pont, où, déposée sur un matelas, elle fixa ses regards affaiblis sur les côtes de Pro-

Digitized by Google

vence de plus en plus visibles. Par degrés elle put distinguer les clochers et les toits les plus élevés de la ville au-dessus de la ligne bleuâtre que les rochers dessinaient à l'horizon. Quand le navire entra au port de la quarantaine, elle reconnut son église paroissiale de Saint-Roch sur la hauteur de la Ville-Vieille... Mais avant que le navire eût jeté l'ancre, la pauvre Marseillaise avait cessé de vivre?

J'ai mentionné la veille de Noël. Le sort me condamnait à passer en quarantaine mon jour de naissance, le jour de Noël et le premier jour de l'an. Les souvenirs de famille que ces époques me rappelaient n'étaient pas propres à égayer ma solitude forcée. Le temps tourna à l'orage et puis au froid. La cheminée de mon appartement (dont par parenthèse ni portes ni fenêtres ne fermaient bien) était si vaste et si mal construite que, malgré une dépense ruineuse en bois, je ne pouvais me réchauffer pendant ces nuits glaciales. La pluie succéda au vent, et comme le faîte de la cheminée n'était pas couvert, l'eau tombait sur le feu, et me laissait gelé sur les tisons mourans et presque étouffé par la fumée.

Après les premiers douze jours, les lois si sévères de la quarantaine s'adoucirent pour moi. J'eus la permission d'étendre ma promenade du corridor jusqu'à la cour, et puis, accompagné de mon gardien, de parcourir presque tout l'emplacement occupé par le lazaret, qui est plus vaste que je ne l'avais cru d'abord. Il me rappelait un peu l'arsenal et le bagne de Constantinople : mais quelle différence entre la foule qui peuple ces deux édifices et le désert où j'errais si tristement! Il faut dire que j'avais joué de malheur : jamais les relations de Marseille avec le Levant n'avaient été moins fréquentes, je crois, que cette année-là. Grâces aux pirateries des Grecs, à la détresse de presque tous les ports orientaux situés sur la Méditerranée, et à la mauvaise récolte des cotons en Égypte, le commerce était comme mort.

Enfin l'heure de ma délivrance sonna; le temps, qui m'avait paru si long, s'était écoulé comme eût fait un temps plus heureux. Un beau matin, semblable à celui de mon

Digitized by Google

arrivée, de très-bonne heure, après que j'eus passé par une fumigation de soufre et d'autres drogues, mon mémoire me fut présenté par M. le surveillant du lazaret, qui m'apprit que je serais libre de partir dès que je l'aurais soldé. Je payai sans marchander, et allai déjeûner chez l'avocat Clapier, qui m'attendait avec notre ami commun l'avocat Lecourt. J'oubliai facilement tous les ennuis de la quarantaine entre ces deux habiles soutiens du barreau marseillais, dont l'un a tout l'embonpoint de Falstaff, et l'autre toute sa bouffonne gaieté.

(*New Monthly Magazine.*)

(1) L'auteur de cet article est M. Mac Farlane, qui a publié, comme il le dit lui-même, un *Voyage à Constantinople*, en un volume in-4o.

Digitized by Google

ESQUISSES DU NORD.

DEUXIÈME ARTICLE.

LA NORVÉGE.

Départ de Copenhague.—Passage du Sund.—Nuit sur le Categat.—Gotha-Borg.—Aspect de la Suède.—Cascade de Troll-Hetta.—Canal dans le granit.—Christiania.—La monarchie républicaine en Norvége. Politique, mœurs, culture intellectuelle.—Environs.—Mine d'argent de Kongs-Berg.—Charrette de poste.—Gulbrand-dale.—Effets de pluie et de brouillard dans les montagnes.—Le gaard, habitation norvégienne.—Airs nationaux, leur caractère.—Tristesse du nord.—Pensée de Naples.

Nous partîmes de Copenhague sur un magnifique bâtiment à vapeur norvégien qui devait nous transporter en trente-six heures à Christiania. L'établissement de ces communications rapides et régulières a considérablement rapproché la Norvége du reste de l'Europe. Un navire à vapeur propre, lustré, paré comme une maison hollandaise, commode et confortable comme une auberge d'Angleterre, vous prend à Amsterdam, et, pour quelque 50 francs, vous porte en quarante-huit heures à Lubeck; aller de Lubeck à Hambourg est l'affaire d'une demi-journée; un second bateau à vapeur fait en vingt-quatre heures le trajet de Hambourg à Copenhague. A Copenhague on monte comme nous sur le *Prince Karl*, qui une fois la semaine, à jour et heure fixes, part pour Christiania. Enfin à Christiania, sous la latitude de Pétersbourg, on trouve d'autres bateaux à vapeur, et on avance avec eux cent lieues plus au nord jusqu'à Bergen. Là on est en beau chemin pour pousser jusqu'en Laponie. Ainsi un voyage au bout du monde n'est guère qu'une promenade par le coche.

Digitized by Google

Le *Prince Karl* partit le 26 juillet, vers cinq heures du soir. Tant que nous fûmes dans le Sund la mer était assez calme, et on jouissait sans trouble du plaisir de courir rapidement entre la côte boisée de Zélande et la côte rocailleuse de Suède. Nous découvrîmes à notre droite la petite île de Hven, où s'élevait la tour de Tycho-Brae. Dans cette tour solitaire, sur cet écueil de la Baltique, un grand seigneur suédois vint s'enfermer durant vingt années et livra le ciel agrandi par ses patientes observations au génie et aux lois de Kepler.

L'on sort du Sund à Elseneur. Là, le détroit a si peu de largeur qu'il semble clos : c'est la porte de la Baltique ; par cette porte étroite passent dans une année jusqu'à treize mille navires. On a laissé au Danemarck le péage du Sund, qui forme la meilleure part de son revenu. La rencontre et le mélange des vaisseaux qui s'approchent ou s'éloignent, qui se rencontrent ou se fuient, produit en ce lieu un ravissant spectacle.

A peine hors du Sund, nous sentîmes les vagues du Categat, bras de mer par lequel le détroit communique avec l'océan du Nord, et où cet océan s'engouffre et se soulève avec fureur.

La nuit vint orageuse; tous les passagers étaient malades et gisans çà et là. Pour moi je n'oublierai jamais cette nuit du Categat que je passai tout entière sur le pont, couché sous un banc, à l'endroit où j'étais tombé. Le ciel n'était pas couvert, on y voyait seulement courir de petits nuages blancs, cuivrés sur les bords. Le vent sifflait dans les cordages sans voile, avec un bruit assez semblable au cri d'un oiseau, pendant que des chiens qui étaient à bord hurlaient d'une manière lugubre. Je comptais une à une les secousses intérieures que le mouvement de la machine imprimait au bâtiment, et qui semblaient des convulsions toujours sur le point de le briser. Si j'avais été en état de penser à quelque chose, j'aurais admiré cette puissante machine qui me portait, ce navire qui marchait contre le vent, heurtant de front les vagues et les fendant. La flotte russe qui allait à Navarin partager la

Digitized by Google

gloire libératrice de notre pavillon était sortie la veille du détroit. Ces grands vaisseaux de guerre que j'avais contemplés avec admiration ne purent tenir la mer, et rentrèrent dans le Sund. Nous passâmes à travers l'escadre : c'était merveille de voir notre bâtiment, si petit en comparaison, poursuivre son chemin en dépit de la tempête qui forçait ces géans à reculer. C'était un beau triomphe et comme une bravade de la science : de nos jours, la la science a maîtrisé la nature jusqu'à l'insulter.

Vers le soir le vent faiblit; fatigués de la mer, nous ne voulûmes pas nous exposer à une nuit telle que la précédente, et nous nous fîmes débarquer à Gotha-Borg, sur la côte de Suède, à moitié route environ de Christiania. Me voilà donc en Suède une seconde fois, en traversant une portion pour atteindre la Norvége, comme j'en avais entamé une extrémité pour gagner le Danemarck.

Quelle douceur, après avoir été ballotté par les vagues du Categat, de se reposer dans le bassin solitaire que forme l'embouchure de la Gotha! De grands rochers le dominent, un profond calme y règne. La vague lueur du crépuscule, au sein de laquelle nous remontions lentement le lit du fleuve, nous donnait un sentiment encore plus profond et plus suave de la tranquillité qui nous environnait; il était dix heures et demie du soir, et il faisait grand jour. Ce fut un moment bien frappant que celui où, au fond de ce golfe, entouré d'écueils déserts qui me donnaient l'idée d'une baie de la Nouvelle Hollande, parut une ville composée de maisons blanches et hautes, régulières, et s'élevant sur les deux bords de la Gotha, qui lui donne son nom. Le lendemain je montai sur la tour de la cathédrale pour saisir l'ensemble de cette belle ville de Gotha-Borg, dont le premier aspect promettait tant. Quel mécompte! Cette ville était une rue.

Du côté opposé à la mer s'étend une plaine aride, que percent çà et là des rochers de granit peu élevés; il semble que les écueils de la côte se prolongent et se continuent dans l'intérieur des terres. Nous avions devant les yeux un des aspects malheureusement les plus fréquens en Suède,

Digitized by Google

Une grande partie de ce pays n'est pas très-pittoresque. Il s'en faut que sous ce rapport la Suède, au moins dans le sud, égale la Norvége. Trop souvent on n'y rencontre point d'autre élévation que des coupoles arrondies de granit, d'un aspect insignifiant et monotone. On dirait des sommets de montagnes sortant de terre. Imaginez les Alpes dont on aurait comblé les vallées, et dont les dos seuls seraient saillans. Point de glaciers, mais pour dédommagement la mer qui vient vous surprendre au sein de cette nature alpestre, quand on pourrait facilement se croire à huit mille pieds au-dessus d'elle.

Nous partîmes de Gotha-Borg avec le projet d'arriver le soir à la cascade de Troll-Hetta. Ce mot veut dire la bruyère des sorciers. Là, selon la tradition, se rassemblaient ces êtres malfaisans, sous l'odieux nom desquels elle a caché, en les flétrissant, les peuples indigènes de la Scandinavie; ces Finois, Telchines du nord, races industrieuses et extatiques, dont les Lapons sont un débris altéré.

En s'éloignant de Gotha-Borg, le paysage s'embellit. Ici nous dîmes adieu au hêtre: le cours de la Gotha est la limite septentrionale de ce bel arbre, parure du nord tempéré. Bien que déjà nous fussions à la fin de juillet, nous vîmes les deux crépuscules se toucher. Je reconnaissais encore très-bien dans le ciel le point faiblement éclairé qui m'indiquait dans quelle direction se trouvait le soleil au-dessus de l'horizon; quand à côté de cette dernière lueur je vis poindre la première clarté de l'aube. Cette nuit-là, il n'y eut véritablement pas de nuit pour nous.

Par suite de divers retards, nous n'arrivâmes à Troll-Hetta qu'à trois heures du matin. Accablé de sommeil, engourdi de froid, dérouté par cette absence inaccoutumée de ténèbres, j'éprouvai des sensations étranges en me voyant emporter au milieu du brouillard à travers des solitudes qui fuyaient, en entendant nos chariots se précipiter rapidement sur des pentes de granit. Passant du rêve à la rêverie, ces deux états m'offraient tour à tour les images des êtres fantastiques qui avaient donné leurs noms aux lieux qui m'entouraient. Quand mes yeux souvent fermés

Digitized by Google

se rouvraient, je me souviens qu'ils tombaient sur un grand cheval noir entraînant avec une incroyable vitesse son léger attelage, et sur lequel était juché un enfant qui semblait un nain suspendu à sa crinière. Je croyais rêver encore. Enfin nous arrivâmes à la cascade de Troll-Hetta. Une brume jaune étendue sur tous les objets laissait entrevoir que le soleil était levé. Dans cette brume se mouvaient quelques hommes; on y distinguait deux ou trois cahuttes sur des rochers, et une barque qui paraissait échouée.

La cascade de Troll-Hetta est une des plus célèbres dans un pays où il y a tant de cascades; d'autres m'ont plu beaucoup davantage. Ce qui me gâtait surtout celle-ci, c'était le prosaïque accident qui depuis m'attrista souvent en présence des plus belles chutes d'eau de la Suède et de la Norvége : je veux parler de ces collines de sciures de bois qui les dominent en général de leurs sommets peu poétiques. L'utile est bien rarement camarade du beau, et l'utile veut qu'à une belle cascade soit presque toujours accolée une scirie belle aussi à sa manière, mais d'une toute autre beauté.

Le canal de la Gotha, près de Troll-Hetta, offre l'exemple rare d'un grand but d'utilité accompli, qui produit en même temps un effet puissant sur l'imagination; il a fallu détourner un bras de la rivière au-dessus de sa chute, et lui frayer, dans un espace d'une demi-lieue, un chemin à travers le granit. Ce qui frappe le plus, ce sont les huit écluses qui servent à élever des bâtimens du niveau inférieur de la Gotha à celui du bras qu'on a détaché de sa partie supérieure. Elles sont toutes creusées dans le roc vif. C'est un singulier spectacle pour un homme perdu au milieu des rochers et des sapins, et qui pourrait se croire au sommet des Alpes, de voir tout à coup des navires monter vers lui, d'étage en étage, entre deux murs et par huit échelons de granit (1).

Un bras de mer étroit sépare la Suède de la Norvége.

(1) Ce canal, commencé en 1793 et terminée en 1800, fait partie de la ligne de canalisation achevée sous le règne actuel, et, au moyen des grands lacs du centre, réunit la mer du Nord au golfe de Bothnie.

Digitized by Google

Après l'avoir traversé, nous ne nous aperçûmes d'abord de notre entrée en Norvége que par l'augmentation du prix des voitures avec un redoublement d'incommodités. Le pan reste le même : constamment solitaire, tantôt sauvage, tantôt cultivé, sans physionomie bien frappante jusqu'à Christiania.

On éprouve un véritable ravissement quand, après avoir employé plusieurs jours à traverser ces solitudes, on découvre tout à coup à ses pieds la ville de Christiania dans une position admirable ; au-dessus d'elle s'élève une grande pente verte semée de maisons de campagne, à la manière des beaux environs de Genève ; derrière sont de hautes montagnes, et du côté opposé la ville est bordée par la mer.

Quand nous arrivâmes au sommet de l'Egger-Berg, le soleil se couchait dans une vapeur grisâtre et légère. Les montagnes du fond étaient sombres, l'aspect du pays calme, la mer immobile ; les vaisseaux y semblaient posés comme sur du mercure, sans l'enfoncer. Cette grande étendue était muette, aucun mouvement dans le port, on voyait seulement une petite barque rentrer à l'approche de la nuit.

Ce point de vue est un des plus beaux de l'univers.

Regardez-vous du côté de la mer : les formes arrondies de la plage, la mollesse de certains contours, les longs promontoires doucement abaissés permettraient de penser à Naples, si un autre soleil les éclairait. Se retourne-t-on : c'est la Suisse. Voilà les pelouses alpestres, les forêts de sapin, les chalets et les grosses pierres qui chargent leurs toits. Il faut avouer que c'est une chose étrange et belle à voir que le golfe de Baya baignant les montagnes du canton d'Uri.

En général on se plaint de n'avoir pas une idée vraie de l'immensité de la mer, parce que rien n'offre à l'œil un point de comparaison pour mesurer son étendue ; mais ici cette foule d'accidens que produisent les anfractuosités du golfe, les pointes, les langues de terre, les récifs dont il est semé, rendent cette immensité sensible et l'agrandissent en la divisant.

De là résulte une prodigieuse variété d'aspects. En sui-

Digitized by Google

vant le rivage, tantôt vous croyez côtoyer un fleuve qui coule au pied des sapins; tantôt s'arrondit un bassin entièrement entouré de rochers; plus loin s'ouvre une soudaine échappée de vue entre de hauts écueils, ou bien un grand cap comme un mur à pic semble clore un lac tranquille; mais sortant tout à coup de derrière le promontoire, un grand vaisseau à trois mâts vient nous apprendre que ce lac est la mer, que ces eaux si calmes sont des vagues perdues du grand océan du Nord, qui ont bondi dans le Categat, et qui, de secousses en secousses, sont venues mourir sur ces plages lointaines et silencieuses.

La ville elle-même est sans monumens et sans caractère; une partie est neuve, blanche, régulièrement bâtie, percée de rues symétriques, qui se coupent à angle droit, et doit ressembler aux nouveaux quartiers de certaines cités des États-Unis. C'est là qu'habitent les gros négocians et les employés. Une autre partie, occupée par le petit commerce, a une physionomie beaucoup moins régulière, mais beaucoup plus animée. Enfin à l'extrémité nord de la ville sont trois faubourgs composés du rebut de la population, ou plutôt d'une sorte de plebs étrangère, comme celle de Rome, selon Nièburh, à la population indigène. On donne à ces trois faubourgs les noms expressifs d'Alger, Maroc et Tripoli.

Quel dommage que dans sa ravissante position, au sein de cette douce et belle nature qui l'environne, et à laquelle va si bien son nom qui sonne à l'italienne, Christiania n'ait pas un monument! Si elle s'agrandissait avec le temps, si elle gravissait la montagne qui la domine, si elle couvrait de villes les coteaux qui la cernent, ce serait la Naples du Nord, et une Naples libre.

En effet, s'il y a un pays où la forme du gouvernement soit la monarchie républicaine, c'est la Norvége : là nulle aristocratie, une égalité absolue entre les citoyens. Les lois sont votées par une assemblée unique, ouverte à la plus mince propriété : c'est le grand conseil *stor-thing*, véritable souverain qui a l'initiative, la sanction, le *veto*, c'est-à-dire tout le pouvoir législatif.

Digitized by Google

Que reste-t-il au roi ? Presque rien ; il n'a que le *veto* suspensif : si le stor-thing propose trois fois une mesure, et que le roi la rejette chaque fois, après ces trois rejets elle a force de loi. D'autre part, si le stor-thing a repoussé trois fois une mesure désirée par le roi, la mesure est décidément rejetée. C'est ce qui est arrivé au sujet de la noblesse héréditaire, que le roi voulait introduire en Norvége ; après trois refus du stor-thing, il a fallu y renoncer. Le droit d'initiative du roi n'est guère mieux traité que son droit de sanction. Les propositions royales attendent leur tour d'inscription, et quand il est venu, le stor-thing peut les négliger. Il est vrai que le roi a le droit de dissoudre le stor-thing ordinaire et de convoquer une session extraordinaire, qui ne s'occupe que de sa proposition ; mais dans ce cas même, il n'y a point d'orateur du gouvernement chargé de le soutenir. On peut trouver que l'équilibre manque à une telle constitution ; à quoi les Norvégiens répondent d'abord qu'ils sont fort heureux, et en outre que le chef de l'état étant le roi de Suède, ils ont dû se réserver plus de garanties contre un souverain étranger. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nul pays en Europe ne possède un gouvernement plus semblable à celui des États-Unis.

L'élection a deux degrés : tous les possesseurs de terre, ce qui forme la masse presque entière de la population, composée surtout de paysans, se rassemblent dans les églises, et nomment les électeurs ; ceux-ci choisissent à leur tour les membres du stor-thing dans leur propre sein et parmi ceux qui les ont nommés.

Les sessions ont lieu tous les trois ans ; chacune doit durer au moins trois mois, et quand le roi la porte à six, les députés reçoivent une indemnité. Cet usage est tout-à-fait dans les mœurs démocratiques du pays.

Nous nous trouvions à Christiania précisément pendant une session. Nous fûmes curieux d'assister à une séance du stor-thing ; ainsi s'appelait aussi cette ancienne assemblée des peuples scandinaves, type de nos *champs-de-mai*, où les guerriers se réunissaient une ou deux fois l'an sous le

Digitized by Google

ciel, tantôt dans une vaste plaine, tantôt sur une montagne; en Islande, sur le rocher volcanique de Thing-Vâlles. Le stor-thing que nous avions sous les yeux était plus modeste : dans une petite salle très-simplement décorée, soixante membres environ délibéraient. Ils étaient vêtus de noir; un seul réjouissait l'œil et le cœur par son costume pittoresque et national : le législateur avait conservé l'habit du paysan. Dans la galerie ouverte au public, un matelot presque en chemise, tenant respectueusement son bonnet, paraissait suivre la discussion avec un intérêt religieux. Ces deux hommes représentaient, l'un au sein, l'autre en dehors de l'assemblée législative, la participation des classes inférieures aux affaires, participation certes bien légitime dans un pays où tout le monde sait lire.

Je ne pouvais pas encore comprendre bien distinctement les orateurs; mais mon oreille était frappée du retour fréquent de ce mot *grand-lov* (loi fondamentale), toujours prononcé avec une accentuation énergique. Cet appel réitéré à la constitution du pays semblait la base du débat. Le ton de la discussion paraissait excellent, et bien que vif, mesuré. Les formes parlementaires anglaises étaient observées rigoureusement : chaque député parlait debout, de sa place, en s'adressant au président. J'étais émerveillé et vraiment édifié de trouver aux extrémités de l'Europe un peuple si avancé dans les habitudes constitutionnelles, encore toutes nouvelles pour lui, surtout quand je réfléchissais qu'il n'avait eu, durant plusieurs siècles, pour l'y préparer, que le régime très-paternel, il est vrai, mais entièrement despotique des baillis danois, gouvernant la Norvége au nom d'un souverain étranger et absolu. La liberté porte avec elle ses enseignemens, et qui l'aime d'un amour sincère sait bientôt la pratiquer.

Malgré leur émancipation de la couronne de Danemarck, les Norvégiens sont encore Danois sous beaucoup de rapports. Les mœurs de Chsistiania sont, à peu de chose près, celles de Copenhague. On trouve dans les deux villes le même mélange des habitudes et des langues étrangères. Le danois est l'idiome du pays, et l'existence du *norvégien*

Digitized by Google

est une prétention nationale. Le norvégien imprimé est du danois; la prononciation le dénature un peu. Dans l'intérieur et surtout dans le nord de la Norvége, on parle différens dialectes qui se rapprochent plus du suédois, uniquement parce que l'ancien langage de la Scandinavie, père des idiomes qui s'y parlent aujourd'hui, s'est moins altéré dans ces vallées et en Suède qu'en Danemarck. Deux enfans qui ressemblent plus à leur père que le reste de la famille se ressemblent aussi davantage entre eux.

La Norvége a ses chants populaires, comme le Danemarck et la Suède; mais un bien petit nombre a été recueilli. A cela près, jusqu'à son affranchissement, sa littérature se confondait avec la littérature danoise, dont elle peut revendiquer pour elle le plus bel ornement : Holberg, le second comique de l'Europe; en effet, le Molière danois était Norvégien.

Depuis l'établissement de la constitution l'indépendance et la liberté politique ont produit en Norvége, comme il arrive toujours, un commencement de littérature nationale. On cite déjà quelques noms, Biergaard, Schwach, Hansen; leurs principales productions sont des chansons à boire ou des chants patriotiques. Je demandai à un négociant, homme fort simple, si les Norvégiens avaient de ces chants avant l'époque de la constitution. « Alors, me répondit-il avec orgueil, nous n'étions pas un peuple. » Un autre négociant a proposé un prix pour le meilleur chant national; c'est M. Biergaard qui la remporté. Ce chant n'a pas une couleur bien originale, mais il est énergique, et on y sent une nationalité assez vive. Le poète parle à ses compatriotes de leurs côtes neigeuses, de leurs cascades, de leurs mers poissonneuses, de leurs vallées fertilles, en homme fier de son pays; puis il ajoute :

« Librement pense et parle le Norvégien; librement il » travaille au bien du pays; les oiseaux dans nos bois, les » vagues de l'océan du Nord, ne sont pas plus libres que » l'homme de Norvége, dont la volonté obéit à la loi qu'il » s'est donnée. »

Un autre hommage rendu à la constitution norvégienne,

Digitized by Google

c'est l'accroissement de la population de Christiania, qui a doublé depuis 1814.

Les sciences aussi commencent à être cultivées à Christiania. Cette ville possède maintenant un jardin des plantes, une université et quelques professeurs de mérite dans les sciences physiques, entre autres MM. Keyser et Esmark. Il était Norvégien, ce malheureux Abel, ce mathématicien de si grande espérance, qui est venu mourir obscur à Paris, en attendant que l'académie eût trouvé le temps de s'occuper de ses mémoires, et qui alors a été proclamé un homme supérieur..... quelques jours trop tard pour emporter en mourant cette consolation, que du moins on avait reconnu ce qu'il valait.

Une tournée dans les environs de Christiania est une promenade en Suisse. La ressemblance des localités s'étend à tout le reste, jusqu'à la forme des maisons, à la tournure et à la figure des habitans. Un Suisse, qui faisait partie de notre caravane, s'écriait sans cesse : « Voilà qui est exactement comme dans le canton de Berne. » Deux choses seulement qui manquent aux environs de Berne se trouvent aux environs de Christiania, de larges rivières et la mer.

La présence perpétuelle de l'eau est le caractère de la Norvége. Ce n'est pas sans raison qu'elle s'appelle, chez Ossian, la terre des lacs, puisqu'on dit qu'elle en renferme trente mille. Je ne les ai pas comptés ; mais ce nombre ne m'étonne point. Joignez à cela les inombrables bras de mer, détroits, golfes ; qui découpent et entament les côtes. Aussi dans un paysage norvégien c'est l'eau qui forme les principales masses et les principaux plans. Il y aurait là pour nos paysagistes des effets, au moins des essais curieux à tenter. On a vu qu'il n'est ni dificile ni coûteux de visiter la Norvége. Je leur recommande, le cas échéant, le point de vue célèbre de Krog-Leven, à quelques lieues de Christiania, et celui qui porte le nom presque mérité de *Montée du Paradis* (Paradis Bakke).

Dans nos excursions aux environs de Christiania, nous

Digitized by Google

éprouvâmes souvent les brusques variations de la température d'un été de Norvége. Je me souviens d'un jour où le matin on sentait dans le vent la froideur des neiges qu'il avait traversées, et à midi, au milieu d'un lac, je me penchais sur le bord d'un bateau, haletant après quelque brise. Mes compagnons dormaient, accablés par la chaleur, tandis qu'un seul rameur nous faisait traverser lentement le grand lac entouré de rives sauvages, et qu'un cloche retentissait dans ce désert silencieux et brûlant du Nord.

L'objet le plus curieux de notre tournée était la mine d'argent de Kongs-Berg. Un mille avant d'arriver on entre dans un désert; au milieu de ce désert on découvre tout à coup une ville qu'on n'attendait pas là. On voit sur-le-champ que c'est un produit de la mine, que la mine seule fait subsister. Il est trop vrai, avec la mine la ville a prospéré; la décadence de l'une a entraîné la misère de l'autre. Dans un temps la population était de onze mille ames; maintenant elle est de trois mille cinq cents, dont un quart mendie.

C'était la première mine où je pénétrais. J'éprouvai ce qu'on éprouve toujours en pareil cas. Je m'étonnai de me sentir enfoncé si avant dans les entrailles de la montagne; je fus livré à toutes les sensations bizarres qui nous attendent dans ce monde ténébreux, où l'on s'avance comme au hasard, étourdi par le craquement des machines criant dans l'abîme, par le bruit des cascades souterraines, qui se mêle aux chants rauques des mineurs, aux coups lointains et sourds du pic et du marteau; ébloui aux lueurs vacillantes des torches, suspendu à des échelles glissantes, ou rampant entre des roues énormes, sur des planches fragiles.

Nous avions fait cent cinquante lieues depuis Copenhague pour gagner Christiania; il nous en restait autant à faire pour atteindre Drontheim, l'ancienne capitale des rois de Norvége. Nous nous mîmes donc en marche, en nous enfonçant toujours plus au nord, et nous nous dirigeâmes vers le Dovrefield, où nous devions franchir les Alpes

Digitized by Google

scandinaves. C'est dans ce trajet que la nature norvégienne nous apparut avec toute sa majesté.

Il fallait l'intérêt de ce spectacle pour nous dédommager des fatigues qu'il nous coûtait. Dans nos charrettes découvertes nous étions exposés à la pluie qui dura huit jours (1). Ces charrettes devenaient de plus en plus incommodes, à mesure que nous avancions davantage. On ne pouvait ni s'y asseoir n'y s'y coucher; on était réduit à une attitude forcée, qu'on ne pouvait supporter qu'en la changeant au bout de quelques minutes contre une attitude non moins pénible. C'est ainsi que, le premier jour après notre départ de Cristiania, nous côtoyâmes le grand lac de Miosen. Le chemin, pierreux comme le lit d'un torrent, montait et descendait sans cesse. A la descente nos chevaux se précipitaient avec impétuosité, et les cahots qui nous disloquaient faisaient tomber sur nos épaules les malles qui auraient dû nous servir d'appui. Quand nous montions, notre pesanteur nous entrainait à l'arrière de notre tombereau. Il résultait de cette accumulation de poids dans cette partie, qu'au milieu d'une de ces montées que des chevaux norvégiens peuvent seuls tenter, les chevilles du brancard cédaient, et le brancard s'élevant comme le bassin vide d'une balance, nous qui formions le bassin pesant, nous nous trouvions sans cesse au moment d'être culbutés en arrière, et de rouler dans le lac. Mais le paysan qui nous conduisait ne s'émouvait guère de pareils accidens; il sautait à terre, et, pesant sur le brancard au point de se faire enlever à demi, finissait par rétablir l'équilibre. Alors il coupait une nouvelle cheville, la fichait dans le brancard, reprenait sa place, et faisait trotter son cheval.

Je ne peux pas dire que je fusse très-mécontent de cette manière de voyager. La nouveauté m'en plaisait. Et par momens, couché à la renverse sur cette horrible charrette, trempé par la pluie, ne voyant que les sapins à travers les-

(1) On échappe à tous ces inconvéniens en se munissant, à son entrée dans le pays, d'un cabriolet. Mais on ne peut se servir commodément d'aucune voiture plus pesante.

Digitized by Google

quels j'étais emporté et le lac, dont les flots et les bords se confondaient avec le brouillard, j'éprouvais quelque chose du ravissement que lord Byron ressentait dans sa barque, sur le lac de Genève, au sein d'une nuit orageuse.

Toute la journée du lendemain et la matinée du surlendemain furent employées à suivre les bords du grand lac Miosen, que nous ne perdions jamais de vue pour longtemps. J'eus le loisir de me convaincre, en longeant ses rives monotones et solitaires, que l'uniformité dans la grandeur est le caractère dominant de la nature du Nord. Une certaine pente verte, assez semblable à un côté d'une vallée des Alpes, s'élevait perpétuellement sur l'autre bord du lac, ainsi que je l'avais remarqué à son commencement. C'était comme une décoration qui voyageait avec nous. Le lac avait aussi toujours à peu près le même aspect. A sa longueur, à ses sinuosités, on eût dit un large fleuve débordé entre de hautes montagnes.

C'est la grandeur des distances, c'est l'étendue des lieux qui distinguent surtout ces régions des autres pays de montagnes que je connais, par exemple de la Suisse. En Suisse, on passe d'une vallée à l'autre, d'un canton à un autre canton; on peut commodément s'élever, dans une même journée, à diverses latitudes, visiter des populations différentes de mœurs, de costume, de langage, mais en Norvége, on fait trente lieues sans quitter le bord du même lac, sans sortir du même district, on ne s'effraie point d'un détour de cinquante lieues pour voir une cascade; tel paysan fait tous les dimanches, pour aller en poste entendre la messe à l'église la plus proche et pour en revenir, plus de chemin qu'un habitant de l'Oberland n'en fait dans toute sa vie. Comme l'homme est borné, et qu'il ne peut saisir qu'un point à la fois, cette grandeur ne frappe pas d'abord, et la portion de vallée où on se trouve produit au premier coup d'œil le même effet qu'une vallée entière de la Suisse; mais le temps s'écoule, les relais se succèdent, et on retrouve encore devant ses yeux les tableaux qu'on a déjà contemplés : on commence à s'étonner que le même spectacle dure si long-temps; on se rappelle tout

Digitized by Google

le chemin qu'on a fait, et on arrive ainsi à sentir par réflexion le grandiose de cette vaste nature.

En Norvége, les vallées sont des provinces; les torrens sont des fleuves, les lacs de petites mers. La hauteur absolue des montagnes seule n'est pas sur cette grande échelle. Des montagnes de huit mille pieds sont peu dignes de ce magnifique entourage.

Il est à regretter de ne pas rencontrer au bout d'une de ces vallées le Mont-Blanc, à qui elles siéraient mieux que la mesquine vallée de Chamouny; il est certain que dans le Nord, aux grandes forêts, aux grands lacs, aux longs fleuves, aux masses de rochers, il manque pour couronner cette harmonie d'immensité d'être dominés par de gigantesques sommets.

Le Gulbrand-dale est une de ces vallées de cinquante lieues dont je parlais tout à l'heure, elle débouche dans le lac Miosen. En le quittant, nous entrâmes dans cette gorge longue et profonde qui devait nous conduire au Dovrefield, où est le plus haut passage des Alpes scandinaves. Quand on pénètre dans le Gulbrand-dale, l'aspect du pays change tout à coup; au lieu de pentes doucement inclinées qui bordent le Miosen, on se trouve d'abord au fond d'un précipice étroit, dominé de tous côtés par des sommets qu'on voit s'élever les uns au-dessus des autres, à mesure qu'on s'élève soi-même en serpentant au milieu d'eux.

La pluie recommença dans cet endroit et nous tint depuis assez fidèle compagnie jusqu'à ce que nous eussions passé le Dovrefield. Pour m'en consoler, je me faisais ce raisonnement, qui se peut défendre : en général, les formes des montagnes scandinaves manquent de beauté; il n'y a pas pour l'œil beaucoup à gagner à saisir bien exactement les rudes contours de ces masses, comme s'il s'agissait des lignes gracieuses d'Albano ou de Tivoli. Un jour terne, un jour pluvieux ne vont point mal à un pays sévère et triste, pas plus qu'à un monument gothique, tandis que la lumière, et une lumière éclatante, est nécessaire à la nature méridionale comme à l'architecture grecque ou romaine. Je dirais plus : le Nord, à quelques

Digitized by Google

exceptions près, est vraiment laid par un beau soleil; cette splendeur hors de place ne sert qu'à faire sentir durement à l'œil les pointes aiguës des sapins, les formes tantôt heurtées, tantôt plates des rochers; la nature est alors comme une laide qui s'entourerait de bougies : mais il est des figures qui, sans être belles, plaisent dans le demi-jour ou entrevues à travers un voile; la nature a dans le Nord besoin de cette coquetterie, et c'est quand elle se voile de ces brumes qu'elle apparaît dans sa véritable beauté. Une lumière pâle, un ciel nébuleux, compose avec la sombre verdure des pins et la teinte grisâtre des rochers une harmonie douce et triste qui n'est pas sans charme. Les effets de pluie et de brouillard dans les montagnes donnent souvent naissance à des accidens qui plaisent, mais qu'on ne peut ni décrire ni presque se retracer; c'est à l'horizon une vapeur blanchâtre, pluvieuse et un peu éclairée, ou un sommet qui termine brusquement une masse de nuages noirs; on voit le brouillard flotter sur les vallées, ramper le long du flanc boisé des montagnes, se poser sur leurs crêtes : soudain, avant qu'on se soit rendu compte de son mouvement, il vous entoure et l'on n'aperçoit plus rien. Mais voilà qu'un coup de vent le chasse, le précipite dans les ravins, l'emporte en tourbillon sur la cime des montagnes, alors on voit autour de soi, à ses pieds, au-dessus de sa tête, tantôt loin, tantôt près, s'ouvrir, se refermer des échappées rapides; le voile se déchire, se déploie, se lève, retombe, puis on aperçoit tout à coup au milieu de la vapeur une prairie, une cabane, ou bien une haute cime s'élève comme une île du milieu des vagues fantastiques de brouillard que le vent roule et amoncelle autour de ses flancs. Tel était le spectacle que nous avions fréquemment dans le Gulbrand-dale, en suivant le fleuve qui en a creusé les profondeurs. Ce fleuve, moitié lac, moitié torrent, par moment se précipitait en larges cataractes; par moment donnait l'idée d'un bras de mer par le murmure de ses flots, que le vent descendu des hauteurs brisait sourdement contre les troncs des sapins et les racines des aunes.

Digitized by Google

Sur toute la route de Christiania à Drontheim, dans un espace de cent cinquante lieues, on ne rencontre pas un village; chaque famille vit isolée dans son gaard (1). Ce mot est intraduisible; nul autre ne donne une idée exacte de la manière d'être des paysans norvégiens. Un gaard est un groupe plus ou moins considérable de maisons en bois qui ne constituent à elles toutes qu'une seule habitation. Dans l'une de ces petites maisons couchent tous les membres de la famille, souvent assez nombreuse; dans une autre ils se réunissent pour manger, dans une troisième est la cuisine, dans une quatrième la grange; il en est de même pour le grenier commun. En un mot, tout ce qui ordinairement demande une pièce séparée forme ici une cabane à part. Un gaard, c'est une maison décomposée. Cette disposition singulière du gaard est particulière à la Norvége, elle y remplace le village; le village est une agglomération de familles, le gaard est la famille primitive, dont les membres habitent, possèdent, vivent en commun; il semble que ce soit là l'élément le plus simple de la société, et qu'en Norvége on en soit resté à son premier degré. Probablement les peuples germains, avant de former des villages, s'établissaient par famille sur le sol qu'ils occupaient : ces établissemens devaient ressembler beaucoup au gaard norvégien. En général, c'est en Norvége que se sont le mieux conservées les mœurs originelles de ces peuples, c'est là que s'est réfugiée la vieille Germanie, c'est là qu'il faut aller chercher un commentaire de Tacite.

Ces cabanes offrent rarement le luxe d'une construction en planches; plus souvent leurs murailles sont composées de troncs de sapins placés les uns sur les autres et serrés artistement : de la mousse placée à l'intérieur, dans les jointures, achève de les rendre impénétrables à l'air, et avec cette grande simplicité de moyens, les demeures tout-à-fait primitives sont assez chaudes et assez confortables.

On n'y trouve pas une grande opulence, cependant on

(1) On prononce Gâr.

Digitized by Google

y remarque plus de saleté que de misère. La terre est bien peu fertile en Norvége, mais il y en a tant pour si peu d'hommes, et ils ont si peu de besoin! Quelquefois même j'ai été surpris de rencontrer sous le toit d'une cahutte perdue dans le désert une bonne batterie de cuisine en très-bel ordre, et un air de satisfaction et de fierté qui annonçait dans les possesseurs l'absence du besoin et du souci.

Le second jour de notre entrée dans le Gulbrand-dale, nous arrivâmes le soir au bord d'un petit lac. Nous nous étonnions de ne pas voir sur la rive le gaard qui devait nous servir d'asile pour la nuit, il était de l'autre côté. Un lac en Norvége se traverse comme ailleurs le ruisseau; un bateau nous attendait qui nous passa sur l'autre bord. Je trouvais assez poétique cette manière d'arriver à l'auberge.

Ce gaard était un des mieux fournis que j'eusse encore vus, et le paysan auquel il appartenait devait vivre au bout de son lac dans une certaine aisance. Sa femme avait un vêtement noir très-propre; pour lui, grand, fort, la démarche lente, les manières lourdes, couvert d'une étoffe velue, l'air fier et gauche, comme embarrassé entre son orgueil de paysan indépendant et sa condition d'aubergiste, il avait assez la mine d'un ours forcé à servir qui obéirait en grondant.

Le lendemain nous continuâmes à nous élever toujours de plus en plus, et nous arrivâmes au pied du Dovrefield. Nous rencontrâmes ce jour-là sur notre route le monument d'une victoire remportée par les Norvégiens sur un corps écossais commandé par un capitaine Saint-Clair, au service de la Suède. Ces Écossais furent écrasés dans cette vallée par des rochers que leurs ennemis firent rouler sur eux du haut des montagnes. Une croix de pierre est placée au lieu où ils ont péri. Il existe sur cet événement une balade devenue populaire; nous nous la fîmes chanter par un paysan pour en connaître l'air. On ne se serait pas douté qu'il eût été fait pour un chant de triomphe, tant il était languissant et triste. Il en est de même de tous

Digitized by Google

les chants populaires du Nord ; bien que souvent les paroles expriment la gaieté ou un sentiment vif, la mélodie en est toujours traînante et plaintive : c'est que le caractère de la musique nationale ne traduit pas telle disposition passagère, mais le fond même de l'ame d'un peuple. Or la tristesse est le véritable caractère du Nord ; on l'y retrouve partout, dans le silence et la grandeur de la nature, dans le morne regard de l'homme, dans sa démarche lente et son chant plaintif, dans les brumes de la mer, dans les longues nuits et les longs crépuscules. Il m'est arrivé par moment d'avoir un sentiment bien profond et bien intime de cette tristesse septentrionale, quand, m'éloignant un peu des mes compagnons, j'allais m'asseoir sur un sapin renversé, et que je promenais mes regards sur une étendue immense et silencieuse. Je restais ainsi long-temps sans qu'aucun mouvement, aucun son, vinssent m'arracher à une rêverie, et cependant le bruit le plus léger se fait entendre dans le calme universel : c'est un petit oiseau qui se plaint faiblement dans les airs, ou le cri d'un corbeau caché dans un nuage, ou un coup de rame au loin sur un lac solitaire. Je trouve une note écrite le 15 août, au moment de passer le Dovrefield.

«.... Nous n'avions point de chevaux, il a fallu attendre plusieurs heures dans cette cabane, la dernière avant le passage des montagnes ; elle ne renfermait qu'un vieillard ivre qui ne comprenait rien à mes demandes de chevaux et de charrettes, et dont l'idée fixe était de me faire prendre de son tabac dans son horrible tabatière. Je suis sorti pour échapper à cette hospitalité ; je me suis assis devant un chalet sur quelques peaux qui se trouvaient là ; en face de moi, un torrent tombait d'un escarpement, une clochette retentissait au loin ; à quelque distance, des vaches ruminaient, couchées sur de la mousse mouillée. Il faisait humide et froid ; il pleuvait sur les montagnes. Au bout d'une longue vallée, pleine de maigres sapins, s'élevaient des cimes nues ; le soleil les éclairait-il ? ou seulement leur couleur était-elle un peu plus pâle que celle des cimes environnantes ? J'ai douté long-temps, je me

Digitized by Google

suis demandé quelle heure il pouvait être, je n'en avais aucune idée; nous avions depuis le matin été témoins de la même désolation, et nul souvenir distinct et varié ne pouvait marquer pour nous les instans; d'ailleurs ces jours brumeux se confondent avec le crépuscule. J'ai regardé à ma montre, il était six heures. Je n'ai pu m'empêcher de penser tout à coup à Naples et de me dire : C'est l'heure du Corso; à présent, les voitures roulent au bord de la mer, sur cette belle plage où est Chiaja; la gaieté du soir commence à faire retentir Sainte-Lucie, le Vésuve est violet, la mer bleue, verte, étincelante, et le soleil, qui le croirait? ce même soleil disparaît derrière le Pausilippe embrasé! »

J.-J. AMPÈRE.

Digitized by Google

Passant, que ton front se découvre:
Là plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

CASIMIR DELAVIGNE.

Digitized by Google

REVUE

POLITIQUE.

FRANCE.

PARIS.

Vendredi 22 juillet 1830.

LETTRE D'UN PARTICULIER TRÈS-CONNU DANS PARIS, AU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Monsieur le directeur,

Vous serez peut-être étonné que je m'adresse à vous de préférence pour me faire imprimer une bonne fois dans les journaux. Il y a beaucoup de gens qui me flattent davantage, et qui ne demanderaient pas mieux que d'avoir un article de ma façon, si je le faisais à leur façon; mais je suis de ma nature un personnage un peu capricieux, et mes amis que j'aime, ce ne sont pas toujours mes amis qui font profession d'être mes amis. J'y ai été pris trop souvent pour qu'on m'y reprenne jamais.

Je vous estime parce que je vous crois sincère, et que je donnerais toutes les vertus politiques pour la sincérité. Je ne suis pas toujours de votre avis, mais je vous sais gré de ne pas affecter d'être toujours du mien. L'expérience m'a appris que nos louangeurs, à nous autres, ne sont ni moins perfides ni moins dangereux que ceux des rois. C'est

Digitized by Google

au point que je donnerais, quand les circonstances deviennent graves, un million de complimens pour un bon conseil.

Vous allez vous demander où vous m'avez vu. Eh! mon Dieu, partout, monsieur; dans les chantiers, dans les magasins, dans les ateliers, dans les boutiques, tant que dure la semaine; au boulevard le dimanche et les fêtes chômées, quand il fait beau; à la barrière quelquefois, quand le travail et la vente ont donné; vif, alerte, jovial, et traînant après moi un troupeau de bonnes femmes bien portantes et de jolis enfans bien éveillés. C'est un spectacle à faire plaisir aux honnêtes gens et à faire envie aux riches.

C'est vous dire que je ne suis pas riche, et bien m'en prend, car j'ai remarqué que la richesse faisait bien des malheureux, et surtout bien des sots. Je ne suis pas pauvre non plus quand l'industrie prospère, quand la main-d'œuvre est payée, quand chaque jour rapporte son pain et quelque chose avec. Je ne vois pas germer dans ma postérité une pépinière de petits électeurs et de petits éligibles, et j'en suis fâché pour vous, car nous faisons souche de braves gens, mais d'honnêtes cultivateurs, d'honnêtes marchands au bon poids et à la bonne mesure, d'honnêtes ouvriers qui perfectionneront de jour en jour les produits de leur travail, et qui feront ainsi à l'étranger la meilleure de toutes les guerres. Je ris quelquefois sous cape quand je pense que cette hérédité, qui a sa noblesse comme une autre, pourrait être plus solide que celle de la patrie.

A part cette méchanceté sans haine et sans colère, qui est un des traits distinctifs de mon naturel, car je suis *né malin*, il m'arrive fort rarement de penser au mal, et presque jamais de le faire. Je puis dire, sans vanité, que je remplis mes devoirs avec plaisir dans les bons temps, avec résignation dans les mauvais; que je suis exact au service de la garde nationale quand la besogne le permet; ponctuel au paiement des contributions quand j'ai de l'argent. Je m'amuse un moment du grabuge, parce que le grabuge est amusant, mais j'aime par-dessus tout le repos et

Digitized by Google

l'ordre, parce que sans le repos et l'ordre il n'y a point de ressource honorable pour les pauvres gens. Je déteste la turbulence, qui est la maladie aiguë de l'oisiveté, de la paresse et du vice, et la peur de passer pour oisif m'aurait à jamais éloigné de la carrière des lettres où je m'engage aujourd'hui à mes risques et périls, si je n'avais à vous consulter sur une petite affaire qui me touche d'assez près, sans qu'il y paraisse. Il s'agit purement et simplement de savoir à quelle sauce je dois être mangé, si l'on me mange.

Je ne me dissimule pas que la question est quelque peu téméraire au temps où nous vivons, mais comme les souverains sont faits du même bois que les autres hommes, il faut, sous peine de folie, leur passer au moins un défaut, et le mien est d'être curieux. Or ce n'est pas vous, monsieur, qui contesterez ma souveraineté, car vous savez déjà que je m'appelle LE PEUPLE, Français de naissance, prolétaire et producteur de profession, fort endurant par nature, mais fort ennuyé par circonstance, et très-empressé de savoir à quoi m'en tenir sur le destin futur de ma toute-puissance politique, pendant que l'on en parle encore.

Il y a tout au plus un an que je me suis donné un roi, parce que j'ai trop à faire à la moisson, à la vendange, à la fabrique, au marché, aux industries de tout genre qui font prospérer le pays, pour prendre la peine de régner à mon compte. J'ai condamné à ce métier un digne homme qui s'y est porté de tout cœur, et moins, je pense, en considération des agrémens de la place que pour me rendre service. Je l'ai choisi parce qu'il sympathise avec moi, parce qu'il est simple, ouvert et cordial comme moi ; parce qu'il est bon mari, bon père, bon citoyen, grave et doux dans sa conduite, exemplaire dans ses mœurs; parce qu'il se connaît aux sciences et aux arts, et qu'il veut du bien aux ouvriers. Depuis qu'il est là, je ne suis pas content de tout, mais j'explique mes griefs sans façon, et il les écoute de bonne grâce. Je me suis avisé, par exemple, que le système représentatif était une duperie quand le système électoral était un mensonge ; qu'il était décevant

Digitized by Google

et dérisoire d'appeler représentative une institution où je n'étais pas représenté; que les riches représentaient convenablement l'argent, mais qu'ils n'avaient pas, que je sache, un droit exclusif à représenter l'esprit, le bon sens, le courage, l'intégrité, la vertu, qui sont les élémens les plus essentiels de l'ordre public. Je me suis avisé que le moyen le plus sûr de couper court aux émeutes, c'était de donner une tribune dans les chambres à ceux des miens qui se distinguent par de bonnes et incontestables capacités, pour ôter aux gens qui se couvrent de mon nom la sotte fantaisie d'en élever une dans les rues; je me suis avisé de bien d'autres choses: on m'a répondu qu'un bon gouvernement était une œuvre de patience, et je patiente. Il n'y a que les fous qui bouleversent leur terre de fond en comble quand ils n'obtiennent pas la récolte le lendemain du jour où ils ont semé.

Je me suis donc fait ce raisonnement à part moi : voilà un roi sage, honnête homme, bien intentionné, que je mets au défi, pour cause, d'avoir un autre intérêt que le mien; voilà une Charte qui pourrait être meilleure, mais qui n'est pas trop mauvaise pour le moment, puisqu'elle m'a permis de vivre assez doucement du produit de mon travail, dans le temps où elle ne valait pas le diable; voilà de belles promesses qui ne peuvent manquer de m'être tenues cette fois, si j'use avec une fermeté prudente des libertés qui me sont garanties pour réclamer celles qui me reviennent, et si je n'empêche pas moi-même l'accomplissement de mes espérances par une impatience hors de saison. Vous avez souvent expérimenté, mon ami, que les changemens ne vous profitaient guère, et si vous êtes raisonnable, comme on doit l'être à votre âge, vous vous en tiendrez à ce que vous avez voulu l'année dernière, de peur d'avoir pis l'année prochaine. — Je me suis dit cela, et je m'y tiendrais volontiers, si on voulait bien me le permettre, mais il est descendu sur tous les souverains de ce temps-ci un esprit de malédiction qui ne m'a pas épargné. Nous ne sommes plus maîtres chez nous.

Il y a tantôt dix mois qu'on me bat les oreilles de ce

Digitized by Google

que vous savez, de la république, *puisqu'il faut l'appeler par son nom*. Et des républiques, j'en ai tant vu, tant vu, depuis celle du citoyen Saint-Just, où l'on voilà les tables de la loi, jusqu'à celle du citoyen Barras, où l'on ne voila plus rien, pas même les dames de la cour! Cela était assez joli; mais j'ai si vainement perdu le plus pur de mon sang sur les champs de bataille et sur les échafauds pour voir des républiques; j'ai payé si cher les acteurs qui jouaient aux républiques, et ils se sont si amèrement moqués de moi quand la pièce a été finie, que j'ai juré de n'être jamais républicain de mon consentement. Ma peur est qu'on ne me le prenne.

L'autre jour (je ne saurais vous dire lequel, mais c'était un jour d'émeute), j'étais là, devant ma porte, la tête et l'estomac vides, et croisant les bras comme un véritable souverain, parce que les marchands ne font pas travailler les jours d'émeutes, sous prétexte qu'ils ne vendent rien quand leurs boutiques sont fermées. Je vis tout à coup passer la république en masse, au nombre de plus de cent cinquante personnes, sans compter les petits enfans, et précédée de cinq beaux jeunes gens, frais émoulus du collége, que je pris pour le directoire. Vraiment, dis-je, c'est ici la république, ou je ne m'y connais guère. Mes respectables mandataires sont bien verts; mais on dit aujourd'hui que c'est une raison pour qu'ils soient prodigieusement savans. Peut-être ont-ils étudié à l'enseignement mutuel. Qui sait si ces aimables adolescens n'auraient pas trouvé quelque manière de république de nouvelle invention, qui m'irait comme un charme? La civilisation a fait tant de progrès! Au reste, il est probable que je ne trouverai jamais une meilleure occasion de m'en assurer.

Là-dessus, je me faufilai dans la foule avec cet air musard que vous me connaissez, et je parvins à ces messieurs, la casquette à la main, en signe de soumission.

« Monsieur, dis-je au premier, qui me parut un petit avocat stagiaire assez dégourdi, oserais-je vous demander ce que c'est que la république?

— En vérité, répondit-il en me toisant du haut en bas,

Digitized by Google

ces bonnes gens sont bien obtus! Ne vous aura-t-on jamais assez répété que *république* vient de *res publica*, qui veut dire la chose publique, l'affaire de tout le monde? Cela est connu!

— Aussi, monsieur, répliquai-je modestement, ce que j'ai envie de savoir, ce n'est pas d'où la république vient, mais où la république va. La chose publique est certainement l'objet de tous les gouvernemens possibles; c'est de la matière à gouvernement et non pas un gouvernement; et voilà pourquoi je m'informais du gouvernement particulier que vous vous proposiez d'octroyer à notre chose publique.

— Cela ne vous regarde pas, reprit l'avocat. Donnez-nous la chose publique, et nous vous donnerons le gouvernement. Il y a en effet cent trente-deux manières de gouverner un pays en république, cent vingt qui ne sont nullement applicables à l'espèce, et douze qui valent mieux les unes que les autres. Vous ne seriez embarrassé que du choix.

— Bénédiction, m'écriai-je; il ne m'en faut pas tant! Mais les ai-je vues quelque part?

— Jamais, repartit solennellement le républicain; comment les auriez-vous vues? elles ne sont pas encore sorties de ma poche.

— Si cela dépend de moi, murmurai-je entre mes dents, elles pourront bien y rester.

— Écoutez-vous ce pédant, interrompit le second directeur en riant aux éclats, et en essayant de retrousser une moustache vierge, qui fuyait sous ses doigts. N'avons-nous pas une république expérimentale, qui a fait la gloire de la France et l'admiration de l'Europe, la république de Napoléon-le-Grand? Vous me direz que le héros n'y est plus; mais il nous reste, grâce au ciel, son fils, sa femme, ses frères, ses sœurs, ses neveux, ses cousins, le sénatus-consulte organique, l'acte additionnel, la colonne, la contemporaine, et le bon vouloir de M. de Metternich! »

A ces mots, le troisième directeur prit la parole d'un air inspiré. « Non, non, dit-il, les siècles n'auront pas inu-

Digitized by Google

tilement marché depuis la création fortuite de la terre jusqu'à l'avénement de Saint-Simon, qui est Dieu, pour voir le genre humain retomber sous la tyrannie routinière d'une vieille politique. *A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.* Cela veut dire : *Faites vos parts;* ou bien, *la raison du plus fort est toujours la meilleure.* Commençons par mettre les terres et les femmes en commun; le reste est l'affaire des capacités. En attendant, les richesses auront changé de mains, et les femmes aussi. C'est là ce que j'appelle une révolution portée à sa dernière expression.

— Et moi, répondis-je, c'est là ce que j'appelle une folie portée à son dernier période.

— Vous avez bien raison, dit le quatrième directeur en hochant méthodiquement sa tête couronnée de longs cheveux, sur son buste engainé à l'étroit dans une redingote boutonnée jusqu'au menton. Ces honorables messieurs ne savent pas un mot de ce qu'ils disent. Notre république à nous, il y a plus de cinquante ans que nous l'avons importée d'Amérique : c'est le pays d'Utopie. Les institutions, excellentes! les présidens, sublimes! ils enchérissent à qui mieux mieux sur Washington. Et s'il arrivait par hasard que les institutions devinssent mauvaises et les présidens tyrans, ne vous en inquiétez pas; ayez seulement au loin une bonne habitation de quelques centaines d'arpens, et vous n'avez qu'à vous laisser vivre. Voilà, j'espère, une république à préférer à la ruche de monsieur le philosophe, et je doute que monsieur l'avocat en ait une meilleure dans sa poche. »

Ce que j'y trouvais de mieux, c'était la recette; mais je comprenais qu'il faudrait pour l'exécuter agrandir de trois quarts la surface de la France, ou diminuer de trois quarts sa population, et cela me chiffonnait un peu.

« Vous vous arrêtez en beau chemin, rugit tout à coup le cinquième directeur! Vous touchiez du doigt à la solution de toutes les républiques possibles chez les vieilles nations. Exterminez, morbleu! battez monnaie sur la place de la Révolution, vous aurez de l'argent. Brûlez villes et

Digitized by Google

villages, vous aurez de la place. Confisquez sur les morts, et débarrassez-vous des vivans; le citoyen Robespierre n'en faisait pas d'autres. Et puis, si vous bâtissez votre république sans cela, dites que je ne m'y entends pas.

Cette déclaration de principes excita un esclandre effroyable; les cinq républiques se prirent aux cheveux en hurlant comme des possédées, et je passai mon chemin.

La peste des républiques, fis-je! S'il y avait bonne police au pays, on enverrait tous ces législateurs-là aux douches pour leur bien et pour le mien, et on me permettrait de vaquer paisiblement à mes affaires. De quoi s'occupent donc mes notabilités?

Pendant que je songeais ainsi, je sentis une main légère qui me flattait doucement l'épaule, et en me retournant j'aperçus mon petit avocat. « Dieu soit loué, honnête jeune homme, dis-je en l'embrassant paternellement, vous voilà tiré sain et sauf de cette affreuse bagarre. Ne se sont-ils point fait de mal?

— Pas encore, répondit le jurisconsulte imberbe; ils ne sont pas assez puissans pour cela. Quant à moi, je ne suis pas si traître à ma mission que de m'exposer aux coups que se portent ces étourdis; je suis chargé d'une trop grande responsabilité politique pour la compromettre dans une dispute, et je sais d'ailleurs qu'il y en a nécessairement un des quatre qui doit triompher; la circonspection est une vertu d'homme d'état.

— Qui doit triompher sans ma permission, ripostai-je avec colère! Cela est-il bien possible?

— Cela est sûr, reprit froidement l'avocat; et votre permission, il l'aura le lendemain.

— J'aimerais mieux que ce fût la veille, dis-je en grondant d'indignation.

— Ce n'est pas l'usage, continua-t-il sans prendre autrement garde à ma colère, et en poursuivant aussi lestement son propos que si je ne l'avais pas interrompu. Il faudra bien alors que le vainqueur s'accommode d'une de mes constitutions, car j'en ai au moins une, ajouta-t-il d'un air sournois, pour toutes les circonstances, et vous

Digitized by Google

vous y trouverez si bien enfermé à votre réveil que vous n'aurez pas le temps de vous apercevoir du changement.

— Enfermé toi-même, avocat maudit, m'écriai-je ; enfermé avec tous les égards qui sont dus à ta gentillesse naturelle, à tes bons sentimens déchus et à ton bon sens fourvoyé ; enfermé jusqu'à ce que tu aies plus de raison dans la cervelle, plus de tendresse pour tes semblables dans le cœur, et un bon métier aux mains, qui vaudra mieux, quoi qu'il vaille, que ton métier de sophiste. »

Là-dessus, nous nous séparâmes pour la dernière fois, s'il plaît à Dieu, l'avocat en me faisant la moue, et moi en haussant les épaules.

Depuis cet incident, j'ai réfléchi, car je réfléchis quelquefois en poussant la charrue, la lime ou le rabot ; à Paris, ce n'est pas tous les jours émeute, et ce n'est pas tous les jours fête. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que mes réflexions ne tombent jamais dans la tête d'un éligible. Voilà, me suis-je dit en réfléchissant, bien du monde sur le pavé et bien du bruit dans la rue pour une constitution, devant la porte d'un pauvre peuple qui a vu à la malheure plus de constitutions que cet embryon d'avocat n'en a fait. S'ils en ont une par hasard qui m'aille un peu mieux que la nôtre, que ne l'impriment-ils ? Que ne montrent-ils au grand jour ce trésor de lois salutaires, de précieux réglemens et d'institutions à bon marché qui assurent à perpétuité l'indépendance et le bonheur du genre humain ? Je vais plus loin, car les pensées raisonnables sont fécondes ; que ne mettent-ils au concours le plan d'une république pour la France, comme on y met le plan d'une bourse et d'un hôpital ? Que n'en font-ils une exposition publique à l'instar de celle des produits de l'industrie ? Napoléon avait promis un million pour une machine à filer, mais il avait une trop bonne tête pour donner le million sans avoir vu la machine ; et vous voulez que moi, qui porte vingt-cinq millions de bonne têtes pour une, sur cinquante millions d'épaules, je sois assez stupide pour payer de quinze cent millions d'impôts une machine à gouverner dont je ne sais que le nom, sur la foi d'une bande d'écoliers bien ou mal

Digitized by Google

appris qui crient à s'égosiller : *Vive la machine!* et qui ne savent ce que c'est, non plus que moi. *Vive la machine!* vraiment, je le dirai avec vous quand je l'aurai touchée au doigt, pourvu qu'elle soit bien conçue, bien montée, bien emmanchée, bien huilée, qu'elle fasse bien ses fonctions, et que vous puissiez la manœuvrer sans vous blesser, mes pauvres enfans : autrement, *la machine*, ce serait moi, et après tant de sottes plaisanteries qu'on m'a faites, c'est une indécente plaisanterie à me faire. En un mot, apportez-la, votre *machine*, et si le modèle m'en convient, l'eussiez-vous pris dans les lois inédites du roi Minos, comme mon vieil ami Hérault de Séchelles, qui était, comme la plupart de vous autres, un beau garçon de peu d'entendement, je vous donnerai le budjet en échange; mais acheter *machine* en poche, pas si *peuple!*

C'est là, monsieur, ce que j'avais à vous dire, mais je ne puis vous dissimuler que je suis fort embarrassé de finir ma lettre, parce que depuis quarante ans qu'on invoque ma souveraineté pour démolir, et qu'on l'oublie pour édifier, je n'ai jamais eu le temps d'en apprendre le protocole. Si vous étiez cependant curieux de vérifier ma signature et ma volonté collectives, cela sera bien aisé; vous en trouverez l'expression individuelle dans l'état civil de toutes les mairies du ROYAUME.

LE PEUPLE.

Digitized by Google

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

L'Orgie.

La pantomime n'étant qu'un mode incomplet et secondaire d'expression dramatique, il n'y a jamais de danger pour l'auteur d'un ballet à prendre son sujet dans un ordre d'idées déjà connues. De cette façon il s'assure que sa pensée sera comprise, et la différence de l'action mimée à l'action parlée laisse encore pour le spectateur assez de nouveauté, assez de surprises, assez d'inconnu. Il faut même ajouter qu'avec une action compliquée et la prétention de faire un ouvrage où la passion tienne une place un peu large, cette recette n'est plus pour le chorégraphe une tolérance, mais bien une nécessité. Et ceci ne veut pas dire au moins qu'il doive se faire un copiste servile ou même un simple traducteur, car il s'agit, tout en prenant le sujet ailleurs, de se l'approprier en le traitant dans les conditions de l'art, de passer habilement sur les situations qui se prêtent le plus volontiers au développement mimique, de tourner celles qui y répugnent, de pousser au relief toutes les intentions dramatiques, de matérialiser en quelque sorte la passion, de la résumer en gestes et en expressions de physionomie, d'y introduire, pour ainsi parler, le mouvement perpétuel. Ainsi a fait pour sa *Léocadie* M. Scribe, secondé par M. Corali; et de *Léocadie* nous est venue *l'Orgie*, ballet plein d'intérêt, de vie, d'action, dont pas une intention ne vous échappe, parce que le sujet était connu d'avance, et que toute la nouveauté est réfugiée dans les détails dont l'intelligence vous est assurée par la prescience de la donnée générale.

Nous demandons bien pardon à nos lecteurs de venir à parler de nous dans une théorie de la pantomime; mais nous voyons au choix de ces sujets un autre intérêt, que

Digitized by Google

nous avouerons avec une grande naïveté d'égoïsme, c'est qu'avec eux notre tâche, à nous autres critiques, est deux fois plus facile; c'est que nous sommes dispensés de faire l'explication à la porte et que nous échappons à la pire de toutes les tâches, qui est de formuler une analyse dramatique.

Avec de pareils sujets on peut se contenter de dire au public: Allez voir *l'Orgie*. Mlle Legallois y déploie un talent vrai et pathétique, et M. Perrot y danse admirablement; les costumes et les décors y sont d'une fraîcheur et d'un goût remarquables, et la musique a été habilement arrangée par M. Caraffa; les pas et les ballets sont neufs; tout l'intérêt du sujet et tout le dramatique des situations a été conservé. Allez donc, public, allez donc voir, malgré vos préoccupations politiques et malgré le grand ballet de la chambre qui va commencer. Vous êtes devenu souverain, dites-vous; eh bien! les souverains qui savent leur métier encouragent à tout prix les arts. La première démarche que fit Bonaparte, échappé au grand désastre de Moscou, fut une visite à l'Opéra, où l'on donnait, je crois, la *Jérusalem délivrée*, opéra de M. Baour-Lormian, dont, par parenthèse, il me semble qu'on oublie de parler tout-à-fait depuis quelque temps. Allez donc voir *l'Orgie*, malgré la dernière et la prochaine émeute, à moins cependant que vous ne trouviez plus prudent de souscrire pour le *grand atelier national* de peur d'être signalé comme ennemi du peuple et comme mauvais citoyen.

LA VISION D'HÉBAL.

Cette vision, c'est le monde naissant, vivant et mourant; c'est l'univers au sein de Dieu, puis se développant pour disparaître; c'est la destinée humaine suspendue entre deux infinis; c'est la succession des phénomènes historiques se résolvant dans une éternité sans bornes, comme les gouttes d'eau dans la mer; c'est une des plus profondes et des plus sublimes œuvres de ce temps et de tous les temps.

Digitized by Google

Ce grand déroulement des choses humaines, dans toutes leurs phases enchaînées, M. Ballanche l'attribue, dans son nouveau fragment, à un Écossais, doué de la seconde vue ou de l'intuition divinatrice. Il y a dans ce cadre seul une admirable profondeur, une ingénieuse délicatesse de tact. Un soir d'été, pendant qu'une pendule à sonnerie musicale fait vibrer neuf fois le tympan que frappe son marteau, pendant que l'air de l'*Ave Maria* se fait entendre, Hébal (c'est le nom de l'Écossais) voit, du sein de son extase magnétique, l'immense apparition surgir; Dieu, antérieur à tout, les mondes jaillir de sa parole, l'homme se lever sous le souffle éternel, l'intelligence se développer en lui, la matière lutter avec l'intelligence, l'homme déchoir, les races naître, les peuples se répandre au loin; l'évolution des sociétés s'accomplir, leur vie enfanter leur mort, et leur mort préparer leurs progrès et leur renaissance; les religions, cosmogonies et psychologies à la fois, conserver dans leur sanctuaire le dépôt des traditions générales de l'humanité; le christianisme résumer toutes les religions, par conséquent toutes les traditions; et enfin le monde, absorbé par Dieu, se perdre, se fondre, comme le diamant fond dans le creuset.

Et ne croyez pas que ce tableau grandiose se déroule avec lenteur par une majestueuse succession de faits et d'idées. Non, ici l'avenir devient le passé, le passé devient l'avenir; tous deux se concentrent en un point sublime, l'éclair du présent immense et rapide; c'est l'éternité que M. Ballanche a reproduite, c'est d'elle qu'il s'est fait contemporain; assimilation gigantesque, qui constitue le caractère spécial de cette étrange épopée, véritable vision, isolée ainsi profondément, de tant de rêves prétendus poétiques, de toutes ces narrations présentées sous la forme d'un songe. Ne croyez pas non plus que le sentiment de cette unité de la destinée humaine, l'intuition de l'éternité qui vit dans ces pages, efface les détails, change en un tout monotone et vague, en une abstraction sans couleur et sans différence, la mobilité infinie des phénomènes, la variété des faits de l'histoire, les individualités

Digitized by Google

contrastantes, les nuances innombrables de l'existence humaine. Il n'en est rien; et voici la merveille de cette œuvre si brève et si puissante. Tout s'y détache, et tout y est un : l'identité du genre humain, la contemporanéité de tous les âges devant Dieu, ne font que donner plus de relief à ce spectacle si divers, à toutes ces manifestations successives, comme dans un vaste miroir mille personnages, mille couleurs se jouent sur une même surface, et se reflètent au même instant, sans s'y perdre et s'y confondre.

M. de Chateaubriand, qui dans la belle préface de ses Études s'était déjà arrêté sur le système historique de M. Ballanche, pour l'expliquer et l'apprécier, a manifesté, dans une lettre écrite de sa solitude, sa haute opinion de la *Vision d'Hébal*. Voici un curieux fragment de sa lettre :

« . . . . . J'aime prodigieusement, dit-il, les siècles » écoulés dans le temps qu'avait mis la sonnerie de l'hor- » loge à sonner l'air de l'*Ave Maria*. Toute l'exposition est » magnifique. Jamais mon vieil ami n'avait déroulé son » système avec plus de clarté et plus de grandeur. A mon » sens, *la Vision d'Hébal* est ce qu'il a produit de plus » élevé et de plus profond. Il m'a fait réellement com- » prendre que tout est contemporain pour celui qui peut » concevoir la notion de l'éternité; il m'a expliqué Dieu » avant la création, la création avant l'homme, la création » intellectuelle de celui-ci, puis son union à la matière » par sa chute, quand il crut se faire un destin de sa vo- » lonté... Mon vieil ami... je l'envie; il peut très-bien se » passer de ce monde, dont je ne sais que faire. Contem- » porain du passé et de l'avenir, il se rit du présent, qui » m'assomme... Il ne rampe point sous les idées et sous » les années... »

Mais pour comprendre plainement, pour interpréter dans toute sa profondeur une œuvre si complexe, il ne suffit pas d'une simple lecture; il faut relire et étudier cet écrivain profond et limpide, chez lequel rien n'est sans intention ni sans portée. M. Ballanche, comme tous les philosophes synthétiques, a besoin d'être médité plu-

Digitized by Google

tôt que lu. Chacune de ses phrases, au lieu de subsister isolée et de vivre par elle-même, est la partie d'un grand tout; chacune de ses pensées reflète en petit son *système*, et qui ne sait pas l'embrasser tout entier le perd, même dans ses beautés de détail. Ici, par exemple, la description sensible et brillante des phénomènes magnétiques, dans lequels la jeunesse d'Hébal a été plongée, cette description n'est qu'un portique nécessaire, une explication, une préparation de cette intuition magique instantanée, qui va réunir tant d'apparitions en un clin d'œil. Une cohérence intime non-seulement lie entre elles, mais anime les diverses parties de cet ensemble. La forme même des chapitres, balancée et partagée en trois temps, que M. Ballanche nomme la *strophe*, l'*antistrophe* et l'*épode*, n'est qu'une manifestation rhythmique de cette triple unité, le passé, le présent, l'avenir; et le naïf symbole de la pendule, dont trois aiguilles marquent les secondes, les minutes, les heures, achève de rendre sensible et palpable cette idée si métaphysique, si profonde, si gracieuse, si poétique.

Il se trouve aussi que les questions les plus palpitantes du présent tumultueux où nous vivons arrivent d'elles-mêmes, et se pressent naturellement sous la plume de M. Ballanche. Écoutez-le interroger notre destinée religieuse et sociale.

« Qui aura, dit-il, le sentiment de la transformation sociale, peut-être prématurément accomplie? En qui se fera l'assimilation de la pensée de tous? Qui le dira le droit résultant du fait non prévu? Qui forcera le concret accidentel à produire l'abstrait normal?

» Hébal ne s'y trompe point. Deux degrés d'initiation ont été franchis à la fois. La loi des développemens successifs veut que l'homme se rachète d'un degré, franchi sans l'épreuve préparatoire. Hébal prévoit de grands troubles; mais la loi du progrès a une telle puissance qu'elle finira par rétablir l'harmonie.

» Et la lutte du principe volitif et du principe fatal va recommencer entre la France et l'Europe.

Digitized by Google

» Une Europe toute nouvelle doit sortir des ruines de l'Europe ancienne, restée vêtue d'institutions usées, comme un vieux manteau.

» Une incrédulité apparente menace d'abolir toute croyance; mais la religion du genre humain renaîtra plus belle.

» Elle renaîtra au moment où le moyen âge aura rendu son dernier soupir dans sa dernière agonie. La résurrection est fille de la mort.

» N'a-t-il pas été dit : « Je graverai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs? »

» Et le Christ n'a-t-il pas dit : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau? »

» Toutes les expressions des croyances intimes tendent à se résumer dans un symbole qui se forme en silence, au milieu des terribles agitations des sociétés humaines; et quelques sons de ce futur symbole déjà commencent à se mêler au glas funèbre du moyen âge expirant.

» Hébal ne cherche point ces théurgies, ces sciences magiques et superstitieuses qui, à la fin d'un cycle religieux, essaient de se substituer à la foi.

» Il sait bien que le genre humain n'est point en travail d'une religion nouvelle; car il sait que tout est dans le christianisme, que le christianisme a tout dit.

» Toutes les communions chrétiennes gravitent donc vers une unité catholique; le temps est venu où toutes les hérésies vont confesser leur insuffisance.

» C'est en vain que dans la métropole de la civilisation le signe de la promesse a été outragé : la croix civilisatrice régnera sur le monde.

» La Grèce, la Belgique, la Pologne, ont demandé la liberté promise aux enfans de la foi; et voyez les miracles qui ont été enfantés! La renommée aura-t-elle assez de palmes immortelles pour tant de héros? »

Ce n'est donc point (et on le reconnait dans cette page) une rêverie sans but, une poésie somnambulique, un assemblage de couleurs vaguement suaves, que nous offre cette noble et pure vision d'Hébal; c'est, sous une forme

Digitized by Google

pleine de charmes et de grandeur, le développement philosophique, historique et lyrique à la fois de plusieurs principes qui peuvent se résumer aux termes suivans :

La succession des temps n'existe pas pour Dieu.

Une religion n'est pas l'œuvre des hommes; leurs mains ne la fabriquent pas; ils la reçoivent, cosmogonie et psychologie, histoire de la création du monde et de la pensée, sanctuaire et résumé des traditions de l'humanité.

De toutes les religions qui ont tour à tour recueilli, transmis et consacré ce grand dépôt, la religion chrétienne est la plus haute expression, le criterium et le résumé définitif.

Enfin c'est le christianisme seul qui peut produire une vraie philosophie de l'histoire, puisque seul il la comprend tout entière, et seul peut l'expliquer.

— La ballade de M. Casimir Delavigne que nous publions aujourd'hui paraîtra, dans quelques jours, mise en musique, par M. Panseron.

Digitized by Google

LA NUIT DU 18 OCTOBRE.

Torold, le jeune Allemand, avait, comme soldat volontaire, parcouru les champs de bataille de Lutzen à Paris, et il avait versé son sang à Paris comme à Lutzen; car à l'époque où la voix de Kœrner réveillait l'Allemagne et frappait l'ennemi comme un glaive, après avoir reçu la première blessure on en voulait une autre. La phalange des amis de la vertu (1) dont faisait partie l'étudiant Torold ne se battait pas seulement pour l'honneur militaire, comme les troupes régulières, qui défendent le plus souvent cet honneur, aux dépens de leur pensée politique, elle luttait pour sa nationalité, pour l'antique Germanie, et devant cette grande idée l'honneur personnel n'était qu'une cause secondaire, un faible intérêt.

Quand fut enfin jeté dans l'île d'Elbe le géant qui ne faisait point un pas dans l'Europe sans fouler des hommes à ses pieds; les peuples rentrèrent dans leurs antiques demeures; et Torold revint dans sa petite ville natale, chancelant et mutilé. Il retrouva des ennemis dans sa patrie, mais de ceux qu'on ne voit point en face sur le champ de bataille; c'étaient les amis de l'ennemi vaincu, et les oppresseurs de son pays, plus odieux encore depuis qu'ils avaient un jour promis la liberté comme prix de la victoire. Mais de grandes idées échauffaient alors tout un peuple, tout un siècle, après la conquête de l'indépendance germanique; et Torold se consola de l'ingratitude et de l'égoïsme des petites cours de l'Allemagne. Sa patrie s'était vengée au dehors, et dans la joie d'une victoire si récente peu lui importait qu'au dedans tel roitelet de cette vaste patrie brouillât les affaires de famille et lui fit mauvais ménage.

(1) Der Tugendband.

Digitized by Google

M. Torold retrouva du moins dans son pays une ame aussi forte, aussi courageuse que la sienne, c'était celle de son amante. Pour celle-ci, aucune pensée virile ne pouvait étonner la sienne ; car elle était à la fois vierge, patriote, amante et poète. Torold revint près d'elle appuyé sur une béquille, le front cicatrisé, et lui parut plus beau qu'à son départ. D'amante elle devint sa fiancée ; elle alla déposer à l'autel son nom de famille, elle y renonça même à son nom de baptême, et prit celui de Torilda ; sans savoir que dans une langue ancienne Torold et Torilda voulaient dire *brave*.

Torold se consolait donc de la présence des ennemis de l'Allemagne par les sublimes souvenirs du passé, par l'aspect de son pays qui, long-temps ravagé par la guerre, semblait renaître et refleurir au souffle de la paix. Il lisait dans l'ame et dans les yeux de Torilda toutes les nobles pensées, tout le patriotisme, qui l'animaient lui-même. Souvent ils parlaient de l'Allemagne, et du chêne d'Arminius que n'avait pu ni déraciner ni flétrir la tempête venue de l'occident, et c'était parler encore de leurs amours. Parfois Torilda rappelait avec joie les excès de la tyrannie étrangère, favorable à la cause de l'Allemagne, puisque l'oppression sagement combinée eût pu, par degrés, étouffer le patriotisme et diviser les forces. Plus tard aussi, lui disait Torold, nos chaînes eussent été brisées, mais plus tard ce n'était plus l'orage, c'étaient les fureurs du plus terrible ouragan qui seules pouvaient éclaircir le ciel et nous rendre le calme.

La nuit du 18 octobre revint enfin pour les deux fiancés ; cette nuit fameuse, où l'on devait allumer des feux sur toutes les montagnes, comme ces feux de Saint-Elme, qui, voltigeant sur les mâts annoncent que la tempête passe inoffensive au-dessus du vaisseau. Mais dans la petite ville qu'habitait Torold on défendit les feux des montagnes, et à ces jeunes Allemands, qui tant de fois avaient subi le baptême du sang et des larmes, on refusa le baptême du feu.

La tyrannie ingrate et mesquine qui s'alarmait d'un mo-

Digitized by Google

ble souvenir, qui défendait d'allumer des feux de joie sur une montagne, en commémoration d'une victoire remportée sur les ennemis de la patrie, pouvait-elle éteindre aussi les feux de joie qui s'allumaient cette nuit-là dans tous les cœurs? Quoi! se dit Torold en frémissant de rage, notre montagne seule restera dans l'ombre, et sera tout au plus éclairée des pâles rayons de la lune, tandis qu'autour de nous, dans cette nuit de triomphe, l'Allemagne va s'illuminer tout entière, et faire voir sur ses hauteurs autant d'étoiles qu'il en brille au ciel. Je gravirai du moins avec ma béquille sur la montagne qui couronne notre petite ville, et là, voyant l'éclat dont brille la grande patrie allemande, je pourrai du moins me consoler des ténèbres qui couvrent mon pauvre pays.

Torilda conduisit péniblement son fiancé, encore faible et souffrant, sur le sommet de la montagne. Le soleil semblait s'être arrêté sur les monts lointains comme le feu du sacrifice; la jeune fille, attentive aux souffrances du malade, l'invita doucement à prendre quelques momens de sommeil, et lui promit de l'éveiller à temps pour lui montrer, la nuit venue, tous les feux étincelans de l'Allemagne. Elle avait, lui dit-elle, pour se consoler de quelques minutes de solitude, les derniers rayons du soleil d'octobre, et le plaisir de voir s'éclairer peu à peu chaque montagne. Torold s'assit, s'appuya contre un chêne en face du soleil, et ferma les yeux. Il voulait veiller aussi, et découvrir avant elle le premier feu qui s'allumerait; mais, pour complaire aux tendres inquiétudes de sa fiancée, il feignit de dormir. Sous ses paupières fermées, que frappaient les rayons du soleil, se forma comme une nuit rouge où s'agitaient les sanglantes images du passé, et ses oreilles écoutaient avec avidité ce dernier couplet d'un chant de Kœrner, la prière du combat, que chantait la voix chérie de Torilda :

« Dieu, bénis mon sabre; je ne me bats point pour les » biens de la terre; c'est le bien le plus sacré que je dé- » fends le sabre à la main; aussi, vainqueur ou vaincu, » moi, je bénis ton nom; Dieu, bénis mon sabre. »

Digitized by Google

A ces nobles accens, si bien connus de lui, Torold presque endormi entr'ouvrait les yeux, et souriait à son amie.

Mais au moment où Torilda cessa de chanter, où le soleil disparut derrière les montagnes, le visage du malade devint calme, et il s'endormit. Bientôt la fiancée crut lire sur son front un songe terrible, ses joues se gonflaient, sa bouche et son front se contractaient, et ses mains se crispaient pour saisir... Elle n'osait l'éveiller, elle n'osait détruire ce rêve qui l'agitait; c'était peut-être le champ de bataille, peut-être une victoire. Mais déjà son visage était méconnaissable, ses traits prodigieusement grossis et défigurés par les ombres du soir; sa cicatrice plus large; la courageuse fiancée sentit son cœur se soulever, et ne put se défendre d'un mouvement d'effroi. Déjà les montagnes s'allumaient l'une après l'autre, et les feux se levaient dans l'ombre comme autant de comètes sanglantes.

Pendant qu'elle hésitait encore à réveiller Torold, des lions qui passaient dans leur cage au bas de la montagne, pour aller orner la ménagerie de quelque petit souverain, répondirent au cor des postillons par un long rugissement de colère. Torold se lève en fureur, et s'écrie : « Dieu! les feux! Fuis, bourreau! » dit-il à Torilda, et privé de sa béquille il tombe à terre.

Voici ce rêve qu'avaient interrompu les rugissemens des lions.

Au mois d'août, à l'époque où, d'après une vieille tradition, Satan fut précipité du ciel, la guerre était revenue sur le continent, un jour de fête. Profitant des fautes où des divisions de ses ennemis, le mauvais génie du siècle, après avoir long-temps brisé ses chaînes, venait de les rompre, et relevait au couchant sa bannière sanglante. Un bras invisible poussait dans les flots de leurs fleuves et dans les prisons de leurs villes les guerriers allemands blessés par derrière et versant des pleurs de rage. Arrivé sur l'Elbe, au cœur de l'Allemagne, le géant chassait devant lui peuple sur peuple, et derrière lui faisait traîner les princes à la chaîne; chacun d'eux portait sur son bras, au lieu

Digitized by Google

de faucon, un perroquet qui lui criait dans la langue ennemie : « Lâche; vil esclave! »

Torold fuyait aussi avec ses anciens compagnons d'armes, et se disait pour se consoler : Mais ce n'est qu'un rêve! et pourtant je reconnais tous ces pays, je traverse ces mêmes champs de bataille où j'ai combattu et versé mon sang. Un rêve m'offrirait des visions plus bizarres, des images plus fantastiques.

Les armées fugitives passaient sans combattre devant les portes de leurs villes, auxquelles les Français venaient apposer de nouveau, comme de joyeux héritiers, les sceaux qu'avaient osé briser naguère les fils de l'Allemagne. Partout les ennemis sans armes et sans soucis, en souliers et en costume de bal, venaient à notre rencontre, et sautaient et chantaient :

« Nous voilà revenus, mais non pas en revenans; nous venons célébrer avec vous le 18 octobre, et voir vos feux de joie! » Puis ils faisaient des calembourgs, et riaient à gorge déployée. Nous autres Français, disait l'un d'eux, nous finirons par nous faire Allemands, pour mieux apprendre le français et les modes : à Strasbourg et au théâtre des Italiens, on peut supporter au peu d'allemand...

« Il est encore là, l'insulaire! criait un autre. — Et l'insulaire va dompter les fiers insulaires, ajoutait son voisin. — Mais pourquoi n'avez-vous pas voulu nous croire, disait un prince bienveillant. Pour notre grand homme, l'île d'Elbe n'est guère éloignée de l'Elbe. Ce sont quelques pas à faire. »

Quelques Allemands de qualité, qui se mêlaient de la partie, criaient aux téméraires amis de la vertu (*tugendbund*) : « Ah! vertueux fous, vous avez beau faire, les Allemands seront les bernardins (1) de l'Europe; ils habiteront les vallées, les lieux bas. »

Les armées fuyaient toujours, baissant respectueusement la tête de loin devant une foule de brigands et d'espions

(1) On sait que les bernardins bâtissaient leurs couvens dans les vallées, et les bénédictins sur les hauteurs.

Digitized by Google

allemands, qui maintenant se formaient en armée, et sortant de leurs trous osaient reparaître à la lumière du soleil, comme avant un tremblement de terre des taches impures couvrent le sol.

« Jusqu'où nous chassera-t-on? demanda l'armée fugitive. — Au-delà de l'Elbe, au-delà de Hambourg, fut-il répondu. C'est encore Charlemagne qui vous chasse, et vous rebaptise.

— Où fuir? s'écria Torold; l'Allemagne est perdue! — Là haut, » lui dit un de ses compagnons, en lui montrant le ciel, ou plutôt des ballons, qui, voguant dans les airs, semblaient dans ce nouveau déluge autant d'arches ouvertes aux malheureux. Torold fut reçu dans un de ces ballons et fut enlevé dans les airs, assez haut pour voir bientôt d'un regard toute l'Allemagne sous ses pieds.

Il entendait encore d'en haut la voix des étrangers, mais toutes les provinces de l'Allemagne se taisaient. Dans une des villes principales, il vit ses compatriotes bâtir à la hâte, pour un couronnement, un temple magnifique, ouvert par le dôme comme le Panthéon. Par cette large ouverture, il vit une figure assise sur un trône, telle qu'on représente la muse tragique, voilée, reposant sa main droite sur une massue, et portant un masque dans la gauche. Il crut d'abord que c'était la politique; non, c'était le fantôme vivant de l'île d'Elbe. Au pied du trône de belles princesses allemandes attendaient que la voix du maître daignât partager leurs charmes à ses plus illustres généraux. Quelques princes allemands qui s'étaient humiliés, qui avaient désappris la langue de leurs pères, paraissaient debout dans le brillant cortége, tandis que plus loin, dans le fond du temple, les princes détrônés par le despote étaient enchaînés et tenus à terre; ainsi, dans un naufrage, les cadavres reviennent à la surface de la mer, et les corps vivans s'enfoncent dans ses abîmes. Sur les tours de la ville flottaient des drapeaux noirs, comme Timour en faisait planter sur sa tente, pour dire à ses soldats : Point de quartier! Sur la place du marché, on entassait, pour en faire un bûcher, des armoiries allemandes,

Digitized by Google

des ciels du trône, des sceptres et des marchandises coloniales. Le soir ce devait être dans l'Allemagne une illumination générale, pour laquelle on n'emploierait que les maisons; mais, disaient les vainqueurs, il n'en coûterait pas une chandelle à personne. Dans les villes d'alentour marchaient des êtres innombrables qui se disaient des Allemands, mais dont les veines ne battaient plus. Ils avaient aussi perdu la voix, et s'ils soupiraient trop haut, un maréchal de France punissait sévèrement ces manifestations hostiles : comme dans un temps de peste, on couvre d'un drap noir les tombereaux funèbres, on défend de sonner la cloche des morts, afin que personne ne compte les cadavres.

Tout à coup monta vers le ballon un homme, ou plutôt un fantôme, porté dans les airs par le gaz dont il était gonflé, et tout semblable, pour les traits et la stature, au bourreau de Hambourg. Ce fantôme plana quelque temps à côté de Torold, et prit enfin la parole. Torold ne put entendre sans indignation, dans le silence de l'Allemagne, la voix du tyran qu'il venait de voir dans le temple se pavaner parmi les prétendans des princesses allemandes. Le fantôme lui sembla dire : « Désormais le grand empereur va renoncer à sa clémence, et vous châtier plus sévèrement que par le passé; s'il tremble sur son trône, c'était le tremblement du Vésuve avant l'éruption. Mon ami le bourreau de Brême et moi, nous serons impitoyables, et vos larmes feront sur notre colère l'effet de l'huile sur le feu. »

Au même instant l'autre bourreau de Brême monta près du ballon, et fixant Torold : « Tu crois peut-être rêver, lui dit-il. Ouvre les yeux maintenant (les trompettes et le canon donnèrent le signal de l'incendie) regarde ! là c'est Munich qui brûle ! ici c'est Stutgart ! là bas Berlin, Cassel, Brême, Hambourg ! »

Torold se réveilla d'effroi.... mais le grondement des lions lui semblait encore celui du canon, et la cloche du soir le tocsin de l'incendie. Les colonnes de feu qui s'élevaient sur les montagnes lui semblaient les tourbillons de

Digitized by Google

flamme au milieu desquels le génie du mal va percer la terre et s'élancer de l'abîme. « Dieu, les feux! fuis, bourreau, cria-t-il à Torilda. — Ne me reconnais-tu pas? lui dit celle-ci, ne vois-tu pas nos feux de joie ?

— Quoi tu vis encore, Torilda! reprit son fiancé. Meurs donc avec moi; c'en est fait! l'Allemagne n'est plus, nous ne pouvons plus vivre. »

En vain Torilda lui montrait les feux sacrés: le présent ne revenait pas à son esprit. « Sont-ce bien nos feux ? » demanda-t-il.

Les images trompeuses du rêve, ses horribles fantômes se dissipèrent enfin et rentrèrent dans l'enfer, qui n'est lui-même qu'un mensonge, mais un mensonge éternel; le présent reparut à son esprit, avec la liberté, la force, l'espérance, les feux de joie sur les montagnes, et pourtant le rêve lui pesait encore.

« Dans cette nuit, lui dit Torilda, l'Allemagne n'a qu'un seul temple, un seul autel, un seul sacrifice; dans cette nuit les Allemands ne versent plus que des larmes de joie, et sur toutes les montagnes on prie. N'es-tu pas encore réveillé ? »

Torold se mit à genoux, adora religieusement le feu sacré de l'Allemagne, et leva vers le ciel les mains de sa fiancée dans les siennes, pour prier et jurer, sans lui dire ses sermens ni sa prière; leurs ames se comprenaient assez.

« Torilda, lui dit-il en s'appuyant sur elle pour se relever, Torilda, ces colonnes de feu guideront un jour nos armées, et de nouvelles victoires nous sont maintenant faciles, mais ce rêve me fait mal. » En ce moment il entendit encore dans le lointain le cor des postillons et les rugissemens des lions; il vit la lune répandre sa pâle clarté sur les feux des montagnes; alors son cœur redevint calme et fort, comme sur le champ de bataille, et le rêve fut oublié.

(Jean-Paul-Frédéric Richter.)

Digitized by Google

DE LA

POÉSIE MILITAIRE.

La poésie militaire se trouve partout, chez les anciens et chez les modernes, au Nord comme au Midi, dans la barbarie comme dans la civilisation; partout on s'est battu, et l'on a chanté en se battant. Aux harmonieuses improvisations des premiers Grecs succèdent les âpres accens du barde et du ménestrel; aux romances chevaleresques du Cid, les chansons républicaines des vainqueurs de Fleurus et les dialogues du Klephte avec l'hirondelle voyageuse. Sur un même fond de patriotisme, tantôt c'est la religion qui ressort, tantôt c'est le fatalisme, ici l'honneur, plus loin la liberté. En suivant cette étude, et il en est ainsi à chaque filon de la pensée humaine, on s'étonne qu'une idée unique puisse être si féconde et si variée, qu'on ait si bien dit en tant de façons : *Combattre et vaincre* ou *combattre et mourir*.

Commençons par les Grecs, car nos enthousiastes du moyen âge ont beau dire, c'est toujours aux Grecs qu'il faut remonter, ici plus qu'ailleurs. Callinus, Tyrthée, Alcée, voilà les poètes guerriers de la Grèce. Leur influence fut immense; elle ne doit pas nous surprendre.

Sans doute le sens poétique et musical est un des élémens de notre nature; sans doute il tient sa place dans toute organisation individuelle ou sociale; mais comme il domine plus spécialement dans certains individus, ainsi son empire sur l'existence humaine est beaucoup mieux marquée chez certains peuples. Sous ce rapport, les modernes ne peuvent, à ce qu'il me semble, se comparer aux anciens. L'homme moderne est positif et prosaïque; il faut à tout le moins une révolution pour remuer et exalter ses

Digitized by Google

facultés. Parfois alors il obéit à d'autres ressorts qu'aux intérêts matériels, et se monte au ton du poète. Mais de telles époques sont rares dans nos annales; et tout considéré, on aurait tort de s'en plaindre, car ces fièvres d'enthousiasme nous coûtent un peu cher quand elles nous prennent. Dans l'antiquité, et surtout chez les premiers Grecs, il n'en allait pas ainsi. La vie ne s'y concentrait pas dans les réalités; une sorte de sève poétique y circulait de toutes parts, et sans secousse, sans agitation, animait le corps social. Il est tel fait, dans leur histoire, inintelligible, incroyable même pour qui n'a point foi à la poésie. Le climat, la religion, les institutions, les habitudes, contribuaient à ce monde d'existence. La poésie et la musique s'y mêlaient à tout, présidaient à leur destinée, semblaient planer sur eux, comme sur nous l'arithmétique et la statistique. Les lois y étaient des poèmes, les vers d'Homère une autorité en législation et en politique, le nombre des cordes de la lyre un article de la constitution. Un sage veut-il faire déclarer une guerre en dépit d'un décret terrible, il ne trouve point d'arme plus puissante qu'une élégie, il monte sur une pierre de l'*agora*, il chante, et le décret est rapporté, et le poète nommé général. Les alliés, vainqueurs à Ægos-Potamos, délibéraient, dans un festin, sur le sort d'Athènes; plusieurs étaient d'avis de raser la ville, et d'en faire un pâturage aux bestiaux. Tout à coup un musicien de Phocide, admis à égayer le repas, entonne le beau chœur d'Électre, où Euripide déplore les malheurs de Myène et de la famille d'Agamemnon. Ces fiers guerriers écoutaient tout émus; des larmes coulaient de leurs yeux. Ils se lèvent enfin par un entraînement unanime. « Malheur à nous, s'écrient-ils, si nous détruisons une telle ville, et qui a produit de tels hommes! » Avouons-le, ce n'est pas tout-à-fait ainsi qu'on raisonne à nos dîners diplomatiques. Lycurgue se fit, dit-on, précéder à Sparte par un poète lyrique, chargé de préparer les esprits à sa législation, et lui-même rapporta de ses longs voyages les rhapsodies d'Homère, jusqu'alors dispersées dans la Grèce et dans l'Asie. Homère et Thaletas, voilà ceux sur lesquels

Digitized by Google

il compte pour fonder la plus étonnante république dont l'histoire ait gardé le souvenir. Aussi qu'on lise Plutarque; toutes ses institutions y semblent colorées d'un reflet poétique.

Les auteurs anciens conviennent unanimement de ce pouvoir extrême de la musique et de la poésie sur leurs compatriotes. Tandis que les historiens le prouvent par une multitude de faits, les philosophes cherchent à l'expliquer par l'analyse; et, ici comme ailleurs, leur analyse est encore de la poésie. Aussi ne faut-il pas s'étonner si des hommes qui n'étaient que poètes et musiciens pouvaient alors relever le courage d'un peuple entier, et organiser la victoire; car la Grèce avait dit de Tyrthée ce que notre âge disait de Carnot. Le mérite du poète chez les Spartiates devait être, au dix-huitième siècle, celui du mathématicien : le calcul pour nous, la poésie pour eux.

Callinus est moins connu que Tyrthée. Son histoire ne s'appuie guère que sur quelques fragmens et des hypothèses, mais il y a des beautés dans le morceau qui nous reste de lui; et puis il a un droit tout particulier à l'intérêt des amis de la muse antique. Il est peut-être le plus ancien poète élégiaque dont les écrits nous soient parvenus. Plusieurs lui attribuent même l'invention du distique; d'autres le placent avant Archiloque et Mimnerme, les seuls qui sembleraient pouvoir lui disputer cette gloire.

Callinus était d'Éphèse. L'époque et le lieu où il vécut demandaient un poète guerrier. Il fallait réveiller les Grecs de l'Asie-Mineure et les animer contre les barbares qui inondaient ces fertiles contrées. Fuyant devant les Scythes, les Cimmériens s'étaient répandus au sud et à l'est de leur ancien territoire, et avaient pénétré jusqu'en Lydie. Ces peuples, Germains ou Celtes, firent sans doute de fréquentes incursions en Asie, comme les Normands et les Danois dans l'Europe occidentale. Les deux principales dont les historiens fassent mention eurent lieu sous les rois de Lydie Ardis et Alyattes; mais il est probable qu'elles avaient été précédées par d'autres. Ce fut dans une de ces incursions que Callinus parut et chanta ses élégies. Le vers

Digitized by Google

qui nous a été conservé par Strabon (1), le passage où le même géographe invoque l'autorité du poète à propos de la prise de Sardes, l'allusion à une conflagration générale assez indiquée par Callinus lui-même, les reproches qu'il adresse à ses compatriotes, et dont on peut conclure que ceux-ci ne se doutaient pas du péril qui les menaçait, tout me persuade, malgré l'opinion contraire de la plupart des critiques, que la seule élégie qui nous soit parvenue avait pour but d'exciter les Éphésiens à repousser une agression soudaine, inattendue, universelle, comme devait être celle des Cimmériens. Callinus et Tyrthée devaient être à peu près contemporains. Il est évident, d'après leur style et leur manière, que tous deux appartiennent à la même école. Dans le plus long fragment de Callinus que nous a conservé Stobée, il règne cependant une teinte philosophique qu'on ne rencontre point dans Tyrthée, et qui rappelle certains passages d'Homère. C'est là que se trouve une des plus anciennes allusions à cette doctrine du fatalisme qui fut la muse d'Eschyle et la source d'aussi nobles faits peut-être que la religion et la liberté. En voici une traduction, à laquelle j'ai voulu donner au moins le mérite d'une fidélité littérale.

Jusques à quand languir en ce lâche sommeil ?
De la force chez vous à quand donc le réveil ?
Quoi ! devant ces tribus qui peuplent la frontière
Vous ne rougissez point ? A l'ombre de la paix
Vous vous croyez assis, jeunes gens ; et la guerre
Occupe tout : partout leurs bataillons épais
Vous menacent. Debout ! affrontez leur furie ;
Lancez en expirant les derniers de vos traits.
Combattre pour ses fils, sa femme, sa patrie,
Est si noble et si beau ! Que craignez-vous ? La mort ?
Mais elle vient pour tous quand l'ordonne le sort.
Aux armes ! le combat s'engage :
Sous le fer de vos boucliers
Ramassez tout votre courage,
Haut la lance ! jeunes guerriers.
Songez-y : nul n'échappe aux Parques dévorantes,
Nul, fût-il né du sang de nos dieux éternels.

(1) Des fiers Cimmériens les bataillons s'avancent.

STRAB., *Geogr.*, lib. XIV.

Digitized by Google

Tel fuyait au seul bruit des flèches résonnantes
Qui rencontra la mort aux foyers paternels.
Mais celui-là, des siens, dans la nuit de la tombe
L'amour et les regrets ne l'accompagnent pas;
De l'autre, peuple, grands, tous pleurent le trépas :
La patrie est en deuil quand le brave succombe :
Vivant, il est l'égal des demi-dieux,
Il apparait à tous les yeux
Comme la tour qui couvre une ville alarmée;
Et seul, par ses exploits, il vaut toute une armée.

Cette pensée de la nécessité de la mort employée comme aiguillon du courage se trouve dans la vieille poésie de tous les peuples. Callinus l'avait empruntée à Homère; Sarpédon disait à Glaucus, avec une franchise qui nous semblerait peut-être naïve :

Une fois échappés aux traits de cette guerre,
Si nous devions, ami, par un bienfait du sort,
Ignorer à jamais la vieillesse et la mort,
Des premiers rangs moi-même évitant le carnage,
Je me garderais bien d'animer ton courage;
Mais la Parque a cent bras levés pour nous frapper,
Et jamais un mortel n'a pu leur échapper.
Tu le sais, marchons donc. . . . . .

On dirait que le poète-roi de la Scandinavie avait lu Callinus lorsqu'il s'écrie : « Pourquoi la mort frappera-t-elle le héros au choc des flèches parce qu'il s'avance au premier rang? Il arrive souvent qu'elle surprend celui qui ne fait jamais face à l'ennemi..... Jamais personne n'échappa aux décrets des Nornes. » Ce fragment est tiré du chant de mort intitulé *Krakumal*, ou *Ode de Kraka*, un des plus curieux monumens de la poésie militaire et de la langue runique. Ce chant fut composé, vers la fin du huitième siècle de l'ère chrétienne, par Ragnar-Lodbrok, roi de Danemark, fait prisonnier par Ella, roi d'une partie de l'Angleterre. Le vainqueur se vengea de son ennemi d'une manière terrible. Il le fit jeter dans une prison qu'il avait remplie de reptiles venimeux. Ce fut là, dit-on, que Ragnar composa cette ode dans laquelle il chante ses exploits et exhorte ses fils à venger sa mort. Mais, quelque poétique que soit une nature d'homme, un trou à vipères est peu

Digitized by Google

favorable à l'inspiration, même la plus exaltée; aussi parait-il prouvé que les vingt-trois premières strophes servaient de chanson guerrière à Ragnar et à ses soldats longtemps avant le fatal événement, et que les dernières y ont été ajoutées après sa mort, peut-être par sa femme *Kraka*. Le professeur C.-C. Rafn a donné à Copenhague en 1826 une belle et et savante édition polyglotte du *Krakumal* ou *Kracas maal*.

Les littératures du Nord sont les plus fécondes peut-être de toutes en poésies guerrières. La Suède, l'Allemagne, l'Écosse, ont leurs Tyrthées. La guerre est la première et presque la seule muse d'Ossian. Étant à Londres en 1831, et assistant à la représentation d'un opéra tiré du roman de Walter Scott, *Guy Mannering*, je fus frappé de l'énergie du chant de guerre écossais intitulé *Bannock-Burn*, qu'on y avait introduit, et auquel la voix puissante de Braham ajoutait encore plus d'éclat. Il fut accueilli par un tonnerre d'applaudissemens dont j'avais vu peu d'exemples à Londres, et *encore* deux fois, comme disent les Anglais. Le texte original de cette pièce ne se rencontrant pas souvent, j'ai cru qu'on la verrait ici avec plaisir. J'y ai ajouté la traduction que j'essayai dans le temps.

Écossais, que Wallace a conduits à la gloire,
Dont Bruce tout sanglant guida souvent l'effort,
Salut à votre lit de mort!
Ou plutôt, Écossais, salut à la victoire!

Amis, voici le jour et l'heure du courage;
Voyez ces rangs épais, ce sinistre étendard,
Ce sont les Anglais, c'est Édouard!
Édouard! et derrière eux les fers et l'esclavage.

Qui veut d'un vil esclave accepter la misère?
Qui veut, traître à sa foi, déserter des drapeaux,
Du lâche habiter les tombeaux?
Esclaves, hors des rangs! Lâches, traîtres, arrière!

Mais qui veut pour le roi, les lois et la patrie
Tirer un glaive libre, ou, d'un cœur indompté,
Tomber avec la liberté?
Viens, suis-moi, brave enfant de la Calédonie.

Digitized by Google

Par les pleurs du vaincu, par ses cuisantes peines,
Par vos fils tout meurtris de leurs indignes fers,
Qu'ils soient libres s'ils vous sont chers!
Et pour eux saignez-vous jusqu'au fond de vos veines.

Du fier usurpateur tombe la vaine gloire!
Tombe dans chaque Anglais un tyran détesté!
Chaque coup, c'est la liberté!
En avant, Écossais, la mort ou la victoire (1)!

Je voudrais voir les notes d'Aubert ou de Rossini appliquées à ce chant; car pour l'air original, dont la monotonie s'accorde si bien avec la voix de la musette écossaise

(1) **BANNOCK-BURN.**

ROBERT BRUCE'S ADDRESS TO HIS ARMY.

Scots, wha has wi' Wallace bled,
Scots, wham Bruce has aften led,
Welcome to your gory bed,
Or to glorious victorie.

Now's the day and now's the hour;
See the front o' battle lower;
See approach proud Edward's power,
Edward! chains and slaverie!

Wha wilk be a traitor knave,
Wha can fill a coward's grave,
Wha sae base as be a slave,
Traitor, coward, turn and flee!

Wha for Scotland's king and law
Freedom's sword will strongly draw,
Freeman stand, or freeman fa',
Caledonian, on wi' ma!

By oppression's woes and pains,
By your sons in servile chains,
We will drain our dearest veins,
But they shall be — shall be free!

Lay the proud usurpers low!
Tyrants fall in every foe!
Liberty's in every blow!
Forward! let us do or die!

Digitized by Google

répétée par l'écho des montagnes, je doute fort qu'il convînt à nos oreilles.

Mais revenons aux Grecs, dont nous nous sommes bien éloignés. Des poésies militaires d'Alcée, de ces dichostasiastica comme les appelle Strabon, si vantés par Horace, par Quintilien, par Denys d'Halicarnasse, et par tous les rhéteurs, il reste à peine quelques fragmens tout-à-fait insignifians, qu'on retrouve dans l'édition de ce poète publiée à Leipzig en 1827 par Matthiæ. Un de ces fragmens a été embelli dans la traduction qu'en a donnée M. Ph. Chasles.

Ne confiez jamais l'espoir de vos batailles
A l'airain protecteur qui défend vos murailles :
L'airain, l'acier, le fer, le marbre, ne sont rien :
Il n'est qu'un seul rempart, le bras du citoyen.

Des hommes, oui, c'est là l'escalate formidable
Qui seule offre au combat un front inexpugnable ;
L'airain, l'acier, le fer, le marbre, ne sont rien :
Il n'est qu'un seul rempart, le bras du citoyen.

Il s'en faut de beaucoup sans doute que Tyrthée nous soit parvenu tout entier, mais du moins les fragmens que nous possédons suffisent-ils pour nous faire apprécier son talent et sa manière. Sa vie se rattache d'ailleurs à l'une des époques les plus intéressantes de l'ancienne histoire grecque, la guerre de Messénie. On sait quelle fut l'origine de cette guerre.

La cause réelle, ce fut l'ambition de Sparte et la jalousie naturelle entre les deux peuples voisins et rivaux en puissance. On donna pour prétexte des actes de violence exercés sur de jeunes filles, le meurtre de leurs défenseurs, le vol de quelques bestiaux, motifs ordinaires de rupture qu'on retrouve au manifeste de chaque nouvelle guerre dans les temps héroïques. Les Spartiates triomphèrent d'abord ; mais, vainqueurs insolens et avides, ils abusèrent de la victoire. Le peuple opprimé n'attendait qu'un chef pour secouer le joug. Aristomènes parut.

Le récit des deux guerres de Messénie, et surtout la vie d'Aristomènes, ont dans Pausanias tout l'intérêt d'un ro-

Digitized by Google

man. Le géographe emploie même dans cette partie de son livre un langage poétique si éloigné de ses habitudes de style que ce motif et d'autres encore ont fait supposer que les *Messéniaques* sont plutôt l'abrégé de quelque poème alors connu, qu'un résumé de traditions historiques. La valeur surnaturelle d'Aristomènes, son audace, ses amours, la manière merveilleuse dont il échappe à ses ennemis, la constante protection des dieux, et surtout cette invincible opiniâtreté qui ne lui permet jamais de désespérer de lui-même ni de sa fortune, tout enfin nous attache à ce guerrier comme aux héros fantastiques d'Arioste ou de Walter Scott. Vainqueur des Spartiates dans un premier combat, il voulut dès le commencement de la guerre les frapper de terreur; il ose pénétrer la nuit au milieu de Sparte, et suspend au temple de Minerve un bouclier avec cette inscription : *Aristomènes à la déesse des dépouilles des Spartiates.* Vaincus, et effrayés de sa hardiesse, les Lacédémoniens consultent l'oracle, qui leur répond que leur salut viendra d'Athènes.

Il y avait alors dans cette ville un homme qui enseignait les lettres; il était boiteux, faible de corps; plusieurs même le disaient insensé : cet homme était Tyrthée. Ce fut lui que les Athéniens donnèrent pour chef aux Spartiates, ajoutant à ce choix injurieux des paroles plus outrageantes que l'action même. Voilà du moins ce que nous racontent la plupart des écrivains. Mais nous savons que dans les récits des Grecs il y a presque toujours autant de fable que d'histoire. L'allégorie était leur figure favorite, et les fictions poétiques leur semblaient indispensables dans la vie d'un poète. Peut-être n'a-t-on exagéré les défauts extérieurs de Tyrthée que pour rendre plus merveilleux l'ascendant de son génie sur des peuples passionnés pour la beauté. Peut-être la folie qu'on lui reproche n'est-elle autre chose que l'exaltation poétique; peut-être enfin ne le supposa-t-on boiteux que parce qu'il fit un fréquent usage du dystique, composé de deux vers d'inégale mesure :

Clauda quod alterno subsidunt carmina versu.

Digitized by Google

Quant à la politique d'Athènes en cette occasion, Thémistius est le seul des écrivains anciens qui l'ait bien jugée. « Ce ne furent pas, dit-il, des soldats pesamment armés, ni de la cavalerie, ni de l'infanterie légère ou des vélites que les Athéniens envoyèrent aux Spartiates, mais le poète Tyrthée. Ils n'ignoraient pas que les Messéniens ne devaient pas leur supériorité sur Lacédémone à leurs forces matérielles, mais à leur audace; que les Spartiates, même égaux ou inférieurs en nombre, seraient vainqueurs une fois qu'ils retrouveraient leur courage, et Tyrthée était éminement propre à réveiller leur ancienne énergie. »

Tel fut, en effet l'objet de ses premiers soins. Dès son arrivée à Sparte, il rassemblait tous ceux qu'il rencontrait, et leur chantait des élégies et des poèmes. Cependant une bataille fut livrée au *Monument du sanglier*, près de Stenicleros, en Messénie. Tyrthée, placé parmi les hiérophantes des grandes déesses, enflammait les derniers rangs par ses discours. Mais Sparte avait perdu l'habitude de vaincre; elle ne résista pas à la bravoure d'Aristomènes, et tandis que celui-ci rentrait dans Audanie, au milieu des femmes qui semaient des fleurs sur son passage et chantaient ses exploits, Tyrthée ramenait à Sparte le petit nombre de Lacédémoniens échappés au combat. Loin de partager le découragement général, il ne s'occupait qu'à leur rendre par ses vers l'espoir qu'ils avaient perdu. Ce fut, sans doute, à cette occasion qu'il composa la seconde des élégies que nous possédons. La voici telle que nous l'a conservée Stobée. J'ai voulu la rendre littéralement, c'est là mon excuse pour la sécheresse des préceptes didactiques qui la terminent.

Non, vous êtes les fils de l'invincible Alcide :
Non Jupiter n'a point détourné son regard :
Qu'aux traits des ennemis le soldat intrépide
Des boucliers levés oppose le rempart.
Des leurs mille guerriers ne craignez pas le nombre ;
Prenez la vie en haine et la mort en amour.
A l'égal des splendeurs du jour
Chérissez sa nuit froide et sombre,

Digitized by Google

De Mars, ô jeunes gens, du dieu père des pleurs
Vous connaissez les brillantes faveurs,
Vous connaissez la fatale vengeance.
Tour à tour vaincus et vainqueurs,
Vous avez épuisé la double expérience,
Des ses dons et des ses rigueurs :
Eh bien, dites-le nous dans les champs du carnage
Tombent-ils plus nombreux ceux dont le fier courroux
Des glaives menaçans brave les premiers coups,
Et sauve un peuple entier que guide leur courage ?
Non : au lâche est la mort. Sans avoir combattu,
Dans son corps frissonnant expire la vertu.

Qui pourrait raconter l'opprobre, la misère,
Les innombrables maux nés de la lâcheté ?
O supplice ! le lâche est frappé par derrière,
Tandis que des combats il fuit épouvanté ;
Son cadavre est couché le front dans la poussière,
Et sur son dos la lance meurtrière
De sa honte a gravé le signe ensanglanté.
Ah ! ne l'imitons pas : que le brave au contraire,
Les pieds bien séparés, s'attachant à la terre,
Par le fer arrondi d'un vaste bouclier
De la tête aux genoux se couvre tout entier ;
Que sa droite brandisse une lance pesante,
Qu'il morde de ses dents sa lèvre frémissante,
Et que l'aigrette menaçante
S'agite sur son front guerrier.

A la valeur encore ajoutes la science :
Que jamais hors des traits ils n'arrêtent leurs pas
Ceux qui du bouclier peuvent armer leur bras ;
Qu'ils frappent l'ennemi du glaive ou de la lance ;
Et, luttant corps à corps, cimier contre cimier,
Bouclier contre bouclier,
Pied contre pied, poitrine sur poitrine,
Qu'ils sachent saisir dans sa main
Ou le bois de sa javeline,
Ou le pommeau de fer levé contre leur sein.

Vous, suivez-les, troupe légère,
Et de leurs boucliers ne vous éloignez pas.
Sous ce rempart d'airain lancez l'énorme pierre,
Et le dard aiguisé pour les sanglans combats.

Le lecteur aura remarqué dans le quatrième couplet de cette élégie une des plus brillantes et des plus vigoureuses personnifications de la vertu guerrière que nous aient laissées les anciens. Il est peu de passages mieux faits pour animer le sculpteur. La statue sort tout armée des vers du poète.

Digitized by Google

On a prétendu que la pose du Romulus des Sabines était trop académique; elle est la traduction exacte de Tyrthée.

Cependant la fermeté du nouveau chef de Sparte lassa enfin la fortune. Les Messéniens avaient encore été deux fois vainqueurs; mais un quatrième combat fut décisif. Battus par les Spartiates dans cette dernière action, ils s'enfermèrent avec Aristomènes dans la citadelle d'Ira, et après un siége plus long que celui de Troie, ils furent forcés de rendre la place, qui avait résisté pendant onze ans à tous les efforts de l'ennemi.

Dans un prochain article, nous donnerons les deux autres fragmens de Tyrthée.

BARON,
de Bruxelles.

Digitized by Google

LE CHALE ET LE CHIEN.

HISTOIRE EXTRAITE DES SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME.

> Tout est caché, tout est inconnu dans l'univers ; l'homme lui-même n'est-il pas un étrange mystère ?
>
> (CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme.*)

..... J'habitais alors l'immense château du L..... (1), situé au bas de la colline d'Écouen. Ce manoir gothique, aux doubles cours, aux vieilles tourelles, bâti autrefois par un prince de la maison de Condé, et encore décoré d'illustres tableaux de famille, avait un aspect féodal qui ramenait au temps des croisades, des vœux, des apparitions et des récits miraculeux. Assis le soir autour du grand foyer, dont les plus jeunes occupaient les coins enfumés, nous nous amusions à raconter ce qu'on appelle des histoires surprenantes. Les mieux écoutées étaient toujours celles des plus crédules. Les doutes, les plaisanteries ironiques, les bons mots d'esprits forts étaient interdits aux auditeurs, et la rédaction du conteur y gagnait. Méhul était l'Homère du genre; son imagination mélancolique, sa foi dans le surnaturel, la noble simplicité de ses expressions, charmaient à tel point, que les moins sensibles à ces sortes de récits en restaient long-temps émus. Le premier consul était un de ceux qui se plaisaient le plus à frémir de ces sombres histoires, et dans le petit salon de la Malmaison, dans cette charmante retraite où les arts fraternisaient alors avec la gloire, un récit fantastique de Méhul succédait souvent à celui d'une bataille; c'était passer d'un merveilleux à un autre.

(1) Ce château a été démoli par les spéculateurs modernes.

Digitized by Google

Ce soir-là, Méhul ayant mal à la poitrine prétendit qu'on devait faire pour lui ce qu'il faisait si souvent pour nous, et il réclama une histoire.

« J'en sais bien une, dit alors M. de La B...., mais vous n'y croirez pas.

— Pourquoi cela, dis-je ?

— Parce que je l'ai vue, et que je n'y crois pas moi-même.

— Je le pense bien, reprit Méhul, un voltairien comme vous se doit de douter de tout.

— Foi d'honnête homme, répliqua M. de La B..., j'ai cherché à me l'expliquer de cent manières sans pouvoir y parvenir. Cependant je suis bien persuadé de l'impossibilité d'un pareil miracle ; mais le fait est là, sinon pour me démentir, au moins pour me confondre. »

Cette préface redoubla notre curiosité, nous rapprochâmes nos siéges pour rendre le cercle plus intime, et seulement éclairés par la flamme du sarment qui pétillait dans la haute cheminée, nous attendîmes avec impatience que M. de La B.... commençât.

« Je revenais du Piémont, où j'avais rencontré un jeune homme doué d'une figure intéressante, d'un esprit distingué, et de cette sorte de politesse qui se change bientôt en cordialité quand on voyage ensemble. Une longue route, des ennuis, des fatigues, quelques dangers bravés courageusement par tous les deux, nous avaient unis de goût, de cœur et d'esprit ; il arrivait de Naples, où il avait été pour se distraire d'un chagrin dont le nom n'était pas difficile à deviner. J'avais la discrétion de ne pas lui en parler, sorte de barbarie qu'on prend pour de la délicatesse ; il s'ensuivait que la moitié du temps il ne répondait sans m'avoir écouté, et que je le choquais souvent par une gaîté intempestive.

» Enfin, nous trouvant un jour à Turin dans une galerie de tableaux, je le vis tout à coup fondre en larmes à la vue d'une madone d'André del Sarto, dont l'expression est ravissante. Je pensai qu'elle lui rappelait celle qui causait sa tristesse, et je le lui dis franchement. Cette indiscré-

Digitized by Google

tion mit fin au supplice qu'il s'imposait depuis long-temps, et il soulagea son cœur par la confidence de toutes les douleurs qui l'oppressaient.

» Frédéric, né de parens fort riches, avait achevé son éducation en Allemagne, principe fort à la mode chez les gens de finance, qui s'imaginent qu'en parlant bien la langue de ce pays on peut traiter plus facilement avec les juifs millionnaires qui régissent l'Europe. Francfort avait d'abord été choisi pour sa première station, il devait y apprendre toute la diplomatie du commerce; et la maison Betman, à laquelle il était recommandé, lui offrait mille ressources en ce genre; mais dans cette maison opulente, on donnait des fêtes, où les plus jolies femmes de la ville joutaient de tous leurs moyens pour troubler le repos des pauvres invités : c'était là que Frédéric avait rencontré une jeune personne, belle, d'une famille noble, et ruinée par la guerre avec la France; une de ces créatures enfin que le ciel destine à l'amour, et qu'on ne peut voir sans émotion.

» Après quelques mots tendres, accueillis avec la candeur d'une ame pure, Frédéric crut pouvoir la demander en mariage, sans s'inquiéter de l'avis de sa famille. Sa demande fut bien reçue du père de la jeune Odille, c'est ainsi qu'il la nommait; mais voulant savoir si les parens de Frédéric consentiraient à lui voir prendre une femme sans fortune, il leur avait écrit à ce sujet, et la réponse insolemment dédaigneuse qu'il en avait reçue l'avait déterminé à partir subitement pour Cologne, où il se proposait de marier sa fille à un riche négociant, depuis long-temps l'ami de sa famille.

» Le désespoir de Frédéric en apprenant le départ de sa bien-aimée ne peut se comparer qu'à celui qu'il éprouva en apprenant qu'elle venait d'épouser M. van der S..... : cependant il feignit de vouloir s'en venger par des liaisons scandaleuses, et quand on fut bien convaincu qu'il avait perdu le souvenir d'Odille, il commença le voyage des bords du Rhin, et s'arrêta bientôt à Cologne.

» M. van der S..... n'avait point entendu parler de Fré-

Digitized by Google

déric, et charmé de faire honneur aux lettres dont il était muni, il lui offrit tous les avantages d'une douce hospitalité. Odille ne lui cacha point qu'elle avait connu Frédéric à Francfort. Sa franchise n'alla pas plus loin, elle aurait craint d'alarmer inutilement son mari en lui parlant d'un amour qu'elle croyait éteint dans le cœur de Frédéric; elle se trompait, jamais cette passion n'avait été plus vive. La langueur qui se peignait dans les yeux d'Odille, sa résignation à remplir ses devoirs, ses soins constans à faire honorer le mari qu'elle ne pouvait aimer, la rendaient mille fois plus séduisante que n'aurait fait tout l'art de la coquetterie. Frédéric en perdait la raison.

» Un jour qu'il la trouva seule, il osa lui dire combien il souffrait de son indifférence. C'était se mentir à lui-même; car il savait bien être aimé; mais en amour les injustices rapportent toujours quelque chose. Odille se justifia en pleurant; elle conjura Frédéric de ne plus lui parler de son amour ou de la fuir; car elle était décidée à tout sacrifier à ses devoirs, ou plutôt à sa reconnaissance pour l'honnête homme qui l'avait épousée. Frédéric consentit à la fraternité qu'elle lui proposait, à la vérité un peu comme le voleur qui accepte l'aumône de celui qu'il s'apprête à dévaliser. Pourtant il la rassura si bien qu'elle s'abandonna à la plus douce confiance, et goûta pendant quelque temps le bonheur d'être aimée et d'aimer sans remords. Mais tout en paraissant se soumettre aux ordres d'Odille, Frédéric ne perdait pas une occasion de lui être agréable.

En revenant un soir avec plusieurs personnes de ses amies, de la promenade qui borde le Rhin, elle aperçut la plus jolie petite levrette blanche qu'on puisse voir, et s'écria : « Que je voudrais que ce joli chien fût à moi !

— Il appartient à cet Anglais que vous voyez là-bas, dit quelqu'un; je le rencontre souvent en allant à Deuty, où demeure son maître. C'est un voyageur, je pense. »

» Le lendemain, de grand matin, Frédéric se rend à Deuty, et prend les détours les plus ingénieux pour amener l'Anglais à lui céder son chien; mais celui-ci répondait : « J'ai rapporté mon cher *Fido* de Florence; je ne

Digitized by Google

saurais m'en procurer un semblable dans vos pays glacés; j'y suis attaché, et je le garde. Si l'on vous proposait, monsieur, de céder le beau cheval arabe que vous montez là, ajouta l'Anglais, en passant sa main sur la crinière du cheval de Frédéric, vous n'y consentiriez pas facilement, convenez-en. Je n'en ai jamais vu de plus joli.

— Hé bien! troquons d'amis, reprit Frédéric, votre chien pour mon cheval.

— Vous feriez un trop mauvais marché.

— Qu'en savez-vous? répliqua Frédéric en souriant.

— Ah! si mon chien doit vous rapporter..... »

» Un regard malin termina la phrase. Ce marché avait un caractère d'originalité qui devait séduire un Anglais. Il accepta, à condition que Frédéric reprendrait son cheval si l'acquisition de Fido ne lui rapportait pas tout ce qu'il en attendait.

» Quelles douces exclamations! quels transports de reconnaissance accueillirent le joli Fido lorsque la femme de chambre d'Odille le fit entrer avec elle chez sa maîtresse. Les volets sont à peine ouverts qu'il saute sur le pied du lit, comme s'il était chargé de la réveiller par un souvenir de celui qui l'aime; puis il pleure : on voit qu'il regrette un ami. Cette preuve de sentiment est récompensée par des caresses. On le flatte, on l'appelle de tous les noms qu'on voudrait donner à un autre; et Frédéric, assis dans le salon qui précède la chambre d'Odille, entend avec ravissement des mots tendres qu'il croit ne pouvoir s'adresser qu'à lui.

» Depuis ce moment Fido devint l'interprète des sentimens, des reproches qu'on n'aurait pas osé se dire; on l'accablait de soins; il était frileux comme tous les chiens nés dans les climats chauds, et la peur de le voir succomber au froid de nos hivers avait engagé Frédéric à lui donner pour couverture un grand châle de cachemire que lui avait vendu un juif de Cologne, lequel châle aurait figuré dignement dans une corbeille de mariée. Rien n'est secret dans une petite ville; le mari d'Odille apprit bientôt que le beau cheval de Frédéric avait payé un caprice de sa

Digitized by Google

femme : il en résulta quelques reproches d'autant plus pénibles qu'ils étaient accompagnés de tout ce qui pouvait en atténuer l'amertume ; c'était plutôt un avertissement qu'un soupçon jaloux, mais il n'en fallut pas davantage pour éclairer Odille sur le danger qui la menaçait. Frédéric reçut en même temps l'aveu de l'empire qu'il exerçait et l'ordre de s'éloigner d'elle. Pour prix de son obéissance, il fallut lui permettre d'écrire, lui promettre de répondre, ce qui ne l'empêcha point de partir désespéré.

» Un an s'était écoulé depuis cette cruelle séparation ; Frédéric l'avait employé à voyager en Sicile et dans les plus belles parties de l'Italie, faisant dans chaque principale ville un assez long séjour pour y recevoir une lettre d'Odille. Depuis que Venise a perdu sa splendeur, son tribunal secret et ses masques, il est d'usage de passer le carnaval à Rome : c'est une espèce de devoir imposé aux étrangers et qu'ils remplissent avec plaisir.

» Pendant ces huit jours de saturnales toute affaire sérieuse est suspendue, on ne pense qu'à rire, à plaire ou à se rencontrer ; le printemps qui commence à se faire sentir jette, pour ainsi dire, un parfum d'amour sur toutes ces démonstrations de joie ; les anémones, les bouquets de violettes sont lancés de toutes parts à travers une grêle de dragées, et parviennent toujours à la femme la plus jolie, au char le plus élégant. Dans cette fièvre générale, il n'y a pas moyen de cacher sa pensée : la femme honnête y montre sa préférence, l'autre sa jalousie, et chachun s'y dévoue à son insu à ce qu'il aime.

» La tristesse de Frédéric ne tint pas contre ce prestige, et quand il vit à la file du Corso la belle duchesse L..... détacher son bouquet et le lancer dans la calèche où il se trouvait seul, il ne put s'empêcher de porter ce bouquet à ses lèvres après l'avoir adroitement retenu.

» Le soir même, au bal de l'ambassadeur de France, la duchese se plaignit d'une violente migraine, elle chargea Frédéric de faire avancer sa voiture, et tous deux y montèrent : c'est ainsi que se traite une affaire d'amour dans les pays où l'on s'y connaît, ajouta le conteur, et j'en de-

Digitized by Google

mande bien pardon à ces dames; mais le manque de préface ne nuit pas plus au charme de ces sortes d'histoires qu'à nos récits modernes, c'est une économie de phrases, voilà tout.

» Frédéric fut d'abord très-heureux de son succès auprès de la belle duchesse L...., puis très-repentant de son infidélité; une lettre était là sur son cœur, il devait y répondre, sa conscience d'amant s'y refusa, il est des profanations impossibles à un homme délicat, et Frédéric aima mieux laisser Odille dans l'inquiétude que de la rassurer en la trompant; puis, comme nous voulons toujours nous justifier des torts qui nous amusent, Frédéric se persuada qu'il y avait de la vertu de sa part à chercher tous les moyens de se distraire d'un amour coupable, et quand cet argument ne paraissait pas assez fort, il y joignait une supposition offensante, et se figurait Odille inconstante comme lui; mais le cœur n'est pas long-temps dupe de ces vieilles ruses; l'ivresse de l'infidélité passée, on revient à ses vrais sentimens, on compare et l'on tremble de perdre une affection pour un plaisir.

» Frédéric s'aperçut bientôt que la duchesse L..... lui ménageait un successeur dans l'aide-de-camp d'un général français qui venait d'arriver à Rome, et pour lui épargner les embarras de la rupture, il partit sans lui faire d'autre adieu qu'une recommandation pressante de ne pas faire languir son rival.

» Il espérait trouver des lettres d'Odille à Florence, et, sans même supposer qu'elle ait pu se lasser d'écrire sans recevoir un mot de lui, il s'indigna de son silence et résolut de l'imiter : dès lors, ne doutant plus qu'elle ne fût parfaitement guérie de son amour pour lui, il tomba dans un découragement profond, se traînant de ville en ville en voyageur ennuyé, qui se fait montrer ce que chaque endroit possède de curieux, sans y porter le moindre intérêt, car il ne sait plus à qui rendre compte de ses impressions, pourquoi en éprouverait-il?

» C'est dans cette disposition d'ame que je le rencontrai à Turin : à peine m'eut-il raconté ce que je viens de vous

Digitized by Google

dire que je formai le projet de le sortir de l'état de langueur qui devait finir par éteindre toutes ses facultés. « Puisque cette charmante Odille ne peut vous appartenir, lui dis-je, il faut travailler sérieusement à l'oublier et vous créer des occupations qui vous empêchent d'y rêver sans cesse; le ciel vous a fait naître avec tous les élémens du bonheur, ne vous amusez pas à détruire vous-même une si belle destinée; acceptez mes conseils, mon amitié, et je vous promets de vous rendre avant peu à l'existence d'un homme dont l'esprit et les talens feront un jour honneur à sa patrie.

— Je m'abandonne à votre charitable amitié, répondit Frédéric en se jetant dans mes bras, délivrez-moi de son souvenir, et je vous devrai plus que la vie. »

» A dater de ce moment, je réglai l'emploi de nos journées, le plan de notre voyage; il fut convenu que nous prendrions le chemin le moins habité pour traverser les Alpes et nous rendre dans le nord de la Suisse, que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre, et que nous revindrions à Paris par la route de Strasbourg.

» A force de fatiguer, d'endoctriner ou d'amuser mon jeune ami, j'étais parvenu à le distraire un peu du souvenir qui l'oppressait; parfois même ma gaieté réveillait la sienne, il se moquait de ma philosophie, moi de son exaltation mélancolique : je voulais tout voir, lui tout sentir; j'étais bavard, lui rêveur, et malgré ces contrastes, nous vivions le mieux du monde ensemble.

» Ainsi trottant, causant et disputant, nous venions d'arriver à Bâle, à l'auberge des Trois-Rois, la moins bonne et la plus chère, sans contredit, de toute la Suisse. C'était dans la saison où les Anglais s'emparent, pour ainsi dire, des treize cantons, et il ne restait de libre qu'une petite chambre à deux lits, séparés par une ruelle, et tapissée de toile bleue à carreaux blancs, que je vois encore. Les épais rideaux de chacun de ces lits tombant des quatre côtés en faisaient comme deux petits cabinets à part. Cependant il aurait été impossible d'y proférer un mot sans qu'il fût entendu du lit voisin.

Digitized by Google

» Après un mauvais souper, abreuvé d'un vin du Rhin qui sentait la futaille, le tout servi dans un énorme salon, dont les balcons, suspendus sur le fleuve, permettent de jouir de la plus belle vue, du bruit le plus assourdissant, nous remontâmes nous coucher.

» J'avais long-temps marché, j'étais accablé de fatigue, je m'endormis bientôt profondément. A je ne sais quelle heure de la nuit je fus réveillé par la voix de quelqu'un qui semblait appeler. Je ne distinguai pas bien le nom qu'elle prononçait; mais ne doutant pas que cette voix ne fût celle de Frédéric, je lui demandai s'il était souffrant, s'il avait besoin de quelque chose. — Non, me répondit-il, mais c'est vous qui m'appeliez sans doute, car j'ai entendu plusieurs fois mon nom. Vous m'avez même dit autre chose que je n'ai pas bien compris, car j'avais peine à m'éveiller. Il ne doit pas être plus de minuit ou une heure, et dans le premier sommeil....

— Allons donc, vous rêvez encore, mon ami, interrompis-je, je n'ai pas ouvert la bouche; mais je vous ai fort bien entendu, moi..... Peut-être parlez-vous en dormant; cela s'est vu quelquefois.

— Je ne sais pas si j'ai parlé en dormant; mais je suis bien sûr de vous avoir entendu m'appeler très-distinctement.

— Vous verrez que je suis devenu somnambule ! Enfin soit; vous vous portez bien, achevons notre nuit.

» Et je me rendormis, laissant Frédéric bien convaincu que je lui avais parlé.

» Peut-être une heure après, j'entendis de nouveau agiter le rideau du lit de Frédéric, puis ce mot, *adieu*, prononcé à voix basse. Il me vint à d'idée que mon camarade de voyage s'amusait à mes dépens, et qu'il n'était pas seul; mais en ami discret, je me promettais d'attendre le jour pour lui prouver que je n'avais pas été sa dupe, lorsqu'il me demanda à son tour pourquoi je lui disais *adieu* et si j'avais le projet de partir avant le jour pour me rendre sans lui à Chaffousen.

— Vous plaisantez, lui dis-je, moi partir sans vous! je

Digitized by Google

n'en ai pas la mauvaise pensée, lors même que vous resteriez ici plus long-temps pour y goûter les plaisirs d'une aimable compagnie, ajoutai-je en riant.

— Moi rester ici plus long-temps, s'écria Frédéric, que le ciel m'en préserve! Il me semble que j'y étouffe ; j'éprouve une agitation qui ressemble à la fièvre; il me semble qu'un fantôme me poursuit, qu'il me parle, et pourtant le sommeil m'accable ; je ne puis ouvrir les yeux, je fais des rêves effroyables.

» Ces mots m'expliquant assez le bruit qui m'avait réveillé deux fois, je cessai de croire que nous fussions plus de deux dans la chambre. Le silence se rétablit. Frédéric tomba dans un profond assoupissement, et mon sommeil ne fut plus troublé du reste de la nuit.

» Nous avions recommandé au domestique de l'auberge de venir frapper à six heures du matin à notre porte. Exact à l'ordre, il venait de nous réveiller en sursaut. Au même instant un cri d'effroi me fait tressaillir ; je me précipite hors de mon lit, j'ouvre les rideaux de Fréderic, et je l'aperçois pâle, haletant, les yeux égarés, faisant de vains efforts pour me parler, et me montrant d'une main tremblante un petit chien à moitié caché sous les palmes d'un châle bleu.

» Je devine que ce chien est celui d'Odille, et sans comprendre comment il a été apporté là, je cherche à calmer Frédéric en lui disant que sans doute sa maîtresse est à Bâle, qu'il va la revoir; mais le pauvre Frédéric, accablé sous le poids d'une émotion qui tenait de la terreur, ne m'entendait plus; il avait perdu connaissance.

» J'eus beaucoup de peine à le faire revenir à la vie, en suite à la raison. Son imagination frappée n'admettait aucun moyen naturel pour expliquer ce fait, et j'avoue qu'en trouvant notre porte fermée en dedans à double tour, je me trouvai moi-même fort embarrassé d'expliquer l'entrée de Fido dans notre chambre.

» Cette voix qui m'appelait, répétait Frédéric avec l'accent de la plus vive douleur, c'était la sienne ; cet adieu, c'était le dernier. Je ne la reverrai plus ! ah je le sens à mon désespoir, elle est morte !...

Digitized by Google

» Et moi, traitant ses pressentimens de folie, je visitai tous les coins de notre chambre, soulevant la tapisserie qui recouvrait les murs, détachant des panneaux entiers de boiserie avec le secours des outils qui se trouvaient dans mon nécessaire. Enfin, ne trouvant aucune issue par laquelle on aurait pu pénétrer secrètement chez nous, je fis monter l'aubergiste. En écoutant mon récit et les questions dont je l'accablai, il se mit à sourire d'un air qui semblait dire : « Monsieur veut s'amuser ! » Cette incrédulité, que j'aurais sans doute témoignée comme lui à sa place, me causa une impatience extrême, et je le menaçai sérieusement de répandre sur sa maison les bruits les plus désavantageux s'il ne m'aidait à découvrir la cause de cette mystification. C'est ainsi que je nommai le fait que je ne pouvais comprendre, par suite du système établi parmi les hommes depuis l'enfance du monde, et qui consiste à injurier tout ce qui dépasse leur intelligence.

» Cependant je persistai à croire à la présence d'Odille, et nous employâmes une semaine entière en perquisitions inutiles, soit à Bâle, soit aux environs. Il fut bien constaté que nulle femme ressemblant à Mme van der S... n'était descendue aux Trois-Rois ; que personne de la maison ni de la ville n'avait aperçu ni le joli chien ni le beau châle. Et quand nous eûmes perdu toute espérance d'en apprendre davantage, nous nous remîmes en route pour Cologne : C'est là seulement que Frédéric devait tout savoir ; c'est là qu'il devait recouvrer ou perdre le repos pour jamais.

» Pendant cette longue route Fido fut l'objet de tout ses soins. Il remarquait comme un sinistre présage que ce petit animal était triste ; cependant il en avait été reconnu et caressé, mais il ne pouvait le faire jouer comme autrefois. J'avais beau lui dire que le chien était malade, Frédéric s'obstinait à le croire malheureux. En vérité j'ai maintenant la certitude que la pauvre bête était dans le secret du malheur qui attendait son nouveau maître.

» Il était onze heures du soir lorsque nous arrivâmes à Cologne ; les portes de la ville étaient fermées, il nous fallut attendre quelques momens le porte-clefs. Pendant

Digitized by Google

ce peu de minutes, Frédéric fut saisi d'un tremblement nerveux qui m'inquiéta. « Elle est morte! disait-il, je le sens à l'horreur qui s'empare de moi à l'aspect des murs de cette ville. Je n'y trouverai plus qu'un tombeau. » Et des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux. J'étais moi-même atteint d'une tristesse invincible, et ne trouvais pas un mot pour le rassurer.

» Enfin la voiture s'arrêta à l'hôtel D..... Le maître de la maison vint à notre rencontre, et le premier mot de Frédéric fut : « Mme van der S... est morte, n'est-ce pas? — Hélas! oui, monsieur en a sans doute appris la nouvelle à Aix-la-Chapelle. C'est là qu'elle a rendu le dernier soupir, dans le cinquième mois de son veuvage. Ah! la pauvre jeune femme méritait un meilleur sort!... Mais j'oublie que ces messieurs ont sans doute mal dîné à Bonn ce matin, et je vais leur faire préparer un bon souper. »

» L'aubergiste aurait pu parler une heure encore sans que nous eussions l'idée de l'interrompre. Frédéric, atterré par le coup qu'il avait pressenti, avait l'air frappé d'une insensibilité complète. Moi, je me sentais sous le poids d'une puissance mystérieuse qui confondait ma raison.

» Sans pitié pour la douleur de mon ami, je voulus tenter toutes les recherches qui pouvaient apporter quelques lumières sur cet événement inexplicable. Je fis venir la femme de chambre qui avait soigné Odille jusqu'à ses derniers momens. Nous sûmes d'elle que sa maîtresse avait succombé au chagrin de ne plus recevoir des nouvelles de Frédéric, surtout après lui avoir appris la mort de M. van der S... Ce cruel silence lui avait paru l'aveu de l'abandon et de l'inconstance de celui qu'elle aimait; et sa vie, n'ayant plus d'aliment, s'était éteinte dans les larmes le jour même où le châle et le chien furent déposés sur le lit de Frédéric.

» Voici ce que j'ai entendu, ce que j'ai vu, et ce que je suis forcé de croire, en dépit de ma raison et des lumières du siècle. »

SOPHIE GAY.

Digitized by Google

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

du comte Lavalette.

DEUXIÈME EXTRAIT.

Enfin la représentation du champ-de-mai eut lieu; ce fut le 1er juin. C'était un bizarre assemblage que cette assemblée en plein champ. Elle eut peu de succès, parce qu'elle fut mal annoncée. Le temps manquait à l'empereur; l'imagination du peuple n'était pas préparée, l'influence des patriotes n'avait pas eu le temps de s'exercer, ou plutôt on ne savait pas encore où les trouver. Ceux qui avaient commencé la révolution étaient morts vieillis, retirés des affaires et en petit nombre; ceux de 93 étaient en mépris. Les impériaux ou bonapartistes étaient peu estimés; toujours ils avaient reçu, et souvent abusé. Il n'y avait de vraiment respectable que les militaires, mais tous mécontens, tous humiliés, eux seuls cependant savaient encore s'exprimer avec dignité sur la patrie et la liberté. Mais ils n'étaient plus au milieu du peuple, déjà ils avaient rejoint les drapeaux. La masse des électeurs et beaucoup de députés apportaient un bon esprit; mais les Français, qui ont l'esprit si vif, ne savent jamais entrer dans la réalité des choses qu'après avoir jeté leur premier feu : possédés par une première impression, ce n'est qu'après beaucoup d'extravagances qu'ils rentrent dans le sentier du bon sens. Il faut d'abord marcher, n'importe par quel chemin. Or la route qu'on avait prise était mauvaise. On ne vit d'abord dans l'empereur que le despote; on oublia l'ennemi extérieur, et, quoi qu'on ait pu faire, on n'a

Digitized by Google

jamais voulu sentir qu'il fallait battre l'ennemi avant tout. Je ne pus jamais faire entendre cela à des gens d'ailleurs pleins de mérite et d'une longue expérience. « Nous ne voulons plus de sénatus-consulte, nous ne voulons plus de corps législatif muet, plus d'arbitraire, plus de maître enfin, il nous faut un modérateur, et rien de plus. Nous sommes assez nombreux pour battre l'ennemi s'il nous attaque. S'il triomphe, chaque département deviendra une Vendée, la France ne balancera jamais entre l'esclavage et la guerre civile. » Les imprudens ne voyaient pas qu'en tenant de tels discours ils arrêtaient l'élan du peuple, qu'on aimait mieux espérer en attendant un avenir douteux que de se jeter dans les fatigues et les dangers d'une lutte qu'on croyait éloignée et incertaine, malgré l'évidence de l'approche de l'ennemi. La cérémonie du champ-de-mai fut belle cependant; mais ce n'était pas là toute la France; et encore les sentimens ne furent sincères en faveur de l'empereur que dans la foule. La magistrature était ennemie. Tous ces juges s'accommodaient mieux de Louis XVIII que de l'empereur. Leur prétention de succéder aux parlemens, dont ils portaient les habits, flattait leur vanité; sous un prince faible ils avaient une véritable autorité, et le penchant des Bourbons pour les vieilles institutions leur donnait un pouvoir qu'ils espéraient bien augmenter; sous l'empereur au contraire il fallait obéir. Tous les chefs et les employés de l'administration publique étaient dans une fausse position; ils avaient tout à craindre et rien à espérer, car ils voyaient bien que nous recommencions une nouvelle ère de révolution où tout allait être remis en question. Enfin l'impression de toutes les horreurs de la première invasion était loin d'être effacée, et l'imagination encore troublée en redoutait une seconde.

Le discours prononcé à l'empereur par M. Dubois d'Angers était plein d'énergie; il contenait le résumé de tous les vœux, et il exprimait nettement la volonté nationale. Mais le pouvoir, qui n'avait plus rien, pouvait-il tout donner? La réponse de l'empereur, qui n'en était pas une à ce discours, fut sincère surtout. Il promettait beaucoup; mais

Digitized by Google

il fallait bien cependant qu'il fît sentir ce qu'il désirait comme pouvoir exécutif. Cela déplut ; je m'en aperçus promptement en causant avec quelques députés qui l'avaient entendu. Après la messe, à laquelle tout le monde tourna le dos, l'empereur descendit, et alla se placer sur un amphithéâtre au milieu du Champ-de-Mars, pour y distribuer les aigles à toutes les cohortes des départemens. Ce moment fut magnifique, car il fut national; la situation d'ailleurs était vraie. L'empereur eut soin de dire un mot à chacun de ceux qui recevaient ces drapeaux, et ce mot était flatteur et plein d'enthousiasme. Aux départemens des Vosges: « Vous êtes mes anciens compagnons; » à ceux du Rhin: « Vous avez été les premiers, et les plus courageux, et les plus malheureux dans nos désastres; » aux départemens du Rhône: « J'ai été élevé au milieu de vous; » à d'autres: « Vos phalanges étaient à Rivoli, à Arcole, à Marengo, à Tilsitt, à Austerlitz, aux Pyramides. » Ces noms magiques pénétrèrent d'une émotion profonde cette foule de vieux guerriers, débris vénérables de tant de victoires; mais la France entière n'assistait point à cette auguste cérémonie, et l'enthousiasme des spectateurs ne gagna point les peuples dans les départemens. Peu de jours après l'empereur partit. Je le quittai à minuit; il souffrait beaucoup de la poitrine. Cependant quand il monta en voiture, il manifestait une gaieté qui semblait annoncer la conscience de ses succès. Tous les détails de cette campagne sont connus: mon intention n'est pas de les retracer ici; mais je vis avec douleur beaucoup trop d'indignes Français faire des vœux pour sa défaite. L'assemblée de représentans ne prit pas l'attitude et ne parla pas le langage que son influence sur les esprits rendait nécessaire. De vieilles haines, d'anciennes opinions, l'espérance du retour des Bourbons et des inquiétudes très-vives chez beaucoup d'autres sur la conduite que tiendrait l'empereur à son retour, s'il était victorieux, jetaient du désordre dans les travaux de cette assemblée. On leur avait dit qu'il fallait avant tout sauver la patrie, ils répondaient! « Sauvons la liberté, » comme si son salut ne dépendait pas avant tout de l'affranchissement du territoire!

Digitized by Google

Enfin j'appris la triste nouvelle de la bataille de Waterloo, et le lendemain matin l'empereur arriva. Je courus à l'Élysée pour l'y voir; il me fit entrer dans son cabinet, et sitôt qu'il m'aperçut il vint à moi avec un air épileptique, effrayant. « Ah ! mon Dieu ! » dit-il en levant les yeux au ciel, et il fit deux ou trois tours de chambre. Ce mouvement fut très-court. Il reprit son sang froid, et me demanda ce qui se passait à la chambre des députés. Je ne dus pas lui cacher que l'exaspération était au comble, et que la majorité me paraissait décidée à exiger son abdication, ou à la prononcer s'il ne l'envoyait pas. « Comment ! me dit-il, et si » l'on ne prend pas des mesures, l'ennemi est aux portes » avant huit jours ! Hélas ! ajouta-t-il, je les ai accoutumés » à de si grandes victoires; ils ne savent pas supporter un » jour de malheur ! Que va devenir cette pauvre France ? » J'ai fait ce que j'ai pu pour elle. » Et il poussa un profond soupir. Dans ce moment on demanda à lui parler, et je me retirai en recevant l'ordre de revenir plus tard. Ma journée fut employée à interroger les gens de ma connaissance et mes amis. Je ne trouvai parmi tous que le plus profond abattement ou une extravagante joie, qu'on me déguisait par de feintes terreurs et par une pitié pour moi, que je repoussai avec la plus grande indignation. Il n'y avait rien à attendre de la chambre des représentans; elle voulait la liberté, disaient-ils tous; mais entre deux ennemis qui allaient la briser, ils préféraient les étrangers, amis des Bourbons, à Napoléon, qui pouvait encore prolonger la lutte, parce qu'ils avaient la déraison de mépriser ceux-là et de craindre encore celui-ci. D'ailleurs chacun écoutait le conseil de ses ressentimens ou de son égoïsme. Les uns espéraient échapper au milieu du tumulte et par leur obscurité; les autres croyaient pouvoir tirer parti des circonstances; la majorité enfin, se fiant follement aux paroles des étrangers, étaient encore persuadée que les Bourbons ne rentreraient pas dans Paris, ou que du moins le roi, bien convaincu de sa faiblesse et de son incapacité pour gouverner, recevrait un frein et des entraves qui ne lui permettaient ni de se livrer à la vengeance ni de s'écarter de la constitution.

Digitized by Google

Les partisans de cette dernière opinion l'étaient aussi de Fouché, qui leur avait fait entendre qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de se soumettre, mais que lui seul saurait bien les préserver et fonder la liberté. La chambre des pairs présentait un spectacle beaucoup plus triste. Excepté l'intrépide Thibaudeau, qui jusqu'au dernier moment s'expliqua avec une admirable énergie contre le règne des Bourbons, presque tout le reste ne pensait qu'à se tirer d'affaire le moins mal possible. Les uns ne cachèrent point leur désir de repasser sous le joug, payés d'avance par leur conservation dans la chambre des pairs, et les autres par le besoin de désarmer la vengeance. La majorité cependant voulait tomber avec dignité; mais il n'y avait pas une volonté ferme. Cette chambre attendait les résolutions de la chambre des députés; elle se retranchait derrière elle, comme si ce bouclier eût pu la sauver. Je disais en vain à ceux d'entre eux qui voulaient m'écouter : « Nous n'avons » pas de moyens de salut, il faut prendre votre parti. » L'autre chambre est nommée par le peuple, avec les » formes consacrées par la constitution; nous ne sommes » nous autres que les amis de l'usurpateur; nous n'avons » point été forcés d'accepter; chacun de nous, en entrant » ici, a reçu en même temps son arrêt de proscription des » Bourbons. C'est nous qui sommes les factieux; nous ne » devons plus penser qu'à signaler nos derniers momens par » une noble énergie, et à tomber avec grâce. » Je parlais à des hommes trop âgés pour se détacher des douceurs de la vie, et qui n'avaient plus dans le cœur que le besoin de la conserver et l'effroi de l'adversité. Je dois en excepter quelques-uns, et le vieux Sieyès avant tous, qui a soutenu tout-à-fait l'opinion que je m'étais faite de lui. Il manquait d'habitude et peut-être de courage pour parler à la tribune; mais je n'ai jamais entendu exprimer avec une énergie plus profonde la haine de la servitude, et des idées plus fortes et plus généreuses sur la nécessité de la combattre avec énergie.

Le lendemain je retournai chez l'empereur; il venait de recevoir les notions les plus positives sur les dispositions

Digitized by Google

des esprits à la chambre des députés ; on les lui avait données sans doute avec ménagement, car il ne me paraissait pas convaincu que la résolution de prononcer son abdication fût décidée : mais on ne m'avait pas ménagé les paroles, et j'arrivai près de lui bien convaincu qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de descendre encore une fois du trône. Je lui donnai tous les détails que je venais de recevoir, et je ne balançai pas à lui conseiller le seul parti qui fût digne de lui. Il m'écoutait d'un air sombre, et quoiqu'il fût jusqu'à un certain point maître de lui, l'agitation de son âme et toute l'horreur de sa position éclataient sur son visage et dans ses mouvemens. « Je sais, lui » dis-je, que votre majesté peut encore tirer l'épée; mais » avec qui et contre qui? L'abattement a écrasé tous les » courages, l'armée est encore dans le plus grand désordre, » il n'y a rien à attendre de Paris, et le coup d'état du » 18 brumaire ne peut plus se renouveler. — Cette pensée » est loin de mon ame, me dit-il en s'arrêtant; je ne veux » plus qu'on me parle de moi. Mais la pauvre France! » Dans ce moment S*** et C*** entrèrent, et, lui faisant un tableau fidèle de l'irritation des députés, l'engagèrent à envoyer son abdication. La mort lui paraissait préférable (quelques mots proférés nous l'annoncèrent); cependant il se décida.

Ce grand acte consommé, il resta calme pendant toute la journée, donna des conseils sur la position que pouvait prendre l'armée, sur la marche à suivre dans les négociations avec l'ennemi, et il insista surtout sur la nécessité de proclamer son fils empereur, moins dans l'intérêt de cet enfant que par la nécessité de rallier l'énergie des sentimens et des affections sur une seule tête. Malheureusement personne ne voulut l'entendre. Des hommes de sens et de courage se rallièrent à cet avenir dans les deux chambres; mais la peur dominait la majorité, et parmi ceux qu'elle n'avait pas atteints, plusieurs pensaient que l'éclatante manifestation de la liberté et la résolution de la défendre à tout prix feraient reculer et l'ennemi et les Bourbons. Étrange illusion de la faiblesse et de l'inexpé-

Digitized by Google

rience! il faut cependant la respecter, car elle avait sa source dans l'amour de la patrie; mais, tout en l'excusant, pouvait-on la justifier? La population de la capitale avait repris son attitude habituelle, l'inertie la plus complète, avec la résolution de crier vive le roi, s'il arrivait bien escorté; car on ne peut tenir compte de la trentième partie des habitans qui demandaient des armes, ou qui se prononçait avec ardeur contre le retour de la famille abandonnée.

Le 23 je retournai à l'Élysée; l'empereur était dans son bain depuis deux heures; il dirigea lui-même l'entretien sur l'asile qu'il devait choisir, et il me parla des États-Unis. Je repoussai cette pensée par un mouvement sans réflexion, et avec une vivacité qui le surprit. « Et pourquoi » pas l'Amérique? me dit-il. — Parce que Moreau s'y est » retiré, » lui dis-je. Ce mot était dur, et je ne me consolerais jamais de l'avoir prononcé, si quelques jours après je n'avais pas changé d'avis. Il le reçut sans humeur apparente; mais je ne doute pas qu'il n'ait fait sur lui une impression fâcheuse. J'insistai pour le choix de l'Angleterre, et les raisons que je lui en donnai me paraissaient plausibles; mais en le quittant je rencontrai le général F*** dans le salon, à qui je fis part de l'entretien. « Vous vous » êtes trompé, me dit-il, sur le gouvernement anglais; » toutes les institutions sont excellentes pour la nation, » mais les étrangers ne sont point admis à jouir de leurs » bienfaits. L'empereur ne trouvera dans ce pays qu'op- » pression et injustice. La nation ne sera point consultée » sur le traitement qu'on lui fera subir, et je vous prédis » que, loin d'y trouver protection, il n'y aura pas d'outrage » qu'on n'invente pour se venger. » Ces réflexions me frappèrent, et je priai F*** de les lui communiquer. Il m'était cependant difficile de les admettre sans restriction; je concevais bien que le gouvernement anglais crût devoir à la sûreté de l'Europe d'éloigner l'empereur de toutes les communications avec ses nombreux partisans; mais le condamner au plus lent et au plus affreux des supplices, épuiser sur sa personne tous les genres de barbarie, en inventer d'inconnus aux plus affreux tyrans! car comment

Digitized by Google

donner un tout autre nom à cette privation insupportable de toute relation avec la civilisation et l'espèce humaine? le séparer de sa femme, de son enfant, et le priver même de la consolation d'en avoir des nouvelles! voilà ce que tout homme d'honneur n'aurait jamais pu penser. Après une telle conduite, il est permis de supposer qu'il y a dans cette nation, si estimable d'ailleurs, une sécheresse de cœur, et une absence totale d'humanité et d'élévation, quand son orgueil est blessé.

L'empereur alla se fixer à la Malmaison; il y fut accompagné par Mme la duchesse de Saint-Leu, par Bertrand et sa famille, et par le duc de Bassano. J'y faisais plusieurs voyages par jour, car je ne pouvais m'éloigner de Mme de Saint-Leu, dont la santé était fort altérée par tous ces événemens. Le jour de son arrivée dans cette retraite, il me proposa de l'accompagner. « Drouot, me dit-il, reste » en France; je vois que le ministre de la guerre veut le » conserver à son pays. Je ne peux pas m'en plaindre; » mais c'est une grande perte pour moi; c'est la tête la » plus forte et le cœur le plus droit que j'aie rencontrés : » cet homme est fait pour être premier ministre partout. » Je refusai de l'accompagner. « J'ai une fille de treize ans, » ma femme est enceinte de quatre mois, je ne peux me » décider à me séparer d'elle; donnez-moi quelque temps, » et j'irai vous joindre partout où vous serez. Je suis resté » fidèle à votre majesté dans un meilleur temps, elle peut » donc compter sur moi..... Au reste, si ma femme ne ré- » clamait pas tous mes soins, je ferais mieux de partir, car » j'ai de tristes pressentimens de ma destinée. » L'empereur se tut, et j'ai démêlé dans l'expression de son visage qu'il n'en avait pas meilleure opinion que moi. L'ennemi s'approchait cependant, et depuis trois jours il avait demandé que le gouvernement provisoire mît une frégate à sa disposition pour se rendre en Amérique. Elle lui avait été promise, on l'engageait même à partir; mais il voulait être porteur de l'ordre donné au capitaine de le conduire aux États-Unis, et cet ordre n'arrivait pas. Nous sentions tous qu'une heure de retard compromettrait sa liberté. Après en avoir causé entre nous, j'allai le trouver, je lui

Digitized by Google

représentai vivement tous les dangers de son séjour prolongé; et sur l'observation qu'il me fit de ne pouvoir pas s'éloigner sans cet ordre. « Partez toujours, lui dis-je; » votre présence sur le bâtiment produira un grand effet » encore sur des Français; coupez le câble, promettez de » l'argent à l'équipage; et si le capitaine résiste, faites-le » mettre à terre et partez. Je ne doute pas que Fouché ne » vous ait vendu aux alliés. — Je le crois comme vous, » me dit-il, mais allez faire un dernier effort chez le mi- » nistre de la marine. » Je montai en voiture à l'instant; je me fis introduire chez Decrès; il était couché : il m'écouta avec un sang froid qui me fit bouillir le sang, et me dit : « Je ne suis que ministre. Allez trouver Fouché, » parlez au gouvernement; quant à moi, je ne puis rien. » Bonsoir. » Et il se renfonça dans ses couvertures. Je sortis furieux, et je ne pus voir ni Fouché ni les autres. Je revins à la Malmaison à deux heures du matin; l'empereur était couché; il me fit entrer; je lui rendis compte de ma mission, et je renouvelai mes instances. Il m'écoutait, mais je n'eus pas de réponse; il se leva cependant, et passa une partie de la nuit à se promener. Le lendemain fut le dernier jour de ce triste drame. L'empereur s'était recouché, et avait dormi quelques heures. J'entrai dans son cabinet vers midi. « Si j'avais su que vous étiez ici, je vous aurais » fait appeler, me dit-il. » Et alors il me donna, sur un objet qui l'intéressait personnellement, des instructions qu'il est inutile de rappeler ici. Bientôt après, je le quittai plein d'inquiétude sur son sort, l'ame navrée de douleur, mais sans prévoir pourtant jusqu'où devaient aller les rigueurs de la fortune et la cruauté de ses ennemis.

Peu de jours après le départ de l'empereur je fus averti qu'une liste de proscription, qu'on élevait au nombre de deux mille personnes, s'établissait par les soins de MM. de Talleyrand et Fouché, sous la direction des princes, et que Madame, duchesse d'Angoulême, voulait bien y prendre une part active. Déjà beaucoup de personnes avaient pris la fuite. L'intrépide Thibaudeau, qui, peu de jours avant le retour du roi, avait protesté hautement contre

Digitized by Google

son règne, à la chambre des pairs, s'appliquait à me mettre sous les yeux tout le danger de ma position. Le duc de Bassano, au moment de son départ, m'engageait à l'imiter promptement. Préoccupé de cette pensée, que ma conduite était à l'abri de tout reproche, je repoussais tous les efforts de l'amitié. La princesse de Vaudemont me pressait par mille instances de me mettre à couvert, du moins pendant quelque temps. « C'était l'opinion de Fouché, » me disait-elle; mais il me fallait un passe-port, et il se gardait bien de m'en offrir. Le spectacle douloureux de ma femme souffrante, et grosse de cinq mois, me rendait l'idée de la fuite insupportable. Du fond d'une prison, je pourrai veiller sur elle, me disais-je Les préventions s'affaibliront, et toute la colère royale s'exhalera sans doute sur les absens. En examinant ma conduite sous toutes les faces, je n'y voyais qu'une affaire de police correctionnelle, une condamnation de deux à cinq ans de prison pour m'être emparé des postes quelques heures avant l'arrivée de l'empereur. Familiarisé avec cet avenir, je m'obstinai dans ma résistance à fuir, et je proposai à la princesse de Vaudemont de lui remettre une lettre adressée à M. de Talleyrand, président du ministère, dans laquelle je lui expliquerais ma conduite. Elle se chargea de la placer sous ses yeux. Dans cette lettre, j'expliquais au ministère toute ma conduite depuis la restauration, toutes mes démarches dans la journée du 20 mars, et je terminais par lui demander des juges. Je fus promptement servi à souhait (1).

Le 18 juillet, j'étais à table avec ma femme et M. de Méneval, lorsqu'un inspecteur de police vint me chercher pour parler à M. Decazes, préfet de police. En montant

(1) Loin de me tourmenter pour mon compte, je me tourmentais sur le sort de mes amis. La comtesse de Souza, tante de Labédoyère, le sachant encore à Paris, me conjure d'aller le trouver, de le pousser hors des barrières par les épaules, et de l'engager à se réfugier à l'armée de la Loire, d'où il pourrait gagner les pays étrangers. J'allai donc à huit heures du matin chez Labédoyère. Il était encore couché, jouant avec son enfant, et son aimable femme à côté de lui. Quand nous fûmes seuls, je me mis à le presser avec chaleur pour qu'il se sauvât (singulière préoccupation!) Je lui donnais les mêmes raisons, je lui faisais les mêmes instances, je lui représentais les mêmes dangers dont mes amis me fatiguaient pour mon propre compte. Il m'écoutait en souriant, en bâillant

Digitized by Google

dans le fiacre, je me vis entouré de trois ou quatre mouchards, qui voulurent bien me servir de valets de pied en montant derrière, et en moins d'une demi-heure je me trouvai dans le greffe de la prison de la préfecture. Présenté au concierge, qui faisait peu d'attention à moi, occupé qu'il était à assigner des logemens à des nouveaux venus, je reconnus parmi eux M. de P***, long-temps secrétaire du duc de Rovigo et celui de tous dans lequel il paraissait avoir le plus de confiance. Il me parut si confus et si triste de me voir là que j'allai à lui, et déjà je lui exprimais de la compassion pour son malheur quand tout à coup, se détournant de moi, mais me désignant de la main : « Conduisez monsieur au n° 17, » dit-il à un porte-clefs, et il disparut. Voilà un homme qui a bien lestement retourné son habit! pensais-je; et je suivis mon guide, un peu honteux de ma méprise; celui-ci me fit entrer dans un sale galetas dont la fenêtre était placée dans le toit, à douze pieds de hauteur; à moi permis de l'ouvrir à l'aide d'une barre de fer en crémaillère et si pesante que je fis de vains efforts pour la soulever d'un cran. Quand on entre en prison, la colère suit toujours le premier mouvement de surprise. Je commençai par lancer quelques interjections énergiques contre le maître du logis, qui n'avait pas daigné me faire entrer chez lui, quoiqu'il m'eût fait prier de venir lui parler. Je ne connaissais pas encore le code de politesse des préfets de police, mais en peu de temps je fis des progrès rapides. Comme il n'y avait pas de sonnette, il fallut attendre trois heures avant de recevoir la visite du geôlier, qui m'apportait pour mon dîner un mauvais ragoût de prison. Je le questionnai sur mes voisins de l'étage supérieur.

et en se retournant dans son lit. Il fallut abandonner cet entretien pour s'occuper de la destinée de l'empereur et de celle de la France, qui l'intéressaient bien davantage. Nous avions déjà perdu près de trois heures à d'inutiles causeries lorsque son valet de chambre vint lui annoncer que deux officiers prussiens, qui se présentaient avec des billets de logement, refussaient celui qu'on leur avait offert, et voulaient s'établir dans celui de sa femme. A ce mot Labédoyère s'élance hors du lit comme un furieux, prend à peine le soin de se vêtir, et veut aller couper les oreilles à ces insolens. Ce ne fut qu'après des efforts inouis que j'obtins de lui qu'il restât tranquille, et qu'il attendit les suites de la résistance que sa femme et sa mère leur opposaient. Il ne partit que le soir, gagna les bords de la Loire. Je dirai plus loin comment il en est revenu.

Digitized by Google

J'avais vu par le trou de la serrure des hommes chargés de bouteilles et de tout le menu d'un festin. « Ce sont des prisonniers bien gais, lui dis-je. — Ce sont les deux aides-de-camp du général Labédoyère. — Comment? est-il donc arrêté? — Je crois que oui. » Le lendemain ces officiers avaient été mis en liberté; et voici ce que j'appris plus tard. L'infortuné jeune homme, après la dissolution de l'armée de la Loire, s'était retiré dans les environs de Riom avec plusieurs de ses amis, et particulièrement le général Flahaut, son proche parent : celui-ci, dont la tête est froide et chez qui la prudence est réunie à un grand courage, avait vu d'un coup d'œil leur position dangereuse; il était convaincu qu'il n'y avait plus rien à faire; qu'il ne restait plus qu'un parti, c'était de franchir promptement la frontière. Labédoyère en paraissait aussi convaincu, mais rien ne lui put faire changer sa marche. Il voulait aller aux États-Unis, mais en passant par Paris pour y embrasser sa famille et se munir d'argent. Tous les efforts de l'amitié furent vains pour le dissuader. Il monta dans la diligence, sous le nom d'un officier particulier, et trouva parmi ses compagnons deux misérables en uniforme, qui semblaient quitter l'armée de la Loire, et qui à peine entrés à Paris, allèrent promptement le dénoncer. C'étaient les deux prisonniers qui mangeaient gaiement une partie de l'argent qu'on leur avait donné pour récompenser leur trahison.

Vers dix heures du soir, le concierge vint m'engager à descendre chez le chef de division chargé de m'interroger. Un interrogatoire était une distraction. Je me gardai bien de m'en refuser le plaisir, et je fus conduit à travers un labyrinthe de corridors dans une salle basse, où je trouvai un M. V***, qu'on a renvoyé peu de temps après. Cet inquisiteur était un gros petit homme, qui siégeait sur son fauteuil depuis vingt-neuf ans, toujours interrogeant, le jour, la nuit, à toute heure, sous tous les régimes. Après avoir écrit quatre ou cinq pages de questions et de réponses, il s'en tint là; et comme nous n'avions aucune envie de dormir l'un et l'autre, il profita avec empressement de quelques questions que je lui fis sur ses occupations, pour

Digitized by Google

me raconter toutes les processes de la préfecture de police, la défense des prisonniers, les aveux qu'il leur surprenait; son habileté à troubler la conscience, à déconcerter la fermeté, à surprendre les secrets, à poursuivre les aveux, enfin à fouiller au fond des cœurs. Je ne peux m'empêcher de raconter une de ces anecdotes qui me paraît curieuse :

« Parmi les conspirateurs de la machine infernale se trouvait un M. N***, ami intime de Limoëlan, le principal auteur du complot. Ce monsieur avait servi dans les chouans, et la police supposait, avec assez de fondement, qu'il était à Paris. Traqué comme un renard pendant plusieurs jours, il couchait la nuit dans les bateaux de charbon sur le port au blé; et lorsque les poursuites cessèrent dans ce quartier, il hasarda de chercher un asile dans un mauvais galetas du port, chez un marchand d'eau-de-vie. Le lendemain la police y revint; mais il s'était sauvé, et ne reparut plus. On fouilla dans la chambre, et dans la ruelle du lit ou trouva un chiffon de papier à moitié brûlé, et qui avait servi à allumer sa pipe. Ce morceau contenait cependant quelques lignes écrites, et qui semblaient être un fragment du brouillon d'une lettre adressée à un général, qu'on supposait être George. La dernière ligne contenait ces mots : « Je ne puis vous en écrire davantage » aujourd'hui; *Je souffre beaucoup des yeux.* » Ce malheureux fut repris dans l'affaire de George, et j'eus le plaisir de l'interroger. Il était assis là, à votre place, entre deux bougies, comme vous l'êtes. Tout en causant avec lui, je continuais à écrire cependant. Il était de ma province; je lui parlai de ses parens, des affections de son jeune âge, de ses relations de collége; et comme je remarquais qu'il prenait de l'assurance, et qu'un peu de gaieté commençait à se mêler à ses réponses, je m'interrompis tout à coup, en lui disant du ton le plus naturel : « Mais la lumière vous fait mal aux yeux; éloignez les bougies si vous voulez. — Moi, je n'ai pas mal aux yeux. — Non! il me semblait. — Oh! non, pas à présent. J'ai souffert des yeux, il est vrai : mais il y a environ deux ans. » Et nous continuâmes l'entretien. Enfin je lui lus posément son interroga-

Digitized by Google

toire, et il fut surpris de l'insertion au procès-verbal d'un fait si peu important. « Pourquoi donc avez-vous mis cela! — C'est mon usage. ! Eh bien! cette petite remarque, ajouta l'interrogateur, a contribué à sa perte. Ce petit papier, à moitié brûlé, avait été conservé; l'écriture fut confrontée, sa présence à Paris lors de la machine infernale constatée. — Et que lui arrivera-t-il? demandai-je. — Il fut guillotiné, me répondit V***, avec un geste et un regard diaboliques. Il me disait : « J'aime ma profession; je ne saurais rester un jour éloigné de cette salle. Je pourrais aller au spectacle me réjouir avec mes amis, ma femme, mes enfans; eh bien! non, il faut que j'interroge. » Tout en l'écoutant, je remarquai que par habitude il louchait constamment à gauche, du côté où les prisonsonniers étaient placés; et, si on les eût fait asseoir à sa droite, je suis persuadé qu'il aurait perdu la moitié de son talent. Avant de le signer, il me lut son interrogatoire, et je ne pus m'empêcher de lui demander pourquoi il n'y avait pas inséré son anecdote, puisque c'était son habitude de tout écrire. « Oh! me dit-il, votre affaire ne peut aller loin; vous n'êtes pas un homme important pour moi. »

Je restai encore quinze jours dans cette prison provisoire sans avoir vu M. Decazes, que mon séjour si près de lui devait embarrasser un peu, si le souvenir de nos anciennes relations ne s'était pas effacé de son esprit. Le mauvais air et tous les dégoûts de la prison me donnèrent une maladie inflammatoire, que mon médecin, qui était celui de M. Decazes, soigna avec beaucoup de zèle, mais qui contribua à me faire changer de prison, et commencer promptement mon procès, dans la crainte que je n'échappasse, par une mort naturelle, à celle qu'on me destinait. Le dimanche 24 juillet, je fus brusquement placé dans un fiacre pour aller m'établir à quatre pas de là, à la Conciergerie : beaucoup de gens ne se doutent pas, à Paris, des prisons de la Conciergerie, situées sous les magnifiques salles du Palais de Justice, et qui servaient, dit-on, du temps de Saint Louis, de cuisines et de provisions pour sa bouche royale. On me fit entrer dans le greffe,

Digitized by Google

où je trouvai le concierge, appelé, je crois, Landrajein; c'était un homme de haute taille, familier jusqu'à l'insulte, quoique avec des formes assez polies. Il commença par faire mon signalement à haute voix, et m'invita ensuite à le suivre jusqu'au fond d'un corridor obscur, où se trouvait ma nouvelle demeure. C'était un espace long et étroit, terminé par une espèce de fenêtre couverte d'un abat-jour qui permettait d'entrevoir un pied carré environ du ciel. Les murs nus et charbonnés de noms propres et d'exclamations de désespoir étaient le seul ornement de ce triste séjour. Un mauvais châlit, une vieille table, une chaise et deux baquets infects en formaient tout l'ameublement. J'en donne la description exacte, parce que c'est là que le maréchal Ney passa les trois premières semaines à son entrée dans la prison. Je fus plus faible que lui, car il ne s'en plaignit pas; mais quand je vis qu'il me serait impossible de lire pendant une demi-heure, j'éclatai en reproches, et j'écrivis au préfet de police pour lui déclarer que ma maladie me tuerait très-promptement, si l'on ne me changeait pas mon logement. Le soir le concierge vint me chercher pour me conduire à la promenade de la grande cour, appelée *le préau*, et vers neuf heures, au lieu de me faire remonter dans mon cachot, il me conduisit dans une salle basse, où je trouvai une cheminée, et une fenêtre qui donnait sur une petite cour, séparée de celle des femmes par un mur élevé. « Je n'ai pu vous placer ici » ce matin, me dit-il, parce que le général Labédoyère » était enfermé dans la chambre à côté; mais on vient de » le transporter à l'Abbaye. » Je voulus voir le lendemain cette chambre; elle était encore plus incommode et plus triste que celle que je venais de quitter. Le malheureux y était resté huit jours au plus rigoureux secret, abandonné pour ainsi dire par les geôliers, puisqu'on ne venait le visiter que deux fois par vingt-quatre heures. Le cachot était si étroit qu'il ne pouvait pas même le parcourir en long, seule distraction qui lui fût permise, puisqu'il était privé de livres, de journaux et même de toute correspondance. On commença, suivant l'usage, par me tenir au secret pendant six semaines. Je ne pouvais recevoir de let-

Digitized by Google

tres sans qu'elles fussent ouvertes; ni voir un ami sans que le greffier fût présent. J'avais de tristes nouvelles de ma femme : son écriture tremblante, ses souffrances qu'elle ne pouvait dissimuler par les assurances réitérées d'une bonne santé, cette grossesse de cinq mois dont elle me parlait à peine, tout contribuait à me tourmenter. Les inconvéniens de ma prison se manifestèrent bientôt. A côté de ma chambre était une énorme porte en fer, qui s'ouvrait à chaque instant du jour et à toutes les heures de la nuit pour relever la sentinelle. Son mouvement violent ébranlait jusqu'à mon lit et interrompait mon sommeil; le froid et l'humidité me forçaient à entretenir du feu jour et nuit.

Ces tourmens de tous les momens étaient loin de m'abattre, et je n'allai pas chercher de la force morale dans la méditation ou des illusions que la triste réalité éloignait chaque jour davantage. Je la trouvai dans ma préoccupation de l'empereur. Je souffrais, mais c'était pour lui; mon infortune tirait un grand éclat de la cause qui l'avait fait naître. Mon nom et ma destinée étaient liés à son nom immortel; et puis ses souffrances n'étaient-elles pas plus violentes que les miennes? la perfidie du gouvernement anglais le conduisait à Sainte-Hélène. Que de tourmens lui préparait cet exil au bout du monde! J'aurais eu honte de me plaindre devant une telle infortune. La vengeance des rois s'appesantissait sur nous deux, et je trouvais consolation et gloire à la partager. Cette pensée m'a constamment soutenu et m'a sauvé de toute faiblesse. L'idée qu'il lirait mon procès, que ma mort serait une émotion pour lui, que je me montrais digne de son attachement et de sa confiance, m'exaltait sans cesse. Je dirai plus tard comment ce sentiment d'énergie contre le malheur reçut un puissant aliment d'une autre cause.

Quelques semaines après mon entrée, un jour que je me promenais dans la cour, le maréchal Ney m'apparut au bas de l'escalier qui conduisait à mon ancien cachot; il me salua en montant rapidement, accompagné du concierge et d'un officier de gendarmerie. J'appris ainsi qu'il était arrêté. Il avait dédaigné, comme moi, de quitter le

Digitized by Google

royaume, et s'était contenté de se réfugier dans le château d'un parent de sa femme, aux environs de Cahors. Son sabre, qu'il avait laissé dans le salon, le trahit cette fois. Il se laissa arrêter, bien persuadé qu'on n'oserait le condamner. Après un mois de séjour dans ce cachot, on le plaça enfin au-dessus de moi dans le logement du greffier. Il y avait un poêle qui garantissait du froid, et sa fenêtre grillée, mais plus élevée, lui procurait un air un peu moins malsain que celui que je respirais. Mais son nom et ses dignités ne purent le garantir des vexations dont on se plaisait à l'accabler. Il jouait assez bien de la flûte, et pendant quelques jours il put s'en servir pour charmer son ennui. Cette ressource lui fut enlevée, sous prétexte que les réglemens de la maison s'y opposaient. Il aimait à répéter une valse que j'ai eue long-temps en souvenir, et que je me surprenais à fredonner dans mes rêveries du soir. Je ne l'avais jamais entendue ailleurs : je l'ai retrouvée une seule fois en Bavière ; c'était dans un bal champêtre sur les bords du lac de Starnberg ; j'avais sous les yeux de jeunes paysannes foulant gaiement un gazon bien frais : l'air en est doux et mélancolique. Le son de la flûte me rejeta violemment dans la Conciergerie, et je me sauvai en fondant en larmes, et en prononçant avec amertume le nom de l'infortuné maréchal. Pendant la journée, nous nous partagions la promenade dans la petite cour, sans pouvoir y rester ensemble, quoiqu'il fût constamment accompagné d'un gendarme. J'avais l'habitude de me promener dans la grande cour à six heures du matin : le maréchal désira choisir cette époque de la journée pour sa promenade ; je la lui cédai de grand cœur, et cet arrangement dura jusqu'à l'époque où le secret auquel il était soumis fût enfin levé. Alors, tous les jours, la maréchale et ses enfans venaient dîner avec lui : elle l'accompagnait toujours dans ses promenades. Un jour elle s'approcha de ma fenêtre, et me dit : « La sentinelle qui nous garde est » un vieux soldat qui a servi sous le maréchal ; il désire » beaucoup causer avec vous. » Effectivement le maréchal s'approcha : l'entretien ne pouvait être long. « Je suis tran-

Digitized by Google

» quille sur ma position, me dit-il; des amis nombreux » veillent sur moi : le gouvernement marche encore vers » sa ruine. Déjà les étrangers prennent parti pour nous; » l'indignation publique s'étend jusqu'à eux, et, si vous en » voulez la preuve, lisez ces papiers et brûlez-les ensuite. » Il me glissa à travers les barreaux une liasse de brochures et de feuilles manuscrites. J'y trouvai effectivement des menaces violentes, et jusqu'à des provocations, qui me parurent fort maladroites, enfin beaucoup de nouvelles absurdes. Suivant elles, les Anglais en étaient aux regrets d'avoir replacé la maison de Bourbon sur le trône; l'impératrice Marie-Louise protestait dans un long écrit contre la décision des souverains qui l'avaient éloignée de France. Ce que le maréchal m'avait dit de ses amis était plus exact; mais quelque temps après j'appris qu'il avait échoué dans une tentative essayée pour se sauver de la Conciergerie, et que six mille officiers à demi-solde avaient été forcés de s'éloigner de la capitale, par ordre du ministre de la guerre. Peu de temps après cet entretien, nous avions encore échangé les heures de nos promenades. C'était alors lui qui descendait le soir dans le préau, accompagné de sa femme, de son beau-frère et de sa belle-sœur, Mme Gamot. Les prisonniers étaient alors retirés dans leurs dortoirs; parmi eux se trouvait un militaire nommé Dieu, et dont la jolie voix et les chansons plaisantes amusaient le maréchal.

Je désirais vivement le revoir, et un soir je hasardai de demander à monter sur le préau : le concierge était sorti; le geôlier m'ouvrit la porte et m'y conduisit. J'y trouvai le maréchal Ney et M. Gamot : je me joignis à eux; c'était environ trois mois après notre premier entretien. Toutes ses illusions me parurent alors dissipées. « Labédoyère y a » passé, me dit-il; puis ce sera vous mon cher Lavallette, » et moi ensuite. — Peu importe, lui dis-je, qui de vous » ou de moi tombera le premier; je vois qu'il n'y a plus » de ressource. — Oh! oh! nous verrons : cependant tous » ces avocats m'ennuient et ne comprennent pas ma posi- » tion; mais je parlerai. »

Digitized by Google

REVUE

POLITIQUE.

Le ministère et la chambre sont entrés en scène. Demain peut-être, lundi au plus tard, la question de la présidence ouvrira le drame.

L'attitude du ministère est bonne; il comprend bien et met franchement en pratique le régime représentatif. Son discours de la couronne est clair, ferme; aucune difficulté n'y est éludée : le système de l'administration s'y manifeste sans hésitation comme sans jactance. Aura-t-elle ou non la majorité? C'est toute la question. Le ministère l'accepte hautement. Si les chambres pensent comme lui, il s'unira étroitement avec elles; s'il ne peut gouverner comme il le croit possible et nécessaire, il se retirera. C'est là la charte. Toutes les colères qu'on entasse depuis quelques jours, pour prouver que M. Casimir Périer ne peut se retirer et doit se laisser renverser quand il plaira à ses ennemis, sont une hypocrite et ridicule comédie. A coup sûr, le droit de n'être pas ministre malgré soi figure au nombre des droits publics des Français. La situation de la chambre est moins clair, moins nettement dessinée que celle du ministère : nous sommes loin de nous en étonner. Tout bien considéré, nous aimons même cet embarras de sa puissance, cette défiance d'elle-même; cette réserve de bonnes intentions qui semble dominer dans la chambre. Nous espérons bien qu'elle ne s'en laissera point embarrasser et affaiblir; il faut que la chambre prenne dans le gouvernement toute sa place, use de toute sa force, acquière tout son ascendant : mais elle fait très-bien, ce nous semble, de manifester d'abord sa modération, sa prudence. Il est bon qu'on apprenne avant tout que les brouillons, les cassecou politiques ne trouveront point en elle un instrument. Au milieu de cette réserve générale de la chambre, un fait est

Digitized by Google

remarquable, c'est la rapidité avec laquelle se sont classées les opinions. A peine est-elle réunie depuis quelques jours, à peine les nouveaux députés ont-ils pris l'air de Paris, et déjà on a vu dans le choix des présidens et des secrétaires des bureaux les deux camps se marquer avec une netteté tout-à-fait inattendue. Presque partout, les suffrages se sont immédiatement partagés entre deux candidats; et sur dix-huit nominations, le parti gouvernemental en a obtenu treize, l'opposition cinq. En même temps deux réunions se sont formées, qui sont fort loin sans doute de se partager toute la chambre, mais qui laissent clairement entrevoir les dispositions d'une grande partie de ses membres.

La première, héritière du nom et du local, mais non des principes de l'ancienne *réunion Lointier*, appartient à l'extrême gauche, et ne s'en cache pas. Présidée par M. Eusèbe Salverte, elle porte M. Laffite pour président, MM. de Lafayette et Dupont de l'Eure pour vice-présidens, MM. Audry de Puyraveau et de Laborde pour questeurs. Quelles que soient les nuances diverses de ces candidats, leur adoption simultanée appartient évidemment à l'opposition la plus tranchée. C'est en quelque sorte la collection et l'alliance de toutes les oppositions. Quelle tactique leur a fait choisir le local de l'ex-réunion Lointier? L'extrême gauche a-t-elle espéré attirer à elle les anciens membres de cette réunion, par ignorance, par habitude ou par la force d'assimilation? L'expédient serait mesquin; aussi n'a-t-il pas réussi.

Une seconde réunion s'est aussitôt formée, très-distincte de la précédente; elle s'assemble rue de Rivoli, n° 18. MM. Ganneron, Dumeylet, Viennet, Girod de l'Ain, Bérenger, tels sont ses commissaires; M. Duvergier de Hauranne fils en est le secrétaire. Ces noms indiquent l'esprit de la réunion. Indépendante du ministère et éloignée de l'opposition, elle paraît vouloir soutenir en général le gouvernement, et repousser les attaques systématiques ou violentes dont il pourrait être l'objet. Elle doit rallier beaucoup de nouveaux députés; car, en y entrant, ils ne s'enrôlent positivement sous aucune bannière; ils annoncent simplement qu'ils ne sont point de l'opposition. C'était là l'esprit de l'ancienne réunion Lointier, dont celle-ci est la véritable héritière.

Cent onze membres déjà appartiennent à la réunion Rivoli. Celle de l'extrême gauche en compte soixante-dix-

Digitized by Google

sept, dont sept ou huit, comme M. de Cormenin, se sont fait inscrire en même temps sur l'autre liste, apparemment pour tout voir et tout savoir.

En dehors des deux réunions sont plus de deux cent cinquante membres, les uns d'une opinion politique depuis long-temps prononcée et connue, les autres résolus à rester encore dans l'indépendance d'un complet isolement.

C'est au sein de cette assemblée encore si incertaine, si peu organisée, que va se débattre et se décider dans deux jours la question de la présidence. Beaucoup de gens s'étonnent, s'affligent que ce soit là une question de gouvernement, une épreuve de majorité. Comment l'éviter ? Depuis plus de trois semaines M. Laffitte est le candidat de l'opposition ; elle le propose, le proclame. Les journaux les plus violens, les moins parlementaires, ceux qui ont accusé le plus haut les timides ménagemens de M. Laffitte, par exemple, l'ont hautement adopté ; tous ont dit et répètent sans cesse que c'est là pour la chambre le meilleur moyen de marquer son opposition au système et au ministère du 18 mars. Est-il possible de lire cela tous les matins et de regarder encore M. Laffitte comme un choix indifférent, un choix qu'on peut faire tout en voulant soutenir M. Casimir Périer ? Ce n'est point ici une lutte de personnes ; il ne s'agit point de savoir si M. Laffite, par lui-même, indépendamment de sa situation politique, convient ou non à la présidence, il s'agit de savoir si le premier acte de la chambre sera un acte d'opposition contre le ministère, et si par cet acte elle provoquera la formation d'un ministère nouveau, du ministère de l'extrême gauche. Il n'y a point d'autre question ; mais celle-là ne saurait être éludée. La chambre n'en aura jamais de plus grave à résoudre.

CHRONIQUE.

Il y a maintenant juste une année, sorti de son lit et débordé dans la rue l'arme au poing et le pied sur la barricade, le peuple travaillait au tableau de M. Delacroix.

Digitized by Google

Oui, sa toile a raison, c'est bien ainsi que cela se passait : la Liberté, la forte femme, qui ne s'appelait point alors ni *le mouvement*, ni *la résistance*, ni *le milieu*, avait déployé son drapeau. A chaque coin de rue, sans se soucier alors de ce que feraient d'elle les publicistes, elle ameutait ses amans, entre lesquels, comme l'a bien vu le peintre, il n'y avait guère de beaux messieurs et de toilettes élégantes. Aussi est-ce grande pitié que d'entendre, maintenant que le sujet est refroidi, la critique demandant des tons plus fins et plus suaves, des attitudes plus gracieuses, des figures moins peuple; il semblerait que tout ceci fût un jeu, un spectacle que l'on drapait pour la plus grande gloire de l'*idéal* et de peinture héroïque, comme les Grecs qui sans contredit défendirent autrefois, jusqu'à ce que mort s'ensuivit, le passage des Thyermopyles, précisément afin que David pût faire son tableau de *Léonidas*, à qui la liberté fasse paix !

Un grand fait venait de s'accomplir sous ses yeux; il était à prendre ou à laisser pour l'artiste : mais du moment que celui-ci se dévouait à le reproduire, nous l'eussions eu en un souverain mépris s'il eût marchandé avec la fidélité de sa traduction, s'il eût consenti à transiger avec les délicatesses de cette critique qui veut dans les arts le vrai à condition, qui vous donnerait, si on la laissait faire, une manière de peinture représentative avec son double vote et ses priviléges, et où la vérité ne serait admise qu'en justifiant de son cens d'éligibilité. Après cela l'on remarquera peut-être qu'il n'y a point de poésie dans le fait contemporain; que l'histoire ne doit point être servie chaude, comme dit *la Cuisinière bourgeoise*, et que le souvenir encore tout vivant de la réalité de la veille compromet d'avance la copie du lendemain. Aussi cette vue n'avait-elle point échappé à M. Delacroix, et lorsqu'on est venu à demander pourquoi cette figure allégorique de la liberté; lorsque plusieurs bourgeois de Paris ont gravement assuré qu'il n'y avait point de femmes ainsi vêtues dans les rues de Paris, le 28 juillet; qu'ils s'étaient bien informés que rien de pareil n'avait été vu ni par eux, ni par leurs connaissances, ni par leurs amis; ceux de M. Delacroix ont essayé de faire comprendre qu'il avait voulu dépayser le spectateur, pousser à l'épique son sujet, le généraliser et l'agrandir en personnifiant le but pour lequel toutes ces figures hors des conditions de l'art se dé-

Digitized by Google

vouaient si courageusement. Disons mieux : ce n'est point la révolution de juillet, qui ne pouvait devenir convenablement le sujet d'un tableau, témoin l'indifférence de tous les grands noms de la peinture pour cette donnée : c'est un poème à l'occasion de ce fait prodigieux que M. Delacroix avait voulu composer; et quelque jugement que l'on veuille porter sur ses procédés matériels, sur le dessin et la couleur de son œuvre, au moins ses admirateurs les plus négatifs seront-ils forcés d'avouer que le caractère, la physionomie, les vrais, les principaux acteurs de ce grand événement ont été reproduits par lui avec une remarquable vérité, avec un profond sentiment historique et un choix heureux des traits généraux propres à le résumer. Qu'on laisse faire le temps, si jeune que soit la génération qui a vu passer la justice populaire, elle aura encore tôt fait de disparaître; alors on voudra savoir comment cela se fit et se passa. Eh bien! l'on pourra consulter le tableau de M. Delacroix, et l'on y trouvera un souvenir chaud et vivant de l'histoire que l'on voudra apprendre; on saura que les tout petits enfans, les *gamins*, pour parler le terme technique, eurent un rôle dans ce drame, et que le peuple, qui ne s'était point endimanché à l'usage de la peinture, y joua les grandes utilités. On saura qu'au lieu de ces vaines théories entre lesquelles après vaincre on s'est partagé, il y avait alors un but, un intérêt unique, la sainte liberté. Tout bien considéré, et bien qu'on lui ait disputé sa place, l'œuvre de M. Delacroix avec *la Curée* de M. Barbier, et dans un ordre moins élevé *la Parisienne*, est encore la seule poésie des barricades. Or il faut que notre siècle, qui de plus en plus se matérialise, soit pieux envers les poètes, car je crois que ceux-ci font comme les rois, qu'ils s'en vont.

THÉATRE FRANÇAIS.

Dominique-le-Possédé,

PAR MM. DEPAGNY ET DUPIN.

Il fut un temps où un poète, ayant à donner l'idée d'un immense isolement, d'une profonde solitude, aurait

Digitized by Google

pris pour terme de comparaison le Théâtre-Français. Grande était la série des plaisanteries à épuiser dans cet ordre d'idées : l'un vous racontait qu'une ouvreuse de loges avait été quinze jours à s'apercevoir qu'elle avait perdu sa clef ; l'autre, qu'un spectateur ayant laissé son parapluie au balcon et ne s'en étant avisé que trois semaines après, l'avait trouvé à la même place ; un troisième, renchérissant sur tout cela, assurait qu'une bande de malfaiteurs s'était organisée dans le parterre, et qu'un individu ayant eu l'imprudence de le traverser entre dix et onze heures du soir y avait été volé et assassiné. Tout cela sans doute était fort plaisamment inventé ; mais n'était point autrement réel pour la Comédie-Française que pour les autres théâtres, qui tous ont eu à souffrir de l'hiver d'émeutes que nous avons traversé ; mais comme cela, on ne sait par suite de quelle attention bienveillante, avait été plus dit de cette administration que de toutes les autres, comme d'ailleurs le public est moutonnier, que la foule attire la foule, et que le vide attire le vide, cela avait fini par être spécialement vrai pour elle. A cela joint tant d'autres causes de marasme ! une société s'en allant en dissolution, deux dictateurs se disputant l'empire, des prétentions exorbitantes et infinies de quelques-uns de ses membres n'admettant pas que la misère générale fût faite pour eux, et que le voisinage de leurs camarades mourant de faim dispensât leur talent de leur rapporter à tout le moins les appointemens d'un sous-ministre ou ceux d'une cantatrice italienne prima donna. Nous allions oublier encore les pièces politiques arrêtées sous la restauration par la censure, et venant précisément à se produire au moment où, démodées par la révolution de juillet, elles avaient perdu toute leur portée ; que c'était pire qu'un journal de la veille, qu'un discours de tribune après la clôture, ou qu'un melon mangé trois jours après sa maturité.

Toutefois, sans parler de l'administration habile entre les mains de laquelle les sociétaires ont fini par abdiquer leur souveraineté, il était pour le Théâtre-Français une chance de prompte convalescence : un succès, mais nous entendons un succès réel, reconstituait au dehors la considération qui ne marche guère avec la mauvaise fortune ; à l'intérieur, avec l'abondance et la bonne humeur qui la suit, renaissait la paix du ménage, et peut-être on

Digitized by Google

amenait à composition l'autocratie d'un talent qui, se sentant moins nécessaire, s'estimerait sans doute à un prix plus modeste, et consentirait à être d'une moins ruineuse utilité. Or si nous ne nous trompons, *Dominique-le-Possédé* pourrait bien réaliser une partie de ces heureux résultats; non pas au moins que ce soit encore une de ces œuvres à haute portée destinées à replacer la Comédie-Française dans les termes de sa dignité passée. Mais une donnée vive et gaie arrangée pour le théâtre avec un art infini, excessif peut-être, tout un acte du comique le plus vrai, une intrigue intéressante dans laquelle on rencontre de la nouveauté et de l'imprévu; pour traduire tout cela des acteurs convenables, un rôle dominant, tout l'ouvrage joué avec verve et puissance, n'est-ce point assez pour nos mœurs bourgeoises point assez pour ce temps de famine dramatique où vingt premières représentations sont à peine pour vous la chance d'assister à un succès?

Du reste un bonheur, on a bien raison de le dire, arrive rarement seul; car tandis que la Comédie-Française recommence à faire ses affaires dramatiques, voici venir la solution de ses affaires contentieuses, avec un succès non moins heureux.

Depuis longues années une décision du conseil de préfecture de la Seine avait assujéti les billets de faveur à un droit d'un décime par un franc au profit des hospices.

Jusqu'à aujourd'hui le conseil d'état avait constamment déclaré la validité de cette décision. Après la révolution de juillet l'administration du Théâtre-Français renouvela le refus qu'elle avait vainement fait plusieurs fois d'acquitter ce droit. On dit que contrairement à sa jurisprudence ordinaire, et sur les lumineuses conclusions de M. Marchand, auditeur de première classe, qui avait envisagé la question dans des rapports tout-à-fait nouveaux, le conseil d'état va décider la franchise des billets de faveur. La Comédie-Française aurait d'autant plus à se réjouir de cette solution qu'elle n'en profiterait pas seule, et que tous les théâtres, étant placés dans une position indentique, pourraient faire rendre à leur profit une semblable décision. Viendra ensuite cette question subsidiaire à décider: A qui appartient le prixd u droit que l'administration du Théâtre-Français, depuis son recours au conseil d'état, a continué de percevoir, sans toutefois en faire le versement dans la caisse des hospices? Appartiendra-t-il aux hospices, au

Digitized by Google

profit desquels il a été induement prélevé? appartient-il au théâtre, qui ne l'a prélevé qu'au nom des hospices? ou enfin le restituera-t-on à tous les gens qui depuis le recours ont payé à la porte un décime par franc sur le billet de faveur qu'ils y présentaient? Évidemment cette dernière solution serait la plus juste; mais dans l'impossibilité matérielle de pratiquer cette justitice, ne devrait-on pas dire, ce qui est évidemment la vérité, que les porteurs des billets de faveur, qui ont vu le spectale à un prix très-inférieur à celui qu'ils auraient payé au bureau, sont encore, malgré le droit perçu, les obligés de l'administration; qu'en en acceptant le billet de faveur à condition de payer le prix réservé, ils ont bien plutôt cru stipuler avec l'administration qu'ils n'ont eu l'intention d'acquitter un droit en faveur des hospices, qui, au moment où ils entraient pour voir *le Malade imaginaire*, étaient à mille lieues de leur pensée? En conséquence ne devrait-on pas laisser de préférence l'administration du Théâtre-Français se mettre à leur lieu et place, et recueillir la somme résultant de cette indue perception? Il y a d'ailleurs une autre considération : c'est que les théâtres sont les premiers pauvres de leur connaissance, et qu'il n'y a rien d'exorbitant à leur permettre, avant de donner aux hospices, de se faire à eux-mêmes la charité.

ATAR-GULL.

Il est pénible de voir les rapides progrès que notre littérature a faits dans le meurtre et dans le sang. Adieu nos émotions faciles! Il faut à nos larmes d'autres souffrances que celles de l'ame, d'autres plaies que la plaie du cœur. Pleurer! nous ne le savons plus, nous voulons frissonner d'horreur. Aussi voyez comme poètes, romanciers et dramaturges ont admirablement compris et développé cette avidité d'un public blasé pour les émotions violentes. Notre littérature a ses monstres, son 93, sa convention. A quand le Bonaparte littéraire qui clora cet abime de terreurs; comme on disait il y a un an encore, l'abime des révolutions?

Digitized by Google

En attendant voici venir *Atar-Gull*, qui va vous faire frémir à chaque page. Vous ne vous plaindrez pas, car vous l'avez voulu ainsi; et puis mettons que vous voulussiez enrayer, il n'y a rien à faire contre son drame, qui vous saisit et vous entraîne. Il faudrait pouvoir renier les émotions dont il vous serre, pour le disséquer froidement et blâmer son allure. Lisez-le; là où le cœur est puissamment remué la froide critique est inhabile.

Qu'est-ce qu'*Atar-Gull?* Un roman plein d'intérêt, mais non point de cet inérêt résumé à une individualité autour de laquelle viennent se grouper tous les événemens jusqu'à la péripétie. L'unité, qui dans les créations courantes de l'art est une nécessité dont l'instinct se trouve même chez les juges les plus inabiles à s'en rendre compte, M. Sue a cru pouvoir en affranchir *le roman maritime*; il a pensé que le cercle en était trop étendu, les scènes trop variées, les épisodes trop imprévus, pour que l'intérêt ne s'y montrât pas mobile comme le flot et capricieux comme le ciel; il a voulu largement profiter de la diversité des mœurs qu'il avait à peindre, de l'immensité du théâtre qu'il avait choisi. Son livre c'est un livre aux apparitions soudaines, aux actions multiples, aux personnages qu'on abandonne et qu'on reprend, suivant l'opportunité ou l'exigence des circonstances; un roman en tableaux ayant tous leurs teintes, leurs couleurs; tableaux qui fuient, panorama qui se déroule, avec tous ses accidens de paysage, de lumière, espèce de fantasmagorie où tous les personnages sont en relief ou originaux.

Aussi faudrait-il parler de tous ses portraits: le plus bourgeoisement vrai est celui de M. Benoit, M. Benoit qui fait la traite des noirs, honnête homme, voyageur sensible, trafiquant des hommes comme d'un bétail, toujours prêt à pleurer au souvenir de sa femme, de son fils et de son chat, et vivant dans sa chambre comme le bourreau de *l'Ane mort* dans son intérieur de famille. La grande figure qui domine tout l'ouvrage, la figure la plus terrible et la plus dramatique, c'est celle d'Atar-Gull, Atar-Gull le noir, bon pour mieux déchirer, et vertueux pour le crime; Atar-Gull vouant toute sa vie à un jour, mais à un jour où il dira à Wil le blanc, c'est toi qui as fait pendre mon père, et c'est moi, bon et fidèle serviteur, qui ai fait mourir ta fille, moi qui ai fait mourir ta femme, moi qui t'ai ruiné, Wil le blanc qui as fait pendre mon père, moi qui ne t'aide à

Digitized by Google

vivre pour te faire mourir plus long-temps. » Ce qui fait qu'Atar-Gull obtient à l'Académie le prix de vertu fondé par feu M. Monthyon.

Un des secrets du talent de M. Sue, et celui qui résume particulièrement le mérite de ce livre, c'est de frapper par la vérité de ses peintures ceux-là même qui sont les plus étrangers à cette vie de marin si différente de la nôtre; c'est une puissance, une conviction de souvenir qui vous fascine, et que vous chercheriez en vain dans l'imagination la plus riche; c'est je ne sais quel pouvoir magique qui vous fait voir de ses yeux et sentir de son ame; vous ignorez les sites qu'il vous peint, les mœurs qu'il vous retrace, n'importe! il vous force à les reconnaître, à vous écrier: Cela est vrai! Disons-le encore, l'imagination avec tous ses trésors est inhabile à cette création de seconde main qui s'empare ainsi de notre attention. Pour peindre ainsi, il faut avoir vu, il faut avoir senti; Gudin n'a pas deviné ses marines, ni Robert sa Campagne de Rome.

Entre les rares publications qu'essaie encore de loin en loin la librairie, on a surtout remarqué les quatre volumes d'ouvrages inédits de Diderot publiés par M. Paulin. Il est impossible, en effet, d'imaginer une lecture plus curieuse que la correspondance de Diderot avec Mlle Voland, sa maîtresse. Toute la société du dix-huitième siècle est là vivante; c'est une galerie où Diderot, tenant la baguette, montre à ses auditeurs les figures les plus diverses et les plus amusantes, accompagnant le tout de récits qui touchent à ce qui intéressait le plus son génie, la science, les beaux-arts, l'histoire, la littérature, la politique. *Le Paradoxe sur le comédien*, la correspondance avec Falconnet, le célèbre statuaire, sont des traités brillans de verve et de talent, où le sentiment pratique des arts a rencontré la plus noble expression. *La Promenade du sceptique, l'Entretien avec d'Alembert*, traitent sous une forme aussi vraie qu'originale et spirituelle de tout ce qui faisait le sujet des études philosophiques au dix-huitième siècle, c'est-

Digitized by Google

à-dire de la religion et de la métaphysique. On n'a rien exagéré en disant que ces quatre volumes d'ouvrages inédits étaient les plus belles pages de l'écrivain qui nous a donné *Jacques-le-Fataliste*, et *le Neveu de Rameau*.

— La société d'émulation de Cambrai a décerné pour cette année le prix de poésie à Mme de Girardin, née Delphine Gay.

— Les *Mémoires de Lavalette*, dont nous donnons encore aujourd'hui un extrait, paraîtront dans les premiers jours d'août, chez Hippolyte Fournier, rue de Seine, n° 14. La traduction paraîtra le même jour à Londres, chez MM. Colburn et Bentley, New-Burlington Strett.

— *La Peau de chagrin* paraîtra décidément demain lundi. Une grave indisposition survenue à l'auteur en avait retardé la publication.

— Le roman de M. Delatouche, dont nous avons parlé il y a quelques semaines, a pour titre *la Bulle d'Innocent VIII*.

— M. Fayolle a publié il y a quelque temps une brochure sous le titre de *Paganini et Bériot*, ou *Avis aux artistes qui se destinent à l'enseignement du violon*. Cet ouvrage, qui paraît recommandable, est le résultat de longues études, sous le double rapport de l'art et de la science du violon.

FIN DU TOME IV DE LA 3e ANNÉE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Pages.
Itinéraire du choléra-morbus. 5
Sixième lettre sur le Mexique, par M. V. Schœlcher. 76
La quarantaine. (*New Monthly Magazine.*). . . . 209
La nuit du 18 octobre, par Jean-Paul-Frédéric Richter. 269

LITTÉRATURE MODERNE.

Mémoires de Maxime Odin (Ier épisode), par M. Ch. Nodier. 18
Jean-Paul-Frédéric Richter (Ier et IIe articles), par M. Ph. Chasles. . . . . 56 et 142
Des mémoires en général, et de qnelques mémoires en particulier, par M. A.-V.-A. Arnault, de l'Académie-Française. 83
L'insouciant, scènes, par M. Théodore Leclercq. . 96
L'anneau d'ébène, par M. Audibert. 118
Du génie des traditions épiques de l'Allemagne et du Nord, par M. Edgar Quinet. 161
Lettre sur la démolition de Saint-Germain-l'Auxerrois, par M. Chateaubriand. 180
Mémoires et souvenirs du comte Lavallette (Ier et IIe extraits). . . . . 184 et 305
Esquisses du Nord. La Norvége (IIe article), par M. J.-J. Ampère. 229

Digitized by Google

Poésie. — Le chien du Louvre, ballade, par M. Casimir Delavigne. 249
De la poésie militaire, par M. L. Baron de Braxellés. 277
Le châle et le chien, par Mme Sophie Gay. . . . 289

REVUE POLITIQUE.

Paris. — Qui rêve un ministère d'extrême gauche. . 70
—— Tableau de l'opposition dans la chambre. . . 197
—— Lettre d'un particulier très-connu dans Paris au directeur de la *Revue de Paris*. 252
—— Début de la session. 319
Chronique. . . . . 126 202 262 et 321

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google